

FAITHFULL

une vie



**MARIANNE
FAITHFULL**
avec **DAVID DALTON**

belfond 

MARIANNE FAITHFULL

avec
David Dalton

FAITHFULL
Une vie

Traduit de l'américain
par Jean Rosenthal

Préface d'Étienne Roda-Gil


belfond
12, avenue d'Italie
75 013 Paris

Cher lecteur,

Voici enfin mon livre. J'espère qu'il vous plaira. Moi, je l'aime bien.

Jamais d'excuses, jamais d'explications : c'était bien ce que nous disions toujours, non ? Je n'ai jamais fait amende honorable, je n'ai jamais cherché à me justifier.

Alors, affectueusement,

A handwritten signature in black ink, appearing to read "Martin Amis". The signature is fluid and cursive, with a prominent initial "M" and a long, sweeping horizontal stroke at the end.

Le voile de Marianne

On croit qu'il n'y a plus de sorcières... Au mieux qu'il n'y a jamais eu de sorcières...

Ces certitudes traversent nos temps, comme toutes les certitudes. Tenaces, les certitudes. Dure, la flamme du bûcher ; brûlante, la tenaille ; sale toujours, le vouloir des bourreaux.

Peut-on raconter sa propre histoire, surtout si certains vous croient sorcière et d'autres victime de vous-même ?

On peut essayer. La musique électrique a rendu beaucoup de choses possibles dans l'histoire des émotions. C'est un peu le livret de l'Opéra du XX^e siècle qui se laisse lire ici. La même Lune, les mêmes graisses des moteurs puissants, les mêmes substances qui entraînent au « dérèglement de tous les sens ».

Dire l'histoire d'un pays à travers ses chansons est une tentation forte à l'abri des historiens. Ici s'épanche une autre mémoire. Le commerce lui est tardivement tombé dessus. On peut continuer à essayer de restituer l'histoire de tout ce qui a été vaincu : la beauté et l'amour...

Il fut un temps, pas si lointain, traversé par l'idée neuve du bonheur possible sur cette terre. C'était vrai sur toute l'Europe et loin ailleurs... Le désir réalisé était à l'ordre du jour. Pour que cette idée vive, il fallait peut-être disparaître, mourir ou bien devenir star. Rien n'était choix. Petit bonheur qui précède l'émeute... Son des guitares électriques qui la racontent et qui lui survivent... Un visage d'ange, un corps de fée, l'espoir de savoir rire... C'était trop avoir et trop demander.

Il fallait de l'innocence, de la bonté lucide et l'aveuglement généreux que distillait la haine de classe qui avait encore quelques années à vivre. À survivre. La lumière des nuits brillantes changeait trop vite. À propos d'une pierre taillée à Amsterdam ou dans une cave de n'importe où, on peut penser que notre héroïne a une certitude : « C'est la femme qui porte la chose qui fait la différence. » On pouvait voir naître des bijoux précieux de n'importe quelle verroterie... Le Zoo pris pour la jungle, la pauvreté vécue comme un choix, le

trait de Picasso, les niaiseries de presque tous les autres... Voilà un peu de l'histoire du rock' n' roll : cinq minutes ou toute la vie. Il faut laisser la différence à ceux qui s'intéressent au prix du crédit.

On peut entrer dans ce livre les mains nues. La dame sait gérer les idées toutes faites. Elle a vécu. Elle sait vivre. Il n'y a que les très pauvres et les artistes qui savent ce que vivre veut dire : trembler pour les siens heure après heure ou ne pas être à la hauteur de son rêve et ne pas savoir le partager. Marianne sait cela. Elle a vécu ça, elle raconte ça...

Elle dort dans l'aile d'une hirondelle bleue.

Étienne Roda-Gil

Enfance

Mon premier souvenir est un rêve : où ma mère m'apparaissait revêtue d'une armure, une couronne de serpents enroulés autour de la tête. J'ai trois ans. Je suis couchée, dans la petite chambre aux rideaux bleus. Dans mon rêve, il fait jour : la lumière du soleil entre à flots par les rideaux. Tout est bleu, comme le bleu de la boutique d'Ahmed à Tanger où l'on vend du haschisch et des bijoux. Les rideaux bleus se soulèvent dans le vent. Au-delà, un jardin, le vert vif d'une pelouse anglaise. J'entends une voix qui m'appelle : « Viens, Marianne, viens. » Je suis désemparée. Je n'ai pas le choix.

« Marianne ! Marianne ! » appelle de nouveau la voix, avec cette fois des accents si perçants que je saute du lit. Je flotte jusqu'à l'appui de la fenêtre. Comme Alice, mes pieds ne touchent pas le sol. J'ouvre les rideaux et je vole jusqu'au bout du jardin, où ma mère a planté des asperges. J'aperçois un personnage fantastique penché au-dessus de moi. Ma mère en déesse, arborant brassards, cuirasse et jambières, comme jadis la reine Boudicca qui lutta contre les Romains. Elle cuisine et attise les braises avec des pinces. Elle me prend dans ses bras et me pose sur le feu. Le rêve se termine au moment où je la laisse me rôtir sur le gril.

Nuit après nuit, inlassablement, elle me pose sur ce brasier. Le rêve s'arrête toujours à cet instant. Je ne ressens aucune douleur : ce n'est pas vraiment un cauchemar mais un rite dont je garde le souvenir. Une image qui nous vient d'Europe centrale : un rêve qui évoque l'archétype de la Déesse Mère. Une véritable expérience, qui m'a préparée à l'existence !

Ma mère, Eva, baronne Erisso, était issue d'une longue lignée d'aristocrates austro-hongrois, les Sacher-Masoch. Elle avait pour grand-oncle le baron Léopold von Sacher-Masoch, dont le roman *La Vénus à la fourrure* avait donné naissance au mot *masochisme*. Pendant la guerre, Eva et mes grands-parents, Flora et Artur, vivaient à l'Institut hongrois de Vienne où ils échappèrent au harcèlement nazi. Ma grand-mère était juive, et la famille fut en danger pendant toute la guerre (mais surtout après l'invasion de l'Autriche par les Russes, en 1945).

Violée par les soldats russes, Eva, enceinte, se fit avorter. Elle était à bout de forces, à cause des rationnements, quand survint mon père, le major Glynn Faithfull, espion agissant derrière les lignes ennemies pour le compte de la Couronne britannique. Il était porteur d'une lettre du frère d'Eva, Alexander, qui se battait avec les partisans de Tito en Yougoslavie. Alexander l'avait chargé de retrouver sa sœur, sa mère et son père pour leur dire qu'il était vivant et en bonne santé. À peine arrivé, Glynn eut le coup de foudre pour Eva. Elle était distante, fière et un peu bizarre. Très belle aussi. Elle avait été danseuse et comédienne, et venait de faire un bout d'essai pour Hollywood quand la guerre avait éclaté. À la fin du conflit, ce n'était plus la même femme.

Lorsqu'elle épousa mon père, Eva s'imaginait qu'elle se mariait à un gentleman anglais comme on en voit dans les films de cette époque. L'ironie du sort voulut qu'elle épouse mon père parce qu'elle lui trouvait un air normal. Il était charmeur, la faisait rire et on sentait qu'il n'avait pas connu les restrictions. La paix et une vie normale, voilà ce qu'il fallait à Eva après le tumulte de la guerre et l'ambiance surexcitée de sa vie familiale. Il y a effectivement chez Glynn une douceur, un équilibre et une apparence de santé mentale, mais il a aussi un côté timbré, vraiment timbré. De fait, ma pauvre mère convola avec un excentrique, un obsédé qui nourrissait des plans utopiques pour l'humanité et voulait réformer le monde. C'étaient deux êtres tellement différents que, si chacun avait décelé la vraie nature de l'autre, ils se seraient séparés au bout de deux jours.

Ma mère ne tarda pas à s'en rendre compte. À cette époque, les hostilités étaient terminées, mais Glynn, qui travaillait toujours pour le Renseignement britannique, fut envoyé au Caire pour une brève période. Il devait faire escale à Milan. Elle le pria de lui rapporter des chaussures et des bas nylon. Comme chacun sait, les chaussures italiennes sont très belles. Pourtant, au lieu des ravissants escarpins dont elle rêvait, il lui ramena d'horribles bottines, et des bas de mauvaise qualité. Mon père aurait pensé – avec raison – qu'elle devait déjà s'estimer heureuse d'avoir des chaussures et des bas. Mais Eva n'avait pas le sens des réalités, et elle fut profondément déçue.

Les premiers temps, nous avons vécu à Ormskirk, dans le Lancashire. Mon père préparait son doctorat à l'Université de Liverpool. Nous avons une vraie maison et une existence normale. En fait, exactement ce que souhaitait ma mère. Mais les aspects les plus bizarres du caractère de mon père ne tardèrent pas à se manifester. Il venait lui-même d'une famille très étrange. Mon grand-père, Théodore Faithfull, était un sexologue qui avait abandonné ma grand-mère, Frances, pour une danseuse de cirque. Il avait inventé un appareil, baptisé la

Machine antifrigidité, qui, selon lui, pouvait remédier à tous les maux de ce monde. Elle était censée libérer la libido et amener un nouvel âge d'or. Il essaya un jour de convaincre ma mère de l'utiliser. Ce qu'elle refusa, évidemment.

Outre toutes ces théories annonçant l'accumulateur à orgone (1), mon grand-père nourrissait bien d'autres idées insensées. Par exemple, il ne prenait jamais de bain. Quand il venait voir mes parents, Eva l'incitait à se laver. Sans succès. Il déclarait ne pas croire aux vertus de la toilette. C'était, affirmait ma mère, le vieillard le plus sale qu'on pût imaginer.

Ce qui la rendait folle, elle, pourtant originaire de Vienne, berceau de la psychanalyse freudienne, c'était l'enthousiasme crédule que portaient Glynn et son père à ces théories fantaisistes sur le lien entre le psychisme et le sexe. Elle n'en pensait que du mal, et m'enseigna à le mépriser, moi aussi. Tant pis pour moi ! Elle estimait que, fondamentalement, la psychanalyse était une théorie de charlatans, rudimentaire et médiévale. Elle aimait citer la formule de Karl Kraus : « La psychanalyse est la maladie qu'elle prétend soigner. »

Dans l'entourage de Glynn, on était persuadé qu'une bonne sexualité résolvait tous les problèmes. Ma mère ne semblait absolument pas de cet avis. Mon pauvre père se comportait avec elle comme un obsédé sexuel. Mais elle ne répondait pas à ses assauts avec l'enthousiasme qu'il aurait souhaité : elle ne l'avait épousé que pour quitter Vienne ! Et pour avoir un enfant, j'imagine. Moi, en l'occurrence. Elle n'avait en vérité aucun penchant pour les choses du sexe. Dès l'instant où elle a eu un enfant, elle n'a plus voulu avoir avec lui que les rapports les plus distants. Je ne sais pas quelle idée Eva se faisait des hommes, mais elle était visiblement bien loin de la réalité.

En Angleterre, Eva n'était plus du tout dans son élément. Elle avait toujours été proche de sa famille. Épouser un étranger et ciller vivre en Angleterre, loin de tout ce qu'elle connaissait, de tout ce qu'elle aimait, lui demanda donc un énorme effort. Cette ravissante jeune femme s'attendait à être traitée comme une princesse et malheureusement, elle m'éleva dans cette idée. Elle souhaitait être choyée et adorée ; c'était bien la dernière chose que mon père recherchait chez une compagne. Lui, il voulait une complice qui partagerait sa vision du monde.

Les excentricités de Glynn ont commencé quand il s'est acoquiné avec un certain D^r Glaister, adepte comme lui des théories utopistes. Grâce à l'appui financier du docteur, ils firent l'acquisition d'un manoir du XVIII^e siècle, Brazier's Park, ainsi que des terres environnantes, afin d'y installer leur école de recherches sociales approfondie de l'Oxfordshire. J'avais donc quatre ans quand nous sommes partis pour le Sud de l'Angleterre. Je fréquentai la petite école d'Ipscomb, le village voisin. Brazier's Park était une grande bâtisse pleine de

recoins, avec des remparts, un terrain de jeux idéal. Le domaine était magnifique : on pouvait courir dans les champs de blé à perte de vue et grimper dans de vieux arbres nouveaux, comme dans les illustrations d'Arthur Rackham pour *Peter Pan* ou celles d'Alice au pays des merveilles. Je passais là des moments merveilleux, alors que ma mère avait cet endroit en horreur.

Brazier's Park est encore une communauté où chacun met la main à la pâte. Mère cuisinait pour tout le monde. Une châtelaine n'y avait pas sa place. Du coup, Eva a commencé à se sentir de plus en plus seule. Elle est devenue difficile, lointaine. Elle buvait du vin à midi. Elle se comportait en véritable enfant gâtée. Aujourd'hui seulement, je m'en rends vraiment compte. Mon père était extrêmement avare et cela posa pas mal de problèmes. Eva était dépensière, exubérante et très théâtrale. Glynn, tout le contraire.

Ils se disputaient sans cesse, en général à mon propos : fallait-il, par exemple, laisser la lumière allumée la nuit sur le palier de ma chambre ? Mon père estimait que c'était jeter l'argent par les fenêtres, ma mère ne voulait pas que j'aie peur. Je comprends aujourd'hui que sur ces histoires d'éclairage se cristallisaient leurs vrais problèmes. Mais naturellement, à l'époque, je me sentais coupable. Les enfants ont souvent besoin d'une lumière, la nuit, à cause des cauchemars. Moi, je faisais des rêves terribles et étranges où évoluaient des personnages terrifiants que j'appelais des Papas Chapeaux. Ces multiples personnages ressemblaient tous à mon père : de drôles de petits bonshommes avec des moustaches. Ils me chatouillaient avec leurs ongles longs et renversaient du thé brûlant sur moi.

Chaque année, nous emmenions des enfants pauvres camper à New Forest. Un matin, ma mère s'est aventurée dans une clairière et a surpris une cérémonie quasi mystique. Les participants portaient des costumes de couleurs vives et psalmodiaient : « Salut ô vent du nord ! Salut ô vent du sud ! Salut ô vent de l'ouest ! Salut ô vent de l'est ! Prêtez serment, peuple des travailleurs du bois ! Salut à Toi, Ineffable Essence ! »

Incroyable ! Et puis, comme un seul homme, ils firent tous le même geste – le salut « Au ciel bleu » – en tendant un bras vers le ciel. Si ma mère comprenait l'anglais, elle ne le parlait pas couramment et elle fut horrifiée de tomber sur ce qu'elle crut être un rite druidique. Toute cette mascarade et ces paroles entonnées en chœur ne lui rappelaient que trop les cultes de « retour à la nature » de Weimar dans les années 30. Mon père avait plutôt été inspiré par Iris Murdoch que par le Troisième Reich, mais elle trouva cet épisode extrêmement troublant.

Je ne sais quel incident les amena finalement à la rupture, mais Eva me racontait souvent une histoire très drôle (dans l'univers d'Eva, à chaque

événement correspondait une bonne histoire). Leur couple allait à vau-l'eau. Glynn commençait à avoir des aventures, et elle en souffrait beaucoup. Un beau jour, elle décida qu'elle en avait assez. À cette époque, mon grand-père était mort et ma grand-mère vivait seule à Vienne. Eva voulut la faire venir en Angleterre. Mon père, pour une mystérieuse raison, s'y opposa farouchement. Pour ma mère, ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Mais, au lieu de préparer calmement ses valises et de partir sans histoire, comme une parfaite épouse anglaise lassée du mariage, elle descendit dans le grand hall de Brazier's et fit sonner le gong. Les gens accoururent de toutes parts. Eva poussa des hurlements et fit un esclandre. Les Anglais étaient atterrés. Et mon père, scandalisé.

Eva était toujours en train de faire son cinéma dans le grand hall quand Bonnie, la maîtresse du D^r Glaister, s'est précipitée vers elle : « Eva, Eva, arrête ce vacarme sur-le-champ ! En Angleterre, les dames ne se conduisent pas de cette manière. »

Eva s'est redressée de toute sa hauteur et a déclaré, avec son drôle d'accent : « Ma chère Bonnie, mes ancêtres étaient déjà des dames quand les vôtres étaient encore accrochés aux arbres par la queue. » Là-dessus, elle est sortie d'un pas majestueux.

Ce récit m'enchantait. Ma mère savait comment choquer les gens. Même devenue une vieille dame, elle avait un sens du dramatique, et elle adorait cela. Elle modifiait tout – chroniques familiales, anecdotes personnelles, l'histoire même – pour rendre la vie conforme à l'idée qu'elle s'en faisait. Cela me mettait toujours mal à l'aise. Et même si ses contes étaient merveilleux, il aurait mieux valu pour moi connaître la vérité. Mais pour cela, je ne pouvais compter sur elle. Au début de ma convalescence, quand je suis retournée la voir, j'ai voulu l'interroger sur son enfance et sa vie. J'avais entendu dire, par exemple, qu'elle avait eu des rapports incestueux avec son frère et je me demandais si cela l'avait marquée. Elle m'a regardée droit dans les yeux et a déclaré :

« Mon enfance a été parfaite.

— C'est impossible, dis-je, personne n'a une enfance parfaite.

— Moi, si.

— Pas moi », ai-je lancé.

Mais elle n'a jamais voulu en démordre : « Que veux-tu que j'y fasse, c'est ton problème ! »

J'avais à peu près six ans quand mes parents se sont séparés. Je suis allée vivre avec ma mère et ma grand-mère à Aler House, 12 Milman Road, le quartier pauvre de Reading. Dès lors, mes relations avec mon père se sont

rapidement détériorées. Nous étions pauvres. Pour survivre, Eva acceptait de nombreux petits boulots. Elle travailla dans une cordonnerie, dans un bar, elle fut même quelque temps receveuse d'autobus, à poinçonner les billets. Mais elle voulait jouer à la grande dame.

Mon enfance est pleine d'incidents gênants, conséquences de sa folie des grandeurs. Un été, Glynn m'invita à passer une semaine à Brazier's. Un de ses collègues italiens, qui séjournait chez lui, avait une fille de mon âge. Glynn avait pensé que ce serait pour moi une bonne occasion de lui rendre visite. Eva, toujours aussi peu mesurée, m'habilla comme si j'allais passer la journée à la cour de François Joseph. Je pris le car vêtue d'une longue robe magnifiquement brodée avec des manchettes et un col de dentelle. C'est dans cette tenue qu'elle m'expédia à la campagne, comme la petite princesse qu'elle aurait voulu que je sois. Quand je suis descendue du car, déguisée en Belle au Bois Dormant, la fillette, qui était en jean et en T-shirt, a éclaté de rire et s'est exclamée : « On va à un bal costumé ? »

De toute évidence, Eva adressait à mes dépens un message à Glynn. Il me réexpédia chez ma mère accompagnée d'une lettre : « As-tu perdu la tête ? Comment as-tu pu faire subir une chose pareille à ton propre enfant ! Affubler Marianne de cette tenue ridicule ! Comment as-tu osé humilier ainsi une petite fille devant ses amies ? »

Ma mère me montra la lettre. Cette mesquinerie était inutile, mais j'étais sa seule compagne et confidente. Une nouvelle fois, elle m'obligeait à prendre parti. Pour ma mère, tout était noir ou blanc. Après cela, je n'ai plus jamais éprouvé les mêmes sentiments pour mon père. Bien évidemment, avec le recul, je me rends compte qu'il avait raison. Il avait compris son intention et vu combien son dessein était ridicule et prétentieux : élever une princesse dans les bas quartiers de Reading !

Eva avait grandi dans l'idée qu'elle était une privilégiée. Elle était autoritaire et sans pitié. Nous étions vraiment deux créatures venues d'une autre planète. En fait, elle m'élevait comme l'un de ses chats. Mon père me décrit aujourd'hui le comportement d'autocrate de ma mère comme s'il s'était agi d'une malade. Elle m'a transmis d'ailleurs sa maladie. Mais chez moi, cette attitude était plus bizarre encore, car rien, dans notre façon de vivre, ne la justifiait. Leur autre source de dispute était la religion catholique : maintenant, je comprends que, sur ce point aussi, mon père avait raison. J'avais sept ans quand ma mère a décidé de m'envoyer en pension à l'institut religieux local, le couvent Saint-Joseph. Uniquement parce que nous étions pauvres et que ma grand-mère, qui était atteinte d'un cancer, avait besoin de soins constants.

Glynn l'a suppliée de n'en rien faire. Je n'étais même pas catholique ! Je l'entends encore dire : « Elle aura une vie sexuelle perturbée jusqu'à la fin de ses jours. »

Ma mère n'était pourtant pas une fervente catholique. Elle n'avait rien d'une dévote. Elle allait rarement à la messe, et le vieux prêtre qu'elle fréquentait, le chanoine Murphy, était en fait un compagnon de beuverie. J'ai fini par me convertir au catholicisme pendant mon séjour au couvent, mais il s'agissait d'une décision purement sociale. Comme je voulais ressembler aux autres, j'ai fait croire aux nonnes que j'avais eu la révélation. Mais c'est seulement à l'âge de treize ou quatorze ans que j'ai commencé à apprécier la liturgie, en réalité seulement à cause de la musique. Je faisais partie du chœur uniquement parce que j'avais une bonne voix et que j'aimais chanter. La messe catholique est une très belle cérémonie, très théâtrale, avec ses encensoirs, ses chasubles et ses prières en latin. Ma conversion fut plutôt inspirée par un esthétisme à la Walter Pater que par amour pour le pape.

J'avais été admise au pensionnat par charité, situation qu'on ne cessait de me rappeler. J'en étais profondément humiliée. Par une ironie du sort, je me suis retrouvée dans une situation analogue à l'époque où je me suis droguée : j'ai été entretenue par charité pendant le plus clair de mes premières années d'adulte.

Malgré ma conversion, je ne me suis jamais tout à fait adaptée au couvent. Je passais la plupart du temps à lire toute seule, tandis que les autres jouaient ou bavardaient. Je refusais de jouer au hockey ou de pratiquer aucun sport. Tout le monde me trouvait coincée.

J'avais tout de même une grande amie, Sally Oldfield (son frère est Mike Oldfield, des Tubular Bells), avec qui je m'entendais bien, car ses parents étaient aussi bizarres que les miens. Sally et moi avions l'habitude de couper aux activités physiques grâce à des mensonges. J'évoquais devant sœur Dolores une terrible crise d'asthme qui m'empêchait de jouer au hockey, et nous passions l'heure de gymnastique à marcher autour du terrain en discutant de la vie et de la mort, surtout de la mort. Je devais être en pleine période romantique, dans le rôle du paria bien sûr !

La famille Faithfull paraissait peut-être étrange, mais elle n'était pas la seule à avoir des problèmes dans ce quartier de Reading. Dieu merci, il y avait les Oldfield. La mère de Sally fut la première femme droguée que j'ai connue. Son mari était médecin, tous les produits lui étaient donc facilement accessibles. Je voyais M^{rs} Oldfield marcher d'un pas mal assuré, un verre dans une main et des pilules jaunes dans l'autre. Je n'avais encore jamais vu un tel comportement. Je me rendais compte du poids qui pesait sur la famille et notamment sur Sally, car

c'était elle qui tenait la maison. En rentrant de l'école, elle préparait le dîner pour ses petits frères et pour son père. Sa mère était complètement hors du coup.

Depuis mon entrée à l'institut religieux, ma mère était plus libre, et elle avait commencé à enseigner à Bylands, un établissement pour enfants inadaptés. La directrice de Bylands, une certaine Miss Garrard, était une de ces riches bourgeoises toujours prêtes à sauver le monde entier. Comme c'était l'école de Gerry, elle put engager Eva sans aucun diplôme. Elle y donnait des cours de danse, de peinture et, curieusement, de science politique.

Les enfants de cette école venaient de familles défavorisées et malheureuses : la plupart avaient été battus ou victimes d'abus sexuels. Ma mère s'opposait fermement à ce qu'on fasse subir à ces enfants perturbés d'interminables bilans psychologiques comme le test de Rorschach ou des interrogatoires sur leur enfance et leur famille. Pour Eva, ils ne réglèrent rien et la confortèrent dans son idée que la psychiatrie n'était que foutaise. Elle croyait à l'action, à la compassion et à l'amour.

Lorsque Eva avait pris une décision, elle persévérait contre vents et marées. Ainsi, quand j'ai eu treize ans, elle m'a fait cadeau d'un grand frère. Elle avait dû remarquer qu'il me manquait quelque chose. Elle voyait combien j'étais solitaire et incapable de prendre part aux activités habituelles des enfants : jeux, clubs, sports. Confrontée à ce genre de situations, je trouvais à chaque fois le moyen de les esquiver. Eva se mit donc en devoir de ramener des gens à la maison. Enfants ou adultes, tous ceux qui, selon elle, pourraient m'aider à avoir un sens de la vie familiale. L'absence de toute présence masculine dans ma vie la tracassait.

Un jour, avec ma meilleure amie, nous avons ramené à la maison un jeune garçon nommé Chris O'Dell. Sa mère souffrait de sclérose en plaques. Son père, paralysé, buvait et était violent. Nous connaissions Chris depuis peu quand sa mère mourut. Sa tante dut venir s'occuper de son père. De toute évidence, Chris était très malheureux, mais qui d'autre qu'Eva aurait pris l'initiative d'intervenir ? Noblesse oblige ! Ma mère débarqua là-bas et prit les choses en main.

Elle téléphona à Eyepie, la tante de Chris, qui adorait son neveu et sans détour lui dit : « Son père le bat. La situation est absolument intolérable, vous ne pensez pas, ma chère Eyepie ?

— Oui, Eva, c'est affreux ce que ce pauvre garçon...

— C'est tout à fait mon opinion ! Et vous apprendrez avec plaisir que j'ai trouvé la solution. Je prends Chris chez moi : il va habiter avec nous. »

Dans d'autres circonstances, la pauvre femme aurait sans doute protesté : « Oh, c'est extrêmement gentil de votre part, Eva, mais c'est mon neveu, vous comprenez, le fils de ma sœur, c'est moi qui dois le prendre à la maison. »

Mais personne ne pouvait résister à une décision d'Eva. On ne pouvait que plier devant cette force de la nature. La semaine suivante, Chris est donc venu s'installer chez nous. On nous a tout simplement mis devant le fait accompli. Nous étions maintenant frère et sœur, point final. Chris avait seize ans, j'en avais treize. Je me souviens d'être partie en vacances peu après son arrivée. Nous ne savions ni l'un ni l'autre comment nous comporter, mais nous avons fini par devenir amis.

Chris ne venait pas d'un de ces entourages bourgeois comme j'en voyais autour de moi et que j'enviais tant. Lui aussi était un enfant inadapté. D'ailleurs, je n'aurais jamais pu me lier d'amitié avec quelqu'un provenant d'une de ces familles que j'imaginai idéales et dont j'ai toujours voulu faire partie, une famille avec de l'argent, du calme et des parents, normaux.

Chris s'est très bien adapté, mais évidemment, un arrangement aussi peu orthodoxe n'allait pas rencontrer l'approbation de tous. À seize ans, mon petit ami était le fils du proviseur de Leighton Park, l'école quaker de garçons, près de Saint Joseph. Le père devait nous trouver très bizarres, ma mère et moi : il n'avait sans doute pas tort. Ce pauvre homme ne pouvait supporter la présence de Chris dans ma famille. Il commit un jour l'erreur d'entreprendre ma mère sur le sujet avec cette détestable arrogance anglaise :

« Je veux bien convenir que Marianne et Chris ont beaucoup d'affection l'un pour l'autre, M^{rs} Faithfull. Mais croyez-vous que ce soit tout à fait recommandé du point de vue sexuel ? »

Ce à quoi Eva répliqua avec une naïveté feinte : « Qu'entendez-vous exactement par là ? »

— Eh bien, j'estime que... hum... avoir sous le même toit Marianne et un adolescent sans lien de parenté risque d'entraîner des situations quelque peu malsaines.

— C'est absurde, répondit Eva. Mon oncle était un Sacher-Masoch. Et moi, je suis originaire de Vienne, la patrie de Freud. Vous ne pensez pas que j'en sais plus à ce sujet que vous ? »

Cela a mis un terme à la conversation. Et à mes relations avec son fils.

Malgré la façon autoritaire dont ma mère avait kidnappé Chris, tout se passa bien pendant plusieurs années. Sa présence me fit le plus grand bien. Je vécus ma première amitié sans la moindre coloration sexuelle avec un homme. Par la suite, les meilleurs rapports que j'ai entretenus avec des hommes n'avaient rien

de sexuel. Grâce à Chris.

Eva était parfaite avec lui, même s'il n'avait absolument pas son mot à dire. Elle lui donna un toit et presque une vraie famille, elle l'aida à poursuivre ses études. Cela n'a pas si mal marché, semble-t-il : Chris s'en est plutôt bien tiré. Mais, de la part d'Eva, ce geste était d'un orgueil si démesuré que j'ignore si Chris s'est vraiment rendu compte de la situation. Je me suis souvent demandé comment il avait pris tout cela, car même si les choses ont finalement bien tourné, ma mère s'est servie de lui. Comme de nous tous. Il en a sans doute été un peu perturbé, car il a fini par prendre ses distances avec elle et a disparu pendant vingt ans !

Avant l'arrivée de Chris à la maison, j'étais la seule interlocutrice de ma mère, qui parlait énormément. Elle me racontait plein d'histoires, sans s'embarrasser de la vérité. Elle remodelait la réalité à son goût.

J'adorais l'histoire de mon ancêtre, le Maure espagnol, l'épopée familiale des Sacher-Masoch, que ma mère me racontait les yeux brillants.

« Le premier Sacher apparut au temps du Saint Empereur romain Charlemagne. C'était un Maure espagnol converti au christianisme qui s'était mis au service de Charlemagne. Il s'appelait Secher, Sachre ou quelque chose de ce genre. C'est la famille du côté de mon grand-père. On peut encore consulter les Archives impériales de Vienne. Un jour nous irons toutes les deux ensemble. Bref, son nom arabe devint Sacher, aux consonances plus germaniques. On donna à ce Sacher des terres en Hongrie. Chevalier, il avait rallié la cause de Charlemagne et, en récompense des services rendus au Saint Empire Romain, on lui fit don de vastes domaines.

« Or, quelques centaines d'années plus tard, la famille Masoch allait s'éteindre. Pour éviter que ce nom disparaisse, l'Empereur proclama : "Rassemblons les deux noms." À la cour, tu comprends, seuls ceux qui étaient capables de faire remonter leur famille jusqu'à la douzième génération pouvaient danser devant l'Empereur. Mais la cour n'intéressait pas du tout les Sacher-Masoch. Dire que ces Anglais, avec leurs Gladstone et leurs Disraeli, s'imaginent qu'ils ont inventé la réforme ! Tu sais pourquoi notre écusson arbore un pic à sel et un maillet à sel entrecroisés ? Tout simplement, ma chérie, parce que les Sacher-Masoch possédaient des mines de sel dans l'Oural. Ces mines avaient été pendant des centaines d'années exploitées par des esclaves. Mais quand on en a fait don aux Sacher, le premier baron Sacher a affranchi ces malheureux. Il y a mille ans de cela ! Il les a affranchi. Pendant ce temps les Anglais continuaient à se peinturlurer en bleu et à danser autour de grosses

pierres ! »

Et puis, alors qu'elle s'assoupissait auprès du feu, des fragments d'un autre récit tout aussi fantaisiste surgissaient :

« ... des hommes en armures dorées portant de grandes bannières qui flottaient au vent étaient venus accueillir le navire arrivé du fin fond de la mer Égée avec ce fameux cheval, ainsi que des oranges et des épices pour l'Empereur. On fait descendre le magnifique étalon blanc par la passerelle. Oh, ma chérie, si tu avais vu cela ! Une magnifique monture toute décorée de coquillages... *uni Blümchen. Ach so schön !* »

Je connais cette histoire par cœur : je l'ai entendue des milliers de fois. Elle raconte l'aventure de la baronne Apollonia et Erisso. Ils viennent de deux îles grecques du même nom. Il y a bien longtemps, les habitants de ces îles devaient envoyer tous les sept ans à mes ancêtres un cheval blanc. J'écoutais ces récits soir après soir dans notre petite maison de Reading, à cette époque où nous étions si pauvres. Nous n'avions pas de château, nous. On se moquait de moi à l'école parce que je n'avais même pas le téléphone. Pas de voiture, pas de tourne-disque, pas de père ! Mais je possédais une fantastique et mystérieuse histoire qui évoquait les îles de la mer Égée d'où l'on envoyait des chevaux en guise de tribut ; Charlemagne ; et des ancêtres maures galopant dans d'immenses domaines et libérant les esclaves des mines de sel.

Je comprends maintenant le dessein d'Eva. Elle essayait de me faire prendre conscience de qui j'étais et d'où je venais. De m'inculquer la fierté de mes origines pour compenser tout ce qui nous manquait. Comme dans un conte de fées, où l'on raconte à la fille du bûcheron comment un méchant prince s'est emparé du royaume qui revenait de droit à la mère de l'infortunée jeune fille. C'est dans un de ces moments que j'ai décidé dans mon for intérieur : « Je vais tout réparer. Quand je serai grande, je rendrai à ma mère tout son univers merveilleux. »

Par la suite, les gens que je rencontrais ont toujours pensé que j'étais la quintessence même de l'Anglaise issue d'un milieu riche et favorisé. Je reste persuadée que la rage qui s'est déchaînée contre moi à la fin des années 60 venait de cette idée erronée que j'étais l'incarnation de ce qu'il y a de mieux chez les Anglais. Peu important que ma mère soit autrichienne, mon père d'origine galloise, que j'aie du sang juif dans les veines et que je descende d'un Maure converti au christianisme. Ma force, que les gens prenaient pour une attitude d'aristocrate britannique, venait en fait de ce lien qui nous unissait, ma mère et moi.

À treize ans, je me suis inscrite au Progress Theatre, une troupe d'amateurs

de Reading, où on pouvait à la fois jouer la comédie et rencontrer des garçons. Vanessa Redgrave qui, la saison précédente, avait tenu le rôle de Rosalinde dans *Comme il vous plaira*, vint un soir donner une conférence. Elle parla du théâtre, de ses parents, de sa vie, et me parut très mûre. Elle n'avait pas plus de vingt-deux ans. Nous avons monté *Our Town (Notre petite ville)*, où je jouais le rôle d'une commère d'un certain âge. Mon amie Mary Allen, elle, jouait la jeune première ingénue. Nos parents ont assisté à la représentation. Pour la plupart des gosses, faire du théâtre n'était qu'un passe-temps au même titre que les leçons de danse ou d'équitation. Mais pour moi, c'était toute ma vie. Eve avait toujours su que je serais une artiste.

J'ai commencé à chanter des chansons traditionnelle ! dans les cafés et dans les cabarets folks. Il y avait à Reading une boîte beatnik, le Shades Coffee Bar et une autre qui s'appelait Café au Lait. Je chantais a cappella *House of the Rising Sun, Blowing In the Wind*, toutes les chansons de Joan Baez : *Babe I'm Gonna Leave you* et d'autres bêtises. Rien qu'à Reading, les Joan Baez en herbe pullulaient.

J'avais un petit tourne-disque à la maison, et j'achetais des disques comme *Venus in Blue Jeans* et *Brown-Eyed Handsome Man*. Des enregistrements de Buddy Holly, des Everly Brothers, de Chuck Berry. Je me souviens d'avoir entendu *Not Fade Away* au café où je chantais parfois et de m'être demandé quel genre de personnage avait bien pu écrire cela. Un des disques qui ont eu beaucoup d'influence sur moi quand j'avais une quinzaine d'années, c'était *Sketches Of Spain* de Miles Davis. Je n'ai jamais eu d'expérience similaire avec un disque des Rolling Stones. Le rock'n'roll du début des années 60, surtout en Angleterre, n'avait pas la cote qu'il a fini par acquérir. On aimait le jazz et le blues et on trouvait le rock fabriqué et commercial : à cette époque, il était incarné par Billy Fury et d'autres types aux cheveux blonds décolorés.

À quinze ou seize ans, j'allais souvent à Londres avec Deborah, une amie de ma mère, et son fils, Anthony. Anthony était danseur. Nous allions au ballet ou à l'opéra. Je me souviens d'avoir vu Maria Callas dans *La Tosca*. J'ai assisté une fois à un festival de jazz traditionnel avec des amis de Leighton Park. C'était très drôle, très gai. La musique, absolument stupide, était du jazz traditionnel anglais. Les Anglais ont toujours eu un faible pour les formes les plus poussiéreuses de la musique américaine. Aux États-Unis, ils ne juraient que par le be-bop, les jeunes en étaient dingues.

Nous parlions de Sartre, de Simone de Beauvoir, de Céline, de Camus et de Kafka. Je répétais leurs noms comme une leçon de catéchisme. Je dévorais les journaux pour y trouver du hip et des scandales, ou des articles sur Brigitte

Bardot et Juliette Gréco, la muse de l'existentialisme. Je m'efforçais de lui ressembler. Je me mettais du rouge à lèvres blanc, mais sans grand résultat, pour une blonde.

J'étais, je crois, une enfant typique de mon époque : une adolescente parmi tant d'autres, curieuse, rebelle, avide de choses interdites. On entendait parler de boîtes de nuit à la mode à Londres par le copain d'un copain qui y était allé. La seule évocation de leurs noms était magique. *The Marquee, Ronnie Scott's*. À seize ans, j'allais en boîte en rentrant de l'école : au Marquee et au Flamingo, dans des clubs de jazz, où des gens comme Zoot Money, John Mayall et Nina Simone se produisaient. Le public était plutôt débraillé, composé d'étudiants, de beatniks et d'une poignée d'aficionados plus âgés. J'aimais le jazz, j'étais éblouie par cette ambiance plutôt simpliste. Je n'étais qu'une petite provinciale montée à la grande ville. Je ne connaissais personne, je ne parlais à personne. L'essentiel, c'était d'être *hip*, d'être dans le coup. Je voulais fumer des Gauloises, boire du café noir, parler absurdité de la vie et maquillage avec des femmes à scandale et des jeunes gens paumés. J'essayais de comprendre Sartre, Camus et Kafka, j'aimais Céline et Simone de Beauvoir. (J'avais bel et bien lu *Le Deuxième Sexe*) À partir d'une matière brute composite, je me constituais un personnage. Tout cela est assez flou. C'était avant les Sixties. On n'avait encore qu'une très vague idée de ce qui allait se passer. On s'habillait encore de façon très sobre. Mais déjà je savais qu'il y avait mieux à faire que de se trémousser dans des boîtes enfumées, et j'étais bien décidée à ne rien rater de tout ce qui pourrait se passer.

Les différences commençaient à s'estomper entre les couches sociales, les hommes et les femmes, les loisirs et le travail, la politique et la vie quotidienne. Les vêtements stéréotypés disparaissaient : autrefois, il fallait afficher sa classe sociale. Les médecins devaient avoir l'air de médecins, les call-girls devaient avoir l'air de call-girls. Dans les années 60, tout cela a commencé à disparaître.

Plus que toute autre chose, c'est la disparition progressive du souvenir de la guerre qui a déclenché le mouvement en Angleterre. On m'avait élevée dans l'ombre de la Seconde Guerre mondiale. Je l'avais ressentie plus intensément que mes amis, parce que passer la guerre en Angleterre n'était pas tout à fait la même chose que de se trouver à Vienne au moment de l'Anschluss et de l'entrée triomphale de Hitler. Je n'étais pas née, à cette époque, mais les récits de ma mère m'en avaient imprégnée. Il me semblait que, moi aussi, j'avais émergé des décombres et, ayant survécu au pire, je voulais maintenant m'amuser.

En fait, j'avais pris la décision de quitter Reading. Eva ne s'en est jamais doutée. J'ai toujours préparé mes plans dans le plus grand secret, sans en parler à

personne. Cette attitude s'est souvent révélée une erreur. Je pensais tout perdre si je confiais mes projets à des gens. J'étais persuadée que, dès l'instant où l'on faisait une confiance, c'était fichu. En tout cas, avec ma mère. J'ai appris très jeune à lui cacher mes pensées les plus intimes.

En ce temps-là, les hommes représentaient pour moi des créatures d'une autre planète. Avant de coucher avec l'un d'eux, je n'en avais jamais vu un spécimen de près. Leurs agissements m'apparaissaient comme mystérieux. Mais je pressentais obscurément que, d'une façon ou d'une autre, c'était grâce aux hommes que je pourrais échapper à cette existence. J'avais dix-sept ans quand je suis allée à un bal à Cambridge avec un garçon de Leighton Park : j'y ai rencontré mon premier amour, John Dunbar. Il allait jouer pour moi le rôle d'un catalyseur, il allait être mon Virgile. Un monde s'est ouvert devant moi quand j'ai fait la connaissance de John.

Il ne ressemblait à aucun autre garçon que je connaissais. Il était certainement le plus hip. D'ailleurs, il n'assistait pas vraiment au bal. Pas assez branché pour lui. Il aurait préféré mourir plutôt que d'être surpris dans une réunion aussi bourgeoise. Mais il y avait une surprise-partie dans l'escalier de Churchill College : en montant à la cuisine, je suis passée devant la porte d'une chambre d'étudiants sur laquelle était affiché le célèbre dessin de Vinci, *La Mesure de l'homme*. Je suis restée bouche bée et je me suis retournée vers le garçon qui m'accompagnait en disant : « Qui habite là ? » Là-dessus, John a franchi le seuil. Quand je l'ai vu, cela a été l'un de ces moments où tout le reste vous semble fade.

John avait un beau visage, très délicat. Il était l'incarnation même du garçon du début des années 60. Il portait un jean soigneusement repassé, une veste et des petites lunettes à monture en écaille. Il n'avait pas encore vingt et un ans quand je l'ai rencontré et il était en première année à Cambridge. Nous avons aussitôt été attirés l'un par l'autre. J'ai planté là mon cavalier. John était un garçon intense, exceptionnel, et il venait d'un milieu comparable au mien. Sa mère, Tatiana (surnommée Tania), était russe. Les Dunbar étaient cinéastes et – ce qui à mes yeux était également irrésistible – ils constituaient une vraie famille. Ainsi a commencé ma longue intoxication aux familles. Chaque fois que j'en trouvais une, j'essayais de m'y glisser.

J'ai pris le train pour Londres. J'étais invitée chez les parents de John, Bob et Tania, qui avaient aussi deux jumelles, Jenny et Margaret. Deux ravissantes filles de mon âge. John et moi avions chacun notre chambre. Mais au milieu de la nuit, John est venu me rejoindre et nous avons fait l'amour. Tout cela était très excitant, mais pas aussi extraordinaire que je l'avais imaginé : beaucoup de bruit

pour rien, m'a-t-il semblé. John et moi étions comme de jeunes chiots. Notre sexualité n'avait rien d'effréné. D'ailleurs je n'y connaissais pas grand-chose.

Ses parents étaient des gens très raffinés, très cosmopolites. Ils lisaient le *New Yorker* et cela m'impressionnait beaucoup. Ils se le faisaient envoyer chaque semaine de New York. John adorait cette vie : il était né au Mexique et avait passé son enfance en Russie, où son père était affecté durant la guerre. Je trouvais tout cela extrêmement classe et exotique.

John ressemblait à ces jeunes gens tourmentés des romans russes. Très nihiliste, comme un héros de Dostoïevski, il parlait sans arrêt de se tuer. Je trouvais cela terriblement séduisant et un peu effrayant. J'allais être sa muse. Je me disais qu'avec quelqu'un comme moi, il ne se tuerait pas. John était passionné de be-bop, de Coltrane, Charlie Parker, des quatuors de Beethoven et de Mozart, la musique noire et tous ces trucs formidables. Il est devenu mon Pygmalion. J'étais enfin prête : je buvais ses paroles.

John me présenta à ses amis. Il semblait connaître tous les gens qu'on avait envie de rencontrer à Londres. Par exemple, il était très proche de Peter Asher (du groupe pop Peter and Gordon), juste après leur succès *A World without Love*. Très peu de temps après ma rencontre avec John, Peter Asher a mis de l'argent dans Indica, la librairie-galerie d'art que John dirigeait avec Barry Miles. À cette époque, Paul McCartney habitait chez les parents de Peter, dans la grande maison du docteur et de M^{rs} Asher, sur Wimpole Street M^{rs} Asher avait fait mettre sur toutes les portes des plaques où l'on pouvait lire « Chambre de Jane », « Chambre de Peter », « Chambre de Paul ». Ils me paraissaient tous très bizarres. Je n'avais jamais rien vu de pareil : une vie de famille.

Paul a longtemps habité là. Il était très jeune alors, très ouvert, très amical, très beau garçon, très sûr de lui, très hip. Une douzaine de petites intrigues se tissaient peu à peu en une toile invisible.

Tous ces gens – propriétaires de galeries, photographes, pop stars, aristocrates et autres fainéants de talent – ont plus ou moins inventé l'ambiance de Londres. Je considère donc que j'ai assisté à la Création. En fait, le Londres des Sixties cultive un mythe à propos de ses origines. Il aurait été inventé, ce qui n'a rien d'étonnant, dans un bar de Chelsea (nous étions aussi persuadés qu'à l'origine de la Révolution russe il y avait une conspiration fomentée à bord d'un train à Zurich). Au début de l'année 1963, John et un nommé Paolo Leone, le genre beatnik de gauche, ainsi que Barry Miles, l'associé de John, complotaient ensemble. Je n'étais alors qu'une jeune fille qui contemplait ces intellectuels fous, vêtus de noir comme les existentialistes occupés à prédire l'avenir du globe. Ils avaient tout prévu.

« Mon vieux, annonça solennellement Paolo, on va être le centre psychanalytique du monde ! » John et Miles trouvaient Paolo un peu fou, mais son enthousiasme était communicatif et tout cela avait l'imprimatur de Carl Jung en personne (enfin, presque). En fait, Jung avait rêvé que Liverpool allait devenir le centre du monde. Il y avait dans son rêve une place qui s'appelait le Golden Square et, bien sûr, il existe un Golden Square à Liverpool. Il y en a un à Londres aussi, alors, qui allait vérifier ? Dans son rêve, cette place n'était pas précisément située à Liverpool. Elle s'appelait *The Pool of Life* (Le Bassin de la Vie). Jung avait fait le rapprochement plus tard, alors qu'il donnait une série de conférences en Angleterre. Paolo en convenait, il avait dû quelque peu adapter la théorie du grand homme. Jung, après tout, était suisse et on ne pouvait s'attendre à le voir repérer exactement le bon endroit, dans un monde si british. Il devait y avoir, estimait Paolo, un léger décalage dans la géographie onirique de Jung. Ce n'était pas Liverpool qui allait être le centre du monde, mais Londres. D'autres preuves, que j'ai oubliées, corroboraient cette affirmation. Tout cela nous paraissait follement convaincant. Dès l'instant où nous en avons été persuadés, nous nous sommes mis au travail d'arrache-pied. Nous avons décidé : « Très bien, c'est notre mission », et nous avons aussitôt entrepris d'élever les murs de notre nouvelle Jérusalem : un peu comme les lignes de défense de Paris dans *Gargantua* et *Pantagruel* L'amour libre, les drogues psychédéliques, la mode, le zen, Nietzsche, les bijoux tribaux, l'existentialisme sur mesure, l'hédonisme et le rock'n'roll. Et, oyez, oyez, bonnes gens, la rumeur ne tarda pas à se répandre.

« *As Tears Go By* »

Selon la mythologie pop, ma vie a commencé avec la soirée de lancement pour Adrienne Posta en mars 1964. En effet, c'est là que j'ai rencontré Mick Jagger. Mick est tombé aussitôt amoureux de moi (c'est du moins ce que veut la légende). Il a décidé que j'étais digne d'être sa compagne et a écrit *As Tears Go By*. De mon côté, j'ai vite commencé à me shooter à l'héroïne et à m'envoyer en l'air à la moindre occasion.

Adrienne Posta, chanteuse d'une quinzaine d'années, avait pour producteur l'extravagant manager des Rolling Stones, Andrew Loog Oldham. John Dunbar et moi étions invités par Peter Asher à cette soirée organisée pour promouvoir le disque : Paul McCartney accompagnait Jane, la sœur de Peter. Il y avait aussi plusieurs membres des Rolling Stones (Mick, Keith et Brian). À cette époque, les Stones n'étaient guère plus que de petits caïds, encore au lycée. Ils n'avaient rien du vernis de John Lennon ou de Paul McCartney et, comparés à mon John à moi, ils faisaient très rustres, voire ploucs.

Quant à Mick, je ne l'aurais jamais remarqué s'il n'y avait pas eu cette violente dispute avec sa petite amie, Chrissie Shrimpton. Elle pleurait, elle criait et, dans le feu de la discussion, ses faux cils se détachaient.

Je me fichais éperdument de Mick et des Rolling Stones mais pas de l'élégant et exotique Andrew Loog Oldham. Il me plut tout de suite. Il me dévisageait depuis le bout de la salle en chuchotant d'un air de conspirateur à l'oreille de son complice Tony Calder. Les femmes étaient presque toutes maquillées à outrance, avec des faux cils. Elles avaient revêtu leur plus belle robe du soir. Moi, je portais un jean emprunté aux jumelles et une chemise de John. Aujourd'hui, j'aimerais tant prétendre que je ne sais absolument pas ce qu'Andrew m'a trouvé, mais ce n'est pas le cas. Car, avec sa candeur habituelle, il l'a souvent dit : « J'ai vu un ange avec des gros nichons et je lui ai fait signer un contrat. »

J'étais assise sur le radiateur avec John quand j'ai vu foncer sur moi une étrange créature, aussi anguleuse qu'un oiseau de proie. Il avait l'air puissant, dangereux et très sûr de lui. J'étais aux anges quand, au dernier moment, il a

pivoté sur ses talons et, en me tournant le dos, s'est adressé à John.

« Qui c'est ? Elle sait jouer la comédie ? Comment elle s'appelle ? » Puis il a tendu à John une immense carte de visite aux caractères gigantesques et s'est présenté : « Andrew Loog Oldham, chéri. » Il appelait tout le monde chéri. Surtout les hommes. Soudain rendus nerveux, ils cédaient l'avantage à Andrew. Exactement ce qu'il voulait. Il avait un air menaçant et terriblement dans le coup.

John a dit :

« Elle s'appelle Marianne Faithfull.

— Oh, non, chéri. Il va falloir trouver mieux.

— Moi non plus je le croyais pas, mais c'est vraiment son nom. Je dois être attiré par les nanas qui ont des noms pas possibles. À une époque, je sortais avec une fille qui s'appelait Pénélope Céleste. En tout cas c'est ce qu'elle disait ! »

On a tous les trois éclaté de rire et Andrew a demandé tout à trac : « Elle sait chanter ? »

John : « Je crois que oui. Pourquoi pas, après tout ? Tu sais chanter Marianne, non ? »

Et voilà.

Je n'avais jamais encore rencontré un homme comme Andrew. Il était vraiment bizarre. Il émanait de lui un grisant sentiment de folie. En une succession d'apartés foudroyants, il lançait toutes sortes de projets insensés touchant à la mode, au cinéma ou au pop art. Il avait les yeux faits (ce qui était tout à fait scandaleux à cette époque) et un air efféminé, mais il n'en était que plus fascinant. Il m'a raconté plus tard qu'il avait forcé le côté tantouze pour John. Il employait cette méthode pour donner le change aux petits amis des filles à qui il voulait faire du gringue. Dès l'instant où ils voyaient le maquillage et l'eye-liner, ils baissaient leur garde.

Andrew parlait comme dans les films. Du genre : « Je vais faire de toi une star, tu sais, mon chou ! » Ou bien : « Pas besoin que tu passes une audition, je vois du charisme dans tes yeux, ma chérie. » Je croyais vraiment qu'il était saoul. Comme tout le monde d'ailleurs à ce genre de réception qui ne servait qu'à ça. On y venait pour boire à l'œil.

Une semaine plus tard, j'ai reçu un télégramme d'Andrew chez ma mère à Reading, car nous n'avions toujours pas le téléphone. Le texte disait : RENDEZ-VOUS OLYMPIC STUDIOS À DEUX HEURES. STOP. ANDREW OLDHAM.

J'ai débarqué à Paddington par le train de 10 h 6 avec Sally Oldfield. Nous avons un peu discuté avec le parolier Lionel Bart, dont la comédie musicale *Oliver* était à l'époque un énorme succès. Puis nous sommes passés dans le

studio d'enregistrement. Je devais à l'origine interpréter une des chansons de Lionel Bart C'était ainsi qu'Andrew avait obtenu de quoi payer la séance. Encore un de ses trucs ! Il avait l'art de se fabriquer des personnages : à peine entré dans le studio, il s'est transformé en maestro Loog Oldham, agité et cinglé. Il s'est mis à marcher de long en large comme un Beethoven déchaîné dansant sur les flots. Il nous a fait, je l'ai compris plus tard, son imitation de Phil Spector : lunettes noires, intensité wagnérienne, morosité mélodramatique. Tout cela n'était qu'un jeu mais, quand on l'ignorait, il pouvait être très déconcertant. Mick et Keith ont aussi assisté à la séance, mais ils sont restés muets : c'était le show d'Andrew.

L'agencement du studio était très bizarre. La cabine d'enregistrement était bien au-dessus du studio. Mick, Keith, Andrew et son associé Tony Calder, ainsi que Lionel Bart et l'ingénieur du son Mick Leander, étaient tous assis là-haut comme des dieux qui nous toisaient. Nous étions des ouvriers peinant dans l'atelier, tandis que les grands pontes dirigeaient les opérations de là-haut. Il n'y avait pas grand-chose à faire au studio à cette époque. On enregistrait tout au plus sur une double piste, en direct avec l'orchestre. L'orchestre jouait et je chantais. Tout cela en mono.

La chanson de Lionel Bart était épouvantable. Elle avait pour titre *I Don't Know How (To Tell You)* sur un pesant rythme de 3/4 (*I don't know how to tell you*) et on y trouvait des vers comme :

*It seems that fate would have it
That somebody else could love me. No !*

C'était une de ces chansons calibrées qui avait seulement besoin d'être chantée juste. Ma voix n'allait pas du tout. Nous avons fait de nombreuses prises plus mauvaises les unes que les autres. Les musiciens commençaient à s'impatienter : je n'y arrivais tout simplement pas. En désespoir de cause, Andrew m'a fait essayer la chanson prévue à l'origine pour la face B, écrite par Mick et Keith, qui s'appelait *As Tears Go By*.

C'était la première chanson qu'ils avaient écrite. Andrew les avait enfermés dans la cuisine en leur disant : « Composez-moi une chanson. Je reviens dans deux heures. » Andrew, pour leur donner une idée du genre de texte qu'il voulait, leur expliqua : « Je veux une chanson entourée de murs de brique, avec des fenêtres en hauteur et pas de sexe. » Ils composèrent un morceau intitulé *As Time Goes By*. Andrew savait très bien juger les chansons. Même si celle-ci était imparfaite, il savait qu'il pourrait l'arranger. Il restait un problème : le titre.

C'était celui d'un air très célèbre, celui que Dooley Wilson chante dans *Casablanca*, Andrew le transforma donc en *As Tears Go By*.

Andrew m'a fait écouter une démo avec Mick qui chantait et Big Jim Sullivan à la guitare acoustique. Il m'a tendu une partition griffonnée sur une feuille. Je suis retournée dans le studio et je l'ai chantée. J'avais à peine entendu le cor anglais attaquer les premières mesures que je savais que la chanson allait marcher. À la deuxième ou à la troisième prise, c'était bon. Andrew est descendu de son Olympe et m'a prise dans ses bras.

« Félicitations, ma chérie, tu viens de t'offrir un numéro six.

— Six ou huit, corrigea Tony Calder.

— Non, un six, mon vieux. Peut-être même un trois. »

Ils parlaient de la place au hit-parade : c'est comme cela qu'ils s'exprimaient. Authentique !

Le mixage fut effectué sur-le-champ et c'était terminé.

Après la séance d'enregistrement, Mick et Keith nous ont raccompagnées, Sally et moi, jusqu'à la gare dans leur voiture. Mick voulait que je m'asseye sur ses genoux mais j'ai préféré envoyer Sally. Ils en étaient encore à ces gamineries ! Quel culot il a, ce plouc, me suis-je dit. Totalement immature. Mick, j'en suis certaine, m'a prise pour une petite idiote qui aimait Odetta et Joan Baez.

As Tears Go By ressemblait à une chanson de Françoise Hardy. C'était peut-être ce que Mick avait repéré en moi, quand il m'avait vue pour la première fois. Un peu existentialiste sur les bords, mais le genre festival de la chanson de San Remo. De la pop européenne qui passerait sur un juke-box français. Plus exactement, Andrew repéra cela en mai à la soirée et dit ensuite à Mick d'écrire. Andrew a toujours été comme cela. Le style « Les plus grands succès des Rollings Stones » enregistrés par l'Andrew Loog Oldham Orchestra. Tout le monde faisait ce genre d'album. Même Keith. C'est en travaillant sur des projets idiots comme ceux-là que Keith a appris à faire des disques.

Je travaillais directement avec Mike Leander et c'est avec lui que j'ai enregistré le disque. Je m'entendais bien avec lui. Il était le directeur musical et la personne à qui j'avais réellement à faire. Leander était jeune et raisonnablement hip, mais il était coincé dans Denmark Street, la moulinette à débiter de la musique pop. Sauf avec Gary Glitter, au début des années 70, il ne s'est jamais trouvé sous le feu des projecteurs.

Le maestro Andrew ne me donna qu'un conseil : chanter très près du micro. Un conseil précieux. Cela change tout. On se projette dans la chanson. Dans la musique folk, on s'entoure en général de mille précautions avec la chanson,

comme si c'était un objet d'art précolombien. J'aurais sans doute voulu l'interpréter comme Joan Baez. La version finale est plus électrique et plus personnelle. La pop, selon Andrew, ressemble au style de jeu de l'Actor's Studio. Les distances sont abolies. Tout devient rauque et intime, comme si on écoutait la chanson de l'intérieur de ma tête.

La face B fut enregistrée environ deux semaines plus tard : puisque nous ne prenions plus la chanson de Lionel Bart, Andrew devait trouver quelqu'un d'autre pour payer les séances. La nouvelle face B était *Greensleeves*.

Je n'ai jamais vraiment aimé *As Tears Go By*. Dieu sait comment Mick et Keith l'avaient écrite. C'est un véritable fourre-tout. *The Lady of Shalott* sur l'air de *These Foolish Things*. L'image qui me vient toujours à l'esprit, c'est celle de Lady Shalott se regardant dans le miroir et voyant la vie s'écouler. On n'arrive pas à croire qu'un garçon de vingt ans ait écrit une chanson à propos d'une femme qui se penche avec nostalgie sur sa vie. Le plus incroyable, c'est que Mick a écrit ces paroles bien avant tout ce qui allait nous arriver. Comme si toute notre histoire était préfigurée dans cette chanson. Beaucoup de gens ont eu cette impression !

As Tears Go By était un portrait de moi tout à fait vendeur et, à cet égard, c'est une création extrêmement ingénieuse, une petite fantaisie commerciale qui ne déroge à aucune règle. Elle a tellement marqué les esprits que, hélas, elle est restée pendant quinze ans une partie indélébile de moi, à cause des médias.

Je l'ai réenregistrée à quarante ans et c'est seulement à ce moment-là que j'avais l'âge et la disposition d'esprit nécessaires. Et pour la première fois j'ai ressenti la mélancolie lyrique de ce texte.

As Tears Go By figurait depuis peu dans les hit-parades quand Andrew m'a annoncé qu'on devait aller à Newcastle enregistrer une émission de télé pour la promotion du disque. « On va prendre la nouvelle voiture de sport de Lionel. Ça va être merveilleux, ma chérie. Je passerai te prendre vers midi. Mets ton tailleur blanc, mais pas tes bottes, ni de chapeau. Essaie un foulard. *Ciao*. »

J'étais sceptique. Mais ils sont venus me chercher : dans une vraie Lamborghini à deux places. Je me suis mise à l'arrière, sur ce qui n'était pas vraiment un siège, plutôt une espèce de boîte à chapeaux, où je suis restée juchée six ou sept heures, bringuebalée dans tous les sens tandis qu'Andrew et Lionel faisaient de plus en plus de bêtises. J'ai donc été sincèrement soulagée quand, après l'émission, ils se sont effondrés ivres morts à l'hôtel, incapables de me ramener. J'ai pris un train très confortable en première classe et j'ai fait le voyage en face d'une pop star, génial ancien élève d'Eton, Jeremy Clyde, de Chad and Jeremy.

Arrivés à Londres, nous sommes allés chez lui et, sans faire de chichi, nous avons couché ensemble. Ça a été formidable et, le lendemain matin, je devais avoir l'œil un peu humide et le regard nostalgique. J'ai tout de suite repéré une expression inquiète sur le visage de Jeremy. Mon expérience dans ce domaine était limitée à John : je supposais donc tout naturellement que faire l'amour était synonyme d'aventure sentimentale. Mais Jeremy était soucieux à l'idée de me voir tomber amoureuse de lui. Il a dû comprendre que j'étais encore très naïve.

Tout en grignotant des toasts et de la marmelade d'oranges, il m'a expliqué les rencontres sans lendemain. « L'amour et le sexe sont deux choses différentes. Parfois, les deux vont de pair, mais ce n'est pas toujours le cas. » Il conclut sa leçon par : « Ravi de ce moment avec toi, Marianne. Peut-être qu'on se reverra un de ces jours. »

J'ai passé une bonne partie de ma vie à essayer de comprendre cet aspect du code sexuel et, pour être franche, je n'ai toujours pas réussi. Si on garde ses distances, ils vous poursuivent comme des malades, si on est gentille, ils s'enfuient en poussant des cris d'orfraie. Je n'ai jamais été très bonne à ce petit jeu. Qu'il s'agisse de psychothérapie, des Drogés Anonymes ou d'un homme, mon enthousiasme reste intact. J'ai l'impression d'être anachronique. C'est très bien d'être orgueilleuse et fougueuse à dix-sept-ans, mais après la quarantaine, les gens espèrent que vous avez pigé.

C'est à cette époque que j'ai eu ma première aventure lesbienne avec une superbe Indienne du nom de Saida. Une de mes grandes expériences. J'avais dix-sept ans. Elle m'a donné un comprimé de Tuinal et m'a séduite dans mon appartement de Lennox Gardens. Elle avait seize ans et elle était somptueuse. Menue, très brune, cheveux courts. Aussi exquise qu'une statuette de temple indien. Et ma mère nous a surprises en train de faire l'amour. J'avais complètement oublié qu'elle était là ! Mais Eva a simplement refermé la porte et n'en a jamais reparlé.

Juste avant la sortie de *As Tears Go By*, John était allé en Grèce pour l'été. Pendant son absence, le disque est sorti, a grimpé dans les hit-parades, et je suis devenue ce qu'on appelait une célébrité de la pop music. J'étais à la fois ravie et embarrassée et, pendant un moment, je me suis demandé comment j'allais lui expliquer le changement de situation quand il rentrerait.

Peu après son retour, nous prenions un café dans un petit bistrot près de la station de métro de South Kensington. Je cherchais désespérément comment lui raconter ce qui m'était arrivé. J'avais peur qu'il ne se moque de moi. Il y a un tas d'Anglais, dont mon père, pour lesquels le succès est presque honteux. John

serait très certainement consterné par cette histoire de pop star et me prendrait de haut. Bref, j'étais assise et je buvais à petites gorgées un café abominable. John, assis en face de moi, me regardait dans les yeux d'un air tendre. J'ai failli m'étrangler quand on a entendu à la radio *As Tears Go By*. Nous avons écouté en silence. À la fin du morceau, le présentateur a annoncé : « Vous venez d'entendre Marianne Faithfull chanter son nouveau succès, *As Tears Go By*, maintenant numéro 9 au hit-parade. Elle a surgi de nulle part avec cette chanson mélancolique écrite pour elle par Mick Jagger et Keith Richards, des Rolling Stones. » Le pauvre John était stupéfait. Moi aussi ! Mais John a gardé son calme et je dois dire à sa décharge qu'il s'est montré tolérant. Il ne m'a pratiquement jamais reproché d'être devenue une créature pop !

John n'a pas été le seul à subir ce changement. Quand *As Tears Go By* est devenu un succès, j'ai quitté Saint Joseph au milieu du dernier trimestre et j'ai disparu presque du jour au lendemain de la vie de ma mère. Elle n'y était absolument pas préparée. Cette enfant de rêve qu'elle adorait était partie sans crier gare, pour ne jamais revenir.

Je suis partie, c'est vrai, mais dès l'instant où je l'ai quittée, les choses n'ont pas tardé à se gâter. Je suis aussitôt tombée dans une sorte de cauchemar. J'ai commencé une vie dangereuse alors que j'étais encore bien trop jeune et pas assez préparée. Chez moi, j'étais choyée par ma mère et je me suis lancée dans une vie de dingue. Les tournées n'en finissaient pas. L'épuisante monotonie des concerts du soir s'est poursuivie pendant plus de deux ans. Il ne fallait pas seulement monter sur scène (même si c'était chaque soir une épreuve) mais aussi accomplir bien d'autres bêtises. Chaque jour apportait son lot de quatre ou cinq interviews pour des journaux locaux et ses questions stupides, toujours les mêmes (« Vous avez quelqu'un dans votre vie, Marianne ? »), des émissions de radio (« Qui est votre Beatle favori ? »), les séances de photos (« Prenez l'air pensif »), les réceptions officielles (« La fille du maire est une virtuose en herbe, vous savez »), les séances de synchronisation à la télé (*Ready Steady Go*, *Top of the Pops*). Tout cela avant de se traîner jusqu'à l'hôtel. Un rythme effréné, sans répit. En novembre 1964 mon programme s'est décomposé ainsi :

15 novembre : Concert au Winter Gardens, Bournemouth

16-19 : Séances d'enregistrement.

20 : London Students Glad Rag Ball, Wembley Stadium

21 : Gliderdome Ballroom, Boston, Lincolnshire

22 : Manor House Ballroom, Ipswich

23 : Barrow Assembly Hall, Aylesbury

24 : Nottingham et En direct à 18 h 30, Granada TV

25 : Twisted Wheel, Manchester

26 : Majestic Ballroom, Newcastle-sur-Tyne

27 : Town Hall, Kidderminster

28 : Ready, Steady, Go ! et Lyton Baths

29 : BBC, Top of the Pops

30 : Relâche

J'étais terrorisée et je n'avais personne à qui me confier sauf mon chaperon, Mary Allen. J'aurais bien aimé parler à ma mère, mais nous n'avions pas le téléphone, ce n'était donc pas possible. D'ailleurs, qu'aurait-elle pu me dire ? Elle comprenait à peine ce que je faisais.

J'ai récemment retrouvé une lettre déchirante qu'elle m'avait envoyée pendant ma première tournée.

9 octobre 1964

Ma très chère Marianne,

Je suis un peu triste de n'avoir aucune nouvelle de toi ni de Mary. Pas un mot pour me dire si tu vas bien. Je ne peux pas téléphoner de chez les voisins, car il faut des heures pour te joindre, quand on y parvient. Alors, je m'inquiète...

Je crois que je donnerais tout pour avoir un téléphone et que tu puisses m'appeler. Mais tu as l'air d'avoir complètement oublié mon existence, sinon j'aurais eu de tes nouvelles.

Je pense à vous et je t'embrasse, ma chérie infidèle.

Ta maman Eva

En tournée la solitude était affreuse. Aujourd'hui, je ne peux pas imaginer mon existence sans tournées. Je m'y suis habituée et j'aime bien, maintenant. Cela ne me gêne pas du tout d'être seule : et c'est même la présence de quelqu'un d'autre qui me pose des problèmes !

J'ai fait ma première tournée à la fin de l'année 1964 avec les Hollies, Freddie et les Dreamers, Gerry et les Pacemakers, les Four Pennies : des tas de gens mis ensemble sans grande logique.

C'était une tournée dans le Lancashire et, bizarrement, j'avais le sentiment de faire un voyage dans mon passé. Nous avons traversé Ormpstead où petite fille j'avais vécu, nous sommes passés près de Liverpool où tant d'amis avaient grandi.

Les tournées, au début des années 60, étaient composées d'un amalgame hétéroclite de groupes, de stars et d'inconnus. Dans une classification qui aurait rendu fou un mandarin chinois, on retrouvait, pêle-mêle, des chanteurs de folk, des copies conformes des Beatles, des chanteurs de country, des danseuses, et des Américains (toujours à part). La seule chose que nous avions en commun, c'étaient les hit-parades. Tous ceux qui venaient d'avoir un succès se trouvaient là, aux côtés d'autres qui ne perceraient jamais.

Nous avons pris un car juste derrière le musée de Madame Tussaud. Je n'avais guère été préparée à ce genre de réunion dans mon institut religieux. Il y avait plein de gars du Nord plutôt tapageurs. Nous étions serrés les uns contre les autres : j'ai eu droit à un cours accéléré en matière d'adaptation sociale. J'avais l'impression d'être dans un sous-marin avec toute l'équipe de Manchester United. Il faisait terriblement froid et, si on ne voulait pas être frigorifié, il fallait se trouver une place à l'avant, près du chauffeur. Le vieux drôle nous régalaient d'histoires sur l'itinéraire de la Ligne Verte, qui traversait l'est du Kent et qu'il avait souvent pratiquée (« Ils font maintenant passer la ligne par Ashford, ce que, pour ma part, je ne comprendrai jamais »). Ou bien il nous parlait des autographes de stars qu'il avait obtenus (toujours pour quelqu'un d'autre, bien sûr : son neveu Percy, sa sœur de Grimstead). Les sièges, en ce temps-là, ne s'inclinaient pas. Il fallait avoir l'expérience des tournées pour réussir à sommeiller droit comme un « i ». Il était pratiquement hors de question de dormir dans le car. Si l'on parvenait à s'assoupir, on se réveillait en sursaut quand le chauffeur négociait un des millions de ronds-points qui ponctuent les routes d'Angleterre. On apercevait le morne paysage des Midlands par la fenêtre. Une succession sans fin d'usines en briques crasseuses, de rangées de pavillons, de vieux ponts rouillés et de canaux encombrés de débris.

Les autres se moquaient de moi parce que je trimbalais toujours des tonnes de livres : *Le Marchand de Venise*, Jane Austen, *Le Paradis perdu*, Wordsworth, Keats, Shelley. C'était très bizarre. Je passais les longs trajets en car penchée sur mes livres, comme si j'étudiais pour ce cours de littérature anglaise auquel je ne retournerais jamais. Les autres étaient ébahis.

Les types de la tournée se contentaient de lire des bandes dessinées, de commenter les résultats de football, de raconter des histoires cochonnes ou de chanter des paroles idiotes sur des tubes. Moi, je donnais l'étrange impression d'être à la fois peu rassurée et arrogante. En fait, j'essayais de masquer mon appréhension, mais j'exaspérais les gens avec mes airs hautains. C'est bien fini aujourd'hui. Mais je m'étais vite rendu compte qu'il fallait justifier mon attitude et j'ai opté pour la timidité. Quand un journaliste un peu curieux me posait la

question, je répondais : « Je ne suis pas prétentieuse, mais terriblement timide et introvertie. » Je n'ai jamais été timide. Mais j'admirais la timidité. Keith était timide.

Graham Nash et Allan Clarke, des Hollies, étaient les seuls à ne pas être perplexes devant mon attitude glaciale. Ils se montraient amicaux, gais et d'un abord engageant. Allan Clarke est un jour venu s'asseoir auprès de moi et a commencé à me parler avec son doux accent de Manchester.

« Qu'est-ce que tu lis, mon chou ?

— *Orgueil et préjugé*.

— C'est celui-là où il y a Heathcliff ?

— Non, en fait... »

Mon préféré, c'était Graham Nash. Bien plus cultivé et intéressant que tous les autres : mais même à cette époque, j'ai eu l'intelligence de ne pas coucher avec lui. Je déjeunais avec Graham et je passais la nuit avec Allan. Allan était charmant, mais marié. Cela ne me gênait pas. J'appréciais ma liberté toute neuve comme un homme. Le plus pénible, cela a été quand sa femme l'a rejoint. Il a alors fait semblant de ne pas me connaître. Qu'est-ce que j'attendais ? Qu'il me présente chaleureusement en disant : « Chérie, je voudrais que tu rencontres cette fille adorable que j'ai sautée pendant toute la tournée. Elle t'a parfaitement remplacée ? Pourtant, j'étais folle de jalousie : je me suis saoulée pour la première fois de ma vie, et il a fallu me pousser sur scène.

L'épreuve de chaque soir. Monter sur scène devant des centaines d'adolescents hostiles. Ils n'étaient pas venus pour moi mais pour Freddie et les Dreamers, ou bien les Mersey Beats et ils ne s'en cachaient pas. « Qu'elle se taille ! » « Où est ce foutu Erman ? » « Pétasse ! » J'étais pétrifiée. Je le suis toujours. Mais je n'ai pas tardé à faire de la paralysie une partie de mon numéro.

Les danseuses se trémoussaient, sautillaient et secouaient leur gagne-pain, en faisant quelques pas, dans leurs cuissardes blanches. Je n'avais pas envie de rivaliser avec elles, et j'ai donc décidé de faire exactement le contraire. Je restais plantée devant le micro, immobile, les mains le long du corps. Je chantais avec toute mon âme et une voix pure, éthérée s'élevait. Cela n'avait rien de sexy ni de hip. Bien au contraire.

Mon attitude était absurde. Je devais être ridicule. Je ne faisais pas un geste, tout simplement parce que j'étais incapable de remuer. La peur me clouait sur place. Dans le doute, reste immobile. Cette attitude s'est avérée très efficace. Je la pratique encore maintenant, même si je bouge un peu plus aujourd'hui et laisse par réflexe mes mains transmettre des messages. J'ai vite compris que tout ce qu'on voit depuis la salle, ce sont les mains et le visage. C'est pour cela que je

porte du noir : on ne voit strictement rien d'autre. Les mains bougent toutes seules. Quand je chante une chanson difficile, comme *Times Square*, mes mains font une foule de choses toutes seules.

J'ai aussi peur aujourd'hui qu'en 1964. C'est la même peur. Après trente ans de ce foutu métier, j'aurais espéré dominer le trac. Mais non. Le truc, pour moi, en tout cas, c'est d'échapper à sa propre lumière. Et je n'y arrive qu'en restant strictement immobile. Je garde les pieds posés sur le sol, le dos bien droit et je fais mon numéro, tout simplement.

Au bout d'un moment, j'ai commencé à comprendre que tout cela n'avait rien de dramatique : j'allais m'en tirer. Et, une fois la première peur dominée, j'ai découvert que j'aimais l'exhibitionnisme du spectacle. Ce sentiment de sécurité. Personne ne peut s'approcher de moi. Une vision idéale du monde.

Bref, l'idée de me montrer à une foule d'adolescents mornes et rustres était si affligeante que même l'intrépide Andrew n'est jamais venu me voir. Il m'évitait. Si chanter en public était une angoisse, en revanche, je n'avais aucun mal avec la presse. Je disais la première chose qui me passait par la tête :

« Je me fiche éperdument d'avoir du succès. Dans le show-biz, le talent ne compte pas.

— Andrew est différent. Il est sincère. Enfin, il dit qu'il l'est, alors croyons-le.

— Je crois qu'il faut mener plusieurs existences de front. C'est très important, vous ne pensez pas ? »

Tout cela était tellement étrange ! Cela provoquait mon esprit de contradiction et j'ai vite eu la réputation de ne pas me comporter comme une pop star. Mais tout cela restait flou. Nous étions en train d'écrire le manuel, d'inventer les règles. On pouvait faire tout ce qu'on voulait. C'est ce que disait toujours Andrew. « De toute façon, personne ne sait ce qu'on est censé faire. »

Plus j'étais bizarre avec la presse, plus Andrew était content. Je leur donnais en pâture non seulement une Marianne acerbe et prompte à l'aphorisme, mais aussi la fille un peu toquée de la Baronnessa.

Après l'interview dans une boîte ultra-chic, Marianne s'est précipitée dans la rue, et elle est revenue avec un petit cadeau : le livret de Big Ben, l'opérette en deux actes de A.P. Herbert, déniché chez un bouquiniste. « Il faut absolument que vous lisiez ça », m'a-t-elle dit. La moitié du visage masquée par de grandes lunettes à monture d'écaille, elle serrait contre elle un exemplaire de Citrons acides de Lawrence Durrell.

Vous imaginez la scène ! J'espère qu'aujourd'hui je ne suis pas aussi prétentieuse. Je vous en prie, dites que non !

Les journalistes arrivaient aux interviews avec une image de moi toute faite, habilement concoctée par Andrew et son publicitaire, Andy Wickham. Ce dernier faisait une fixation sur les blondes. (Il a fini par trouver sa Galatée avec Goldie Hawn.) Même si je ne correspondais pas tout à fait à ses fantasmes, on m'a quand même présentée dans un joli paquet cadeau. C'est son communiqué de presse pour *As Tears Go By* qui est à l'origine de presque tous les malentendus :

« Marianne Faithfull est une petite blonde de dix-sept ans... encore pensionnaire d'un couvent de Reading... fille de la Baronne Erisso...

Elle est fine et ravissante, avec de longs cheveux blonds, un sourire timide et un penchant pour les gens qui ont "les cheveux longs et une conscience sociale".

Marianne aime Marlon Brando, les cigarettes Woodbine, la poésie, les ballets et les robes longues. Elle est timide et pensive comme une enfant abandonnée... »

Toutes ces demi-vérités livrées pêle-mêle ont donné une image trompeuse de moi. Ce communiqué (ainsi que ma photo sur la face B de *Village of the Damned*) a engendré l'étrange image composite d'une femme-enfant, chez qui se côtoyaient une arrogance aristocratique et le côté bohème des chanteurs de folk. Un portrait séduisant pour le prêt-à-rêver : malheureusement, ce n'était pas moi.

Après *As Tears Go By*, j'ai fait *Blowing in the Wind*. Un vrai désastre. De la séance d'enregistrement, je ne garde qu'une impression d'ennui. Je rentrais à peine de tournée et j'étais épuisée. Accablée aussi par l'idée de recommencer. Quand j'avais fait *As Tears Go By*, je croyais que j'allais enregistrer un seul disque puis retourner à l'école. Mais c'était reparti, avec de mauvaises chansons, qui plus est. Sur la face B on a mis *House of the Rising Sun*, une chanson encore plus ennuyeuse que *Blowing in the Wind*. Consternant.

Lorsque j'ai enregistré mon premier disque, j'espérais seulement échapper à mes examens de fin d'année. Mais je devais maintenant me faire à l'idée que ce disque n'était pas un simple intermède dans mon existence, mais une nouvelle vie qui s'annonçait.

J'ai tout fait pour rendre Andrew et Decca responsables de l'échec de

Blowing In The Wind, mais tout était ma faute. Le pauvre Andrew n'y était pour rien. Quelqu'un avait dû lui dire : « Pourquoi tu ne laisses pas Marianne faire ce qu'elle a vraiment envie de faire ? » Je vois très bien la scène. Évidemment, je vouais un culte à Bob Dylan. Andrew s'est fait violence, et cela a été un fiasco.

Il avait beau avoir toujours raison, j'avais des problèmes avec Monsieur Andrew. C'était son côté brouillard-et-amphétamines m'exaspérait. À l'époque, il planait tout le temps. J'étais impressionnée par son jargon. La plupart du temps, je ne comprenais pas ce qu'il racontait. Il était trop hip pour moi. Il allait trop vite. Mon agent ressemblait au Chapelier fou d'*Alice au pays des merveilles*.

Le plus inquiétant chez Andrew, c'était son délire sur le mode *Orange mécanique* alimenté par ces amphétamines. L'omniprésence de Reg, son exaspérant chauffeur, un véritable criminel, semblait corroborer ce fait. Andrew adorait raconter des histoires où il cassait les doigts des gens, suspendait des propriétaires de boîtes de nuit récalcitrants tête la première, depuis le sixième étage. Il frimait, s'amusait comme un petit garçon, comme dans les vieux films de gangsters, mais je n'en savais rien. Andrew me terrifiait. Une fois, je suis sortie de chez lui, blême et tremblante. Je me suis précipitée chez les Dunbar pour me remettre daplomb. Je me sentais prise au piège. J'avais l'impression qu'il m'hypnotisait, qu'il avait sur moi beaucoup trop d'influence. Mais, en fait, c'était réciproque. Il m'a fallu des années pour me rendre compte qu'au fond, il était adorable.

Après *Blowing In The Wind*, j'ai quitté le navire, et Andrew pour son associé, Tony Calder. Tony n'était pas un mauvais bougre. Un charmant petit voyou. Tony s'est séparé d'Andrew pour s'occuper de moi et nous avons tout de suite fait deux très bons disques. *Come And Stay With Me* et *This Little Bird* restent mes chansons préférées de cette période.

Come And Stay With Me a été écrite par Jackie DeShannon. C'était ma troisième tournée et je souffrais de « fatigue nerveuse ». J'étais épuisée et j'avais le mal du pays. Dans la chambre d'à côté, à l'hôtel, Jimmy Page et Jackie DeShannon vivaient une idylle enflammée. Je connaissais Jimmy parce qu'il avait participé à l'enregistrement de *As Tears Go By*. Comme d'ailleurs il a participé à presque tous mes enregistrements des années 60. À cette époque-là, il était encore un garçon très ennuyeux. Puis il a voyagé et a fini par devenir intéressant. En fait, dans cette chambre d'hôtel, il était en train de devenir intéressant. (Avoir une aventure avec Jackie DeShannon, on pouvait commencer plus mal.) Elle avait toujours été intéressante. Elle parlait fort et faisait un peu pute. Elle était très belle, mais malheureusement, elle se faisait friser les cheveux

et se maquillait trop. On comprenait vite qu'elle avait été déformée et embrigadée par le show-biz, comme une femme superbe obligée de porter un corset trop serré.

Tony leur avait dit sans prendre de gants : « Dès que vous aurez fini de baiser tous les deux, pourquoi ne pas écrire une chanson pour Marianne ? » Ce qu'elle a fait.

D'une certaine manière, j'ai toujours envie de m'envoler, de m'échapper. C'est ce qui m'a plu dans *This Little Bird*. Le titre vient de *La Descente d'Orphée* de Tennessee Williams, dans la fameuse tirade sur l'oiseau qui dort dans le ciel et ne touche le sol qu'à sa mort. John D. Loudermilk a composé une chanson à partir du texte. C'est étrange de voir à quel point Tennessee Williams a infiltré notre culture ni vu ni connu !

Mais, au bout du compte, Tony n'avait pas plus d'idées qu'Andrew sur ce que je devais faire. Il me consacrait seulement davantage de temps. Andrew était l'imprésario des Rolling Stones et il devait s'occuper aussi de gens comme Chris Farlowe et les Herman's. Je ne pouvais pas rivaliser avec eux. Bien sûr, Andrew a été déçu. Il n'a pas compris. Mais je ne voulais pas être considérée comme la troisième roue du carrosse des Stones. Je détestais quand les journaux racontaient que j'étais leur petite amie, ou même une amie, alors que je n'avais jamais échangé plus de deux mots avec eux. Je voulais prendre mes distances avec l'empire d'Andrew.

Ma tournée suivante au printemps 1965 comprenait le melting-pot habituel de toutes les curiosités pop alors classées dans les hit-parades : Gerry et les Pacemakers, les Kinks, Gene Pitney et les Mannish Boys, moi-même et mon guitariste Jon Mark. Le chanteur des Mannish Boys était David Jones, qui prit plus tard le nom de David Bowie.

Je me demande si, dans ma petite tête, je n'ai pas fait cette tournée avec Gene Pitney tout simplement pour me rapprocher d'Andrew. Pitney, un ami d'Andrew, avait assisté à quelques enregistrements des Stones, il avait appris à Mick et Keith la leçon de Gene Pitney : comment devenir compositeur en deux semaines. J'avais des remords d'avoir lâché Andrew et j'ai réglé mon problème de cette façon. Sans me rendre compte que Gene Pitney allait se révéler un beau salaud.

Oui, mais quel bon coup c'était ! Je venais de découvrir le sexe. Mary Allen, mon chaperon, s'était amourachée d'un garçon des Four Pennies, Lionel. Il chantait un truc stupide, « Juuu-Lii-ah ». Une sacrée tournée pour nous deux !

Les Kinks avaient quelque chose de très macabre. On aurait dit les personnages d'un roman d'épouvante. Ils parlaient peu, pour ainsi dire jamais.

C'est bien plus tard qu'ils deviendraient alcooliques et tapageurs. À cette époque, ils étaient nerveux et avaient peur de tout. Sans parler de la mauvaise ambiance qui régnait entre eux : ils se détestaient. Rien à voir avec les Hollies, ces braves gars du Nord. Et, au beau milieu de cette atmosphère londonienne, il y avait ce drôle d'Américain. Tout cela était très bizarre. C'est la tournée la plus confuse de mon existence.

Le seul moyen de supporter une tournée avec tous ces zigotos, c'était de la considérer comme une étude sociologique. De tous ces sauvages, Gene Pitney était le spécimen le plus intéressant. Je n'avais encore jamais rencontré une personne comme lui. Il était l'être le plus pompeux, le plus imbu de lui-même qu'on puisse imaginer. Pas le moindre sens de l'humour, pas une once d'ironie. Et je le trouvais absolument fascinant, très américain. Les Américains prennent les choses au pied de la lettre, beaucoup plus que les Européens. J'étais éblouie par les attitudes de Gene, comme par l'émotion feinte qu'il manifestait sur scène, tous les soirs. Les seuls autres Américains que j'avais connus étaient les amis d'Andrew, Phil Spector et Jack Nitzsche : mais ils ressemblaient carrément à des extra-terrestres avec leurs lunettes noires et leurs amphétamines. Et puis, ils ne disaient jamais un mot !

Ma dernière rencontre avec Gene a été grotesque. Je partageais un appartement à Knightsbridge avec Mary Allen. J'exigeais toujours, et les gens trouvaient cela très bizarre, d'avoir des draps d'Irlande. En été, ces draps de lin sont merveilleusement frais, mais on était au cœur de l'hiver et il faisait un froid de canard dans mon appartement : pas de chauffage central. Mais j'étais coriace. J'avais été élevée à Brazier's Park et je n'étais pas frileuse.

C'était la fin de la tournée. Nous étions rentrés de Birmingham à Londres en car, à une ou deux heures du matin. Nous nous sommes déshabillés et je n'oublierai jamais la vision de ce pauvre Gene Pitney. Il a ôté ses vêtements, s'est glissé prestement sous les couvertures – ces magnifiques draps de lin irlandais glacés. Il les avait à peine effleurés qu'il a sauté du lit. Il sautillait dans la pièce comme s'il marchait sur des braises. Une scène à mourir de rire ! En hiver, des draps en coton et une bonne bouillotte auraient été préférables, mais je n'y avais jamais pensé. Les bouillottes, c'était bon pour les vieux. Je savais pourtant que les Américains avaient des couvertures chauffantes, mais je me moquais que Gene Pitney trouve mon lit confortable !

À la fin de la tournée, Gene est reparti pour le Connecticut et je ne l'ai jamais revu. En ce temps-là, les tournées se succédaient au rythme d'une par mois : aussi, quand il est parti, je l'ai aussitôt oublié. Mais il n'y a pas très longtemps, en ouvrant une malle en provenance de la maison de ma mère, j'ai

retrouvé de nombreuses lettres et des télégrammes urgents de Gene. Dans l'une d'elles, il disait : « Je sais que tu n'as que dix-sept ans et que j'en ai vingt-quatre. » Lui aussi était encore un enfant. Lire ces lettres vingt-neuf ans plus tard m'a remplie d'une certaine nostalgie et de soulagement. La plupart donnent de moi la vision d'une jeune fille immature encore dans les jupes de son dragon de mère. Il écrivait des phrases comme « Je suis sûr que ta mère ne te donnera pas ces lettres si chez toi, on ouvre ton courrier ». Ou bien « Je ne t'ai pas appelée l'autre soir pour te dire adieu, à cause de la Baronne ». Comme si Eva était une sorte de Gorgone plantée à la porte de chez moi, qui montait la garde. Peut-être était-ce réellement le cas : je n'avais jamais vu ces lettres.

Pendant un bref et heureux moment, j'ai cru avoir trouvé comment sortir de mon cauchemar pop. Anthony Page, un metteur en scène plein d'avenir, m'avait contactée pour donner la réplique à Nicol Williamson dans la nouvelle pièce de John Osborne, *Inadmissible Evidence (Témoignage irrecevable)*. Un rôle prestigieux sans être trop éprouvant : pendant la majeure partie du temps, je tournais le dos au public. J'étais aux anges. « Mon Dieu, je vais donc enfin pouvoir faire ce que j'aime. » Mais Tony Calder a aussitôt brisé mes espoirs en me disant que ce n'était pas possible. Tony se moquait éperdument que je joue dans une pièce de John Osborne au Royal Court. Peu lui importait le prestige que j'y trouverais. C'était mon cachet de 18 livres par semaine qu'il n'acceptait pas. Il ne voyait que l'argent qu'il allait perdre en ne m'envoyant pas en tournée six jours par semaine. Tony savait parfaitement comment me convaincre. Je me suis laissé faire trop longtemps et à ce petit jeu, j'ai fini par m'épuiser.

Le soir où les gens du Royal Court sont venus me voir et où j'ai dû leur annoncer que je ne pouvais pas prendre le rôle, j'étais consternée. Quel horrible souvenir ! Et je suis allée à une stupide soirée.

Mick Jagger était là, complètement ivre. Mick n'a jamais tenu l'alcool. Il a bien essayé d'attirer mon attention, mais je ne voulais voir personne. Je faisais mon numéro habituel : je l'ignorais, je faisais semblant de ne pas voir les petits clins d'œil ni les longs regards appuyés. Il a donc fini par s'avancer vers moi en brandissant une coupe de champagne et par dire, de ce ton faussement efféminé qui me rappelait Andrew : « Marianne, ma chérie, ça suffit maintenant !

— Vraiment ? » ai-je répondu d'un ton glacial.

Ma réponse lui donna une mauvaise idée. J'avais une robe très décolletée. Mick s'est approché avec sa coupe de champagne, comme s'il allait me porter un toast, mais au lieu de cela, il a renversé sa coupe dans ma robe. Un geste puéril, le seul qu'il avait pu trouver pour attirer mon attention.

J'étais déjà très déprimée et le geste de Mick a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. J'ai disparu dans une autre pièce. Je voulais être seule et fuir toutes ces bêtises. Dans une pièce sombre et calme, j'ai trouvé Keith au piano, très morose, très concentré et silencieux. À cette époque, il ne parlait jamais. Je suis restée un long moment dans la pénombre, à l'écouter jouer.

Après *This Little Bird*, j'ai laissé tomber Tony Calder pour Gerry Bron. Bron était juif, honnête et assommant. Mais j'en avais assez des excentriques. Il me fallait un vieux petit homme bedonnant, chauve, de préférence avec des lunettes. Un agent de Hollywood qui s'occupait de musique pop. Ce qui m'avait exaspérée chez Andrew, Tony et toute la bande, c'était leur extrême jeunesse. Andrew était à peine plus âgé que moi. Il me fallait quelqu'un de plus adulte. Je croyais qu'en vieillissant, on gagnait en sagesse. Quelle erreur ! Gerry Bron était un imbécile, et je me suis retrouvée à chanter dans les boîtes les plus sordides, les endroits les plus stupides qu'on puisse imaginer. Pour le show-biz, c'était raté.

Pendant des années, j'ai eu des litiges à régler avec Andrew, Tony et Gerry Bron. Je passais mon temps à essayer de me libérer d'une clause ou d'une autre. La plupart en effet étaient capitales. Du genre :

L'expression « porter une tenue de scène et des accessoires » utilisée ci-dessus inclut tous les vêtements dans le sens où l'on entend ordinairement ce terme (mais pas les sous-vêtements) et s'étendra ainsi aux chapeaux, gants, chaussures, sacs, foulards...

Ma vie de chanteuse pop se résumait à des contrats grotesques, des mensonges, des trucages, des formules juridiques sordides, des administrateurs fous et maladroits, des horaires barbares.

J'ai fait une dernière tournée avec Roy Orbison. Dans un hôtel perdu du nord de l'Angleterre, Roy a frappé à ma porte. Il s'est planté sur le seuil avec ses bottes de cow-boy et ses lunettes. Des lunettes noires, un gilet de cuir noir, un cordon en guise de cravate : le Roy Orbison légendaire. Il était grand, bizarre, lugubre : une taupe chaussée de bottes de cow-boy. Malgré sa taille imposante, il était étrangement distant, comme s'il avait envoyé en tournée à sa place une silhouette découpée dans du carton.

« Salut, Roy ! dis-je. Comment ça va, ce soir ?

— Je suis dans la chambre 602 (silence), *béhbééh*. »

Le « baby » bêlé aurait pu paraître anodin, mais je connaissais sa signification. Pas de préliminaires. Roy ne perdait pas son temps en bavardages.

C'était un authentique gentleman du vieux Sud. Il respectait la vieille tradition des tournées : il était le patron, et toutes les femmes de la troupe lui appartenaient. Droit de cuissage. Cela se pratique encore de nos jours, mais à l'époque, c'était courant.

Au cours de la tournée Roy Orbison, John nous a rejoints à Wigan. Sur la jetée du port, il m'a demandée en mariage et j'ai accepté. J'étais fatiguée de mes aventures avec Jeremy Clyde, Allan Clarke et Gene Pitney. Je me considérais comme une fille bien et, tout à coup, je couchais à droite et à gauche. La pensionnaire du couvent refaisait surface. Je me suis dit : « Je suis une femme de mauvaise vie, une pute et une traînée. Il vaut mieux que je me marie, et que je redevienne bien. »

Ce n'était pas encore les Sixties et la mentalité « au diable ce que les gens pensent ». Le grand bouleversement provoqué par les années 60, le féminisme, ne me toucherait que quinze ans plus tard. J'aimais John que j'avais envie d'épouser. Tout allait très vite et nous nous laissions emporter par les changements. J'avais été une douce petite fille qu'il aimait, mais qu'il avait rejetée car elle était trop stupide. Soudain j'étais totalement différente. John me connaissait bien. Il savait que s'il me demandait en mariage, je dirais oui. J'ai toujours pensé qu'il était un excellent parti pour moi, un homme idéal : nous nous ressemblions tant. Nous nous comprenions à merveille. Je n'avais jamais l'impression, avec John, de ne pas savoir sur quel pied danser, d'être incomprise. Je sais maintenant que j'ai pris la bonne décision. J'ai eu un enfant avec l'homme qu'il me fallait. C'est ce que j'ai fait de mieux de toute ma vie.

Mes fiançailles avec John Dunbar ont provoqué un grand émoi dans le petit monde de la pop music, où il n'arrive normalement jamais rien d'important. Du coup, la moindre histoire devient une affaire d'État, avec tout le battage habituel. Les journalistes me harcelaient de questions stupides du genre : « Est-ce que John Dunbar sait chanter ? » Au secours ! Pour protester contre mes fiançailles, le bassiste du groupe de Roy Orbison, les Candymen, a mis l'hôtel à sac. Mon premier fan cinglé !

Qu'est-ce qu'une charmante enfant comme vous fiche dans un endroit pareil ?

En avril 1965 j'attendais un enfant. J'avais terriblement envie d'avoir un enfant ; et quand je me suis retrouvée enceinte de Nicholas, j'étais aux anges. Je me berçais de l'illusion que le mariage et le bébé me permettraient de me stabiliser. Tout allait trop vite pour moi. Ce pouvait bien être ma dernière chance, je le sentais. À l'horizon, je n'apercevais que des bouleversements, des menaces. J'étais bien décidée à m'installer dans le train-train quotidien d'une vie familiale béate.

Je fis le serment d'être comme il faut. J'allais épouser John, avoir mon bébé, cesser de passer d'un homme à l'autre. Je voulais absolument échapper à cette existence troublée. Mais on en avait décidé autrement pour moi. Le 26 avril, Dieu en Personne est descendu au Savoy Hotel. Bob Dylan était en ville : lunettes à la Phil Spector, tignasse en auréole et pétillant d'ironie.

Dylan à cette époque était tout bonnement l'être le plus hip au monde. Le *Zeitgeist* le traversait comme l'électricité. Il était mon héros existentiel, le Rimbaud dégingandé du rock et je mourais d'envie de le rencontrer. Je n'étais pas une simple fan : je lui vouais un véritable culte.

Je me rendais bien compte que l'hommage déposé traditionnellement aux pieds des pop stars par leurs fans du sexe féminin, c'était leurs corps. J'étais la proie de sentiments incroyablement contradictoires. D'un côté, j'étais enceinte, à la veille de me marier... D'un autre côté, John était encore à Cambridge et ne reviendrait pas d'ici quelque temps. Et il suffirait de ne rien lui dire... J'ai donc décidé d'aller voir le maître.

Je ne sais plus très bien comment je suis arrivée là-bas. Peut-être des forces mystérieuses m'ont-elles poussée malgré moi ! Bref, je me suis retrouvée au Savoy à contempler la porte de sa chambre. Comme dans un fondu enchaîné, un instant je marchais sur Oxford Street, l'instant suivant je frappais d'une main tremblante à une porte bleue pleine de mystère. Avec Dylan, on ne peut échapper à un univers codé. Les portes ne sont plus de simples portes, elles prennent une signification kafkaïenne : elles abritent des réponses.

Derrière cette porte bleue, la pièce était remplie de gars hip, de petits malins, de pop stars, de serveurs en habit, d'amateurs de folk, de pigistes de Fleet Street, d'imprésarios, de blondes et de beatniks. J'en connaissais quelques-uns, comme Mason Hoffenberg, un ami de John, et Bobby Neuwirth, que j'avais rencontré à l'occasion d'un bref voyage à New York l'année précédente. D'autres m'étaient familiers à cause des hit-parades ou des boîtes de folk où j'avais mes habitudes.

J'avais vraiment l'impression d'être dans un film... sous-titré. Il y avait même une équipe technique qui filmait la scène. Une douzaine de têtes se sont retournées sur moi, comme dans un travelling silencieux, tandis que je traversais la pièce. Je me suis mise dans un coin, j'aurais aimé disparaître.

Nous étions tous assis par terre, à parler, à boire, à jouer de la guitare, tandis que Bob faisait comme si de rien n'était. Il entrait et sortait de la pièce. Il s'asseyait pour taper une phrase à la machine à écrire. Il téléphonait. Il répondait même à des questions d'une incroyable stupidité, mais seulement si le sujet l'intéressait. Sinon, on aurait aussi bien pu être invisible.

Le simple fait d'être là m'émerveillait. J'étais bel et bien avec tous ces gens engagés, ces bohèmes d'élite. En attendant, je m'efforçais de m'intégrer au plus vite. Et de quoi parlait-on, dans ce saint des saints ? Du temps qu'il faisait ! C'était manifestement le grand sujet de conversation de ces dieux.

Ils revenaient du nord du pays et tout ce qu'ils racontaient se résumait à : « Et il a plu deux jours d'affilée. » Comme on évoque le Déluge dans la Bible. Mais je savais que la pluie, dans les chansons de Dylan, était synonyme de mémoire. Dylan tenait des propos à ce point sibyllins que tout devait être à double entente. Quand il demandait un objet pour remuer son café, les gens étaient pris au dépourvu : voulait-il vraiment dire une cuillère ?

J'étais complètement bouleversée par ce type cool, bourré de méthadrine, et je ne voulais pas commencer par un geste stupide. Il avait en effet la réputation d'être incroyablement désagréable. J'avais la gorge sèche, le cerveau paralysé. Si je faisais quelque chose d'idiote, les portes de l'Eden se refermeraient à jamais devant moi. Naturellement, j'étais incapable de dire un mot. Je restais assise, à essayer d'avoir l'air belle. Si je m'aventurais à ouvrir la bouche dans cette atmosphère raréfiée, j'allais sûrement paraître idiote. Ils avaient tous l'air cool, tellement cool. (Ils étaient aussi complètement camés.) Toutes les cinq minutes environ, quelqu'un disparaissait dans la salle de bains et en ressortait défoncé. Ils étincelaient. J'étais terrorisée.

Je savais très bien ce qui se passait dans cette salle de bains, mais on ne m'invitait jamais à y entrer. Je me souviens de m'être juré alors que, contre vents et marées, un jour j'y entrerais. Je trouvais absolument exaspérantes les

remarques du genre « c'est réservé aux garçons ». J'avais passé le plus clair de ma vie à vouloir en être un (et j'ai finalement réussi à devenir membre du club masculin le plus fermé du monde !).

La seule personne avec qui je pouvais parler, c'était Allen Ginsberg. Il m'a tout de suite plu. Allen, Dieu soit béni, n'a jamais été très hip. C'était un immense soulagement d'être près de lui, déjà parce que lui n'était pas raide. Avec Allen, on pouvait avoir une discussion normale. Comme deux étudiants dans le hall d'une faculté. Ce jour-là, il revenait de Tchécoslovaquie où, me raconta-t-il, il avait été sacré Roi de Mai. Puis, comme pour m'expliquer le lien entre les beatniks et Bob, il m'a dit :

« La première fois que j'ai entendu Dylan, c'est à mon retour d'Asie en 63 : Charlie Clemel à Bolinas m'a fait écouter *Masters of War*.

« “And I'll know my song well before I start singing. And I'll stand in the ocean where all souls can see it.” (Et je connaîtrai ma chanson bien avant de commencer à chanter. Et je me tiendrai debout dans l'océan où tous pourront me voir.) En entendant ces paroles, j'ai éclaté en sanglots et je me suis dit : Voilà enfin la nouvelle génération ! Quelqu'un, une âme vraie, avait surgi de l'Amérique pour reprendre le flambeau.

« Je l'ai rencontré pour la première fois à un cocktail donné à la librairie de la 8^e Rue. Il m'a invité à partir en tournée avec lui. J'ai fini par refuser mais, bon sang, si j'avais su alors ce que je sais aujourd'hui, j'aurais dit oui sans hésiter. Il m'aurait probablement fait monter sur scène avec lui. »

Mais en 1965, Bob ne partageait la scène avec personne. Pas même avec un authentique barde beatnik comme Allen Ginsberg. Et certainement pas avec sa maîtresse d'antan et la tête de file de ses fans, Joan Baez, la madone du folk. Apparemment, elle venait de débarquer au beau milieu de la tournée et cela avait mis Bob de très mauvaise humeur : il restait terré dans sa chambre d'hôtel à faire la gueule. La plupart du temps, il se montrait correct avec elle : il se contentait de lui parler peu. Mais elle ne comprenait pas le message. Elle ne voyait pas que les choses allaient changer entre eux. (C'était pourtant facile à imaginer, vu le messenger.) Ils se disputaient parce que Dylan refusait que Joan monte sur scène pour chanter avec lui. Elle le prenait très mal. Mais elle n'en était pas moins très belle, avec son bronzage doré et son regard pénétrant. Tout l'entourage de Dylan avait une tête de déterré, contrairement à elle, qui rayonnait de santé.

Elle réagissait à cette situation délicate par ses chansons. C'était comme une veillée funèbre. Parfois son vibrato dans les aigus agaçait Dylan et il lançait une remarque sarcastique. Elle insistait pour chanter à sa façon, d'une voix tremblante et perçante, *Here Comes the Night* et *Go Now*. Dylan écoutait cela en

gémissant. Joan était devenue le porte-étendard d'un mouvement de chanteurs de folk un peu maniérés qu'il méprisait profondément. Soudain, alors qu'elle poussait une note haute, il a brandi une bouteille en criant d'un ton emphatique : « Fais-la donc voler en éclats avec ta voix ! » Elle s'est contentée de rire.

Le personnage le plus intéressant de l'assistance, c'était Bobby Neuwirth, le double quelque peu intimidant, prétendument road manager de Dylan. C'était Neuwirth qui m'avait offert mon premier joint, à New York, l'année précédente. Malgré son air affable, il était redoutable, presque plus encore que Dylan. Quand on disait que Dylan démolissait les gens, en fait, on parlait surtout de Neuwirth. Neuwirth et Dylan exécutaient leur numéro verbal avec une telle dextérité que les gens avaient tendance à les confondre. Mais les commentaires les plus mordants, les formules les plus cinglantes venaient de Neuwirth. Quand il avait bu, il pouvait être terrible. Je n'ai jamais connu Dylan méchant, ni avec cet esprit assassin qu'on lui a souvent prêté. Je n'ai jamais vu de cruauté dans ses plaisanteries, contrairement à John Lennon. Dylan était lunatique, un peu perdu et, quand des tempêtes se déclenchaient, vulnérable et presque misérable.

À part Allen, venant de la même planète que moi, je ne reconnus que le cinéaste Donn Pennebaker (que tout le monde appelait Penny). Il tournait *Don't Look Back* (Ne te retourne pas), le premier des deux documentaires qui allaient constituer le testament sur celluloid de Dylan, et consolider la Légende de Bob.

La pièce bourdonnait et crépitait de ces survoltés qui cherchaient à rivaliser d'esprit la cour du Roi Bob. À l'exception d'Allen et de Penny, personne ne se présentait à personne. Trop cool pour cela ! Comme dans la scène de *Ballad Of A Thin Man*, je m'attendais presque à ce qu'on finisse par me jeter un os. À un moment, Joan Baez, que j'adorais, a pris une guitare et s'est mise à chanter *As Tears Go By Folk*. Je ne l'avais jamais entendu si bien interprété. J'étais soufflée. C'était tellement différent de ma propre version ! *As Tears Go By Folk* (on aurait dit un de ses disques). Interprétée de cette manière, la chanson perdait beaucoup de son sens : au lieu d'exprimer une pensée, les mots devenaient de beaux objets. C'est la règle, chez les chanteurs de folk.

Pendant que Baez chantait, Penny, pour faire la conversation, s'est tourné vers moi et m'a dit de son air ingénu d'homme du Middlewest : « Bon sang, j'ai déjà entendu cette chanson quelque part. » J'étais trop intimidée pour faire de l'ironie. Alors j'ai tout simplement répondu : « En fait, c'est moi qui chante cette chanson. » Ce à quoi Penny a dit : « Mon Dieu, je ne m'en étais pas rendu compte. » Puis quelqu'un a ajouté : « Mais oui, c'est Marianne Faithfull. » J'ai répliqué : « Ah oui ? » et tout le monde a éclaté de rire. En deux semaines passées au Savoy, c'est à peu près la seule chose drôle que j'ai trouvée à dire.

Peut-être la seule chose que j'ai dite.

Le plus incroyable chez Dylan, c'était sa façon de parler. Il s'exprimait par fragments et l'on essayait de combler les vides de son monologue intérieur du mieux qu'on pouvait. C'était à cause des amphétamines. Je n'y étais pas du tout habituée. Les gens que je connaissais à Londres fumaient du hasch et avaient tendance à se renfermer sur eux-mêmes. On restait assis pendant des heures dans leurs appartements hauts de plafond au style géorgien, dans un silence absolu, seulement troublé par le tourne-disque, sorte de divinité absente qui tournoyait inlassablement et lançait ses aphorismes. Durant ces séances soporifiques, Dylan était toujours le personnage de référence. Que dire après *Visions of Johanna* et *Ballad of A Thin Man* ? Mais dans la chambre des images fantastiques se bouscullaient. L'absurde et le comique côtoyaient l'énigmatique et le mystère et tout cela finissait en une énorme farce.

En fait, les gens supportaient difficilement les manières elliptiques de Dylan. Il était insaisissable et il détestait les imbéciles. C'était avec la presse qu'il se montrait le plus irritable. Passé maître dans l'art de l'anti-interview, Dylan se rebiffait devant les questions directes. Il prenait un air affecté pour éviter de paraître grossier. Quand on lui demandait s'il se considérait comme un poète, il répondait : « Je n'arrive pas à savoir si je veux être un païen ou un musicien. Dès que je me prends pour l'un, j'ai envie d'être l'autre. Cela me rend fou. »

Jour après jour au Savoy, Dylan passait son temps à taper comme un malade sur sa machine à écrire. Pendant un moment, il utilisait ce papier hygiénique anglais un peu pâteux. La largeur idéale pour une chanson, expliquait-il. Bien sûr, c'était aussi un hommage à Kerouac. Bob, penché sur sa grosse Remington noire, une cigarette au coin des lèvres, était l'image même du génie enfiévré. Il s'arrachait à une conversation pour taper une chanson, un poème, un chapitre de son livre, une pièce de théâtre en un acte. C'était un spectacle fantastique. Comment faisait-il ? Cette attitude lui permettait d'épater les fans qui sollicitaient de brèves audiences. Le jeune Mozart improvise une sonate sous vos yeux ! Cette méthode lui permettait également de se défiler. C'était la Machine à Séduire et à Se Défiler.

Depuis des jours, on me répétait que Bob « travaillait à quelque chose ». J'ai fini par lui demander sur quoi. Il attendait ma question.

« Un poème. Une épopée ! Sur toi. » Oh, mon Dieu, lui aussi était accro ! Mais avec Bob, on n'était jamais sûr de rien : il dissimulait bien ses sentiments. Un séducteur sans égal.

En quelques jours, j'avais été promue au rang de Principale Compagne

Possible. J'avais l'impression de ne pas avoir de rivale. J'étais l'élue, la vierge vouée au sacrifice. Sara Lowndes, qui devait bientôt épouser Bob, était quelque part en Europe (et il m'avait d'ailleurs laissé entendre qu'elle était seulement « une simple connaissance »). Encore une de ces femmes qui couraient derrière Dylan. Des femmes dont l'âme (d'après moi) s'était desséchée, pour avoir brisé le tabou en s'accouplant avec le Dieu. Elles étaient condamnées désormais à errer comme des fantômes dans les halls de palace : Joan Baez, Suze Rotello. Les zombies de Bob le Mystique. Telle que Bob, très excité, me décrivait Sara Lowndes, je m'imaginai une étudiante débraillée, auteur d'une monographie sur *The Masters of War* : elle avait rencontré Dylan dans une boîte de folk, elle avait couché avec lui et elle était devenue une sorte d'Adèle H. du folk, si atteinte que ses parents envisageaient de la faire enfermer.

Un soir enfin, alors que l'assistance commençait à se clairsemer, aux toutes premières heures du petit matin, je me suis retrouvée seule avec Lui, ce que j'avais essayé d'éviter car je m'estimais incapable de maîtriser la situation. Dylan s'est assis dans un gros fauteuil et m'a contemplée pendant si longtemps que j'ai cru m'évaporer dans l'atmosphère enfumée de la chambre.

« Ça te plairait d'entendre mon dernier disque ? » m'a-t-il demandé. C'était *Bringing It All Back Home*. Je le connaissais, bien sûr ; j'en avais acheté un exemplaire pendant ma tournée, dans un endroit bizarre : Scarborough ou Blackpool, une de ces horribles villes de la côte anglaise. Je l'écoutais sur un petit tourne-disque dans ma chambre d'hôtel. Le premier morceau que j'ai entendu était *Gates of Eden*. Mon guitariste Jon Mark et moi l'écouions chaque soir après le concert, c'était devenu un véritable cérémonial. Je me concentrais, j'avais besoin d'y réfléchir. Tôt ou tard, je savais que je rencontrerais Dylan. Nous sommes toutes pareilles, non ? Il m'a montré la pochette avec une photographie de lui et de Sally Grossman (la femme de son imprésario, Albert Grossman). Ils étaient dans le studio d'Albert, entourés de piles de magazines et de pochettes d'album chargées de symboles.

« Tu as l'air blasé, Bob », lui ai-je dit.

Il a apprécié cette remarque et a entrepris de me passer le disque. Tant de chansons formidables sur un si petit tourne-disque !

Après chaque morceau, il me demandait avec son charmant accent des Appalaches :

« Tu as compris ce que je voulais exprimer ? Tu as compris de quoi il s'agissait ? »

À la fin, j'étais déconcertée. Il répétait les paroles des chansons, en insistant sur certains mots, comme s'il les mettait en italique. Comme si j'allais mieux

comprendre de cette manière ! Est-ce qu'il se rendait compte de ce qu'il faisait ? En citant un vers, il mettait lourdement un mot en valeur.

J'ai compris qu'il procédait ainsi en concert. C'était peut-être de cette manière qu'il parvenait à donner une lecture si perverse de ses propres œuvres. Il voulait que les gens les réécoutent ! Il était trop jeune pour y glisser de l'humour. De temps en temps, il donnait l'impression, en parlant, de répondre à une question. Par exemple : « Ce sont juste des flashes du cerveau. » Ou bien : « Quand on trouve la mélodie, ça donne plus de champ, c'est comme le cubisme. » Ses explications étaient au moins aussi énigmatiques que ses chansons. Mais je n'étais pas venue pour jouer à l'exégète. Je n'allais pas rester assise aux pieds du maître, à gober les arcanes de sa philosophie.

Dylan était pour moi le prince des poètes. J'espérais lui plaire et que je le brancherais (il n'y avait pas d'autre mot cette année-là) et le miracle semblait se réaliser. J'étais aux anges. Si seulement il n'y avait pas eu tout le reste.

Jusqu'au moment où tout s'est effondré, je me disais : « Me voilà dans le saint des saints. Une audience privée avec Sa Sérénité Hip ! Bob Dylan qui m'explique ses chansons ! » Je savais que le prix à payer serait élevé. Malgré ce déluge de mots, malgré ces paroles inspirées par la méthadrine, je m'attendais quand même à me retrouver au lit.

Avant de le rencontrer, je n'étais pas sûre qu'il me plairait : mais il était irrésistible. La coiffure proto-punk, le cuir noir, et puis sa conversation ! À Londres, personne ne l'égalait. Tout le monde fumait trop de hasch. Cette gymnastique cérébrale était beaucoup plus intéressante que je ne l'avais imaginé. Bien sûr que je le trouvais séduisant. Très attirant même. J'ai toujours aimé son énergie débordante, prête à se détendre comme un arc. Ses vêtements n'allaient pas ensemble, mais étaient toujours impeccables : bottes espagnoles, coiffure à la Rimbaud, lunettes de soleil de camé. Tout ce que j'adorais. Mais je le trouvais si... intimidant.

J'avais terriblement peur qu'on ne découvre, sous un vernis de sophistication, la petite pensionnaire bégueule et naïve que j'étais vraiment. Gene Pitney me posait beaucoup moins de problèmes, il n'était pas si compliqué. Avec lui, je savais y faire ! Mais quelqu'un d'aussi impressionnant que Dylan, cela me terrifiait. Il était comme un dieu descendu de l'Olympe pour me faire du gringue. Léda avait-elle ressenti la même chose ?

Je n'ai jamais su comment me comporter vis-à-vis du sexe, surtout en présence du *Shekinah*. C'est mon Angoisse originelle. J'étais tellement impressionnée que j'en perdais tous mes moyens. J'avais peur de l'addition sexe+génie+célébrité+hip, un total trop élevé. Quand tous ces éléments allaient

enfin être réunis, je ne pourrais que me volatiliser. J'oscillais entre une adoration béate et une terrible lâcheté. J'ai plongé une fois de plus pieds joints dans la lâcheté.

Subitement, il s'est senti éconduit et agacé. « Comment as-tu osé me mener en bateau ? » *Moi ? Le mener en bateau ?* Je ne comprenais même pas ce qui se passait, quant à le mener en bateau ! Je ne l'avais même pas (à ma connaissance) ouvertement repoussé. Mais, semblait-il, j'avais passé les bornes de l'hospitalité du grand homme. Une divinité pop m'avait tendu la main et je l'avais refusée. Je restais là, pétrifiée, à l'entendre fulminer.

« Comment peux-tu me faire une chose pareille ?

— Mais je ne t'ai rien fait, Bob. » Avec mon blouson de cuir et mes cheveux blonds, jamais je n'aurais dû lui avouer la vérité : « Je suis enceinte et je vais me marier la semaine prochaine. » Question réglée.

Brusquement, il s'est transformé en Rumpelstiltskin, le petit gnome de la légende allemande. Il s'est dirigé vers la machine à écrire, a pris un paquet de feuilles, les a déchirées en mille morceaux et les a jetées dans la corbeille à papiers.

« Tu es contente maintenant ? » a-t-il demandé.

Il était fou de rage. Puis il est sorti d'un pas furieux. Je suis restée clouée à ma chaise. Il est revenu quelques instants plus tard, encore plus furieux, et m'a mise à la porte.

— Dehors !

— Pardon ?

— C'est ma chambre ! Disparais ! Sur-le-champ ! »

Le plus triste, c'est que je n'ai jamais vu le poème. Même s'il a déchiré les paroles, qu'a-t-il fait des idées ? Ont-elles fini dans une chanson ?

Bien sûr, Bob réagissait devant les petites filles en méchant petit auteur. Mick disait toujours : « Tu as inspiré cette chanson, chérie, c'est ta chanson, baby. » C'était très flatteur.

Ce que j'ai découvert de plus drôle chez Allen Ginsberg (la leçon vaut pour tous), c'est qu'il était persuadé d'avoir inspiré presque toutes les chansons de Dylan. Moi, je ne faisais jamais aucune remarque, je ne donnais jamais mon avis : « Oui, Allen, j'en suis sûre, celle-là parle de toi. » C'est touchant, non ? En fait, celle qui parle vraiment d'Allen, c'est *Just Like A Woman*.

Une semaine après que j'eus quitté sa chambre d'hôtel en larmes, la future M^{rs} Dylan, qui n'avait rien d'un fantôme, Sara Lowndes, s'est pointée. Bob était très fier. Les symbolistes se fiancent-ils ? Quand Sara est arrivée de Paris, j'ai pensé : « Tout aurait pu se passer autrement. » Je n'étais pas du genre à me

laisser décourager. Je suis retournée au Savoy. Je n'allais tout de même pas disparaître de la surface de la terre simplement parce qu'on me le demandait ! D'ailleurs, je voulais voir à quoi elle ressemblait. Elle se comportait en femme mariée et Dylan en « victime de sa passion ». Loin d'être la fille préraphaélite énamourée à quoi je m'attendais, Sara savait ce qu'elle voulait. Elle parlait peu : ce n'était pas nécessaire.

Avec l'arrivée de Sara, l'ambiance haschisch-came s'est seulement un peu dissipée. Que Sara fut là ou non, Dylan ne changeait guère.

Donovan l'intriguait. Par moments, quand il pensait que personne ne l'observait, il mettait sur le tourne-disque *Catch the Wind*. Dylan, je crois, aimait les paroles et se moquait que tout le monde dise que la mélodie était inspirée de sa chanson *Chimes of Freedom*. Un après-midi, il décida d'inviter Donovan.

« C'est un chanteur folk, un vrai poète, disait-il à Ginsberg. Il faut que tu l'écoutes, mon vieux. Il s'appelle Donovan.

— Tu crois vraiment qu'il a quelque chose dans le ciboulot ? » C'est comme ça que parlait Allen. Des expressions un peu démodées, en vogue à l'époque où il était au lycée.

« Mon vieux, il a le Génie Poétique. Je veux que tu le rencontres et que tu me dises si c'est un vrai poète ou simplement un Charlie Chaplin. »

Allen devait servir de réactif.

Depuis des jours, la presse menait campagne : « Donovan est-il le Dylan anglais ? » Cela devenait une plaisanterie. Si bien que le premier soir où Donovan est venu lui rendre visite, Dylan a décidé de lui jouer un tour.

Ils étaient tous allés à je ne sais quel cocktail de maison de disques où on leur avait distribué des masques. Dylan a dit : « On va les mettre. On va tous se masquer le visage quand il entrera. On va le rouler dans la farine. » Nous avons tous mis ces petits loups de velours devant nos yeux.

Neuwirth a ouvert la porte, laissant apparaître dans l'entrebâillement un personnage aux cheveux bouclés, suivi de trois ou quatre types avec des barbes, des cheveux longs et des blousons en peau de mouton : l'escorte de Donovan. Ils avaient l'air très sérieux. Donovan est entré, tout sourire. Un charmant petit bonhomme, avec un côté lutin. Le contraire de Bob. Donovan a fait semblant de ne pas remarquer les masques. Il devait bien trouver cela un peu bizarre, mais il ne voulait pas paraître surpris. Il était introduit à la cour du Roi Cool et il n'allait pas gâcher ce moment.

Il devait se dire que c'était une nouvelle excentricité de Dylan, qu'il se comportait ainsi, avec sa bande. Après le dîner, ils mettaient tous des masques. Pourquoi pas ? En ce temps-là, Dylan était capable de tout.

Donovan s'est assis par terre, comme tout le monde. Penny brûlait d'envie de filmer cette scène et a tendu la main vers sa caméra. Mais Dylan l'a arrêté d'un geste :

« Non, non, pas maintenant, mon vieux. »

Et Bob a dit : « Alors, Donovan, tu vas bien nous chanter quelque chose ? »

Donovan a sorti sa guitare et s'est mis à jouer. Jamais je ne l'oublierai. Oh, mon Dieu, c'était une des scènes les plus gênantes et en même temps les plus drôles auxquelles j'aie jamais assisté, car ce que Donovan s'est mis à jouer, c'était *Tambourine Man*. Exactement la mélodie de *Tambourine Man*. Seulement Donovan avait inventé de nouvelles paroles ! Cela donnait : « *Oh, my darling tangerine eyes...* » C'est à peu près tout ce dont je me souviens. Une chanson, j'en suis certaine, que personne n'a entendue depuis. Au milieu du morceau, Dylan a arboré un de ses sourires narquois. Neuwirth, planqué dans un coin, allait exploser. Tout le monde s'efforçait de garder un visage impassible car tous connaissaient la chanson par cœur. Seuls Donovan et Gypsy Dave semblaient l'ignorer. *Tambourine Man* était sur l'album *Bringing It AU Back Home*.

Et Donovan continuait à chanter : « *My darling tangerine eyes, girl, won't you ramble with me down my rainbow road...* » La situation était si incroyable qu'on aurait pu croire que Donovan se payait notre tête. Mais pas du tout. Donovan en était incapable.

Dylan finit par mettre un terme à ce suspense exaspérant.

« Tu n'as pas besoin d'en chanter davantage », dit-il.

Donovan s'arrêta de jouer, un peu déconcerté.

« Tu sais, fit Dylan après un silence calculé, on m'a parfois accusé de ne pas écrire mes propres chansons. Mais celle-là, elle est bien de moi. »

Donovan, abasourdi, était muet. Quelle consternation. Le pauvre diable était presque mort de honte. Penny a déclaré plus tard : « Ce malheureux venait d'écrire une chanson qu'il ne chantera plus jamais. Dommage : c'était un assez joli petit morceau. »

En guise d'explication, Donovan a dit : « Ma foi, je ne savais pas, mon vieux. J'ai entendu ça, tu sais... C'était quelque part, à un festival. J'ai cru que c'était une vieille chanson folk. »

Dylan a répliqué : « Non, ça n'est pas encore une vieille chanson folk. »

Là-dessus, un des petits gnomes de l'escorte de Donovan, quand il a entendu les mots « vieille chanson folk », a pris sa guitare. C'était un chanteur irlandais très étrange. Il avait des chansons qui parlaient de nuits dans des champs de blé, d'embruns salés, de la poésie de la tourbe, des trucs de ce genre. Des chansons traditionnelles que j'adorais, mais que l'on entendait trop souvent à des festivals

folk.

Selon moi, il devait penser que Dylan était encore un chanteur folk. Il ignorait qu'il y avait un nouveau Bob. À part Joan Baez, personne ne chantait de folk dans la chambre d'hôtel. Cela faisait ringard. La dernière passion de Dylan et de Neuwirth c'était la musique country. Comme l'expliquait de façon si élégante Neuwirth : « La musique country, c'est la dernière authentique saloperie qui nous reste à piquer. »

Le chanteur folk continuait inlassablement, et Dylan s'ennuyait ferme. Il était facile de voir quand Dylan s'ennuyait. Il n'y avait qu'à regarder à quelle vitesse il agitait le pied gauche. Quand il remuait beaucoup, on savait que Bob était intéressé. Mais quand le mouvement ralentissait, il était en train de relâcher son attention. Et quand le pied pendait, cela signifiait que son cerveau s'assoupissait. Il ne dormait jamais vraiment. Il avait une façon particulière de couper le contact et de s'en aller ailleurs.

Malgré ses airs hip, Dylan, à bien des égards, était jeune et encore très naïf. Il avait beaucoup lu, mais de façon sélective. Certains poètes l'obsédaient : Rimbaud et Villon. Ou des écrivains méconnus comme Lautréamont. En revanche, il y en avait d'autres, comme Wallace Stevens, ou Victor Hugo, dont il n'avait jamais entendu parler. Pour Bob, l'Histoire se composait d'une série de rais de lumière aveuglants. Pour lui, le passé n'était qu'un seul bloc aux couches si étroitement comprimées que des écrivains comme Shakespeare et Thomas Hardy avaient l'air d'être contemporains.

Il parlait selon une étrange logique en spirale. Plus je réfléchissais à des paroles comme « Si des mots riment, ils veulent dire la même chose », plus cela sonnait comme archaïque et fausement littéraire. Il raisonnait sur la structure des mots de manière poétique. La plupart du temps, il improvisait. Généralement avec brio, mais parfois il s'emmêlait les pédales. Un après-midi, il essayait d'expliquer son roman inédit, *Tarantula*, à une journaliste. Il l'avait écrit, lui déclarait-il, en utilisant la technique du cut-up de William Burroughs et de Brion Gysin. La femme était intriguée :

« Oh, qu'est-ce que c'est ? Une théorie littéraire ? » a-t-elle demandé.

Elle n'en avait manifestement jamais entendu parler. Dylan entreprit donc de lui expliquer, avec un exemplaire du *Daily Telegraph* et une paire de ciseaux. Mais nous savions très bien qu'il n'avait jamais fait de cut-up. Il essayait de trouver une solution tout en discourant.

Pour changer de sujet, il s'est tourné vers moi et m'a demandé : « Alors, c'est qui ce type que tu vas épouser ? Qu'est-ce qu'il fait ? »

Et j'ai répondu : « C'est un poète.

— Oh, c'est un poète. Et il a une licence pour cela ? Quel genre de poésie il écrit ? Il ressemble à qui ? Smokey Robinson, Jeremiah ou Cassius Clay ? Est-ce qu'il est capable d'écrire des poèmes sur les clés à molette, les réveils électroniques et les grosses marnas noires ?

— Non, pas vraiment. C'est plutôt un...

— Alors, ce n'est pas un poète s'il n'écrit pas des trucs comme ça. »

Il s'est mis à divaguer à propos de ce pauvre John, qui, pendant ce temps-là, attendait devant le Savoy sous la pluie.

J'ai donc fini par dire : « Pourquoi tu lui poses pas directement la question : il est juste en bas. »

Tout le monde s'est précipité à la fenêtre afin de voir pour qui j'avais éconduit Bob Dylan. Ils se sont tous mis à parler de John qui attendait dehors. Ils s'amusaient comme des petits fous, ils se demandaient même quel mauvais tour lui jouer. Ils disaient : « Tiens, si on lui laissait tomber une bouteille sur la tête », et d'autres bêtises de ce genre.

Dylan a finalement rencontré John. Rory McEwan, un chanteur folk ami de John, donnait une soirée pour Dylan. Il avait une magnifique maison et la soirée fut très réussie. John était venu exprès de Cambridge, avec ses lunettes à monture d'écaille, sa veste en tweed et un exemplaire du *Guardian* plié dans la poche. Dylan attendait ce moment. Il a déclaré : « Merde alors, mais c'est qu'un putain d'étudiant. Qu'est-ce qui te prend, de vouloir épouser un type pareil ? Je vois très bien le genre : ce sera un étudiant toute sa vie. » C'était censé être de sa part un commentaire altruiste.

« Mais, tu sais, Bob, je veux vraiment me marier avec un étudiant. Je l'aime. »

Il a attaqué sous un autre angle : « Comment tu peux prendre au sérieux un type qui a des lunettes ? Il n'y a que les croque-morts, les profs de fac, les mémés et ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez qui ont des lunettes. C'est un connard d'intellectuel : il n'y a pas pire. »

Avec le sérieux d'un oncle, Dylan m'a affirmé que je commettais une grave erreur en épousant John. Il était peut-être sincère, mais je me disais qu'il voulait juste coucher avec moi.

Le soir du concert à l'Albert Hall approchait. Il me fallait un cavalier, puisque Sara était là. Dylan s'arrangea donc pour que Allen Ginsberg m'accompagne. Allen se montra adorable. Il se demandait à voix haute ce qui lui valait une si bonne fortune : « Oh, mon Dieu. Me voilà lancé dans le monde. Je suis le cavalier d'une jolie blonde, j'ai un billet gratuit pour le concert dans ce bon vieux Londres et même une limousine pour nous y conduire. »

De notre arrivée par l'entrée des artistes de l'Albert Hall je ne garde qu'un souvenir. Quand nous sommes entrés, tout le monde s'est écarté. Fauteuils au balcon. C'était sans doute la première fois que je voyais Anita Pallenberg et Brian Jones ensemble. Ils déambulaient dans l'Albert Hall, complètement camés. Avec leur écharpe, leur foulard de soie et leurs plumes, on aurait dit les personnages d'un conte de Perrault.

Dylan a toujours été quelqu'un de très nerveux et, à ce concert, il était particulièrement tendu. À la fin, il avait les nerfs à vif. Quand il est revenu l'année suivante avec son orchestre, il avait radicalement changé. Il était si heureux qu'il sautait sur place. Cela avait dû être assommant de se retrouver tout seul avec sa guitare acoustique à pousser sa plainte. Surtout en Angleterre, où tous les musiciens qu'il rencontrait étaient dans des groupes. Une des raisons qui avaient attiré Dylan en Angleterre, c'était sa fascination pour le milieu du rock britannique, The Animals, Manfred Mann, les Bluesbreakers, les Pretty Things, les Beatles, les Stones. Toute cette ambiance de club de garçons, qui donne du piquant à la vie.

Après le concert, nous sommes tous retournés à l'hôtel. Nous nous pressions dans la suite d'Albert Grossman, où il tenait sa cour. Pas de doute, le Prince du Rock, désormais, c'était Bob. Les Animals et les Stones étaient tous là : ces véritables mauvais garçons venus le saluer étaient modestement assis sur le canapé, tandis que le dauphin fou allait et venait en parlant de l'Apocalypse et de Pensacola. Et pour couronner le tout, les Beatles eux-mêmes étaient venus lui rendre hommage.

À cette époque j'avais beau connaître John et Paul, rencontrer le groupe des Beatles m'était toujours une pénible épreuve. Même aussi célèbres que des dieux, ils continuaient leurs plaisanteries de Liverpool. Ils lançaient sans arrêt des vanes. Eux-mêmes se charriaient, mais ils se moquaient surtout des autres. Tout nouveau venu devait encaisser une redoutable avalanche d'invectives et de blagues plus ou moins compréhensibles. On ne savait jamais très bien s'ils cherchaient à vous tester, à vous ridiculiser ou ne vous adressaient en fait pas la parole.

Dylan est entré dans la pièce, où les Beatles, entassés sur le canapé, étaient très nerveux (pour une fois) : John, Ringo, George et Paul, plus un ou deux types qui les accompagnaient en tournée. Personne ne disait rien. On attendait que l'oracle daigne s'exprimer. Mais Dylan s'est contenté de s'asseoir et de les regarder comme s'ils étaient de parfaits étrangers dans une gare. Il ne s'agissait pas tant d'avoir l'air cool : ils étaient trop jeunes pour être réellement cool. En véritables adolescents, ils avaient peur de ce qu'on pensait d'eux, et ils étaient

tout bonnement pétrifiés.

Neuwirth a traversé la pièce, un ballon en équilibre sur son petit doigt. Toutes les têtes se sont retournées sur son passage, comme à Wimbledon dans un match de tennis. C'était très drôle de voir tous ces milliardaires assis autour de Neuwirth, à le regarder jongler avec un ballon. Ils auraient regardé n'importe quoi, comme des enfants au cirque. Je me suis dit : « Seigneur, comment ai-je pu prendre ces petits garçons peureux pour des dieux ? »

Allen Ginsberg est entré à son tour. Le silence s'est fait encore plus pesant. Par le simple fait d'entrer dans la pièce, Allen devenait ridicule, mais il s'en fichait complètement. Au lieu d'essayer de protéger sa dignité, il s'est délibérément transformé en cible. Il s'est dirigé vers le fauteuil où était assis Dylan et s'est affalé sur l'accoudoir. Tout d'abord personne n'a réagi, mais bientôt la pièce a vibré d'hostilité envers Allen. La tension est montée, montée et finalement John Lennon a rompu le silence et dit en ricanant :

« Voyons, assieds-toi encore plus près, mon chou, tant que tu y es ? »

Cette insinuation – le faible d'Allen pour Dylan – était censée déstabiliser Allen. Mais comme John n'avait pas vraiment tort, Allen a pris la chose à la légère. En fait, la plaisanterie se retournait contre eux. Il a éclaté de rire et est passé de l'accoudoir aux genoux de Lennon, lui-même installé sur le canapé près de sa femme, Cynthia. Allen l'a regardé et lui a dit : « Avez-vous jamais lu William Blake, jeune homme ? » Et Lennon, avec son air impassible de gars de Liverpool, a répondu : « Jamais entendu parler de ce type. » Cynthia, même si c'était une plaisanterie, lui a reproché : « Oh, John, arrête de raconter n'importe quoi. »

La glace était rompue.

« Quelle belle soirée, mon vieux », a lancé Lennon l'air de rien. Dylan se balançait dans son fauteuil, fasciné. Puis il a dit : « Ils n'ont pas aimé *It's All Right, Ma*.

— Peut-être qu'ils n'ont pas compris, a dit John. Voilà ce que c'est que d'être en avance sur son temps. »

Et Dylan de répondre : « Peut-être, mais comme je n'ai que vingt minutes d'avance, ça ne va pas me mener loin. »

Dylan, en fait, se souciait peu des Beatles, à l'exception de John, qu'il adorait, et ils avaient des relations très cordiales. Mais il accueillait toujours Paul très fraîchement. Un jour, j'ai vu Paul arriver avec la maquette d'un disque sur lequel il travaillait. C'était une œuvre très originale pour l'époque, avec toutes sortes de bruitages électroniques et Paul en était manifestement très fier. Il a posé la maquette sur le tourne-disque avec son ardeur habituelle et s'est reculé, pour

attendre le verdict. Mais Dylan s'est contenté de sortir de la pièce. Incroyable. L'expression sur le visage de Paul était impayable. Dylan fit de même avec les Stones. Ils étaient tous assis sur le canapé avec leurs cheveux en bataille comme de petits ours en peluche, ils dévoraient des yeux l'assemblée, mais Dylan les regardait à peine. Il se conduisait bizarrement avec eux. Comme s'ils n'étaient pas là.

J'ai épousé John Dunbar en mai 1965, à Cambridge. J'avais dix-huit ans, lui, vingt-deux. Nous nous sommes promenés dans les champs autour de la ville, à cueillir des fleurs sauvages. J'ai fondu en larmes parce que j'avais oublié un bouquet dans un pré. John est revenu les bras chargés d'aubépine et me les a offertes. Elles avaient de longues épines noires. Tout cela était si beau, si magique. Malheureusement, ces fleurs portent malheur. L'aubépine, la fleur de Pan, est ensorcelée. Entourer dans son cercueil ma mère d'aubépine blanche c'était très bien. Mais pas de porter un bouquet d'aubépine le jour de son mariage. Pourtant, les fleurs sauvages étaient magnifiques, à défaut d'être propitiatoires, et ce fut une magnifique journée. Malgré tout ce que Bob Dylan disait de John, il était formidable, tout simplement.

Il y a eu un petit article ridicule sur nous dans le *Cambridge Evening News* : « Marianne va continuer à chanter, déclare John. » Tout finit par paraître stupide dans les journaux. Pourtant, je parierais qu'il a bien prononcé ces mots. Il avait mis la main sur la poule aux œufs d'or et il le savait. Il n'aurait plus jamais besoin de travailler. N'est-ce pas l'ambition de tout bohème qui se respecte ?

Et puis, le 10 novembre 1965, la lumière de ma vie est venue au monde. J'ai regardé Nicholas et j'ai décidé qu'après tout, Dieu existait peut-être. Je me demandais si une chose aussi pure pouvait surgir d'un monde si cruel et si imparfait. Nicholas me dévisageait avec des yeux pleins d'expérience. Il connaissait la réponse, mais la garderait pour lui.

Courtfield Road

En me rendant à l'appartement de Brian et Anita, sur Courtfield Road, je me laisse entraîner dans Sloane Street, et je prends un taxi jusqu'à Earl's Court. Je fume deux joints chez Anita, puis je passe à la galerie de Robert Fraser. Après ça... qu'est-ce que j'ai bien pu faire ? Cela va sans doute me revenir.

Cet été 66 est pour moi l'an un. Brian et Anita m'ont adoptée : leur appartement de Courtfield Road est devenu mon second foyer. J'essaie d'aller là-bas directement, mais partout des spectacles insensés attirent mon regard. Des Bengalais qui vendent des foulards peints de signes magiques. Deux musiciens ambulants, en haillons élisabéthains, qui jouent de l'orgue de Barbarie et du tambourin. Des camelots qui écoulent d'énormes bracelets en plastique volés chez Biba. Mon Dieu, regardez-moi David Bailey, avec cette petite pute à son bras ! Un peu plus loin, le grand paquebot de Harrods, et puis Walton Street, aux douzaines de boutiques toutes aussi attirantes avec leurs vitrines chatoyantes. Des minijupes, des robes à paillettes, des cuissardes, des boucles d'oreilles en cuivre, des boas. Tout est étincelant, moderne, éblouissant même.

Je fais des efforts constants pour m'empêcher d'entrer dans chacune de ces boutiques. Je suis capable de dépenser plusieurs milliers de livres en trois quarts d'heure, ce qui a le don de rendre John Dunbar complètement hystérique. Il n'a jamais vu la beauté de ces excès, le pauvre chéri. Maintenant, même pour moi, c'est évident : plus la tournée est consternante, plus les gens qui m'accompagnent sont terribles, plus cela devient facile de claquer chaque shilling gagné en faisant ce boulot.

Hmmm... des cloches sonnent. Sans doute dans ma tête. Mon Dieu, mais quelle heure est-il ? Déjà cinq heures et demie ? Non, non, ça n'est pas possible. J'ai manqué Deborah à l'El Cubano. Oh non ! Cette fois-ci, j'ai dépassé les bornes. Certainement à cause des deux stupides interviews de ce matin. Mon Dieu, est-ce que j'ai vraiment dit sur la BBC que Tom Jones était un loup-garou d'Aberystwyth ? Pourquoi est-ce que je ne réfléchis pas avant de lâcher des propos pareils ? On va croire que je suis complètement dingue. Mais, après tout, qu'est-ce que ça peut foutre ?

C'est qui le type qui me fait de grands signes de l'autre côté de la rue ? C'est Gerry. Mon imprésario, Gerry Bron. « Qu'est-ce que tu dis, chéri ? Je ne t'entends pas. » Mon Dieu, mieux vaut s'engouffrer dans ce magasin pour essayer cet ensemble en velours avec des perles. Demain. *Ready, Steady, Go* (2) ! Je ne peux quand même pas y aller fagotée comme aujourd'hui. De toute façon, je suis déjà en retard...

Courtfield Road, l'appartement de Brian Jones et d'Anita Pallenberg, à côté de Gloucester Road, pendant cet été grisant de 1966. Cela fait près de trente ans maintenant que je n'y ai plus mis les pieds. Une réunion d'illuminés décadents, de petits princes du rock et d'aristos très hip. Je me vois ouvrir la porte. La peinture s'écaille sur les murs, des vêtements, des journaux et des magazines traînent dans tous les coins. Pêle-mêle, une grotesque petite chèvre empaillée posée sur un ampli, deux énormes tournesols en tulle, un tambourin marocain, des abat-jour recouverts de foulards, un tableau représentant des démons (ceux de Brian ?) et, esthétiquement allongée sur l'accoudoir d'un fauteuil défraîchi, une jambe légendaire : celle de Robert Fraser, semble-t-il. Brian, dans ses plus beaux atours de satin style Plantagenêt, nous observe de ces gros yeux de poisson au regard vitreux. Sur le canapé, défoncé, Keith travaille une pose soigneusement négligée. Cette main qui esquisse un geste à la Véronèse ne peut appartenir qu'à l'exquis Christopher Gibbs. Dominant toute la scène avec son objectif, Michael Cooper, l'invisible et inévitable photographe. Au centre, comme un phœnix sur son nid de feu... l'espiègle Anita. Et moi, vautrée sur le tapis marocain, je lève des yeux un peu glauques à cause du haschisch.

Une vraie « Ronde de Nuit » de débauche dans le Londres swingant du milieu des Sixties. Le style hip, une aimable décadence, un raffinement dans la toilette comme l'Angleterre n'en avait pas vu depuis la Restauration de Charles II. Nous étions jeunes, riches, beaux et – du moins nous le pensions – le courant tournait en notre faveur. Nous allions tout changer, tout, mais d'abord nous allions modifier les règles. Contrairement à nos parents, nous n'aurions jamais à renoncer à notre hédonisme juvénile pour nous plier au monde cinglé des adultes.

J'étais faite pour ce petit monde ! J'avais toujours eu des problèmes avec les adultes. Qui étaient-ils exactement ? Je n'avais pas tardé à les observer, imaginant, à tort, qu'un jour je serais moi aussi l'une des leurs. D'après l'exemple de ma mère, les caractéristiques de l'âge adulte consistaient principalement à fumer et à boire. Cela, je le savais, ne présentait aucune difficulté pour moi (j'ai très vite appris). Mais les aspects plus étranges de l'âge adulte m'échappaient : le sexe, l'argent, la vie mondaine, la maternité.

Aussi, à l'époque où j'aurais dû devenir adulte, j'étais encore très enfant. J'ai toujours réagi en enfant. Mes efforts pour grandir n'ont été que des tentatives puérides. Je jouais la comédie. Je passais d'un rôle à l'autre : de la pensionnaire du couvent lisant des livres interdits dans les toilettes à la bohémienne en herbe, à la pop star, à l'épouse et à la mère. Entre dix-sept et dix-neuf ans, j'ai mué à plusieurs reprises, mais aucune carapace ne m'a paru la bonne. Je les écartais comme un enfant passe d'un jeu à un autre. Si je m'étais sérieusement attachée à une seule d'entre elles, j'aurais pu mener une vie raisonnablement heureuse. Mais le bonheur ne m'intéressait pas. Ce que je cherchais, c'était le Saint Graal.

Lors de cet été de 1966, je suis partie en quête de ma prochaine incarnation. J'étais à l'affût du moindre signe. Tout ce qui ressemblerait, même de loin, à mon idée de la vie ferait l'affaire. En l'occurrence, Courtfield Road ! Depuis le couvent, mes héros secrets étaient toujours des décadents, des esthètes, des romantiques voués au désespoir, des bohémiens fous et des amateurs d'opium. Je dévorais les livres de De Quincey, de Swinburne et de Wilde. Je me maudissais d'être née si tard. Mais au fond de moi, je savais qu'il n'est jamais trop tard. Je savais que, sans doute à Chelsea, des âmes sœurs m'attendaient. J'ai trouvé dans l'entourage de Brian ce dont j'avais besoin : vaines conversations intellectuelles, drogue, aristocrates hip, dilettantes alanguis et vie de bâton de chaise. J'avais trouvé ma voie, je le savais ! Christopher Gibbs, l'antiquaire, était un esthète à la Wilde, sorti tout droit du *Portrait de Dorian Gray*. En fait, ils se ressemblaient tous : Robert Fraser, le propriétaire de la galerie, le jeune Sir Mark Palmer et Tara Browne, l'héritier Guinness qui « s'éclatait au volant d'une voiture ». Des dandys de Kings Road venus du siècle dernier, qui écoutaient des disques de Smokey Robinson. Et comme Christopher et Robert étaient homosexuels, ils étaient d'autant plus originaux.

C'est à Courtfield Road que j'ai fait la connaissance d'Anita Pallenberg. Jamais vous n'imaginerez comment elle était à cette époque ! La femme la plus incroyable que j'aie rencontrée. Éblouissante, belle, fascinante et troublante. Son sourire (ah, ces dents de carnassier !) effaçait tout le reste. Auprès d'elle, les autres femmes n'existaient pas. Elle parlait un déconcertant langage mêlé de hip et de dada. Un argot incroyable à base d'italien, d'allemand, de cockney qui broyait la syntaxe en fragments surréalistes. Au bout de deux phrases, on était complètement perdu. Eh, qu'est-ce qu'elle a voulu dire, là ? Au choix, elle se payait votre tête, ou elle était l'oracle de Delphes. On en était réduit aux conjectures. Sa séduction maléfique passait par là.

Elle me fascinait tellement que j'aurais fait n'importe quoi pour elle. Quand,

voilà quelques années, je lui ai confié combien j'étais amoureuse d'elle à l'époque, Anita a secoué la tête comme un gros vieux matou du Cheshire à qui l'on rend hommage. Une de plus à son tableau de chasse.

L'alliance d'Anita et de Brian est aussi énigmatique que l'avènement des Stones. À elle seule, elle déclencha presque à Londres une véritable révolution culturelle en faisant se rencontrer les Stones et la jeunesse dorée. Comme bien d'autres choses à cette époque, tout a commencé par une soirée. Grâce à son ami du moment, le peintre Mario Schifano, Anita s'était liée avec les enfants de Lord Harlech, Jane, Julian et Victoria Ormsby-Gore. Par eux, elle avait fait la connaissance d'un groupe de jeunes aristocrates et de riches dilettantes, dont Robert Fraser, Sir Mark Palmer, Christopher Gibbs et Tara Browne. Tous entichés de pop stars.

La jeunesse dorée était en admiration devant cet univers pop où des jeunes filles se jetaient aux pieds de dandys avec des guitares. Les rock stars, qui parodiaient déjà la noblesse décadente des jours anciens, avec leurs tenues recherchées et leurs manières raffinées, étaient elles aussi impressionnées par ces jeunes aristos dans le vent. Un rapprochement semblait inévitable. Mais personne ne savait comment s'y prendre. Sauf notre Anita.

Anita était mannequin en Allemagne quand les Stones ont fait une tournée là-bas, à l'automne 1965. Elle n'a eu aucun mal à se glisser en coulisses et, en deux temps et trois mouvements, tout le groupe bavait à ses pieds. Elle s'est entichée aussitôt de Brian Jones. Était-ce de l'amour (oui, en fait) ou une faiblesse passagère de l'instinct mondain d'Anita, pourtant en général sans faille ? On imagine sans peine ce qui s'est passé. Brian avait l'habitude de raconter à qui voulait l'entendre qu'il était le « chef du groupe ». Anita, une étrangère, qui ne voyait les choses que de l'extérieur, l'a cru sur parole. Elle est rentrée triomphante à Londres et a présenté Brian à Robert Fraser, Christopher Gibbs et au reste de la bande comme le « chef du groupe des Rolling Stones ».

Les Stones et ces aristos très hip étaient faits pour s'entendre. Les Stones avaient un vernis de décadence aristocratique qui contrastait résolument avec le blues un peu brut dans lequel s'enracinait leur musique. Ce contraste se ressent dans tous leurs albums, de *Beggars Banquet* à *Exile on Main Street* : il n'en a pas fallu davantage pour transformer ces pop stars qu'étaient les Stones en icônes culturelles.

J'ai commencé à fréquenter Courtfield Road un an après la naissance de Nicholas. Je ne tenais plus en place dans mon appartement. Je m'ennuyais, je me sentais enfermée et j'étais épuisée. Pendant les trois années qui se sont écoulées entre la soirée d'Adrienne Posta où j'avais fait la connaissance d'Andrew

Oldham et le moment où je suis partie avec Mick Jagger, j'ai enregistré quatre singles, deux albums, j'ai fait six tournées, passé six semaines à l'Olympia, à Paris, donné d'innombrables interviews, apparu dans le *Top of the Pops*, etc.

Quand j'ai commencé à travailler dans la pop music, j'avais dix-sept ans, je m'amusais bien, je sortais, je traînais dans les bars. Rien de plus normal, à cet âge. Bien sûr, c'était agréable d'être sortie du lot, de devenir une pop star, mais j'avais toujours l'impression d'avoir manqué quelque chose. Mon mariage avec John avait été précipité : en 1964, quand on était enceinte, on se mariait. Notre lune de miel, à Paris, a été tout sauf conventionnelle. Durant cette semaine-là nous n'avons rencontré que des gens comme Allen Ginsberg, Lawrence Ferlinghetti et Gregory Corso. De grands beatniks qui parlaient en argot, avaient les mantras faciles, s'envoyaient en l'air dans notre chambre d'hôtel, vomissaient, renversaient partout du rosé de mauvaise qualité et discouraient sur le procès des Rosenberg, sur Rimbaud, sur Tanger et sur la sodomie. En guise de petit déjeuner, Gregory se préparait un cocktail Brompton – moitié morphine, moitié cocaïne – et s'évanouissait aussitôt sur le parquet de l'hôtel Louisiane.

Pourquoi partagions-nous notre suite nuptiale avec une bande de poètes beatniks camés ? Je ne me posais pas la question. Nous agissions presque toujours d'après les désirs de John et, évidemment, je trouvais cela merveilleux. Mais quand nous sommes rentrés chez nous, à Lennox Gardens, tout ce cirque a continué. Pour John, le train-train quotidien consistait à verser dans son café du matin de la méthadrine liquide, puis d'aller travailler avec Miles à la librairie Indica. La librairie était au rez-de-chaussée et la galerie de John en sous-sol.

Mon petit nid d'amour à la décoration exquise était devenu un abri d'urgence pour clochards de talent. Essentiellement des Américains camés. À cette époque, on pouvait encore se procurer de l'héroïne dans les pharmacies, et c'était surtout pour cette raison que tous ces types venaient à Londres. Des dingues comme Mason Hoffenberg débarquaient chez nous et finissaient par y rester des mois. Mason était passé voir John pour quelques jours, vers Noël : en mai suivant, il était toujours là, à traîner dans la maison, plongé dans un hébétement perpétuel. Il avait le don du mime et un réservoir inépuisable d'anecdotes piquantes. Un homme très drôle – il était coauteur de *Candy* avec Terry Southern. On ne s'ennuyait jamais avec lui. J'aurais sans doute trouvé tout cela amusant si on m'avait laissée participer à la fête, mais John ne voyait pas les choses de cette façon. La vie virait doucement au cauchemar.

Le matin je me levais : pas de chauffage. Il me fallait enjamber des corps affalés dans le salon. Je passais dans la cuisine pour réchauffer le biberon de Nicholas et je découvrais l'évier jonché d'aiguilles ensanglantées. Un matin, j'ai

fait la tournée de l'appartement pour ramasser les petits flacons de comprimés d'héroïne vides, j'en ai trouvé des centaines – et j'ai tout jeté dans les toilettes. Je n'en pouvais plus. J'ai pourtant tenu le coup deux ans, en essayant de mener de mon mieux une vie normale. Dans cette maison de camés et de bohèmes, je tenais à tort le rôle d'épouse-petite-amie-ange-mère et sainte Vierge Marie. Un rôle impossible, que j'ai fini par détester violemment. Je m'ennuyais, j'étais seule, je commençais à en avoir assez de John et de ses intellectuels camés. Et je n'entendais parler que de la folie des Sixties. J'avais envie de savoir pourquoi on en faisait toute une histoire.

J'ai toujours aimé sortir seule – on est bien plus libre – et j'ai recommencé à le faire. Je laissais John à la maison avec Nicholas, la nurse, ses drogues et ses amis et j'allais rejoindre mes drogues à moi et mes amis à moi. J'adorais m'habiller et me maquiller tandis que John enrageait en silence. Il savait qu'il ne pouvait pas m'empêcher de sortir, mais il essayait tout de même. Un soir, il a balancé contre le mur tous mes produits de maquillage. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles j'ai fini par le quitter.

Pourtant, il n'était pas jaloux, mais il pestait contre mes extravagances. À chaque fois que je sortais de la maison, je dépensais une véritable fortune. Bien sûr, je continuais à m'occuper de la maison mais tout ce que je gagnais en plus – de grosses sommes – je le gardais pour moi. Dès qu'il s'agissait d'argent, je devenais pingre et mesquine. Quand la galerie d'art de John a fait faillite, je n'ai pas levé le petit doigt pour l'aider. Je ne me comportais pas normalement : j'étais une droguée du shopping. Ma première et véritable intoxication.

Je faisais toujours une première halte chez Brian et Anita. Keith Richards vivait pratiquement là : Brian et lui étaient à cette époque de grands amis. Chaque jour, Keith faisait à pied quelque six kilomètres depuis son appartement de St. John's Wood jusqu'à Gloucester Road. Après sa rupture avec Linda Keith, sa petite amie du moment, il s'est mis à y passer de plus en plus de temps. Il était censé ne plus avoir de toit, mais je l'ai toujours soupçonné d'avoir inventé cette histoire pour se rapprocher d'Anita. Keith jouait les célibataires esseulés et Brian et Anita se sont laissés envahir.

L'appartement de Courtfield Road était un endroit incroyable : des matelas gisaient par terre, de la vaisselle sale s'entassait dans l'évier, partout des affiches se décollaient des murs. Christopher avait insisté pour qu'Anita achète cet appartement. « Il faut absolument que tu l'aies, ma chérie. En le décorant un peu, ce sera un endroit ravissant. » Pourquoi pas ? C'était un classique atelier d'artiste : très haut de plafond, avec des verrières, de très grandes fenêtres, composé d'une immense pièce avec un escalier en colimaçon accédant à une

loggia.

L'endroit aurait pu être transformé en un appartement très bien, mais nous savions tous que rien ne changerait jamais. Pendant tout le temps où Brian et Anita ont habité là, l'appartement est resté exactement dans l'état où il se trouvait le jour de leur emménagement, à l'exception de quelques meubles et de deux ou trois animaux en peluche bizarres mangés aux mites, vestiges d'un film qu'Anita avait tourné en Allemagne.

Brian, assis par terre, très droit, vous expliquait à quoi l'appartement ressemblerait quand ils l'auraient arrangé. Anita et Brian étaient comme deux enfants riches ayant hérité un palace en ruine. Chaque jour, ils endossaient leurs fourrures, leurs vêtements de satin et de velours, paradaient et invitaient des gens. Nous passions notre temps assis par terre, à imaginer les choses fantastiques que nous ferions de ce royaume, si seulement nous en avions la possibilité.

Deux chambres secrètes ajoutaient au côté théâtral de l'appartement : une pièce située sous la cuisine, où on accédait par une trappe, et un grenier où l'on grimpait par une échelle métallique amovible. Dans ce grenier, comme dans les romans historiques, s'entassaient livres, vêtements et magazines ferroviaires de Brian.

Deux ou trois fois, j'ai trouvé Brian tout seul à Courtfield Road. Il m'invitait à entrer avec un grand salut. Brian avait des manières charmantes et une si petite voix qu'on avait toujours l'impression qu'il chuchotait. Très intelligent, il s'animait dès que le sujet tournait autour des trains, des films d'Ingmar Bergman et de tout ce qui touchait à la magie. Comme beaucoup de gens à l'époque, moi y compris, il était convaincu de l'existence d'un lien mystérieux entre les monuments druidiques et les soucoupes volantes. Les extraterrestres, quand ils liraient ces signes par les hublots de leurs vaisseaux spatiaux, comprendraient le message. On croyait aux alignements de Glastonbury, aux traces dans les landes et à une autre forme de vie hors du système solaire. En fait, j'ai oublié les détails, mais je sais que nous y croyions farouchement ! Et évidemment si les petits hommes verts devaient prendre des contacts sur cette planète, ce serait obligatoirement avec nous !

Au beau milieu d'une conversation, Brian s'est mis à me faire du gringue. Bizarrement, comme par politesse. J'étais une jolie fille dans son appartement, et lui un Rolling Stone : il se croyait obligé de me faire la cour. C'était la nouvelle politique sexuelle. Je me suis dit : « Oh, ça y est, il me sort le grand jeu. Je dois me laisser faire. » Une enfant fleur agirait ainsi. Le credo hippie. Il suffisait de laisser courir.

Pourtant, Brian ne m'emballait pas vraiment. De plus, j'étais véritablement terrifiée par Anita. Mais elle était en voyage et Brian et moi, inutile de le préciser, étions tous les deux défoncés. Aussi, après quelques joints et ce qui m'a paru être le discours classique d'un type qui vous fait la cour (avec le *Flying Scotsman*, Mary Wells, le papier peint William Morris, et l'art tantrique), Brian m'a entraînée par le petit escalier jusqu'à la loggia. Nous nous sommes allongés sur un matelas et il a déboutonné mon chemisier. Mais après m'avoir un peu pelotée, il n'a pas réussi à aller plus loin. Brian était un type d'une incroyable faiblesse, incapable de faire l'amour. D'autant qu'il prenait beaucoup de Mandrax, ce qui le rendait encore plus mou. Brian avait des réserves d'énergie très limitées.

Mick passait de temps en temps à Courtfield Road. Il était toujours tiré à quatre épingles, ayant une sainte horreur de la vie de bohème. Le spectacle de l'évier plein de vaisselle sale le dégoûtait tellement qu'il ne restait jamais très longtemps. Il se comportait en chef d'entreprise : il passait pour inspecter, pour voir si tout allait bien dans la boîte. Après avoir fumé un joint, il filait.

Mick et Brian contrairement à Keith se sont toujours intéressés aux luttes de pouvoir dans le groupe. Mais, bien sûr, les alliés de Keith détenaient le pouvoir. L'équilibre au sein du groupe était radicalement différent de ce qu'il devait devenir par la suite. Les guitaristes, Brian et Keith, étaient inséparables, Mick et Andrew Oldham formaient un second pôle. Ils ne ressemblaient pas du tout aux rois sataniques qu'ils sont censés être devenus. Ils se composaient des personnages à partir de la mythologie du blues et du *noblesse oblige* de Kings Road. Comme des petits garçons qui jouent à la guerre en armure et entendent une voix qui leur annonce, depuis le ciel : « Vous serez les Princes des Ténèbres. »

Pour moi, fumer des joints était un des grands attraits de Courtfield Road. Je m'y étais mise récemment, mais je ne pouvais pas fumer à la maison, John me l'interdisait, par pur chauvinisme de la drogue. Des gens se shootaient dans toute la maison, et moi je n'avais pas le droit de me rouler un joint ! En fait je n'ai jamais essayé de dire à John : « Laisse-moi essayer moi aussi, laisse-moi fumer un joint. » Je savais pertinemment qu'il refuserait. Le club était réservé aux hommes, et je ne pouvais en être membre. J'étais une épouse, une mère et une poule aux œufs d'or. En trois passages par soir à Manchester, je gagnais mille livres en liquide. John n'allait pas gâcher cette manne.

Les distractions à Courtfield Road étaient extrêmement limitées. Elles consistaient essentiellement à se rouler des joints. Sans cesse. Le hasch était encore nouveau à l'époque et on fumait jusqu'à perdre toute notion d'espace.

C'est vraiment fascinant quand on a dix-huit ans. Chaque pensée s'enroulait sur elle-même, et on ne pouvait plus l'exprimer, on parlait donc très peu. Vers dix heures du soir, tout le monde mourait de faim et on se traînait jusque chez Alvaro pour un superbe plat de pasta. Mais une fois là-bas, on était si défoncés qu'on avalait à peine une bouchée. Je contemplais la fine porcelaine et les minuscules dragons ramper sur les fettucine tandis qu'Anita et Robert discutaient chaussures et art en italien. Une des grandes attractions, chez Anita et Brian, c'était de les regarder s'habiller. Quel spectacle ! Tous deux adoraient le shopping et étaient extrêmement vaniteux. Ils passaient des heures et des heures à essayer des vêtements. Des foulards, des chapeaux, des chemises et des chaussures débordaient des tiroirs et des malles. Ils essayaient des tenues différentes et se pomponnaient, paradaient. Tous deux étaient beaux, se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, et n'avaient pas une once de modestie. Je restais assise pendant des heures, fascinée, à les regarder faire la roue devant la glace, chacun essayant les vêtements de l'autre. Plus question d'homme ou de femme dans ces numéros narcissiques où Anita transformait Brian en Roi Soleil, en Françoise Hardy ou en reflet de sa propre image.

Elle l'aimait beaucoup, mais il se passait de drôles de choses entre eux. Elle avait souvent des bleus sur les bras. Personne ne faisait de remarque. Pour quoi faire ? Nous savions pertinemment que Brian la battait. Anita n'était pas le genre de femme à se confier, ou à inciter les autres à se pencher sur sa vie intime. Elle mettait un point d'honneur à ne rien dire. Anita voulait à tout prix être considérée comme invincible. Elle était très sûre d'elle.

Même à cette époque, je savais garder mes distances. On prenait tous tellement de drogues qu'il fallait rester vigilant pour ne pas se laisser envahir par les obsessions. Même si c'est cruel, dès l'instant où l'on ne cognait pas sur moi je m'en moquais. J'étais très égoïste. D'ailleurs, moi aussi je dansais sur une corde raide.

La première fois que j'ai rencontré Brian, il était dans un de ses brefs moments d'euphorie. Mais même là, il laissait apparaître l'expression d'un condamné. Les démons intérieurs avaient commencé à ronger cette tête d'ange tout droit sortie de la Renaissance.

Brian avait toujours eu des problèmes. Il n'y a qu'à comparer les photos d'enfant de Mick, Keith et Brian pour s'en convaincre. Sur les clichés, le petit Mick était joyeux, le petit Keith costaud et pas commode. Mais Brian semblait être un enfant incroyablement malheureux et poupin. Il avait déjà cet air désemparé qu'il garda pendant la dernière année de sa vie.

Brian était un enfant gâché, neurasthénique, hypersensible. Très nerveux. Il

lui en fallait très peu pour se laisser ronger et broyer du noir. Naturellement l'acide n'a pas arrangé sa paranoïa. Quand tout le monde riait et faisait le clown, Brian, lui, était recroquevillé dans son coin. Anita était persuadée que Brian ne s'était jamais remis de son premier trip. Mais il prenait ses angoisses à bras-le-corps comme si, avec le LSD, il parvenait à lutter contre ses malheurs sous une forme palpable.

Des voix qui se perdent dans des tuyaux, des bruits de circulation qui se transforment en sinistres conversations : tous, nous avons entendu ça sous acide. Mais nous n'allions pas jusqu'à déclarer que les appareils électriques complotaient contre nous. Brian, lui, y pensait tout le temps, c'était plus fort que lui. En fait Brian exprimait tout haut ce que nous tous pensions tout bas. Comme moi, par exemple ! Mais il se rendait ridicule, et tout le monde se moquait de lui.

Keith lançait : « C'est encore les serpents, c'est ça ? » et s'adressant à la cantonade, il ajoutait : « Les serpents des fils électriques qui parlent à Brian. » Tempête de rires.

Le pauvre Brian n'était absolument pas cool. Il pouvait se forcer un peu, mais ce n'était pas dans sa nature. Son calme sonnait faux. Keith, en revanche, était tout le temps cool. Il n'a pas changé. Maintenant, malgré son air de plus en plus bizarre et sa superbe carapace de desperado, il n'a pas changé. Il est le même qu'à vingt-deux ans. Son sens de l'humour pervers allait devenir avec le LSD parfaitement diabolique. On se tenait sur le balcon, et il murmurait à Anita : « Vas-y chérie, saute donc, qu'est-ce que tu attends ? » Mais elle se retournait vers lui et lui disait avec son merveilleux sourire : « Espèce de petite ordure, qu'est-ce que tu cherches à faire ? »

À cette époque Keith était très beau. Il avait une telle allure, un air si pur ! Bien avant de le connaître, j'avais déjà le gros béguin pour lui. Et ça a duré des années. Il était mon idéal, une âme torturée à la Byron. On savait que Keith était un génie. La première fois que je l'ai rencontré, il était d'une timidité maladive, très introverti. Maintenant, cela lui a passé. Il ne disait pas un mot. Jamais, comme Mick, il n'aurait insisté pour que je m'asseye sur ses genoux. Plutôt que de faire un tel cinéma, Keith aurait préféré mourir.

Pendant leurs tournées, Mick et Keith se sont façonné des personnages à sensation. Mick est devenu un grand seigneur et un parfait gentleman, et Keith a acquis son air bravache. Le pirate naviguant avec le capitaine Kidd. Pouah !

Quand Brian était « stoned », il adorait s'enregistrer. Cela durait toute la nuit, et au petit matin, il effaçait tout.

De toute cette activité frénétique, il ne reste, à ma connaissance, qu'une

chanson : *Ruby Tuesday*. Pour Brian, cette chanson a sonné le glas. Un vrai D^r Jekyll et M^r Hyde. Il s'était mis à peindre une fresque représentant un cimetière derrière le lit. Il avait dessiné une grande stèle juste au-dessus des oreillers. Il n'alla pas jusqu'à écrire son nom dessus, mais on savait qu'elle lui était destinée.

De nos jours, il serait immédiatement hospitalisé, il était dans un tel état de délabrement ! Mais nous n'avons jamais pensé à appeler un médecin. De toute façon, il aurait refusé catégoriquement. Nous étions l'avant-garde d'une ère nouvelle. Avouer qu'un membre de cette élite souffrait de déséquilibre mental aurait mis en péril la croisade des enfants. Elle n'avait même pas vraiment commencé ! Mais le monstrueux côté sybarite et fragile de Brian n'a pas encouragé notre compassion, quand il a commencé à sombrer.

J'ai encore en mémoire une scène particulièrement poignante. Il n'y avait pas de sonnette à Courtfield Road : il fallait crier, et Brian ou Anita vous jetaient les clés par la fenêtre, ou descendaient vous ouvrir. Un jour, nous étions tous complètement camés dans l'appartement : Keith, Brian, Anita, moi-même et un ou deux autres. Nous avons entendu des gens qui appelaient sur le trottoir. Mais rien à voir avec le grognement hippie du genre « Brian, mon vieux, ouvre cette putain de porte ! ». Les voix, celle d'un homme et celle d'une femme, semblaient inquiètes. Nous sommes tous sortis sur le balcon.

En bas, il y avait l'ancienne petite amie de Brian avec son bébé de deux ans, Julian, et le père de la jeune femme. Il brandissait le bébé en un geste de supplication. Elle implorait Brian de l'aider, réclamant une pension alimentaire. Le bébé ressemblait beaucoup à Brian. « C'est ton gosse, Brian, tu le sais bien. Nous sommes vraiment dans la merde, nous avons besoin qu'on nous aide. Je t'en prie ! » Et le père renchérisait : « Il s'agirait de faire ton devoir, mon garçon, tu m'entends ! »

Brian et Anita les toisaient, comme si ces gens appartenaient à une espèce inférieure. De véritables aristocrates dans leurs plus beaux atours se moquant des sans-culottes sur le trottoir. Là-haut tout le monde riait. Cette scène consternante semblait tout droit sortie d'un conte populaire mexicain. Mais Anita et Brian avaient l'air d'en savourer chaque instant.

Colston Hall

À dix-neuf ans, j'aurais pu trouver mieux pour ma santé que devenir la maîtresse de Mick Jagger. Finalement, peu importe les *cœurs* brisés et le sang. La seule chose que l'on peut attendre d'une relation qui tourne mal, c'est quelques bonnes chansons.

Tout a mal commencé, avec une invitation lancée en passant par Brian et Keith à venir voir les Stones en concert au Colston Hall, à Bristol. J'y suis allée au volant de Sally, ma Mustang neuve (la chanson de Wilson Pickett venait de sortir). Keith et Brian m'attendaient à l'entrée des artistes et m'ont emmenée en coulisses. Ce soir-là, Ike et Tina Turner se produisaient aussi. Dans le couloir, devant la loge des Stones, Tina Turner enseignait le pas de Sideways Pony à Mick (au grand amusement des Ikettes). Mick savait pourtant danser, mais à côté de Tina, on aurait dit un handicapé physique. Il avait du mal avec les pas de danses noires. Apprendre le Sideways Pony, pour Mick, c'était comme s'initier au pas de deux. Après tout, il était anglais.

« Et *deux*, mon chou, et *deux*. » Tina lui montrait les pas et Mick essayait de l'imiter. « Recommence. Un *deux* trois quatre cinq... Mon Dieu ! Mick, tu me fais peur. »

Brian et Keith pouffaient dans un coin, sans chercher à se cacher. Après tout, ils étaient des musiciens de blues venus de l'Angleterre profonde. Ils trouvaient que c'était ridicule de la part de Mick d'attacher autant d'importance à une histoire de pas de danse. Encore une foutaise du show-biz, que les vrais musiciens méprisaient. Mais Mick ne se décourageait absolument pas. Il prenait tout cela avec bonhomie. Quand Tina lui faisait les gros yeux, il se prenait la tête à deux mains, feignait le désespoir et disait : « Tu veux dire que je ne me réincarnerai pas en Noir ? »

Et Tina de répondre : « Es-tu sûr d'en avoir envie ? »

Ike et Tina sont entrés en scène et je suis restée en coulisses... à regarder Mick qui lui-même regardait Tina. Puis j'ai décidé d'aller voir le spectacle depuis la salle. Quelle énergie ! Ce mélange idéal de précision et de pas de danses noires jaillissait comme une vague de chaleur tropicale dans ce port

sinistre de Bristol. Le public adorait Ike et Tina : ils sentaient le rythme, ils se dandinaient, se trémoussaient, se tortillaient. Mais, bizarrement, les spectateurs restaient en dehors du coup et ça, c'était nouveau.

Quand les Stones sont entrés en scène, ça a été une autre histoire. Le public s'est enflammé. J'avais déjà vu des publics dingues. Mais ça, rien ne valait le public des Stones. Ils se situaient à un tout autre niveau : plus sombre, plus fanatique. Et vaguement inquiétant.

Dès les premières notes de *I'm a King Bee*, un hurlement incroyable a surgi de milliers d'adolescents en transe. Des filles se sont mises à s'arracher les cheveux, debout sur le dossier de leur siège, les pupilles dilatées, secouées de tremblements incontrôlables. On aurait dit qu'une drogue étrange leur donnait la mesure. Toute la salle frémissait, comme fascinée par des charmeurs de serpents. Partout on observait des cas d'hystérie collective dionysiaque. Mick pénétrait leurs âmes sans difficulté et il les faisait craquer. Il savait exactement localiser le côté africain dans les crânes d'adolescent. J'étais une infidèle assistant à une cérémonie dont seuls les véritables croyants sondaient les profondeurs. J'étais déboussolée. J'avais l'impression d'être sur une plage de Tunisie entourée de gamins cannibales. J'étais au *Village des damnés*, incapable de penser à rien. Mais je ne me sentais pas en danger parce que j'étais parfaitement invisible. Ce n'était pas moi qu'ils avaient envie de mettre en pièces, c'était Mick. Mick était leur Dionysos. Il était le dieu danseur.

Tandis que les autres Stones restaient collés au sol comme des statues de l'île de Pâques, Mick tourbillonnait sur scène. Un Frankenstein moderne et dégingandé qui titubait, se tortillait, agité de soubresauts et de convulsions – comme une marionnette qui recevait des décharges électriques. Mais il faisait passer par ses contorsions le credo des Stones : conquérant, maussade, arrogant, androgyne. Il transmettait tout cela uniquement par la danse, car les cris des adolescents couvraient la musique.

Après le concert, mon roadie est rentré avec la Mustang et je suis restée au Ship Hotel. Je n'avais pas de chambre et je suis tout simplement montée dans celle de Mick, avec Brian et Keith. À l'époque Michael Cooper travaillait pour Roman Polanski, et il avait apporté une copie de *Répulsion*, le film dont Roman venait de terminer le montage. Michael avait toujours les bonnes relations : Polanski, les Stones, les aristos hip, les artistes pop. C'était juste avant que les Stones soient au sommet de leur gloire. Tout cela était encore si hip que seuls Michael, Robert et Christopher comprenaient de quoi il s'agissait.

Nous nous sommes tous assis pour regarder *Répulsion*. Mais j'ai fumé un tas de joints, et j'ai fini complètement défoncée. Muette et incapable de bouger. Tout

le monde planait. Le film était si étrange que nous le regardions tous dans un silence respectueux.

La pièce était remplie de filles. Les transactions pour savoir qui allait coucher avec qui allaient bon train. Les gens commençaient à s'en aller par couples. Peu à peu, ils sont tous partis se coucher, ou trouver une fille, ou s'ennuyer, ou traîner. Il ne restait plus que moi et une autre fille dans la chambre avec Mick. Une des Ikettes, qui s'incrétait. Si j'étais toujours là c'est parce que j'étais incapable de bouger. D'ailleurs, je n'avais nulle part où aller : ni voiture ni chambre. Vous imaginez le genre de situation. En fin de compte, l'Ikette est partie. Je me suis retrouvée seule avec Mick, et c'est là que tout a commencé.

Nous avons discuté de Roman Polanski. Je me suis entendu dire que Polanski était un « mage ». Les mots semblaient flotter dans l'air, comme lorsqu'on est vraiment défoncé.

Après un long silence, Mick a déclaré : « Je m'intéresse beaucoup à ces choses-là, en ce moment.

— Pardon ?

— Oh, tu sais, les *dérangements de l'esprit*, ces trucs-là.

— Hmm... Tu parles de quoi au juste ? » J'avais appris cela de John : lorsqu'on ne comprend pas il faut toujours demander des précisions.

« Oh, tu sais, les *pressions de la vie moderne*, les gens qui perdent la boule...

— Comme Bob Dylan...

— Oui, mais lui, c'est un spécialiste, Avenue de la Désolation. Nous, on se contente de passer devant l'asile de fous, avant de venir y habiter ! »

C'était déjà l'aube. Nous nous étions observés, mais je ne parvenais pas à me décider. Je trouve toujours extrêmement difficile l'instant où on est sur le point de faire l'amour. C'est terrible. Alors, histoire de gagner un peu de temps, j'ai proposé : « Allons faire un tour... » Et nous sommes allés nous promener dans un parc, non loin de l'hôtel.

Je ne connaissais pas du tout Mick et pour l'amener à révéler sa vraie nature, j'ai commencé à lui poser des questions sur le roi Arthur.

« Tu te rappelles le nom de l'épée d'Arthur ?

— Arrache-toi à la pierre, Excalibur ! Tu sais, je me suis beaucoup entraîné à imiter ce geste dans la cour de ma maison à Dartford, avec une épée en bois et un carton.

— Tu n'es jamais allé à Stonehenge ?

— Si, avec mes parents, quand j'étais petit. Je me rappelle juste un tas de grandes personnes plantées autour des pierres et disant : comment diable est-ce

qu'ils les ont apportées là ?

— Oui, et comment ils s'y sont pris, à ton avis ?

— Le ministère du Travail druidique. Merlin, c'est bien ça ? Il paraît que ce vieux malin transportait les pierres depuis le Pays de Galles par magie. Mais peut-être que ce n'est pas vraiment de la magie, seulement une technique préhistorique. Peut-être que Merlin aimait raconter : “Oh, j'ai fait cela d'un coup de baguette.” Cela fait mieux que de dire : “Le point où l'on peut faire levier sur un objet en fonction de l'angle de la poussée...” »

J'ai demandé à Mick s'il avait déjà entendu parler du Saint Graal et il a saisi la balle au bond...

« ... Le Saint Graal... voyons... Joseph d'Arimathie. C'est bien lui qui a perdu ce sacré machin ? Qui d'ailleurs est censé être toujours quelque part en Angleterre.

— Quel était le nom du chevalier pour qui Guenièvre a quitté le roi Arthur ? »

Il a gardé le silence, puis m'a regardée avec un grand sourire : « Lancelot du Lac, non ? Est-ce que je vais avoir droit à une mention, Marianne ? Tu crois que je la mérite ? »

C'était parfaitement ridicule mais nous étions comme cela à cette époque. On demandait au type avec qui on sortait : « Tu connais Genet ? Tu as lu *À rebours* ? » Et s'il répondait oui, on se le tapait.

Le soleil se levait. J'avais les pieds trempés par la rosée. Quand nous sommes revenus dans la chambre, il a enlevé mes bottes pour les mettre à sécher près du radiateur. Il a été adorable cette nuit-là. J'étais bouleversée par sa gentillesse. Nous avons fait l'amour et je suis partie. J'ai commencé à me dire : « Ce type, c'est vraiment quelqu'un ! »

Quelques jours plus tard, je suis partie pour Positano. J'avais loué une villa là-bas pour passer quelques semaines au soleil avec Nicholas. La nurse, Diana, nous accompagnait, ainsi que mon roadie, Pat. Deux jours avant notre départ, je suis tombée sur Kelly, une Noire américaine, dans une boutique vers Oxford Circus et nous avons eu une longue conversation. Nous nous apprécions beaucoup et, sur un coup de tête, je l'ai invitée à venir avec nous. Elle a réfléchi quelques secondes, puis elle est rentrée chez elle pour faire sa valise.

Je me suis arrêtée quelques jours à Paris. Là, j'ai trouvé une lettre de John à vous briser le cœur : il avouait combien il avait eu tort et me suppliait de revenir. Mais je n'y ai pas cru. Il n'a jamais réussi à s'exprimer autrement que par lettres. Celle-là était superbe. Je l'ai jetée par la fenêtre.

Nous étions à Positano depuis quelques jours quand Kelly m'a demandé si

elle pouvait inviter son petit ami qui se trouvait à Paris. Lui aussi était mannequin, américain, et elle pensait que je m'entendrais bien avec lui. J'ai dit oui. Le petit ami est arrivé : c'est vrai qu'il était superbe, c'est vrai que je me suis très bien entendue avec lui. La première nuit à Positano, nous avons fait l'amour sur la terrasse, sous les étoiles. Depuis cette époque, Kelly ne m'adresse plus la parole. Je ne peux pas vraiment lui en vouloir : mais nous étions à Positano, c'était la pleine lune, ce garçon était magnifique. En ce temps-là, c'était l'idée que je me faisais des circonstances atténuantes.

En arrivant à Positano, j'avais été extrêmement flattée de découvrir de nombreux messages de Mick. Après le départ de Kelly, j'ai eu tout mon temps pour penser à lui. Quelque chose s'était passé, mais j'ignorais quoi. Même si j'adorais être libre cela me faisait très peur. Ma carrière m'ennuyait. Je venais de sortir *Counting* et j'en avais par-dessus la tête. Je traversais une période où tout me semblait pénible. Je traînais la musique pop comme un vrai boulet. J'avais l'impression de tourner en rond. Même si je n'en suis pas très fière, je dois avouer que je voulais changer de vie. Mick était l'occasion rêvée.

J'étais mariée à un homme irresponsable, pas fichu de gagner un sou, avec un enfant. C'était moi qui les entretenais, et cela m'énervait. Et Mick surgissait, romantique, romantique et d'une exquise courtoisie.

Je me souvenais du jour où il était venu prendre un café avec Andrew, en hiver à Lennox Gardens. Je n'avais pas de chauffage central et il faisait très froid : il n'y avait qu'un petit radiateur électrique pour toute la maison. À cette époque, je connaissais à peine Mick et je me suis aperçue qu'il était incroyablement choqué et même touché de voir dans quelles conditions je vivais. En grand romantique qu'il était... Ce genre d'homme était capable de remarquer ces choses-là, de compatir. *Mais c'est terrible ! Cette fille adorable avec un bébé dans ce froid.* Ses prévenances m'ont stupéfiée. John était tellement différent : trop cool, hip et arrogant pour exprimer ses sentiments.

Mais c'était quand même bizarre de me retrouver avec Mick. J'étais tellement peu son genre de femme. Surtout, quand on pense à la façon dont il m'imaginait ! Mick était jeune et très naïf. Peut-être se berçait-il de l'illusion que j'étais bel et bien l'enfant troubadour virginale, aristocratique et un peu écervelée dont Andrew Oldham et Andy Wickham lui avaient dressé le portrait.

On a dit que Mick voulait Julie Christie et que, par désespoir, il s'était rabattu sur moi. D'où est venue cette rumeur ? Pourtant, elle ne me paraît pas absurde, car Mick avait une passion pour les poupées. Et Andrew m'avait décrite comme une poupée. Mais comment Mick l'a-t-il cru ?

Mick pouvait être très gentil quand il le voulait et je croyais sincèrement

avoir envie d'un homme tendre. La vie avec John avait été très éprouvante à cause de son incroyable égoïsme. J'avais envie de me réfugier dans les bras de Mick. Il était affectueux, intéressant, drôle et plein d'attentions. Il me téléphonait tout le temps. Il n'était pas déglingué comme Brian. On pouvait vraiment vivre avec lui, et il m'a permis de m'extraire de ma triste routine. Dès l'instant où je suis devenue sa petite amie, je n'ai plus eu besoin de travailler, en tout cas pas de gagner de l'argent. Je pouvais jouer *Les Trois Sœurs* pour 18 livres par semaine sans inquiétude.

J'avais emporté un disque des Stones en Italie : *High Tide and Green Grass*. Je le mettais sans arrêt. En fait, j'ai fini par me persuader de vouloir vivre avec Mick, comme on se persuade qu'on est amoureux. On prend une décision, et on s'y tient. Et puis, chaque fois que je mettais *High Tide and Green Grass* sur le tourne-disque, Mick téléphonait. Extraordinaire. Peut-être est-ce mon destin, me disais-je. Je n'étais pas assez maligne pour réfléchir sérieusement Incapable de me demander : « Bon, quels pourraient être les inconvénients de cette situation ? » Je n'y pensais jamais. Pourquoi ? Les autres, ils le font ?

Pourtant... dès le début, je savais bien que, quelque part, je me lançais dans une aventure bizarre. Je ne maîtrisais pas la situation : je ressentais seulement un désir sexuel. Évidemment, Mick était comme ça, je le savais. À cause d'Andrew, en fait. Lui et Andrew se ressemblaient. Mick empruntait en permanence des trucs à Andrew. Et finalement, le bruit a fini par se répandre qu'Andrew n'était pas seulement hétérosexuel. En ce temps-là, le concept de bisexualité n'était pas aussi courant (pour moi surtout). Je savais qu'Andrew n'était pas homosexuel mais, en fait, il aimait brouiller les cartes. De façon ostentatoire. Il faisait sa chochette et se maquillait à une époque où c'était encore très inhabituel. Cela me troublait.

Je savais bien que Mick, lui aussi, était bisexuel. Mais je me disais qu'il n'en serait que plus gentil avec moi. Les « vrais hommes » me faisaient peur. Avec Andrew et Mick, je me sentais en sécurité, à mon aise.

Je suis rentrée de Positano en avion, laissant Diana, Pat et Nicholas traverser les Alpes avec la Mustang. Cela faisait deux mois que j'étais partie et, pour mon premier soir à Londres, j'ai pris une chambre au Mayfair Hotel. Une soirée rien qu'à moi. J'étais libre.

Je suis montée dans ma chambre et j'ai appelé chez Brian. Anita était en voyage. Il n'y avait que Brian, Keith et Tara, ravis d'entendre ma voix. Ils passaient me prendre sur-le-champ. Peut-être me suis-je montrée naïve : je croyais qu'ils étaient contents de me voir parce que je faisais partie de la bande, et qu'ils me trouvaient drôle. En fait, ils ne pensaient qu'à me sauter. Ils sont

donc passés me prendre et nous sommes tous retournés à l'appartement de Brian.

Nous avons pris de l'acide, d'excellente qualité : Brian l'avait eu de Robert, qui l'avait obtenu de la CIA.

Keith, Brian et Tara étaient affalés sur des divans dans des vêtements incroyables, fruits de diverses expéditions dans les boutiques à la mode. Le LSD a bientôt déclenché chez nous des gloussements euphoriques. J'ai juste eu le temps de les trouver étonnants, puis tout est devenu très étrange. Chacune de mes pensées devenait une réalité physique. Comme si les molécules explosaient. C'est rare de voir ses amis sous un angle aussi détaillé. Au-delà des atomes. Formidable ! J'avais toujours rêvé d'avoir le don de seconde vue. Là, je devinais tout. Ils devenaient translucides, comme si j'avais mis des lunettes à rayons X. Leur véritable nature, leur moi spirituel se dévoilaient. Et en même temps, comme des flashes, je voyais des images de leurs vies passées. De petits opéras très rapides. Ils avaient tous, Keith, Brian, Tara, une histoire – je n'en étais pas surprise.

Dans ces généalogies de l'âme, Brian apparaissait sous les traits de Pan, un satyre plein d'urbanité, vêtu de velours. Avec des cornes et des pattes de bouc. Un dieu voluptueux et trop mûr, monté en graine. Non pas exactement Pan lui-même : plutôt un noble obsédé par sa toilette et jouant le rôle d'un faune à la cour de Versailles. Soufflant dans son pipeau, sa silhouette se découpe sur le paysage de montagne sauvage d'un rideau de théâtre. Un aristocrate débauché qui poursuit un troupeau de jeunes paysannes aux vêtements diaphanes déguisées en nymphes... Mais Pan est essoufflé et cherche son inhalateur.

Keith était un Byron, un héros romantique blessé, tourmenté, condamné, avec les cheveux en bataille et le visage émacié. Non pas Byron l'exubérant, le dilettante de la haute société, méditant devant un ciel crépusculaire à Sunium. Un Byron plus sombre, plus vivant, une présence bouillonnante et nerveuse qui surgissait avec violence. Byron en punk. Un mélange de décadence et d'énergie brute. Du rock dur, une assurance très hip et un air de défi style « je m'en moque éperdument » habilement greffés sur l'attitude alanguie et lasse d'une angoisse romantique.

Brian était doux, malléable, vague et instable, Keith anguleux, dur comme la pierre, compact, très différent. Le visage taillé à coups de serpe, des yeux d'éclaireur indien qui vous transperçaient l'âme. Le mystérieux cavalier surgi de nulle part. Fascinant, cynique, troublant. Une intensité maudite rehaussée par ses vêtements somptueux, un grand sens de l'humour et des formules sardoniques.

Tara Browne était un véritable courtisan. Il n'y avait pas chez lui l'incroyable force vitale de Keith. Je connaissais Tara depuis longtemps. Il venait

de se séparer de sa femme, Nikki, qui avait passé le plus clair de leur mariage à avoir des aventures avec de robustes Espagnols à Marbella. Tara, à l'époque, était très malheureux et cherchait quelqu'un. Il m'aimait bien et, comme il était un héritier Guinness, je savais qu'il devait être très riche ! Mais il ne m'inspirait aucune force, aucun courant irrésistible. Les Stones étaient la véritable aristocratie et Tara, auprès d'eux, semblait bien pâle.

À travers les brumes de l'acide, je n'ai pas tardé à me rendre compte que l'atmosphère était très sexuelle – et que j'étais la seule femme dans la pièce. Cela a plané un moment dans l'air comme de l'électricité statique. Puis Brian, le moins arrogant de la bande et le moins hip, s'est approché pour faire valoir ses droits sur moi. Je n'étais pas du tout attirée par lui mais en ce temps-là, je ne savais pas dire non. Par chance, je faisais tellement peur aux gens qu'on me faisait très rarement des avances. Je me suis imaginé qu'il était Pan, vêtu de peaux de mouton et que j'étais la déesse de la lune, Séléné. Nous sommes montés dans la loggia. Sans nous soucier des autres, car je savais qu'ils étaient en train de flotter dans un autre monde. D'une certaine façon, notre rencontre était une scène d'une pièce élisabéthaine où les amants se retirent dans un boudoir figuré par une toile peinte. Brian et moi avons quelque peu batifolé, mais nous étions ridicules (même sur le plan mythologique). Je voyais, penché sur moi... un dieu asthmatique et fatigué.

À un moment, je me suis sentie mal à l'aise. J'étais de trop. Peut-être était-ce à cause de l'étrange comportement de Brian, peut-être étais-je tout simplement épuisée, mais je commençais à me sentir toute drôle. Je préférais être seule. Je voulais profiter de mon trip au maximum. De toute évidence, il y avait bien plus à attendre du LSD que des caresses de Brian sur mes seins ; il était assommant ! J'avais envie de me retrouver toute seule chez moi, de m'abandonner à mes visions, de communier avec le cosmos, de me dissoudre en petites molécules brillantes et de voyager à travers l'espace. Je savais que je serais bien mieux dans ma chambre. Mais le Mayfair Hotel m'intimidait : c'était un endroit pour les adultes ! Je me suis éclipsée discrètement et je suis rentrée à Lennox Gardens.

Pas question de dormir. Allongée sur mon lit j'ai constaté que, si je fermais les yeux, je voyais à travers mes paupières. Ma si jolie chambre à coucher montrait des signes de déséquilibre mental. Même l'impassible papier peint Sanderson s'animait. Les roses cent feuilles du treillage exécutaient une petite danse. Je m'étonnais de n'avoir jamais remarqué que chacune de ces roses avait une personnalité distincte : des petites ballerines dodues dansaient sur mon mur un maladroit pas de deux. J'étais sûre que le dessinateur y avait pensé en créant

le motif. De toute évidence, il envoyait un message que seule l'élite – une toute petite élite ! – percevait.

Comme une inscription dans la tombe d'un pharaon livrait les secrets de l'univers. Tout un monde dans le papier peint : une pure merveille !

Une légère brise entra par la fenêtre. Le ballet du papier peint céda la place à un numéro plus spectaculaire : les lourds rideaux cramoisis se gonflaient sous le vent. Comme ils étaient en laine, ils laissaient passer la lumière. Un instant, un gigantesque dessin de Cocteau représentant Orphée, de la même dimension que la fenêtre, est apparu dans la chambre. Il s'est mis à trembler comme les fils d'une toile d'araignée. Et puis un autre dessin de Cocteau est venu se superposer, puis un autre, jusqu'au moment où la chambre a été envahie de lignes noires, d'arabesques qui traçaient des boucles et tournoyaient dans la pièce.

Allongée, j'étais emportée sur une vague sans fin d'images et de fantasmes, je me perdais dans le gribouillis surréaliste qui se déroulait devant mes yeux. Quand le téléphone a sonné, je me croyais capable d'affronter n'importe quelle situation. Une erreur quand on est sous acide. C'était Keith.

« Où étais-tu, Marianne ? On t'a cherchée partout, dit-il d'un ton inquiet, comme s'il dérivait sur un radeau.

— Chéri, je ne me sentais pas d'humeur et je...

— Mais tu ne peux pas abandonner le navire comme ça ! Tu ne sais pas ce que ton départ a fait au... euh... » J'avais apparemment brisé le lien mystique.

« Désolée, je m'en veux terriblement ! ai-je répondu.

— Il ne faut pas se débrancher, insista Keith. Tout le monde doit rester relié, le groupe ne doit pas se disperser. » Keith devait s'ennuyer. J'éprouvais le sentiment d'avoir lâché ses copains au beau milieu d'un trip. Pourtant, personne n'avait rien fait de spécial avant que je décide de partir. Mais visiblement les vibrations sacrées avaient été perturbées. Pourtant John Dunbar m'avait bien appris à ne pas troubler les vibrations. Les gens en plein trip, il fallait les traiter aussi délicatement que des flacons de nitroglycérine.

« Bon, chéri, j'arrive. »

J'ai prévenu Keith que je n'avais pas un centime. Il m'a dit qu'il attendrait le taxi en bas et qu'il réglerait la course. Mais quand je suis arrivée à Courtfield Road, nous ne sommes pas restés : Keith est monté dans le taxi avec moi.

« Brian est tombé dans les pommes et Tara est rentré chez lui. Retournons à ton hôtel. »

Cette nuit-là, je l'ai finie avec Keith. Nous avons merveilleusement fait l'amour. À vrai dire, je n'ai jamais connu de nuit aussi extraordinaire. Mais même si je connaissais Keith bien mieux que Mick, je devais malgré tout lui

poser la question capitale.

« Chéri...

— Oui.

— À ton avis, qu'est-il arrivé au Saint Graal ?

— Quoi ? Le Saint Graal de mes deux ? Mon Dieu, Marianne, t'es encore en plein trip ? »

Comme l'aube se levait sur Londres, j'ai mis *Les Quatre Saisons* sur le tourne-disque. Sublime. Je planais. J'avais toujours été un peu amoureuse de Keith, mais rien de plus. Maintenant, j'étais dingue de lui.

Le lendemain, je flottais dans un état de total ravissement.

« Oh, chéri, quelle nuit divine ! »

Keith, en train d'enfiler ses bottes, penche la tête et dit : « Tu sais bien qui en pince vraiment pour toi, non ?

— Non, chéri, qui ça ?

— Mick ! Tu savais pas ?

— Ma foi... Je... c'est vrai qu'il m'appelle de temps en temps.

— Oh, Marianne, il est sacrément mordu.

— Ah oui, vraiment ?

— Allons, mon chou, sois gentille, passe-lui un petit coup de fil. Il en tombera à la renverse. Ce n'est pas un mauvais bougre, tu sais. »

Une fois de plus je restai sans voix. Il me conseillait de le laisser tomber, lui, pour m'occuper de Mick. C'était horrible. J'étais effondrée. Il m'avait attirée dans un piège, et moi j'acceptais tout simplement. Bon, Mick et Marianne. Eh bien, pourquoi pas ? Il me distribuait mon rôle. Incroyable, non ? Cela participe des drôles de choses qu'on fait quand on est très jeune (et sous l'influence du LSD !). J'estimais que Keith était parfait, mais je ne me trouvais pas assez bien pour lui.

Et il a filé ! Il n'a jamais soufflé mot à personne de cette nuit-là. Moi non plus. Je conserve en secret le souvenir de ces moments parfaits.

Maintenant je regrette de ne pas avoir eu la force de dire : « Que Mick aille se faire foutre, mon vieux. C'est toi que j'aime. » Même aujourd'hui j'en serais incapable, alors à l'époque... De toute façon, Keith m'avait déjà congédiée.

Je savais que Mick serait gentil avec moi. Keith, en fait, était bien plus dangereux, beaucoup plus mystérieux. Peut-être qu'il a eu raison, finalement.

Anita était encore avec Brian au moment de ma nuit avec Keith. Keith et moi étions tous deux libres. Mais je savais bien que Keith était déjà amoureux d'Anita. Et je sentais aussi que je ne correspondais pas à ses désirs. J'étais trop anglaise et trop banale pour lui. Je le voyais bien : il était déjà obsédé.

Ces deux aventures : Keith et Anita, Mick et moi, sont très étranges. La magie, l'alchimie des alliances étaient très puissantes et ne se limitaient pas à nos petites romances. Mais j'en ignore la raison.

J'ai toujours éprouvé la plus grande méfiance envers Kenneth Anger, la Tour et toutes ces sombres histoires. Mais ma relation avec Mick était hautement psychique. Nous nous sommes tellement enrichis l'un l'autre que, pour finir, j'ai bien failli y rester.

Harley House

Ce matin-là, Mick m'a téléphoné. « Tu es de retour ! Formidable ! Viens, j'ai une idée. » Il voulait aller faire du shopping, le cher ange. C'était toujours très amusant de courir les boutiques avec Mick. Pas comme avec ces hommes qu'il faut tirer par la manche. Avec Mick, on avait l'impression de faire des courses avec une amie. On sautait dans un taxi et en route pour Bond Street. Inutile de le dire, il a marqué un premier point.

J'avais bien remarqué qu'il pouvait être radin. Bien plus que tout mon entourage. Je me souviens d'une fois où, à Tanger, je voulais acheter un grand tapis blanc, qui n'avait rien d'extraordinaire, qui n'était même pas très beau, mais qui me plaisait. Mick n'a jamais voulu en démordre et a refusé de l'acheter. Trop cher, a-t-il expliqué. J'étais très déçue. Nous avons eu une grande discussion. Il avait raison, ce tapis était trop cher. Mais la question n'était pas là ! J'en avais envie, nous pouvions nous le permettre, alors pourquoi pas ?

J'ai compris alors que je devrais ruser. Jamais je n'obtiendrais tout ce dont j'avais envie. Mais j'allais m'employer à le faire céder. Je lui faisais des descriptions enchanteresses de notre future maison et du mobilier. J'ai fini par l'avoir à l'usure. Quand nous nous sommes installés à Cheyne Walk, il était à point. Je dépensais de l'argent comme ma mère avant moi. Mais Mick, contrairement à mon père, a été prêt à claquer une petite fortune dès l'instant où j'ai réussi à le persuader que nous devons avoir un certain standing.

Je savais toujours comment employer l'argent de Mick. Je me disais tout simplement : voyons, quel est le meilleur moyen de s'amuser avec tout cet argent ?

Nous sommes allés acheter nos cadeaux de Noël. C'était à la fin 1966. Mick a acheté un tricycle pour Nicholas chez Harrods et nous avons déjeuné assez tard chez Lorenzo. Une journée magnifique. Nous étions resplendissants comme au début d'une histoire d'amour, quand on apprend à connaître un parfait étranger. J'ai, en une fraction de seconde, vu à quoi nous ressemblions, Mick et moi. Nous traversions une de ces arcades qui donnent sur Bond Street et nous sommes tombés sur David Courts et sa femme, Lotte. David Courts était un grand ami de

Keith, il lui fabriquait notamment ses bagues à tête de mort. Je les connaissais un peu tous les deux parce que je les avais souvent rencontrés, Lotte et lui, chez Robert, en compagnie de Brian et d'Anita. En nous apercevant, ils se sont arrêtés brusquement, comme devant un spectacle stupéfiant. Le temps s'est suspendu : l'image de Mick et de moi s'est reflétée dans l'air pendant un instant, puis a disparu. C'était la première fois que j'avais cette étrange et troublante vision. Mick et moi en couple.

Les choses ont mis du temps à démarrer. Déjà, il a eu du mal à rompre avec Chrissie Shrimpton. Mick est quelqu'un qui, s'il le peut, préfère éviter les discussions franches. Il est quasiment incapable de toute décision définitive et simple dès qu'il s'agit de sa vie affective.

Notre liaison a vraiment commencé en Italie. Je me trouvais à San Remo pour le festival de la chanson, où je devais interpréter avec mon guitariste Jon Mark certaines de mes chansons en italien. Les Stones avaient eu un petit succès en Italie avec *As Tears Go By* et j'espérais faire de même.

Cela faisait des semaines que Mick me harcelait mais je n'avais pas encore pris ma décision. Je n'étais pas sûre de pouvoir m'attacher une nouvelle fois. Et puis, je m'amusais comme une petite folle.

Un jour, j'ai éprouvé la brusque envie de le voir. Je lui ai téléphoné et dit que je m'ennuyais, que j'étais toute seule, lui demandant de venir me voir. Le lendemain, il a sauté dans un avion. Il n'était que trop content de mettre un peu de distance entre lui et Chrissie.

Je suis allée le chercher à l'aéroport de Nice. Les journalistes n'ont pas tardé à nous harceler. Nous avons dû concevoir un plan d'évasion. Mick a eu la brillante idée de louer une embarcation pour prendre le large. Nous avons déniché un charmant petit bateau avec un capitaine et un matelot. Mick, Nicholas, la nurse et moi avons pris la mer. On a passé une semaine sur le bateau. On dormait à bord et on accostait dans la journée à Villefranche, à Nice, à des petits ports de la côte. Un jour, en longeant la Riviera, on a aperçu une superbe maison sur une falaise avec des mimosas sur le balcon. Nous nous sommes promis d'y vivre. Tant que le beau temps a duré, tout a été formidable. Mais une violente tempête a fini par se lever et la mer est devenue très agitée. Un spectacle très impressionnant. Le bateau s'est mis à craquer, des vagues se brisaient sur la coque, le bébé pleurait. J'avais très peur, je pensais que nous allions tous mourir. Mick a été merveilleux. Nous nous sommes installés sur la même couchette, Mick, Nicholas et moi, serrés les uns contre les autres. Je suis vraiment tombée amoureuse de lui ce jour-là, je crois. Après cette aventure, je ne

l'ai plus quitté, sauf quand il travaillait.

Quand nous sommes revenus à San Remo, la presse s'est remise à nous traquer. Pour la faire taire, on lui a lancé en pâture quelques informations. Selon un accord tacite, ils devaient nous laisser tranquilles ensuite et ils ont respecté l'arrangement.

Nous avons donné une interview commune à Don Short du *Daily Mirror*. Dezo Hoffman a pris quelques photos de nous devant San Remo pour illustrer l'article. C'est la première fois que nous avons avoué être ensemble. Quand la photo est parue, la chose est devenue officielle. L'image de notre couple aperçue dans les yeux de David et de Lotte était maintenant imprimée et distribuée dans le monde entier. Les journalistes, bien sûr, adorent ces couples composés de princes et de princesses pop : Bob Dylan et Joan Baez, Charles et Lady Di. On se plaît à les doter de qualités surhumaines pour, plus tard, les mettre en pièces. L'image devait venir me hanter de façon assez étrange quelques mois plus tard.

Un autre événement fatidique s'est déclenché le lendemain soir, dans une boîte de nuit. J'avais fumé pas mal de hasch et j'étais dans un état quasi comateux. J'ai décidé qu'il me fallait quelque chose pour ne pas m'endormir : j'ai donc acheté au DJ quelques comprimés d'amphétamine faiblement dosés. Des comprimés de Stenamina, un produit contre le mal de mer. Mick a pris un comprimé. Moi, bien sûr, j'en ai pris plusieurs. Tout simplement. J'attachais si peu d'importance à ces petits comprimés que je les ai fourrés dans ma poche et aussitôt oubliés.

Mick et moi avons donc passé quelques jours tous les deux dans la maison que j'avais louée à Positano. Une étrange ambiance régnait dans ces lieux. Le type à qui j'avais loué la maison avait été tué.

Positano est bâti sur une colline. On a un peu l'impression d'un décor dressé pour *Roméo et Juliette*, avec ses arches, ses fontaines, ses petites places, ses jardins et ses escaliers.

Nous prenions de l'acide et nous contemplions la vieille ville et ses marches en cascade sur la colline, qui finissaient par jouer des airs de musique. Nous faisons souvent l'amour et nous discutons interminablement, ce que j'adorais. De tous les gens que je connaissais – Keith, Brian, Bob, Christopher –, le seul avec qui je pouvais avoir de vraies conversations, c'était Mick.

J'essayais de décrire ma vie à Mick. Je voulais qu'il connaisse tout de moi. Je me sentais entraînée malgré moi. Il y avait pourtant certains détails de mon existence dont je ne parlais pas à Mick. Mon amie Valli, par exemple. Valli était une femme étrange qui vivait dans une grotte au milieu des montagnes, au-dessus de Positano. Elle avait un renard apprivoisé et peignait des toiles

admirables. Valli parlait à son renard et le renard lui répondait. Presque une vraie sorcière. Elle avait des tatouages en arabesque sur son visage. Incroyable. Elle fait partie des femmes qui ont été importantes pour moi : une lesbienne vouée au culte de la Déesse.

À notre retour en Angleterre, Mick a voulu que je vienne vivre avec lui dans son appartement de Harley House sur Marylebone Road. Mais je trouvais inconvenant de déménager tout de suite. Cet appartement avait été celui de Mick et de Chrissie. Même si elle avait quitté les lieux, toutes ses affaires étaient encore là. En fouillant, j'ai découvert des objets charmants. Un cheval à bascule, une cage victorienne avec à l'intérieur un oiseau en cuivre qui chantait, de grandes boucles d'oreilles. Elle se parfumait avec du Givenchy.

Peu après le début de notre liaison, Chrissie a fait une dépression nerveuse et a dû être hospitalisée. Elle avait essayé de se suicider. Je n'ai pas vraiment pleuré sur son sort. Bien au contraire. J'étais heureuse et je m'estimais tout à fait en sécurité. Tout allait être parfait. Contrairement à Chrissie, j'affronterais toutes les situations sans mal. J'avais un homme adorable que j'aimais, et qui m'aimait. Il allait prendre soin de moi et nous allions vivre heureux jusqu'à la fin de nos jours.

J'ai quand même pris la précaution de garder mon appartement de Lennox Gardens ! Diana et Nicholas sont restés habiter là-bas, et je suis allée vivre avec Mick à Harley House.

Chrissie et Mick, semblait-il, n'avaient cessé de se disputer depuis le jour où je les avais rencontrés à la soirée donnée en l'honneur d'Adrienne Posta, trois ans auparavant. En fait, Mick s'épanouissait dans ces scènes avec Chrissie. Leurs rapports haineux me stupéfiaient toujours. Cette férocité se ressent dans les premiers enregistrements des Stones, dans les remarques acerbes. Au début, Chrissie avait le dessus, elle était au moins aussi forte que lui. Mais à la fin, il l'avait usée. Il la menait à la baguette, comme dans l'abominable chanson qu'il a écrite pour elle.

Chrissie venait d'un milieu dépassé : le Swinging London des petites filles en minijupes et des pop stars. Elles avaient un air très apprêté : perruque, faux cils et trois couches de fond de teint. Il lui fallait des heures pour se préparer. Elle ne pouvait jamais passer la nuit dehors, car elle risquait de transformer son carrosse en citrouille. Les temps changeaient, mais pas Chrissie.

Chrissie avait des comptes au nom de Mick chez Harrods, chez Fortnum and Mason. Dans tous les magasins. C'était par cela que Mick la tenait. Les femmes s'habituent à un train de vie élevé et s'aperçoivent un jour qu'elles ne peuvent plus s'en passer. J'ai vu quel effet dévastateur cela avait eu sur Chrissie.

Leur relation avait marqué le pas à la soirée pour le vingt et unième anniversaire de Tara Browne, à Luggala, une superbe propriété en Irlande. C'est là que Mick et Chrissie ont pris de l'acide ensemble pour la première fois. Apparemment, le résultat a été désastreux. Dans *Nineteenth Nervous Breakdown*, Mick relate d'une manière impitoyable la terrible déchéance de Chrissie. Cette chanson décrit sans précautions une relation qui s'effiloche. Il a fait de même, plus tard, avec moi !

Jamais je n'ai imaginé que je subirais le même sort que Chrissie. Mes rapports avec Mick étaient très différents. Mais certains événements devaient inévitablement se répéter. À un moment, au cours des quatre années que j'ai passées avec Mick, j'ai commencé à ne plus être à la hauteur. Et j'ai oublié les deux règles fondamentales à toute relation amoureuse. Rien n'arrive par hasard, et tout évolue toujours dans le mauvais sens.

Chrissie et moi avons partagé le destin lamentable et extrêmement curieux de la petite amie d'une pop star. D'un côté, on vous élève au rôle enviable de Compagne de l'Idole. De l'autre, votre existence est à la merci de la presse et de la star elle-même, qui peut en faire ce qu'il lui plaît.

Mon expérience n'allait pas tarder à engendrer des chansons, comme avec Chrissie. On a attribué (fort injustement) à Chrissie le rôle de la garce évaporée, qui l'a bien cherché, à force de fréquenter les boutiques et les discothèques. J'allais devenir à mon tour un spécimen tourmenté, un papillon qui se tortille sur l'épingle. Quand vos souffrances personnelles deviennent matière à chansons à succès, c'est finalement plus déroutant que flatteur. Mais encore une fois, ce pauvre diable était-il capable d'autre chose ?

Mick a un côté pervers, et ce n'est pas par hasard si ses rapports compliqués ont donné naissance à quelques grandes chansons. Mick est si terre à terre qu'il ne perd jamais l'équilibre. Si quelqu'un doit tomber d'une falaise, ce ne sera pas lui, mais son voisin. Pour un auteur de chansons, c'est un don précieux. Il peut observer son accident de voiture au moment du choc et s'en tirer indemne. Qualité exaspérante, pour ceux qui n'ont pas cette chance. J'enviais Keith et Anita parce qu'ils faisaient front devant le danger. Pas Mick et moi.

Au début, il a fait attention à moi. Il savait qu'il ne me dominait pas encore complètement. Je gardais mon appartement, mon indépendance et, pendant un bon moment encore, mes sources de revenu. Une fois, peu après mon installation à Harley House, nous avons eu une dispute à ce propos. J'ai senti le cordon de soie se resserrer et j'ai décampé. J'ai dévalé l'escalier avec cinq livres en poche et un peu de hasch. « Je peux m'en aller si j'en ai envie. J'ai de quoi me payer un taxi et du hasch, ça me suffit. » Mick a trouvé cela très drôle. Il m'a couru après,

m'a taquinée et je suis revenue. Il était très fort pour cela.

Un soir, en rentrant tard d'une répétition, j'ai trouvé Mick et Chrissie à la maison, l'air penaud. De toute évidence, j'étais arrivée au mauvais moment. Mick était si anxieux qu'il respirait avec difficulté et Chrissie, incapable de se décider à partir, restait clouée sur place. Ils avaient bu et fumé un joint et s'étaient offert une dernière séance. Elle avait pleuré. Sa perruque était de travers, elle avait perdu ses faux cils, son mascara coulait sur ses joues. J'ai très bien compris ce qui s'était passé. Le coup de l'étrier. Je ne le reprocherais à personne. Mais, quand c'est fini, ma chérie, on se taille !

J'avais compris sans tarder que le plus pénible dans les séances d'enregistrement, c'est qu'elles pouvaient être mortellement ennuyeuses. Pourtant, j'ai été flattée quand Mick m'a invitée à venir y assister aux studios Olympic. Les séances d'enregistrement des Stones étaient moins pénibles que les autres, parce qu'elles étaient aussi des événements mondains. Le studio, c'était la cour des Stones. Robert Fraser et Michael Cooper étaient là, sans doute Tara Browne aussi, Anita bien sûr, et n'importe quel musicien qui se trouvait en ville ou sur qui Mick et Keith étaient tombés ce jour-là.

Les séances duraient si longtemps que j'allais faire un tour jusqu'à David Courts, où je prenais un Mandrax, ou du LSD, c'était selon, puis je retournais m'asseoir dans un coin du studio et je vibraï en silence.

À la fin de 1966, ils terminaient *Between the Buttons*. Ils avaient passé presque toute l'année en tournée et n'avaient guère mis les pieds au studio. Ce titre marquerait la fin de leurs albums fourre-tout pour un bon moment. Désormais, les albums seraient composés selon une certaine ligne directrice, même vague. *Between the Buttons* était leur dernier album de pop stars (avant d'aborder la période mythique) et le dernier avec Andrew. Andrew avait toujours voulu que les Stones fassent le genre de disques qu'il avait envie d'écouter, ce qui avait arrangé tout le monde, les premières années. Andrew avait un goût infailible mais il n'arrivait plus à suivre Mick et Keith. *Between the Buttons* était un prolongement de la critique sociale acerbe et démente de *Mother's Little Helper* et de *Have You Seen Your Mother, Baby*. Des chansons où il était question de putes mannequins, de femmes au foyer qui s'ennuyaient et d'héritières disjonctées. Le genre de chansons vitupérantes et misogynes qu'aimait Andrew !

Les enregistrements duraient des heures. Les Stones avaient mis presque toute leur énergie dans deux nouvelles chansons : *Ruby Tuesday* et *Let's Spend the Night Together*, les deux hymnes à l'amour de l'album qui devinrent des

succès. Même si en général Keith et Mick travaillaient ensemble, on reconnaît nettement les chansons qui sont de Keith et celles de Mick. *Let's Spend the Night Together* était de Mick. Elle racontait cette nuit que nous avons passée à l'hôtel de Bristol. *Ruby Tuesday* était de Keith.

Bob a mis du temps à se mettre en forme. Ça a commencé, je m'en souviens, par un fragment de blues dans le style élisabéthain que Brian fredonnait au studio. Brian voulait à tout prix mélanger un luth élisabéthain et du blues. Il discourait pendant des heures sur les similitudes frappantes entre les ballades du XVI^e siècle et Robert Johnson devant un public très varié : un Mike Bloomfield ahuri ou un Jimi Hendrix incrédule, par exemple.

Juché sur un tabouret, coiffé de son grand chapeau blanc, surmonté de foulards, Brian, d'un air maladroit, jouait tout doucement une mélodie style berceuse populaire au flageolet. Quelques notes seulement, mais qui attirèrent l'attention de Keith. Il se pencha.

« C'est quoi ? »

— Désolé, mec, je dois aller chercher des allumettes.

— Ce que tu viens de jouer, vieux ! Tu peux recommencer ? »

Brian a repris ses esprits et a rejoué sur sa flûte à bec la petite mélodie tremblotante et scandée. Parfaite. Mieux encore !

« Dis donc, mec, c'est joli ça », a dit Keith. Et il a repris l'air au piano. Brian était aux anges.

« En fait, c'est un amalgame de l'*Air on the Late Lord Essex* de Thomas Dowland et d'un blues de Skip James. »

Keith se fichait complètement de Lord Essex et de Skip James. Il avait entendu un riff et s'y attaquait comme un chien se jette sur un os.

Pendant très longtemps, *Ruby Tuesday* n'a pas eu de paroles, seulement une magnifique mélodie, très simple. Brian l'adorait ainsi. Le flageolet de Brian domine cette chanson. Comme un second chant, une mouette plaintive qui plane au-dessus de la chanson, celle de Brian et Keith.

Mick, qui travaillait avec Keith sur tous les morceaux des Stones depuis quatre ans, n'a pas grand-chose à voir avec *Ruby Tuesday*. Il s'est contenté de mettre les paroles.

Pendant les séances d'enregistrement de *Ruby Tuesday*, j'avais bien vu que cette chanson avait pris pour Brian une signification quasi désespérée. Ce devait être la dernière fois qu'ils collaboraient, et Brian le pressentait peut-être. Il savait qu'il n'avait jamais fait aussi bien. Il voulait que tout le monde lui dise : « C'est formidable, Brian, merveilleux ! Beau travail ! » Mais personne ne le lui a dit.

De temps en temps, une grande tristesse s'abattait sur le studio. Si quelqu'un

n'aimait pas ce que l'autre faisait, il refusait tout simplement de participer. Et malgré leurs attitudes de gros durs, ils restaient très anglais : ils évitaient les affrontements directs.

Andrew servait surtout de tampon, de médiateur entre Mick et Keith. Tant qu'Andrew a été là, Keith a pu aller lui chuchoter des choses à l'oreille. Si les Stones ont besoin de deux guitaristes, ce n'est pas tant pour la musique que pour la nécessité d'un intermédiaire. Ron Wood jouait ce rôle à la perfection. Mick Taylor s'y prenait moins bien, et Brian Jones très mal.

Quand la tension devenait insupportable, Mick et moi montions au dernier étage d'Olympic, où il y avait de nombreuses pièces vides, des greniers remplis de caisses et de vieux journaux, nous fumions un joint et faisons l'amour.

Mick et Keith étaient resplendissants de bonheur en ce temps-là. Keith était plein d'énergie. Ils vivaient une aventure extraordinaire. Dans le même temps, Brian disparaissait sous nos yeux. Ses démons intérieurs le tourmentaient à tel point qu'il ne connaissait plus aucune joie dans la vie. Pourquoi battait-il Anita qu'il adorait ? C'était bizarre. Sur la pochette de *Between the Buttons*, il est voûté, ricanant, avec de grands cernes sombres sous les yeux. Incapable même d'un vrai sourire. Le déclin de Brian au beau milieu de la montée éblouissante des Stones avait quelque chose d'exaspérant et d'inexplicable. Personne ne s'en inquiétait. Pour être là, il fallait être capable de supporter la came.

En décembre, Tara Browne s'est tué dans un accident de voiture. Peu de temps après notre trip collectif à l'acide. Il avait pris du LSD cette nuit-là et il avait brûlé un feu rouge avec sa Lotus Elan. C'est l'incident si étrangement décrit par John Lennon dans sa chanson *A Day in the Life*. La drogue n'était pas l'unique responsable. Après tout, tous les gens que nous connaissions à cette époque roulaient dans Londres sous acide. Brian ou Keith auraient pu avoir le même accident. Mais on avait l'impression que l'heure de Tara était venue.

La mort de Tara a beaucoup touché Brian. Ils étaient très proches. Son accident était choquant, presque obscène. Nous étions jeunes, la plupart d'entre nous n'avaient jamais vu mourir une personne de notre âge. Tara venait de rencontrer Suki Poitier – le sosie d'Anita – et j'étais ravie qu'il ait enfin trouvé quelqu'un à son goût. Elle était dans la voiture avec lui, mais elle a survécu. Quand Anita l'a quitté, Brian s'est mis avec Suki. Ils formaient un couple hanté : elle avec son karma de survivante et lui avec son sentiment d'être condamné.

Lors de nos premiers mois à Harley House, Mick et moi passions beaucoup de temps tous les deux. C'est là que nous avons appris à nous connaître. Mick me passait ses disques – des Miracles, de Slim Harpo, de Robert Johnson – et

moi, je lui faisais connaître des livres. Cela reste les meilleurs moments de notre existence commune. Mais, même à Harley House, ça n'était pas facile d'être seule avec Mick : il avait un tel magnétisme que tout le monde voulait sa compagnie. Après Harley House, nous avons eu du mal à préserver une vie privée. Quand nous avons emménagé dans la maison de Chester Square et plus tard à Cheyne Walk, il y avait un incessant défilé de visiteurs, de jour comme de nuit, des dîners sans arrêt.

À cette époque, nous fumions de l'herbe, nous prenions de l'acide et éventuellement un petit remontant de temps en temps. Pas de drogue dure. Mick était réglo sur ce point : la drogue ne l'intéressait pas vraiment. Il était toujours très clean. Un peu d'acide, un peu d'herbe. Je serais sans doute morte aujourd'hui s'il s'était shooté comme moi. Mick aimait fumer un joint ou boire un coup de temps en temps, pas plus (il ne tenait absolument pas l'alcool). On prenait de l'acide à cause de moi, je disais : « Cela nous ferait du bien, Mick. Allez viens, on va demander à Keith ou à Brian ou à Anita de passer, et on va tous s'envoyer un peu d'acide. » Mick et moi n'étions pas à Harley House depuis longtemps quand nous avons décidé de nous offrir un trip tous les deux. Un après-midi, comme souvent à cette époque, nous nous sommes préparés. Nous avons sorti les disques de Ravi Shankar, *Blonde on Blonde*, Otis Redding, tous ces esprits sonores qui allaient nous accompagner. Nous avons décroché le téléphone et nous nous sommes habillés pour la circonstance.

Juste au moment où l'acide a commencé à faire effet, Mick s'est approché de l'électrophone avec un de ces disques en plastique vert transparent sur lesquels étaient enregistrés les ragas indiens. Il s'est assis très cérémonieusement au milieu de la pièce. C'était Ali Akbar Khan avec flûte et tabla. Quand la flûte a commencé son trémolo, Mick s'est levé, encore lové en boule comme un cobra qui sort de son panier. Et il s'est mis à danser. Une danse très étrange, une danse indienne, celle que pratiquent dans les films bengalis des hommes et des femmes peinturlurés. Elle est très différente de la danse lascive qu'on exécute dans *Performance*. De la beauté pure, une véritable exaltation, un grand danseur sur une grande danse. Il était un autre.

À mesure que Mick dansait, un extraordinaire changement s'opérait en lui. Il avait l'air de se dérouler comme une momie qui se débarrasse de ses bandelettes, pour révéler, au cœur de ce corps de garçon des banlieues anglaises, un dieu de la danse à la tête bleue et aux bras innombrables. Le Mick universel. Je voyais un jongleur au cerveau musical, le *vrai* Mick, s'il existe vraiment.

Il dansait très vite, mais pratiquement sur place. Il vibrait tant que son corps semblait se briser en molécules, en particules phosphorescentes et scintillantes.

J'étais absolument pétrifiée, je respirais à peine. Il agitait les mains dans un frémissement stroboscopique et elles se multipliaient, se déployaient en se chevauchant les unes les autres. Incroyable. Il était devenu Shiva. Je ne m'étais pas encore rendu compte que je vivais avec un homme qui, de temps en temps, pouvait se transformer en dieu.

Ce fut un moment d'extase, un moment béni où le temps était suspendu. Nous aurions pu continuer toute la nuit. Nous n'avions même pas encore fait l'amour. Et, merde, on a entendu la sonnette et tous les Small Faces ont déboulé avec leur bazar : amplis, guitares et micros. À l'apogée de notre trip, ils passaient « pour faire un bœuf, mon vieux ». Ce stupide jeu d'enfants où on ne fait que du rock'n'roll. Mon Dieu ! Et nous étions trop polis (et trop défoncés) pour les flanquer dehors. C'était un de ces moments affreux de polarisation : irruption du monde quotidien où le type vient relever le compteur à gaz.

J'ai passé ma nuit la plus étrange à Harley House. Une nuit qui a éclairé si mystérieusement la Trinité Maudite. Mick et moi étions au lit à lire et à bavarder, ce que nous faisons souvent dans nos premiers temps ensemble, avant que je sois trop camée. Évidemment, dès l'instant où je me suis mise à prendre du Mandrax tous les soirs, il n'en était plus question.

À cette époque, mes lectures du soir tournaient beaucoup autour des choses occultes et des scandales. Je me plongeais dans la magie, dans Eliphas Levi et Aleister Crowley. Cela me fascinait. Livres interdits, plaisirs interdits. Au couvent, mon amie Sally Oldfield et moi consultions les livres mis à l'index, puis nous allions les chercher, nous les recouvrons de papier kraft et nous écrivions dessus *Limitation de Jésus-Christ*. J'avais toujours fantasmé à propos de délicieuses dépravations. Comme une héroïne de roman historique, je voulais être la proie d'émotions terribles et voluptueuses. Je voulais savoir pourquoi c'était défendu.

Keith était couché dans la chambre voisine. Il habitait avec nous pour quelques jours, comme il avait campé des mois à Courtfield Road : il était seul et ne savait pas où aller. Peut-être la vie devenait-elle trop compliquée chez Brian et Anita. Keith avait bien un toit à cette époque – il avait déjà acheté Redlands –, mais c'était à deux heures de voiture de Londres et Keith n'avait toujours pas son permis. Alors, il finissait souvent par rester en ville avec Brian et Mick. De toute façon, c'était un arrangement qui leur plaisait à tous. Je m'apercevais maintenant que c'était chez eux une habitude : ils préféraient traîner ensemble dans l'appartement de l'un ou l'autre : le genre camaraderie entre garçons. Être au même endroit leur permettait de travailler ensemble plus facilement mais ils appréciaient aussi la proximité physique.

Nous avons éteint la lumière. Mick a commencé à me caresser les cheveux en me chuchotant des mots à l'oreille. Et puis, alors que nous faisons l'amour, Mick m'a dit sur un tout autre ton : « Tu sais ce que j'aimerais vraiment faire ? » Je me suis dit : Oh, il va me susurrer son fantasme le plus intime et le plus dégueulasse. Les vieux désirs érotiques des hommes, les fantasmes dépravés.

Nous n'avions encore jamais joué à ce petit jeu : j'étais curieuse de savoir où cela allait nous mener. Allait-il me parler de porte-jarretelles et de culotte en dentelle ? Ou bien un truc plus tordu, genre menottes et SM ? Voulait-il jouer un personnage ? Le Turc lascif et libidineux avec la vierge du sérail ? Alors, connaissant mes classiques, jouant la vierge désemparée sur le point d'être violée (un rôle qui me plaisait assez), j'ai dit de ma voix la plus roucouillante : « Non, chéri, dis-moi donc ce que tu aimerais faire. » Avec un Mick toujours plein d'idées, j'étais prête à n'importe quoi. Du moins je le pensais.

« Si Keith était ici, avoua-t-il, j'aimerais lui lécher le corps et puis... lui sucer la queue ! » Il a continué à voix assez haute pour que Keith l'entende à travers la cloison.

J'ai eu le souffle coupé, car je ne figurais même pas dans ce fantasme. Il n'était question que de Keith. Et, bien sûr, à l'insu de Mick, moi aussi, j'étais amoureuse de Keith. Je me suis demandé si Mick n'était pas au courant de ma nuit avec Keith. Peut-être Keith jouait-il au ventriloque ? Manifestement, c'était le moment d'avouer la vérité à Mick. Là, il serait vraiment excité ! Son amour pour moi en ressortirait fortifié. Peut-être aurais-je dû répondre : « Eh bien, appelle Keith », mais l'idée d'assister à leurs ébats ne m'amusait pas vraiment. Et moi, dans tout cela ?

Je ne concevais pas l'amour de cette manière, mais il savait que je ne le jugeais pas. Ce n'est pas mon genre. Je n'ai jamais porté de jugement sur les goûts sexuels de personne. J'avais l'esprit très large et je suis sûre que c'était un de mes charmes aux yeux de Mick. J'étais intriguée, mais je ne savais pas quoi faire. Alors, comme d'habitude, j'ai fait comme si de rien n'était. Mick ne m'a plus jamais rien proposé de ce genre, mais ce n'était manifestement pas un événement unique dans l'histoire des Stones. Aussi bien Andrew qu'Anita m'ont raconté des épisodes similaires. Andrew aurait été excité de savoir que Keith était dans la chambre voisine et qu'il entendait tout. À l'époque je me suis dit : « Comme c'est affreux pour Keith. » Jamais je n'ai pensé que c'était affreux pour moi.

Mick n'a peut-être jamais eu envie de réaliser son fantasme homosexuel. Il valait mieux que ce désir reste inassouvi. Il n'empêche que les Stones fonctionnaient toujours de cette manière !

Comment Keith a-t-il supporté la sexualité tordue de tous ces gens ? Il n'ignorait rien de ce qui se passait. Notamment des relations troubles entre moi, Mick, lui et Anita. Et, d'une certaine manière, il devait être très gêné. D'ailleurs, pour finir, il ne pouvait plus le supporter. Moi non plus. C'est pour cela, entre autres, qu'il s'est tellement camé. Pour oublier.

Je n'avais aucune expérience quand j'ai rencontré tous ces gens. Mais je les ai vite rattrapés. Peu après cette scène, j'ai acheté quelques livres pour faire ma petite enquête sur le sexe décadent. J'ai lu tout ce qui m'est tombé sous la main. Je me suis procuré *La Philosophie dans le boudoir* de Sade, que j'ai dévoré de la première à la dernière ligne. J'étais ébahie devant ce guide fondamental du sexe décadent. Quand je repense à *La Philosophie dans le boudoir*, je me dis que ma situation aurait pu être bien pire.

J'ai découvert récemment que cette étrange constellation sexuelle entre Mick, Keith, Anita, Brian et moi-même avait un nom. Cela s'appelle du triolisme. On en parle dans la biographie de Nora Joyce par Brenda Maddox. James Joyce a connu apparemment un certain nombre d'épisodes d'érotisme transposé tout aussi troublants. Il avait une sexualité très ambivalente et, à diverses époques de sa vie, il a été très attiré par l'homosexualité, les pratiques scatologiques et sadomasochistes dans lesquelles, il le savait, il aurait risqué de sombrer. Il disait plus tard qu'il avait été sauvé par son mariage avec Nora, qui lui avait permis de satisfaire tous ses fantasmes. Comme Joyce, Mick possédait le genre de personnalité sensuelle et érotique qui déverse dans l'art ses instincts perturbateurs. Sinon ils auraient tous deux pu se détruire. Nora et moi sommes ravies d'avoir pu rendre service. C'est toujours flatteur de savoir qu'on a contribué à la création d'un chef-d'œuvre.

Redlands

Au début de 1967, des gens très haut placés au gouvernement de Sa Majesté nous voyaient comme des ennemis de l'État. C'était dingue ! J'imagine ces messieurs tout rabougris de Whitehall – de vieux Étoniens en jaquette avec parapluies et chaussures ultra-cirées, antiques gardiens bedonnants d'un empire croulant, qui respiraient depuis près d'un siècle la poussière de la révolution industrielle et avaient l'habitude d'être obéis. Donc, si improbable que cela puisse paraître, quand ces petits bonshommes de Whitehall ont estimé que les Rolling Stones constituaient une menace pour la sécurité du Royaume-Uni et de ses colonies, ils ont décidé d'agir. Imaginez des diplomates à la Neville Chamberlain agitant de la paperasse dans un vieux bureau poussiéreux pour préparer la chute des Rolling Stones !

Cette succession d'absurdités – depuis la descente de police jusqu'au procès de Mick et de Keith – prouvait tout simplement que les Petits Hommes Gris étaient de pervers aficionados des Rolling Stones, tout comme les censeurs du Vatican sont obligés de devenir des experts en pornographie et en blasphème. Je les vois d'ici écoutant et réécoutant *Have You Seen Your Mother, Baby, Standing in the Shadows ?* dans une paranoïa de cryptomaniaques en se demandant : que diable cela veut-il dire ? Ce sont peut-être eux qui ont eu les premiers l'idée de passer des chansons à l'envers !

Si j'essaie de me mettre à leur place, je me dis que la Grande-Bretagne avait dû leur paraître tout d'un coup envahie par la frivolité et la démente. Tenues voyantes, minijupes, promiscuité et drogue. Les messieurs de Whitehall ont vu là un défi à leur autorité. Voilà que, sans leur permission, on travestissait la réalité ! On se battait pour le Nouvel Anglais type. Qui allait triompher ? Le Mick Jagger dégénéré, efféminé et sa bande ou bien, par exemple, le parfait diplômé de l'école de Sandhurst ?

Sans parler des voyeurs qui, comme la plupart des voyeurs, prennent les choses au tragique. L'idée que les Rolling Stones allaient saper la civilisation occidentale à grand renfort de drogue, de rock et de sexualité polymorphe était une vraie farce. Mais, dès l'instant où l'on admettait que le sort de la nation était

en jeu, le groupe qui menait cette révolution devait être particulièrement dissolu et pervers.

« Il faut arrêter ces misérables dans leur élan. Il faut faire un exemple.

— Ajoutez Faithfull à la liste, my Lord.

— Faithfull ? Qui diable est Faithfull ?

— Marianne Faithfull, la nouvelle gueuse de Jagger. Voici le dossier que nous avons sur cette femme, monsieur.

— Voyons un peu : fille de Glynn Faithfull, excentrique bien connu, dirige une entreprise où se fomentent l'obscurantisme, du nom de Brazier's Park. Mère : la baronne von Sacher-Masoch... Bonté divine !

— J'ai pensé que cela vous intéresserait peut-être d'entendre cet enregistrement, monsieur, une interview qu'elle a accordée la semaine dernière à la BBC.

— À la BBC ?

— Oui, monsieur. Une interview recueillie par Michael Barrett. Voulez-vous que je vous la passe !

— Ma foi oui. Écoutons. »

Voici quelques extraits de ce que je disais :

« Je me souviens, étant petite fille, d'avoir regardé le couronnement de la Reine à la télé. C'était ridicule : on était pliés en deux de rire. J'avais cinq ans à l'époque... Et maintenant. Ce studio, par exemple, est fantastique ! La lumière, le communisme et l'électricité ! L'électricité, voilà la solution ! Nous vivons dans la lumière... la lumière... *fiat lux !* Vous comprenez ?

« La marijuana est parfaitement inoffensive. Tout le monde le sait. Les drogues ouvrent vraiment les portes de la perception. Les drogues, en fait, c'est des portes ! Elles ne mènent nulle part, on se contente de regarder dans l'entrebâillement, comme je vous observe en ce moment. Un truc comme le LSD est aussi important que le christianisme. *Plus* important même.

« Mon père m'a initiée à la pensée de groupe. Allons-nous les laisser nous contrôler ou allons-nous leur imposer notre pensée ? Vous savez, c'est comme en Afrique : si des milliers de gens croient au vaudou, le vaudou existe. Mais il faut le contrôler ! (En fait je crois que c'est de Mick que je tenais cette idée de contrôle.) Les gens de Whitehall, *ils vivent dans le passé*. C'est nous la société, pas eux.

« Vous ne les sentez pas tout autour de nous ? Moi, si. Ce pourrait être Harold Wilson ou le MI-5 ou les petits hommes dans leurs bureaux. Ils vont sans doute me jeter en prison, mais en attendant, je vais les réduire en bouillie. J'aimerais bien voir toute la structure de notre société s'effondrer. Ce serait

génial, non ? Nous recevons des ordres d'un tas d'hommes morts ! C'est fou, c'est... »

(Les textes ci-dessus sont une transcription littérale réalisée par la BBC.)

« C'est assez, merci, Soames.

— Petite pute bolchevique !

— Et que préconisez-vous ?

— Oh, c'est simple, diffamation de ce personnage, assassinat dans la presse à sensation. En plus, bien sûr, d'une intervention de la police ! »

De toute évidence, Mick me tient pour responsable d'un tas de choses qui nous sont arrivées par la suite. Il disait que je parlais trop, que les propos que je tenais étaient dangereux. Bien sûr, j'étais assez déchaînée, mais on comprend aujourd'hui combien tout cela était stupide. Je ne risquais guère de faire exploser le tissu de la société à moi toute seule.

Dans une certaine mesure, les Stones représentaient bien une révolution libertaire, sous une forme beaucoup plus concrète que les Sex Pistols, dix ans plus tard. Mais leur rébellion était par trop désorganisée (« anarchie ! » telle que l'entendent ceux qui ne savent rien du mouvement social) pour avoir constitué une véritable menace.

Mais à quoi bon une révolution dans le style de la nôtre, où l'on transgresse un minimum de règles ? Ce qui tracassait les petits hommes en jaquette, c'était que l'on échappe à leur contrôle. En vrac, un hédonisme affiché, une sexualité débridée, la drogue, le mysticisme, la politique du « tout maintenant », des vêtements bizarres. Mais surtout, nous étions des gosses trop riches ! Sans le vouloir, nous avons, de façon totalement irréfléchie, brisé le statu quo. Les porte-étendards de la Croisade des Enfants, c'étaient les Rolling Stones.

Je ne sais pas ce qui a vraiment déclenché les opérations, mais les petits hommes ont passé un accord avec les *News of the World* et la police. Ils nous ont fait arrêter et nous ont traînés dans la boue grâce à la presse à scandale. Surtout moi. On avait décidé de me compromettre et on s'y employait avec une efficacité redoutable.

Mick m'a lu l'article qui a servi de déclencheur. C'était un dimanche matin, au début de février 1967. Nous prenions notre petit déjeuner au lit quand les journaux sont arrivés. Mick était intoxiqué à la presse : il lisait tout, de *l'Observer* au *Sun*. Nous feuilletions gaiement les journaux quand Mick est tombé sur l'article de *News of the World*. Il a piqué une terrible colère.

« Putain de merde ! a-t-il rugi en sautant du lit.

— Qu'est-ce qu'il y a, chéri ?

— Écoute-moi ça : “Jagger nous a déclaré : Je n’en utilise plus beaucoup [de LSD] maintenant que les fans s’y sont mis. Cela ternirait ma réputation. Je me rappelle la première fois où j’en ai pris. J’étais en tournée avec Bo Diddley et Little Richard. À l’époque où nous étions au Blases Club de Kensington, à Londres, Jagger a peut-être pris six comprimés de benzédrine. C’était impossible, sinon, de rester éveillé dans des endroits pareils... Plus tard, aux Blases, Jagger a montré à un copain et à deux filles un petit morceau de hasch (de la marijuana) et les a invités dans son appartement pour fumer un joint”. »

J’ai éclaté de rire.

« C’est Brian. Ils-t-ont confondu avec Brian. Il se promène toujours en racontant à tout le monde que c’est lui le chef des Rolling Stones. »

Mais je savais qu’il ne s’agissait pas d’une erreur malencontreuse. C’était une tactique délibérée pour vendre davantage de journaux. Le nom de Brian Jones n’avait tout simplement pas autant d’impact que celui de Mick Jagger. Néanmoins, l’article a déclenché pas mal de réactions, qui, pour Brian, n’étaient pas les premières. Pour lui cela a été le commencement de la fin : cet incident stupide et absurde a entraîné six mois d’horreur, failli briser le groupe et envoyé Mick et Keith en prison. La petite virée de Brian a été la goutte d’eau qui fit déborder le vase.

Dès le lendemain, Mick a contacté son avocat pour faire assigner en justice *News of the World*. Nous ignorions tout de ce qui allait se passer, même si nous n’étions pas très rassurés quand Mick a appelé son avocat. S’attaquer au pouvoir...

Personne, bien sûr, ne connaissait l’existence de cette assignation. Les seuls à être au courant étaient les membres de la direction de *News of the World*. Pas un seul communiqué à la presse. Et c’est bien cela qui a rendu tout le reste extrêmement suspect. Les *News of the World* ont de toute évidence appelé les petits hommes du MI-5 en disant : « Écoutez, il faut rabattre le caquet à ces jeunes gens. Voulez-vous nous aider ? »

Et les petits hommes ont dit : « Bien sûr, avec plaisir. »

Ils allaient évidemment nous piéger grâce à la drogue. Quand ? Très simple. Il suffisait de préparer cela avec la police du West Sussex et l’affaire était dans le sac. Leur coup de maître a été de faire venir David Schneiderman (alias David Britton, alias David Henry) du fin fond de la Californie avec toute une cargaison de LSD pour nous coincer.

Ils ont dû l’embarquer dans un avion, tellement il est arrivé rapidement. Dès que l’assignation a été lancée, il s’est présenté à l’appartement de Robert Fraser.

Robert nous a téléphoné en disant : « Nous avons un type ici, David

Schneiderman, un Amerloque qui arrive de Californie. Il a apporté des States un acide formidable. Cela s'appelle « White lightning » ou un autre nom aussi fabuleux, et il veut bien nous en filer un peu, mon vieux. »

J'ai répondu : « Génial ! Attends, Robert, j'ai une idée formidable. Pourquoi ne pas aller passer le week-end à Redlands tous ensemble ? Je téléphone à Keith et j'arrange ça. Comment s'appelle ton type déjà ?

— Schneiderman, David Schneiderman, le Roi de l'Acide. Il est arrivé par avion ce matin.

— Bon, ne le laisse pas filer ! »

Bing ! Voilà comment est arrivée cette « plus célèbre réception du Vingtième Siècle ». Tout était très organisé, comme toujours, en ce temps-là, quand on prenait de l'acide. Nous nous sommes procuré une fourgonnette, nous avons préparé notre itinéraire sur la carte. On voulait passer par des sites merveilleux. Le Cheval Blanc des Downs, l'Empreinte du Diable, Glastonbury. Stonehenge et Avebury étaient nos préférés. Des forêts, des endroits déments, des ruines.

11 février 1967. Le samedi soir, quand Mick et Keith ont eu terminé leur séance d'enregistrement aux studios d'Olympic, nous sommes partis pour Redlands, la maison de Keith dans le Sussex. Il y avait Christopher Gibbs, Michael Cooper, Robert Fraser et Mohammed, son serviteur marocain, ainsi que Nicky Kramer, un copain de Keith. Nicky Kramer était un loufoque charmant, un dingue de Kings Road qui suivait le mouvement. Plus Mick, Keith et moi-même. Et, naturellement, David Schneiderman. Très Côte Ouest : solennel et têtu. D'accord pour se camer, mais seulement avec un petit discours moral, zen version californienne.

« Ça, c'est le tao du diéthylamide de l'acide lysergique. Laisse-le te parler, laisse-le t'expliquer comment naviguer dans le cosmos. » Tout ça était un peu trop respectueux et prétentieux pour notre goût, mais c'était lui qui avait la camelote.

Le lendemain matin, au réveil, nous nous sommes levés pour prendre une tasse de thé et une tablette d'acide. David Schneiderman est arrivé vers neuf heures du matin avec le « sacrement ». Nous l'avons avalé et nous avons attendu que l'acide commence à faire son effet. J'ai été très malade, et Mick aussi je crois. L'acide était très fort. Je n'en ai plus jamais pris d'aussi fort.

C'était un trip test. Nous nous attendions à passer un bon moment et on prenait cela très à la légère. Nous étions un peu excités à l'idée du danger, nous ressentions un frisson à l'idée de passer dans une autre dimension. Nous nous connaissions tous très bien. Il n'y avait aucune tension entre nous. Brian et Anita

n'étaient pas là. Aucun problème *a priori*.

Mick est formidable quand il prend de l'acide. Très calme, tranquille, imperturbable. Keith et Mick se ressemblent beaucoup à cet égard. On sent combien ils sont proches. Dans ses trips, Mick laissait tomber ses airs adultes. Il se dépouillait de ses apparences, devenait plus ouvert, plus jeune d'esprit. Il était déjà terriblement jeune mais, dans la vie quotidienne, ses manières tenaient un peu tout le monde à distance. Sous l'effet de l'acide, il semblait plus naturel. Moins artificiel. À l'époque, il n'était pas aussi superficiel que maintenant, mais, contrairement pour nous, il se composait un personnage.

Pas Keith. Lui ne risquait pas d'occulter ses traits de caractère. Il était déjà très extériorisé. Avec l'acide, Keith fouille sa personnalité, mais ne change pas fondamentalement. Qu'il soit sous acide ou non, il a toujours le même comportement !

Personne n'a beaucoup parlé ce jour-là. Les bavardages s'étaient tus. L'acide était si fort, l'expérience si formidable qu'on ne pouvait pas exprimer grand-chose par des mots.

Sauf Michael Cooper. Il n'arrêtait pas de parler. Il resplendissait, il planait. De toute façon, selon moi, Michael laissait souvent s'exprimer son inconscient. Des commentaires hilarants surgissaient sans cesse. Il disait : « Nous voici tous réunis pour cette formidable aventure, c'est formidable, non ? Est-ce que ça n'est pas un peu trop beau ? Est-ce que ce n'est pas... euh... qu'est-ce que c'était donc ? Je ne sais plus ! » Personne ne savait mettre de l'ambiance comme lui.

Robert Fraser devenait un rien plus pétillant avec l'acide, mais il conservait à peu près son calme habituel. Personne d'entre nous n'aurait pu deviner à l'époque, même sous la menace, pourquoi il restait si détendu devant ce déferlement de vitalité. Plus tard nous avons découvert qu'il se shootait aussi à l'héroïne. Nous ignorions tout à l'époque. Il était donc beaucoup plus réservé que nous. Une sorte d'apocalypse vue à travers une vitre épaisse.

Christopher était merveilleux. Christopher et Nick sont des Lions et sous l'acide, c'est d'autant plus évident. Ils sont magnifiques, un peu hautains, très drôles et très gais.

C'est ce trip (sans parler de ses conséquences) qui a vraiment lié Mick et Keith. Ils se sont retrouvés tous les deux en phase et ont commencé à se voir sous un jour beaucoup plus sympathique. Ensuite, pendant des années, ils sont devenus cette entité inséparable, les Glimmer Twins. Cela a été indispensable pour que les Stones passent à l'étape supérieure. Le groupe ne pouvait rester plus longtemps à son niveau médiocre. C'était l'un des credo d'Andrew : un groupe doit se réinventer tous les cinq ans. Pendant ce trip et d'autres, par la suite, Mick

et Keith ont vu Jumpin'Jack Flash, Midnight Rambler, Brown Sugar... Les nouveaux personnages qui allaient peupler leurs albums pour les cinq années à venir.

Nous devions aller visiter la maison d'Edward James, une folie surréaliste des années 30. Edward James était un milliardaire, un grand mécène des surréalistes et un petit garçon gâté. Mais il avait une vieille maison merveilleuse avec, entre autres, une lingerie sculptée en surplomb et des tapis surréalistes insensés.

Sans plus attendre, nous sommes partis pour cette fantastique demeure. Mais quand nous sommes arrivés, la grille était fermée et nous n'avons pas pu entrer. Nous avons passé presque toute la journée à rouler dans la fourgonnette. Quoi qu'il en soit, nous étions dans la campagne et nous trouvions cela magnifique. Mais passer la journée en fourgonnette, il faut bien le dire, ce n'était pas terrible. Encore un de ces grands projets qui ont tourné en eau de boudin avec l'acide. On part pour faire un truc super et puis la réalité surgit. (Et la leçon cosmique est là !) Alors on passe son temps à hésiter. D'un côté, on se dit que c'est génial de passer la journée dans une putain de fourgonnette, d'un autre, il en faudrait très peu pour qu'on devienne fous.

Nous sommes finalement arrivés sur la plage avec soulagement : nous nous sommes extasiés sur tout : les mouettes, les coquillages, les vagues, les crabes et les traces laissées par la mer sur le sable. Mon Dieu ! Que c'était beau (et comme cela faisait du bien). Nous étions comme une bande de gosses qui vont passer la journée au bord de la mer. De toute façon, j'ai toujours su m'amuser. En silence ou bruyamment, selon les circonstances. C'était une vraie balade de garçons et j'avais envie d'en être un. Je me suis toujours vantée de pouvoir perdre ma féminité quand j'en ai envie ! Je suis sûre que je tiens cela de mon père et de mon éducation dans la communauté de Brazier's. À cause de la pensée de groupe et des idées de mon père, j'ai appris très vite à être en phase avec les gens.

Puis nous sommes revenus à Redlands. Après toute une journée passée dehors, nous étions crottés, fatigués, poisseux de sueur à cause du trajet en fourgonnette et toujours sous l'acide. La descente se passait bien dans ce groupe. Pas de délire ni d'implosion ni de drames. Quand on prend de l'acide, et qu'on rentre à la maison après avoir été dehors toute la journée, les gens peuvent se renfermer sur eux-mêmes, devenir paranoïaques, coincés ou déprimés. Cela n'a pas été le cas. Ils se sont contentés tous de se changer et de revêtir d'autres tenues fabuleuses.

Mes vêtements étaient maculés de sable, de boue, j'avais des brindilles dans

les cheveux. L'état de délabrement habituel après un trip dans la campagne. Celui-là avait été si intense que j'ai été très soulagée quand nous sommes redescendus. Je suis allée prendre un bain. J'étais la seule à ne pas avoir apporté de vêtements de rechange et je m'en suis tirée en me drapant dans une somptueuse couverture de fourrure. Très grande : près de deux mètres sur trois. De quoi couvrir le sol d'une petite pièce.

Nous étions tous d'excellente humeur. Nous redescendions tout doucement du moment le plus intense. C'était le soir, il devait être six ou sept heures : il faisait nuit dehors. En fait, compte tenu des circonstances, on avait réussi à éviter les psychodrames. Jusqu'au moment où les flics ont débarqué. Tout d'un coup, nous nous sommes trouvés en plein mélo. D'abord nous avons cru que ces étranges créatures qui rôdaient dehors sortaient tout droit de nos esprits malades, qui les faisaient jaillir de notre imagination !

J'ai eu l'absurde idée de dire à tout le monde de garder le silence. « Si nous ne faisons pas de bruit, ils vont s'en aller. » Une réaction typique de Marianne ! On se cache et les choses disparaissent. Cette fois, malheureusement, ça n'a pas marché.

Dès l'instant où nous les avons laissés entrer, ils ont commencé par nous séparer en deux groupes, ou plutôt trois. D'un côté Christopher Gibbs et Robert Fraser, les Vieux Étoniens qu'on traitait avec le plus grand respect. D'un autre les Rolling Stones, Michael Cooper, Nicky Kramer et le domestique, qui avaient droit au plus pur mépris. Et puis il y avait la femme. La pire de toutes dans une pièce pleine d'hommes, nue sous une couverture de fourrure. La putain. Miss X.

Comme j'étais la seule femme présente, ils ont inventé cette histoire ridicule de FEMME À DEMI NUE SURPRISE DANS UNE DROGUE-PARTY. C'est ce qui a fait le plus de scandale au procès ! Cela a même été une des pièces à conviction. Évidemment, le trip n'avait rien de sexuel. J'étais là « un garçon comme les autres ». Jusqu'au moment où les flics sont arrivés, je suis sûre que personne n'avait remarqué que j'étais nue sous ma fourrure. Ils n'y pensaient pas. Robert et Christopher étaient homosexuels (Nicky Kramer peut-être aussi) et de toute façon ma sexualité ne gênait personne. Mais, j'en suis sûre, Eux, les petits hommes, ne pouvaient comprendre.

Quand les flics ont débarqué, le plus choquant c'est que nous nous sentions au chaud et à l'abri. Leur intrusion à la fin d'un trip merveilleux était horrible. L'horreur (surtout pour Eux), c'était que nous n'arrivions pas à les prendre au sérieux. Ce qui d'ailleurs ne nous a pas valu la sympathie de la police. Ces gens-là n'ont pas l'habitude qu'on se moque d'eux et ils n'appréciaient pas du tout.

Ils se sont mis à nous fouiller et à chercher des pièces à conviction. Ils

s'acharnaient à ramasser des bâtons d'encens et des savonnettes d'hôtel. Puis ils sont tombés sur ma veste de velours vert, avec les quatre comprimés d'amphétamine dans la poche. Quand ils ont demandé à qui appartenaient ces produits, Mick très galamment a dit que c'était à lui.

La personne la plus suspecte de l'assistance n'a même pas été fouillée. David Schneiderman avait une valise bourrée de drogue. Et laissez-moi vous dire qu'à l'intérieur ça n'était pas triste : des paquets de diverses tailles, tous enveloppés dans du papier d'aluminium. La valise classique du trafiquant comme on en voit dans tous les films policiers, et ils ne l'ont même pas examinée ! Schneiderman a déclaré que les paquets contenaient de la pellicule photo, qui serait voilée si on l'exposait à la lumière !

Avec le recul, nous avons compris que Schneiderman nous avait tendu un piège. À l'époque, cette histoire de conspiration contre nous ressemblait aux classiques divagations de hippies paranoïaques et camés. Mais si on lit les révélations récentes sur ce que mijotait le MI-5 à cette époque, l'histoire n'a finalement pas l'air tirée par les cheveux. Juste après, Schneiderman a disparu dans la nature. (À mon avis, on lui a fait quitter précipitamment le pays.)

Il est toujours vivant, je l'ai vu il y a environ cinq ans à Los Angeles. Il a complètement perdu la boule. Je crois que c'est l'affaire de Redlands qui l'a fait dérailler. Quand on se dégingue de cette manière, c'est en général qu'on a quelque chose sur la conscience. Il avait manifestement été utilisé par les petits hommes en redingote et leurs copains de Washington. Je suis fermement convaincue qu'ils étaient tous de mèche.

C'est au cours de cette descente de police qu'ils ont trouvé de l'héroïne sur Robert. Il avait vingt-quatre cachets d'héroïne pharmaceutique dans une ravissante petite boîte. La police nous a tous fouillés mais, comme lui faisait très gentleman, ils se montraient d'une incroyable déférence à son égard. Robert faisait de son mieux pour les intimider en prenant un ton de garde royal : « Allons, voyons. Vous ne pouvez pas faire une chose pareille. » Et bien sûr, les flics, en bons fonctionnaires respectueux, lui répondaient : « Oh, monsieur, ne vous inquiétez pas. Nous sommes vraiment désolés. » Robert a expliqué à un flic que ces cachets étaient destinés à soigner son diabète. Il avait presque gagné la partie quand le flic, en se confondant en excuses, lui a demandé s'il pouvait lui aussi en prendre un, « Juste un, monsieur, c'est une formalité, vous comprenez ».

Et puis il y a eu la grande scène comique dans l'escalier, quand la femme policier a voulu me fouiller. J'ai laissé tomber la couverture de fourrure une seconde. Un geste non pas lascif, juste rapide et gracieux, presque une révérence, pour bien montrer que je n'avais pas de vêtement sur moi. Je trouvais cela

extrêmement drôle. Cette femme voulait m’emmener à l’étage pour me fouiller, mais je ne portais rien d’autre que la couverture en fourrure. Quel grand moment ! J’étais dans l’escalier, entourée de mes meilleurs amis, Christopher, Robert, Mick, Keith, tous ces gens que j’adorais, avec douze flics dont une femme. J’ai dû vouloir me montrer théâtrale. C’était plus fort que moi. J’ai toujours été une exhibitionniste incorrigible. Par la suite, j’ai appris à canaliser cette tendance-là en me produisant sur scène mais, en ce temps-là, je n’avais pas résolu ce problème. Ce qui était hilarant, c’était le fossé entre, d’un côté, nous autres sous acide et de l’autre, les flics et leurs blocs-notes. J’ai moins ri ensuite. On me l’a fait payer très cher.

Les fouilles étant terminées, la tension telle qu’on avait l’impression que la pièce était vide d’oxygène. Nous n’aurions pu supporter cet exténuant suspens plus longtemps si Keith n’avait pas mis sur le tourne-disque *Rainy Day Women Numbers 12 and 35* de Dylan (« *Everybody Must Get Stoned* »). Là-dessus, nous avons tous éclaté de rire. Ça a détendu l’atmosphère. Cela a rendu les flics fous de rage, cela nous a aidés à supporter notre triste situation.

Keith se roulait sur le tapis en riant. Nous prenions un air superbe et dédaigneux devant les policiers. Le mépris était réciproque. Il n’existe personne au monde de plus moral qu’un flic. J’ai ressenti cela à chaque fois que j’ai été arrêtée. Ils sont incroyablement méprisants. Nous étions censés être contrits et repentants. Nous devons tirer les leçons de notre mauvaise conduite. Malheureusement pour eux, ces leçons ne m’ont toujours rien apporté ! En tout cas, pas au sens où ils l’entendent.

Les flics ont emporté des objets comme pièces à conviction. En partant, ils ont dit à Keith : « Si ce sont des objets de contrebande, c’est vous qui serez responsable. » Il a répondu : « C’est ça. Vous allez tout me mettre sur le dos. » Mais sinon, ils n’ont guère parlé. Nous étions hébétés et hilares : tout nous paraissait insensé.

Nous planions encore, et les flics nous semblaient bizarres, comme des créatures étranges venues d’une autre planète, avec leurs gros godillots et leurs grands discours. Ils étaient tous très grands, gros, avec des joues roses et nous, nous étions petits, menus, différents. Ils appartenaient à une espèce, nous à une autre, comme deux races dans *La Machine à explorer le temps* de H.G. Wells : ceux qui vivent sous la terre et ceux qui vivent au-dessus. Eux aussi avaient la même impression. Ils ne considéraient pas que nous appartenions à la race humaine. Voilà pourquoi cette opération a été déclenchée. Que ce soient les petits hommes de Whitehall ou les sergents de ville du West Sussex, tous nous considéraient comme des mutants. Et ils n’avaient pas tort.

Aftermath

Mick et moi étions comme deux enfants qui apprenaient peu à peu à se connaître, quand cette violente tempête a surgi du néant et nous a engloutis. L'histoire a duré plus d'un an. Les comprimés restés dans la veste de Mick que je portais ce jour-là marquent le début de notre relation. Je me les étais procurés en Italie lors de notre premier voyage ensemble, Mick et moi. Nous avons connu près de deux ans d'innocence et de bonheur avant la descente de police à Redlands.

Après cela, les choses se sont un peu calmées. Les *News of the World*, avec leur discrétion coutumière, ont sorti un grand article – sans mentionner aucun nom – intitulé « La Brigade des Stups fait une descente dans une Soirée de Pop Stars ». Mais sinon, nous n'avons pas eu vent de ce qui allait se passer, jusqu'au moment où la justice s'est mise en marche.

Finalement Mick, Keith et Robert Fraser ont été inculpés. À l'audience du 10 mai, ils ont tous les trois été renvoyés devant le tribunal du West Sussex pour la session de juin. On les a libérés contre une caution de 100 livres.

À ce moment-là, j'étais encore optimiste, insouciant, du genre à penser : « Qu'ils aillent tous se faire foutre ! » Mais après le premier entretien avec notre avocat, maître Michael Havers, j'ai commencé à me rendre vaguement compte de la situation. Mick tenait à me laisser en dehors de tout cela, il ne voulait pas que je sois obligée de témoigner. En fait, il avait peur que je n'en dise trop. Mick avait toujours l'impression que je ne savais pas tenir ma langue.

Le seul qui mesurait la situation, selon moi, c'était Michael Havers. Une fois, je suis intervenue dans une discussion en disant : « Mais ce sont *mes* comprimés ! Pourquoi ne pas tout simplement aller à la barre pour dire qu'ils sont à moi ? J'irai. J'assumerai mes responsabilités. »

Mick et Havers ont pris un air consterné. Havers était horrifié.

Il n'a pas voulu en entendre parler. « Non, non, non. Pas question ! Je refuse de vous exposer à cela. Vous ne tiendriez pas le coup. Ils vous détruiraient. »

Finalement, ils m'ont quand même détruite. Le pire, c'est que j'ai fini par tenir le rôle de la victime passive. J'étais vexée d'être exclue du procès. J'avais

le sentiment que j'aurais pu m'en tirer brillamment. En tout cas, je regrette de ne pas avoir essayé. Au moins j'aurais pu me défendre. (En fait, personne n'a pris ma défense.) Quel qu'ait été le résultat, je me serais sentie mieux si j'avais participé à ce procès. J'aurais pu leur dire ma façon de penser à ces juges.

Évidemment, ils ont tout fait pour me tenir à l'écart. On ne m'a même pas laissée témoigner ! Encore moins assumer des responsabilités. La femme, vous comprenez, n'a pas son mot à dire. Bien sûr, j'aurais risqué la prison, mais mon nom n'aurait pas été sali. Au lieu de jouer les Jeanne d'Arc, la ridicule image d'une petite amie de rock star m'a collé à la peau pendant des années. Et, pis encore, celle de victime innocente des grandes méchantes rock stars !

L'une des objections de Havers, c'était que mon témoignage ne serait pas crédible. La justice aurait cru que j'essayais de couvrir mes amis. De toute manière, le processus de diabolisation de Mick était allé trop loin. Dans cette invraisemblable histoire concoctée sur nous, Mick apparaissait comme un affreux maniaque dépravé et moi comme l'innocente des romans de Dickens, prise dans les griffes du monstre. Ces images étaient ridicules, mais elles sont restées ancrées dans les esprits.

Michael Havers a décidé de séparer les affaires de Mick et de Keith de celle de Robert Fraser. À son avis, s'ils étaient jugés ensemble, cela aggraverait le cas de Mick et de Keith. Robert avait été arrêté pour détention d'héroïne, une drogue dure, alors que les comprimés de Mick étaient commercialisés (en Italie, du moins). C'étaient des cachets contre le mal de mer vendus sans ordonnance qui ne contenaient qu'une dose infime d'amphétamines.

Les procès se sont déroulés entre le 27 et le 29 juin. Robert et Mick ont été jugés et condamnés le premier jour, Robert pour détention d'héroïne, Mick pour les quatre comprimés contenant des amphétamines. Tous deux ont été envoyés à la prison de Lewes pour attendre le verdict. Les deux jours suivants ont été consacrés au procès de Keith.

Je n'ai pas assisté au procès le premier jour. J'étais dans la maison de Steve Marriott, avec Nicholas et mon amie Saida. J'aurais aimé disparaître. Tout cela me terrorisait, et je me sentais abandonnée. Personne ne s'était soucié de ce que je ressentais. Ils étaient trop pris ! Ils étaient en prison ! Ils passaient en jugement ! Or, je ne supporte pas de ne rien faire, de rester à attendre près du téléphone. J'ai donc appelé Saida pour lui décrire mes sentiments et elle a répondu : « Oh, tu m'ennuies. Viens donc à Richmond prendre un peu de LSD et passer le week-end avec Steve Marriott. » Ensuite, j'ai regagné ma chambre solitaire, au dernier étage de Harley House, pour attendre la suite des

événements.

Je suis allée chez Steve Marriott uniquement pour me cacher. Il n'y avait rien entre lui et moi. Ce n'était pas le moment. De toute façon, personne n'aurait osé nous approcher, ma belle amie indienne et moi : Saida était très impressionnante.

Nous avons pris de l'acide avec les trois hommes : Steve Marriott, Ronnie Lane, Ian McLagan. Ils étaient toujours ensemble, ces types. Je crois qu'ils n'avaient même pas de petites amies. Nous passions d'un trip à l'autre. Il se passait des choses insensées : des gens se transformaient en grenouilles dans la salle de bains et puis revenaient vous raconter leurs aventures ponctuées de détails épiques. Le pire, c'était que pendant ce temps Mick était au tribunal, à subir humiliation sur humiliation. Je ne pouvais pas supporter cette situation, c'est pourquoi j'ai voulu m'échapper.

Mais au milieu du week-end, Mick a dû dire : « Où est Marianne ? Pourquoi n'est-elle pas en train de pleurer devant la prison ? » On a dépêché Tom Keylock pour me retrouver. Ce jour-là Tom a dû souffrir car, quand je me cache, ce n'est pas évident de remettre la main sur moi. Mais il a fini par retrouver ma trace et m'a tirée de ma cachette. Il ne m'a même pas laissé le temps de m'habiller correctement. Et je suis partie pour West Wittering défoncée, sans soutien-gorge, chaussée d'escarpins à talons aiguilles, vêtue d'un jean et d'une chemise de Mick. J'ai juste eu le temps de faire mes adieux à Saida.

Pendant tout le trajet jusqu'à Redlands, il n'a pas arrêté de me dire : « Tu sais comment j'ai réussi à te trouver ? J'ai arraché ton adresse à ta petite copine Saida. Elle pleurait et elle tremblait à l'idée de dire où tu étais, mais quand je lui ai expliqué que c'était une affaire de la plus haute importance, sécurité nationale... » Tom faisait preuve d'une pruderie digne de la petite bourgeoisie britannique. Il était au courant d'innombrables épisodes scabreux impliquant Brian, Mick et Keith, mais mon attitude le scandalisait.

Tom m'a déposée à Redlands, où se trouvaient Keith et Michael Cooper. Un vrai petit soldat, ce Keith. Il se soumettait à son destin. Il aimait le côté romanesque de toute cette histoire. La fuite de Billy the Kid. Il n'était pas encore en prison. À ce moment-là, seuls Mick et Robert étaient incarcérés. Je ne savais pas très bien quelle attitude adopter. Michael Cooper ne voulait qu'une chose : la photo de Mick et de Robert menottes aux mains. Il a réussi.

Les images de toute cette période surgissent comme des flashes. Je n'ai pas de souvenir continu. Je me souviens des visites à Mick et à Robert, je revois Keith arpenter la maison sans dire un mot.

Le soir où je suis arrivée à Redlands, Michael et moi avons fini par coucher

dans le même lit. Comme deux chiens par une nuit d'hiver. Nous étions seuls et désespérés. Nous avions l'impression de nous secourir mutuellement.

Michael Cooper a été un ami merveilleux. Nous étions très proches. Une époque bizarre. Pendant toute cette histoire, j'étais dans le brouillard. En tout cas, j'avais besoin d'un protecteur.

À Redlands, nous nous efforcions de garder le moral. Je n'y parvenais que grâce à l'acide. Nous nous efforcions tous de prendre tout cela à la légère. C'est à ce moment-là que Michael a pris la photo de moi, me montrant avec un grand sourire en train de désigner le gros titre à la une des *News of the World*. Je n'avais toujours pas compris. D'ailleurs, nous considérions ces foutaises comme agaçantes, rien de plus. Jusqu'au moment du verdict, nous avons trouvé tout cela ridicule. Quelle stupidité ! Nous avons été punis pour tout : parce que nous étions différents, que nous nous amusions, que nous étions jeunes.

Mick et Robert étaient en prison. Maintenant, on a oublié, parce que, finalement, la condamnation de Mick a été annulée. Mais pendant un long et terrible moment, on a cru que toute cette histoire allait les détruire. Pourquoi ? Pour avoir pris du LSD et avoir regardé Dieu en face. Rien de plus.

Keith m'a conduit à la prison où Mick partageait sa cellule avec Robert. Ce dernier s'était résigné et acceptait son sort, mais pas Mick. Je ne l'avais jamais vu dans cet état : il était désespéré. Jamais, même dans ses cauchemars les plus fous, il n'avait pensé qu'une chose pareille lui arriverait. C'était un brutal retour à la réalité. Il n'arrivait pas à s'y faire.

Il était assis dans sa cellule à pleurnicher et à se tordre les mains en disant : « Qu'est-ce que je vais faire ? Bon sang, qu'est-ce que je vais faire ? »

Il a éclaté en sanglots, incapable de se contrôler. À ce moment-là, j'ai craqué. Je n'ai pas supporté des émotions aussi violentes. Le désespoir de Mick me restait sur l'estomac et je dois dire, à ma grande honte, que je ne me suis pas montrée très compatissante.

« Bon Dieu, Mick, reprends-toi ! ai-je dit pour le faire réagir. Qu'est-ce que vont penser de toi les flics, en te voyant effondré ? Tu ne fais que conforter l'idée qu'ils ont de toi. Ils vont penser que tu n'es qu'une pop star gâtée et sans courage. »

Là-dessus, il a failli exploser, mais il s'est immédiatement arrêté de pleurer. Je ne crois pas qu'il me connaissait sous ce jour. Je venais de révéler mon côté dur. Mais c'était la dernière chose à faire. J'aurais dû être touchée qu'il se laisse aller comme ça. En fait, il faisait un grand geste en se montrant vulnérable devant moi. Inutile de préciser que plus jamais il n'a recommencé. Rien ne peut exprimer mon regret de m'être comportée de cette manière. Il avait un élan de

sincérité, et tout ce que j'ai trouvé à dire ça a été : « Redresse la barre, bon sang !

Le conseil, venant d'un homme, aurait pu porter ses fruits. Mais, de ma part, il était déplacé. J'ai du mal à imaginer cela, mais je crois que c'est très humiliant qu'une femme vous traite de la sorte. Comme si j'étais devenue sa mère. Cela ne se fait absolument pas.

Ma réaction s'expliquait en partie par mon désarroi. Je supportais très mal de voir Mick en prison, mais j'étais impuissante. Je lui ai dit la même chose qu'à n'importe qui d'autre dans une telle situation. Avec une grande douceur, je lui ai déclaré : « Chéri, pourquoi ne profites-tu pas de cette expérience ?

— En profiter ? Comment ça, en profiter ?

— Écris une chanson là-dessus, chéri.

— Qu'est-ce que tu crois : que je vais te pondre la *Ballade de la geôle de Reading* ?

— Oh, chéri, pense à tous ces chanteurs de blues que tu aimes tant. Toi aussi, tu peux écrire du blues.

— Putain, Marianne ! Je n'ai vraiment pas la tête à ça. J'ai l'esprit en marmelade. Je ne peux penser qu'à une chose, c'est que je suis dans ce putain de trou. J'ai envie d'en sortir et d'oublier ce cauchemar. »

Alors que Keith adorait se sentir hors la loi, comme un héros de roman, Mick était désespéré. Il ne voyait pas la gloire de sa situation.

Il a quand même écrit des chansons. Des blues sombres, romanesques, planants. On les retrouve tous dans *Satanic Majesties*.

Cette sordide histoire avait quand même ses bons côtés : Mick et Keith ont étalé leur élégance. Sans le procès, Keith n'aurait jamais mis de costume : sa tenue de tous les jours, c'étaient un jean et un blouson de cuir. Il était superbe, merveilleux. Il portait des costumes noirs ou gris, et Mick, des couleurs vives.

La presse était obsédée par les détails concernant Mick. Quel repas il s'était fait envoyer au tribunal depuis un restaurant voisin. Quels livres et quels magazines je lui avais apportés (des ouvrages sur le Tibet et sur l'art moderne). La marque de ses cigarettes. Ils n'auraient pas agi différemment avec le duc de Windsor. Ils décrivaient leurs toilettes sur des pages entières. Mais ils n'étaient jamais d'accord sur les couleurs. Par exemple, une veste variait du bleu canard au vert jade en déclinant toutes les nuances. Chaque jour, nous avions droit dans la presse à une véritable chronique de mode sur la tenue arborée par les deux dandys assis au banc des accusés.

« M^r Richards a comparu aujourd'hui devant le tribunal dans un costume de soie noir avec une cravate blanche. M^r Jagger portait un costume de velours vert

et une chemise rose à jabot. » Tous commençaient de cette façon.

Aussi frivole que tout cela puisse paraître, en fait, leurs manières de dandy ont contribué à retourner l'opinion en leur faveur. Habillés avec autant de raffinement, ils avaient plutôt l'air de fragiles aristocrates houspillés par des flics brutaux que de ces sinistres individus que l'accusation s'efforçait de décrire au tribunal. Ils sont passés pour des personnages romantiques. En Angleterre on a toujours affectionné ce genre de bravoure élégante : Sir Walter Raleigh devant le billot, Francis Drake jouant aux boules avant d'aller combattre l'invincible Armada.

Ces fabuleuses toilettes constituaient pour Mick et pour Keith une merveilleuse cuirasse et j'aurais dû suivre leur exemple. Avec le recul, je me rends compte que j'aurais pu me reprendre un peu, avant de me jeter dans la mêlée. Si j'avais réfléchi un tant soit peu, je serais rentrée à Harley House, j'aurais pris un bain chaud, je me serais coiffée, j'aurais passé un élégant tailleur, mis des bas et des talons hauts – le grand jeu – et, habillée de cette manière, je serais allée à Redlands, au lieu d'arborer ma tenue hippie négligée. La presse et le tribunal ont vu dans mes vêtements un manque de respect. Et même si ce n'était pas délibéré, cela avait le don de les exaspérer.

Dans ma précipitation, je n'ai pas pensé un seul instant à *l'image* que je risquais de donner. Pourtant, les photos de moi à cette époque illustrent bien à quel point mon attitude n'était pas préméditée. Je n'impressionnais personne, en petite créature aux longs cheveux blonds, toute maigre et l'air perdue.

Avant l'épisode de Redlands, Keith avait toujours été éclipsé par Mick et par Brian, mais son attitude provocante à la barre a fait de lui un véritable héros populaire. La légende de Keith a débuté à ce moment-là, quand on l'a élevé au rang de symbole de débauche et de satanisme. Le plus étonnant, c'est que par la suite il a collé à cette image. Le suppôt de Satan avec des bagues à tête de mort et toute l'imagerie diabolique. Il a retourné l'histoire à son avantage.

Le procès était à la fois ennuyeux et terrifiant. C'était horrible de voir l'épuisant et inexorable pouvoir de l'État lentement broyer ces hommes dans son énorme mâchoire.

Des scènes dignes des feuilletons les plus mélos se succédaient : on nous décrivait comme des « Cromwell chez les hippies ». Et on s'attendait à nous voir souscrire à ces absurdités.

Le sergent Rosemary Slade : « La femme était d'humeur joyeuse et dans un état de vague indifférence. »

Malcolm Morris (le procureur) : « Elle était impassible et semblait trouver la

situation amusante. »

Voilà leur version des faits : un groupe de rock stars dissolues entraîne une innocente jeune fille dans une villa perdue. Après lui avoir fait avaler de nombreuses drogues, ils abusent d'elle et se livrent à diverses pratiques sexuelles, notamment avec une barre de chocolat Mars.

C'est Mick qui m'a parlé pour la première fois de la barre Mars, peu après le procès. Il m'a dit : « Tu sais, à Wormwood Scrubs, on raconte que quand les flics sont arrivés, ils m'ont surpris en train de lécher une barre de chocolat que tu t'étais enfoncée dans la chatte. »

Sur le moment, j'ai ri, mais par la suite, quand cette histoire idiote a commencé à faire partie du folklore britannique, j'ai trouvé cela nettement moins drôle.

L'idée de la barre de Mars a permis de nous diaboliser. Ils dépassaient les bornes, en déformant les faits à ce point. Mick occupé à me manger une barre de chocolat dans le vagin, et puis quoi encore ? C'était bien trop pervers pour qu'aucun de nous en ait eu l'idée. C'est un fantasme de vieillard lubrique, de vieux cochon qui va chez une dominatrice pour se faire fouetter tous les jeudis après-midi. La conception que peut avoir un flic de ce que l'on fait sous l'acide !

J'avais l'impression de regarder un film porno basé sur ma vie ! J'ai fini par être très détachée. J'étais en état de choc. Cela se voit sur les photographies de l'époque. J'ai toujours l'air abrutie. Comme si je cherchais à dire : je n'arrive pas à y croire !

Il y a eu un moment génial au cours du procès de Keith, un merveilleux échange verbal entre lui et le procureur, un magistrat très collet monté du nom de Mr Morris.

Mr Morris : « Seriez-vous d'accord pour affirmer que, dans des circonstances normales, on s'attendrait à voir une jeune femme embarrassée d'être toute nue devant plusieurs hommes ? »

Keith : « Pas du tout. Nous ne sommes pas des vieillards et nous ne nous embarrassons pas de morale mesquine... elle était montée prendre un bain. »

Mr Morris : « Avez-vous été surpris de la voir redescendre devant dix officiers de police en n'ayant toujours pour seul vêtement qu'une couverture ? »

Keith : « Il m'a semblé que la couverture était assez grande pour que trois femmes puissent se draper dedans. »

Mr Morris : « Je ne parlais pas d'inconvenance, mais de gêne. »

Keith : « Il lui faut plus que cela pour se sentir gênée. Moi aussi. »

Il a fallu cinq minutes au jury pour reconnaître Keith coupable : une minute

de moins qu'il n'en avait mis à condamner Mick. Quand on a rendu le verdict, le 29 juin, Mick s'est vu infliger une peine de trois mois. Keith a été condamné en vertu d'une loi diabolique, pour avoir permis la consommation de drogues sous son toit. Il a écopé d'une peine d'un an. Robert a été très sévèrement condamné : six mois ferme, sentence assaisonnée de quelques remarques inutilement blessantes du juge et de violentes attaques dans la presse.

À mesure du déroulement du procès, nous nous doutions que Robert allait trinquer. Vingt-quatre cachets d'héroïne, c'était sérieux. Une fois sorti de prison, il n'a plus jamais été le même. Il avait beaucoup souffert. Il est sorti avec la rage au cœur, mais il l'a tout entière tournée contre lui. Pendant qu'il était en prison, il a perdu sa galerie. Quinze ans plus tard, il a été l'une des premières victimes du sida en Grande-Bretagne. Rester en vie ne suffit pas. On doit toujours empêcher les gens de vous rendre amers. Sinon ils triomphent de vous. Pauvre Robert, il me manque terriblement.

Quand Brian a été arrêté j'ai enfin compris qu'il s'agissait d'une conspiration. On l'a arrêté le jour où Mick et Keith sont sortis de prison, à la clôture du procès. Ils ne cherchaient même plus à être crédibles. Tout avait été soigneusement préparé, cela sautait aux yeux. On voulait visiblement faire croire que Mick et Keith étaient complices. Encore un Rolling Stone pris avec de la drogue, quels dégénérés, tout de même !

L'arrestation de Brian fut l'œuvre de l'abominable inspecteur Norman Pilcher (« the semolina Pilcher » [la semoule Pilcher] dont parle John Lennon dans *I Am The Walrus*). Un ripou qui essayait de se faire un nom. Plus tard, il nous a arrêtés, Mick et moi, à plusieurs reprises, et il s'en est également pris à John Lennon. Sans doute un fan, à sa manière. J'ai été ravie quand, au début des années 70, il a été coffré pour corruption. Voilà le genre de types qu'on lançait à nos trouses : des tripatouilleurs de preuves. Il était très fort, le salaud !

Ce soir-là, nous sommes tous allés à l'hôtel Hilton pour nous détendre un peu, avec Mick et Keith, bien sûr, ainsi que Allen Klein et son neveu, Ronnie Schneider. Pendant que nous bavardions, je jouais avec le fermoir d'une magnifique boîte à bijoux en marqueterie. Or, ce ravissant petit coffret avait un double fond. Tout d'un coup, le double fond s'est ouvert et une boulette de hasch en est tombée. Cela n'arrive qu'à moi des choses pareilles. C'était ma cachette...

Allen s'est tu et a examiné la petite boule brune. Il ignorait absolument de quoi il s'agissait.

« Qu'est-ce que c'est ? a-t-il demandé, d'un ton un peu dégoûté.

— Pas ce que tu crois, Allen. C'est du hasch.

— Du hasch, du haschisch ? a répliqué Allen, furieux. Mais où as-tu la tête,

Marianne ? On a tout juste réussi à faire sortir Mick et Keith de prison, Brian vient d'être arrêté et tu te balades en fumant du haschisch ?

— Je vais pas le jeter quand même ? C'est de la bonne camelote », ai-je rétorqué, moi aussi furieuse.

D'un geste rageur, il a pris le hasch, l'a jeté dans les toilettes et a tiré la chasse d'eau. Ensuite, il a pris mon beau petit coffret et l'a lancé par la fenêtre du balcon de sa chambre d'hôtel, au quarante et unième étage. Puis il est revenu vers nous, impassible, et a repris la conversation là où il l'avait laissée. J'avais le souffle coupé.

Toute cette histoire se résumait à de la persécution, et Andrew Oldham l'a bien vu. Lui aussi était recherché, et il était terrifié. En fait, il est resté à l'étranger jusqu'à ce que toute l'affaire soit tassée : c'est une des causes de la rupture irrémédiable entre Andrew et les Stones. Mick et Keith ont eu l'impression d'avoir été abandonnés.

Nous étions tous inquiets. À chaque coin de rue, nous attendait un ennemi mystérieux et menaçant. Comme dans les profondes ténèbres de *Satanic Majesties*, nous avions l'impression d'avoir été ensorcelés.

À l'heure la plus sombre, a paru dans le *Times* l'éditorial de Rees-Mogg intitulé « À quoi bon maintenir sous l'eau la tête d'un noyé ? ». Brusquement l'opinion a commencé à considérer les Stones comme des victimes.

L'éditorial de Rees expliquait, en substance, que Mick et Keith étaient persécutés et que le dossier contre eux était si mince qu'il y avait là de quoi remettre en question tout le système judiciaire britannique. Cette protestation émanant de la presse de l'Establishment a tout changé. Du jour au lendemain, les Stones ont été considérés comme des boucs émissaires. Mais jusqu'à ce moment-là, le pouvoir s'en était donné à cœur joie avec eux.

Le premier week-end de Mick, à sa sortie de prison, fin juin, je l'ai emmené, ainsi que Michael Cooper et Adam, le fils de Michael, à Brazier's, l'école de mon père. C'était le seul endroit où nous serions tranquilles, ai-je pensé. Il nous fallait du calme. Un endroit retiré où la presse ne pourrait pas nous trouver.

Nous avons passé là un moment merveilleux. C'était évidemment très bizarre. Mon père est vraiment excentrique, la cuisine était épouvantable (et Mick très difficile sur ce point). Brazier's était le paradis des originaux. On y rencontrait des petits groupes de gens assis autour d'une table. Quelqu'un demandait : « Par quoi as-tu été touché aujourd'hui, Nigel ? » Et Nigel répondait quelque chose comme : « J'ai vu un tracteur ! » Mes demi-frères, les jumeaux issus du second mariage de Glynn, terminaient chacun les phrases de l'autre comme les personnages d'une pièce de Tom Stoppard.

J'ai emmené Mick et Michael visiter les greniers et les remparts où je jouais quand j'étais enfant. Je voulais montrer à Mick d'où je sortais.

Brazier's est un endroit extraordinaire, superbe. Il y avait de quoi s'extasier, on ne s'en est pas privés !

Mick était abasourdi par l'ambiance dingue de Brazier's, par tous ces gens bizarres qui y déambulaient. Personne n'accordait la moindre attention à Mick : ils ne savaient même pas qui il était. Ces types-là vivaient dans un autre monde. À Brazier's, ils cherchaient à être loin de tout. Mon père, je crois, donnait à cette époque un de ses extraordinaires cours sur Pope. Tout le monde se foutait éperdument de Mick Jagger !

Michael Cooper a pris de magnifiques photos de nous tous, mais ce dont je me souviens c'est Michael en train de nous photographier, qui flottait comme une présence presque invisible et voletait autour de nous tel un oiseau-mouche.

Michael était originaire de Londres. Cockney et juif, je crois. Il avait un visage magnifique et un nez digne de la colonne de Trafalgar Square. Ainsi que des yeux merveilleux, ronds comme des soucoupes et étincelants de vie. Il était de ceux, du temps des Sixties, à qui la drogue avait ouvert grands les yeux. Un saint laïc qui faisait ce qu'il aimait et excellait dans ce domaine. Ces gens-là ont le visage rayonnant, surtout les yeux. Il débordait d'idées et, contrairement à tant de projets dans les Sixties, il les a réalisées ! Ses photos pour les pochettes de *Sergent Pepper* et de *Satanic Majesties* étaient des opéras miniatures, avec des décors fantastiques et des juxtapositions invraisemblables. Il était un pilier du Londres des Sixties.

Toujours avec son appareil, toujours à prendre des photos. Il ne mitraillait pas Mick et Keith parce que c'étaient les Rolling Stones, mais parce qu'ils étaient un noyau d'énergie. Lui était toujours au cœur des choses, sa force maintenait la cohésion de l'ensemble. J'ai été choquée que la mort ait pu attraper quelqu'un comme lui. Il me manque beaucoup.

Nous nous sommes tous bien amusés à Brazier's et, au moment de partir – nous étions tous dans la Bentley de Mick qui remontait l'allée –, Mick a aperçu un truc bizarre dans le rétroviseur. « Ton père nous court après, a-t-il dit. Il fait de grands signes. » En me retournant, j'ai vu qu'en effet mon père courait derrière nous en brandissant quelque chose. Mick a arrêté la voiture et mon père est arrivé, hors d'haleine : il avait couru longtemps. Et quand il nous a rattrapés, il a présenté la note à Mick. Plein tarif pour moi, Mick et Michael, et demi-tarif pour Adam. Nous étions stupéfaits.

« Vous êtes restés un week-end, cela vous fait 9 livres chacun. » Il n'y avait plus qu'à payer ! Sur le moment, j'étais horriblement gênée, mais mon respect

pour mon père s'est finalement accru, à cause de cette histoire.

Sitôt franchies les grilles de Brazier's, nous avons replongé dans la folie. En juillet, la cour d'appel a infligé à Mick une peine avec sursis. Il avait endossé la responsabilité à ma place : un geste noble. C'est peut-être pour cela qu'il s'en est tiré. Peut-être la justice suit-elle un chemin qui lui est propre. La condamnation de Keith a été cassée et tout ce cauchemar s'est dissipé aussi brusquement qu'il avait commencé. Mick et Keith sont sortis de là grandis : ça n'a fait qu'ajouter au mythe et à la légende. Comme des salamandres, ils ont émergé du feu non seulement indemnes, mais avec de nouvelles écailles iridescentes.

Le pouvoir pensait que les disques de rock'n'roll risquaient de pousser la jeunesse de ce pays à rejeter ses chaînes ! Comme si quelques groupes de rock londoniens allaient pouvoir faire une révolution culturelle à la Mao Tsé-toung. Leur paranoïa allait jusque-là et, dans nos moments les plus fous, nous aussi avons commencé à croire que c'était possible. Les Petits Hommes nous avaient convaincus !

Même si c'était une victoire pour nous tous, nous sommes sortis de là démoralisés par notre pays. Dans les années 60, on se rebellait parce qu'on y croyait. Le pouvoir s'est foutu le doigt dans l'œil. Tout le monde aujourd'hui se moque éperdument de la famille royale, du gouvernement, de la morale et des flics. L'Establishment nous rend responsables du déclin moral, mais le déclin a commencé par leur faute. Bien sûr, on harcelait l'Establishment, on le tournait en dérision, on transgressait les lois, mais jamais nous n'avons remis en cause l'essence même du système.

Dans le camp des Stones, les deux victimes étaient Brian et Andrew. Brian était dans un triste état. À cause de ses constants problèmes juridiques, les Stones ne pouvaient pas obtenir de visas pour les États-Unis. Mick et Keith l'ont très mal pris. Ils en voulaient terriblement à Brian. Ils n'étaient pas encore très violents, mais ils n'y allaient pas de main morte. À cette époque, la seule façon pour Mick et Keith de se défouler, c'était de se payer la tête de Brian. S'ils s'étaient vraiment laissé aller, ils l'auraient probablement tué. Mais, pour quelqu'un d'aussi paranoïaque que Brian, se moquer de lui était déjà atroce.

Redlands a fait une autre victime : ma mère. C'est après tout ce scandale que les choses ont commencé à aller mal pour elle. Elle s'est mise à boire. À ne plus travailler. Elle sortait rarement de la maison. Elle avait honte de cette histoire de barre de chocolat et de sa fille nue sous une couverture de fourrure racontée dans toute la presse. Quand l'affaire de Redlands est survenue, Eva suivait des cours de formation pour enseignants. Elle allait obtenir son diplôme, devenir un vrai professeur avec des certificats et un meilleur salaire. Mais, après le scandale, elle

a cessé d'aller aux cours. Elle était incapable de supporter sa honte. À l'époque, j'ignorais tout de sa situation. Après sa mort, j'ai retrouvé les lettres envoyées par le centre de stage : « Chère M^{rs} Faithfull, voilà trois semaines que vous n'assistez plus aux cours. Nous sommes très inquiets à votre sujet. Je vous en prie, si vous avez des problèmes, venez en parler au principal. »

En fin de compte, l'attaque contre les Stones a fini par se retourner contre ses auteurs, car elle a considérablement renforcé l'aura du groupe. Les Rolling Stones et le gouvernement de Sa Majesté sont devenus des puissances traitant d'égal à égal. Aucun promoteur (même Andrew Oldham avec son infernale ingéniosité) n'aurait aussi bien réussi à faire des Stones un vrai mythe.

Avant Redlands, on ne faisait pas beaucoup de différence entre les Stones et un certain nombre d'autres groupes – les Who, les Yardbirds, les Kinks – mais, par la suite, ils ont été projetés à un tout autre niveau. Le seul autre groupe à figurer dans leur catégorie c'étaient les Beatles.

Je n'ai ressenti l'impact vraiment dévastateur sur moi que bien plus tard – au bout de trois, quatre ans. Tant que j'étais avec Mick, je me sentais protégée. J'étais anorexique, je me droguais. Il faut une énergie phénoménale pour résister à de tels assauts. Pour tenir le coup devant une pression aussi impitoyable, il faut une résistance psychique très importante. Quant à la combattre...

L'année dernière, quand *News of the World* a voulu publier un extrait du livre de Tony l'Espagnol, *Up and Down with the Rolling Stones*, j'ai porté l'affaire devant la justice. Le journal a renoncé. C'était la première fois que j'avais eu l'énergie de lutter. Après Redlands, j'étais loin d'avoir une force pareille. Quand j'étais avec Keith et Michael, je me sentais soutenue, à l'abri du tir de barrage quotidien. C'est seulement plus tard, quand je suis rentrée à Londres et que j'ai commencé à recevoir des lettres haineuses et, encore plus tard, quand, une fois désintoxiquée, j'ai repensé à tout cela, que j'ai pris conscience de toute cette horreur.

Chaque jour le courrier m'apportait une pile de lettres abominables. « Quittez vite cette île, de préférence avec vos longs cheveux blonds flottant dans la mer : le pays en sera plus sain. »

Une malédiction, c'est quelque chose de très réel. Comme Lady Shalott à la cour du roi Arthur, je suis montée dans une barque, j'ai peint mon nom dessus et je me suis laissé entraîner par le courant. J'ai toujours été très influençable. C'est pour cela que je communique si peu aujourd'hui. Je n'ai envie de vivre avec personne. Je ne veux plus que des gens aient sur moi une influence exagérée. Mais, en ce temps-là, j'étais jeune et impressionnable. J'ai dû croire aux lettres que je recevais. Ce qu'elles disaient sur moi a fini par devenir vrai. L'absurde

anecdote de la barre de chocolat m'a collé à la peau et je ne m'en débarrasserai sans doute jamais. J'aurais dû prendre exemple sur Mick. Mick a tiré un trait, il s'en est remis et il a continué à vivre. Oublie ce que pensent les flics. Si tu as envie de pleurer, alors pleure, bébé, pleure !

Chez Satanic

Une fois le procès terminé, Mick a aussitôt repris sa vie normale. Je me suis dit : « C'est incroyable : dès sa sortie de prison, on recommence comme avant. » On n'allait pas se laisser décourager par un petit scandale national. Après tout, on n'avait pas terminé. On a donc poursuivi notre quête.

À cette époque, je sortais beaucoup de mon côté. Chaque soir, j'allais en boîte. Je voulais éviter la routine de la vie conjugale. Je crois que Mick aimait bien cette attitude. Chrissie, elle, restait toujours à la maison pour lui mitonner un petit dîner.

Au cours d'une escapade, j'ai vu un concert de Jimi Hendrix dans un petit club qui s'appelait le Seven and a Half. J'y étais allée parce que Mick m'avait parlé de Jimi. Il disait qu'il l'avait entendu à New York et qu'il en avait eu le souffle coupé. « Ce type-là, il va faire exploser le monde ! » Mick ne faisait pas souvent de tels compliments. J'ai donc décidé d'aller voir Hendrix.

Quand je suis arrivée au Seven and a Half, il y avait peut-être là une douzaine de personnes, dont deux ou trois roadies. Je suis restée assise dans cette petite boîte en sous-sol à le regarder jouer pendant des heures. Un personnage tantrique en velours gaufré et chemise à jabot. Très mode. Chas Chandler l'avait manifestement emmené dans les boutiques de Kings Road.

Il était très maladroit. Il chantait de dos, penché sur sa guitare et il mangeait ses mots à tel point qu'on ne comprenait pratiquement pas les paroles. Il y avait de longs blancs quand il discutait du morceau suivant avec Mitch Mitchell et Noel Redding ou qu'il tripotait ses amplis. Il n'avait pas encore créé son personnage – il n'était pas encore le « voodoo child » – et il était visiblement d'une timidité malade. Mais dès l'instant où il se mettait à jouer, il se transformait. Il dégageait une sexualité extraordinaire et il était très direct. J'avais l'impression qu'il jouait juste pour moi. C'était sans doute le cas : il n'y avait plus personne ! Quelle idiote j'étais : au lieu de le séduire, je suis partie en courant. C'était bien de moi.

En mars 1967, j'étais en répétition pour *Les Trois Sœurs* au Royal Court. Je jouais le rôle d'Irina. À Londres, le temps était glacial et sinistre, j'avais un

week-end de libre, Anita et moi avons donc décidé de prendre l'avion pour Tanger, avec Brian. Mick et Keith étaient déjà là-bas, avec le reste de la bande, Christopher Gibbs, Robert Fraser et Michael Cooper.

Anita et moi, sous acide, n'avons pas fermé l'œil de la nuit. Un moment formidable. Nous nous amusions tant toutes les deux. Au beau milieu de tout cela, nous sommes allées chercher Brian, le pauvre chou, à la clinique de désintoxication. Il faisait une dépression nerveuse et, en plus, il était en manque. Avec un point de pneumonie, pour couronner le tout. Brian devait vraiment avoir une constitution incroyablement robuste pour faire une aussi grande consommation d'acide. Le LSD vous épuise physiquement, et Brian n'était déjà pas dans une forme éblouissante. Sans parler de son état mental (indescriptible) !

La pneumonie, greffée à son asthme, l'empêchait presque de respirer. Il haletait devant son inhalateur et nous lui disions : « Tu vas arrêter, oui ! » On pensait qu'il faisait son cirque, qu'il faisait semblant d'étouffer pour attirer notre attention.

Il était très bien habillé, l'air très grave dans un costume noir et gris avec une chemise blanche et une cravate. Pas du tout ses habituelles tenues flamboyantes à pois et à rayures. Malgré son élégance discrète, il était pâle et lessivé. On a tous embarqué dans l'avion et on a partagé notre acide avec Brian. Brillante idée. L'appareil faisait escale à Gibraltar. Brian était follement excité à cette idée. Il avait apporté une cassette avec lui, celle de la bande sonore qu'il venait de terminer pour le film d'Anita, *Vivre à tout prix*. Il s'était mis dans la tête de la passer aux singes de Barbarie qui vivent sur le Rocher.

À Gibraltar, on s'est donc engouffrés tous les trois dans un taxi et on est partis faire entendre sa musique aux singes. On les a abordés très cérémonieusement : on s'est inclinés devant eux en annonçant qu'on allait leur passer une musique formidable. Ils nous ont écoutés avec beaucoup d'attention mais, quand Brian a mis le magnétophone en marche, ils ont eu l'air de s'en foutre complètement. Ils semblaient effrayés et ils ont décampé en poussant des cris. Brian était dans tous ses états : il l'a pris comme une offense personnelle. Il est devenu hystérique et a éclaté en sanglots. Anita et moi planions depuis des heures et des heures et nous étions ailleurs.

Anita avait la déconcertante habitude de se tourner vers moi pour me lancer de petits apartés, ce en quoi elle excellait. Sur le moment, je n'y ai pas attaché d'importance. J'étais dans cet état où on est incapable de juger, d'analyser : je planais. Mais plus tard j'ai compris ce qu'elle faisait. Elle se doutait de ce qui allait se passer : elle envisageait de quitter Brian – et elle essayait de se persuader à haute voix. Tandis que Brian jouait frénétiquement sa musique aux

singes, elle disait : « Tu ne trouves pas que Brian a l'air très pâle, complètement éteint, sans vie ? Il n'a plus aucune vitalité, tu ne trouves pas ? » En le regardant, j'ai dû en convenir :

« C'est vrai, il n'a pas l'air dans son assiette. » Il n'était pas brillant, mais je trouvais que cet air-là lui allait bien. Il avait la pâleur romantique des gens gravement malades.

Je n'arrivais même pas à soutenir une conversation, encore moins à venir en aide à Brian ! En regardant Anita, je la voyais rayonnante, vivante et animée comme jamais. Elle était éblouissante. Et, auprès d'elle, Brian, pâle et pathétique, avait en effet un air terriblement souffreteux. Il n'a guère tenu le coup plus d'un an, après. Il n'en était pas encore tout à fait au stade final. Il essayait encore de tenir, de se cramponner à la femme qu'il adorait.

Le voyage devenait très tendu. Avec Anita d'un côté, Brian de l'autre, et leurs relations très perturbantes, je commençais à avoir les nerfs à vif. J'ai alors eu une excellente idée. Eva aurait pu l'avoir aussi. J'en suis sûre, même. J'avais emporté dans mon sac de voyage une nouvelle édition superbe des œuvres complètes d'Oscar Wilde. J'ai pris le volume et j'ai proposé : « Si on faisait tous les trois une lecture de *Salomé* ? On va chacun choisir un rôle et l'interpréter : le temps passera plus vite. » Cela a été formidable. Pendant tout le trajet de Gibraltar à Tanger, nous avons lu *Salomé*. Brian tenait le rôle d'Hérode, j'étais Salomé et Anita Hérodiade. Elle était merveilleuse : « You will not dance, my daughter ! » lançait-elle avec son accent à la Marlene Dietrich. Nous nous étions transformés en Hérode, Hérodiade et Salomé. L'acide était vraiment excellent !

En arrivant à Tanger, on s'est fait contrôler à la douane de l'aéroport. On avait l'air de cinglés. Anita et moi arborions des boas en plumes de couleurs vives, dans les rouges et les violets et on pouffait sans arrêt. Brian avait retrouvé son entrain et s'amusait comme un petit fou. Les douaniers ont ouvert ma valise. Ils sont restés sans voix. Je n'avais emporté que quelques coquillages, un sari indien et un album de photos d'Edmund Dulac. Génial. Le tissu du sari était violet, doux, avec des reflets argentés. On le contemplait avec émerveillement. C'était vraiment une valise faite sous LSD. Rien que des petites choses exquises : un collage plutôt qu'une valise.

Ce sont peut-être les meilleurs moments que j'aie jamais passés avec Brian, mais ils n'ont pas duré. Le lendemain, il s'est cassé le bras. En cherchant à frapper Anita, il avait heurté le châssis métallique de la fenêtre. On l'a déposé à la clinique Californie et on est allés prendre une tasse de thé en fumant un peu de hasch. Dans les souks, on a aperçu cet homme extraordinaire avec un vase chinois blanc sur l'épaule. Nous lui avons trouvé l'air intéressant, et nous

l'avons suivi. Il nous a fait descendre quelques marches jusqu'à sa minuscule échoppe : complètement vide. Mais l'intérieur était d'un bleu pâle magnifique, on se serait cru sous l'eau. Il s'appelait Ahmed et le seul objet dans sa boutique, c'était un petit coffret de bois avec quatre bracelets, une bague et plein de haschisch. Il nous a fait asseoir et nous avons fumé quelques joints. On s'est liés d'amitié avec lui et chaque fois qu'on passait à Tanger, on allait le voir. À une époque, ses affaires s'étaient considérablement développées. Au cours des quatre années suivantes, l'échoppe s'est transformée en six boutiques, les unes à côté des autres, avec une foule de vendeuses, plus une énorme voiture blanche pleine à déborder de jeunes Suédoises au pair. Il était devenu une célébrité locale, avec des bagues à tous les doigts, et tout à l'avenant. Puis on l'a jeté en prison, il a tout perdu et, à ce qu'on m'a dit, il a rejoint Allah.

Nous avons fumé tant de haschisch que nous ne pouvions plus bouger. Quel soulagement d'avoir quitté l'Angleterre ! C'est Allen Klein qui nous avait conseillé de quitter le pays en attendant que les choses se tassent. D'aller dans un endroit où fumer du haschisch était banal. Et nous revoilà repartis pour planer pendant des heures en silence, mais cette fois-ci au Maroc. L'échoppe d'Ahmed commençait à ressembler à un salon de Chelsea ; de quoi rendre claustrophobe. Je devais dissiper l'enchantement du fumeur de haschisch. Mon cerveau semblait vide. Dès que je me suis levée, j'ai eu l'impression d'être détachée de mon enveloppe mortelle. Je me suis mise à danser sur la musique arabe que passait la radio. J'avais mis mon sari. J'étais Salomé dansant à la cour d'Hérode. J'ai tourné de plus en plus vite, jusqu'au moment où mon sari a commencé à se détacher. Je continuais à tourner, et j'ai fini par me retrouver complètement nue sans pour autant m'arrêter de danser. Au grand ravissement d'Ahmed. Il tapait dans ses mains en criant. Mick n'était pas aussi enthousiaste. Il s'est levé et il est parti.

Plus tard, Cecil Beaton est venu prendre quelques photos de Mick à la piscine. Cecil était pénible, tatillon et surexcité. Même si Mick l'intriguait, on voit bien à lire la biographie de Stephen Tenant qu'il ne considérait comme beaux que les jeunes gens de son époque. L'éblouissement des années 30. Il ne comprenait pas ce que Robert et Christopher trouvaient à Mick. Moi, je ne supportais pas Beaton. Au bout de quelques minutes, j'ai abandonné Mick et Cecil à leur petit numéro et je suis allée chercher Anita. Elle avait séquestré William Burroughs dans les profondeurs du hall de l'hôtel. Anita était obsédée par ce type et c'est alors que j'ai attrapé le virus Burroughs. Il ne s'intéressait pourtant absolument pas à moi en ce temps-là. En fait, avant 1987, il ne m'a jamais adressé la parole. D'ailleurs, ils n'ont absolument pas fait attention à moi : je n'étais qu'une petite fille écervelée et sans repartie.

Même si le pays était enchanteur, les vacances n'étaient pas sans complication. Un jour que je me promenais dans l'Atlas avec Mick et Christopher, j'ai éclaté en sanglots, sans raison. Christopher et Mick étaient stupéfaits : « Mais qu'est-ce qui se passe ? » ont-ils demandé avec ce laconisme tout britannique. Oh, rien, vraiment, juste une petite bouffée d'angoisse existentielle, sans doute. Je tiens le coup ! J'avais souvent des crises de larmes quand j'étais avec Mick. Comparée à lui, j'avais toujours l'impression d'être minable.

Nous étions donc avec toute la bande au Maroc et, comme d'habitude, j'étais mal à l'aise. Nos meilleurs amis étaient là, Mick aimait leur compagnie et eux l'adoraient. Mais nous étions *tout le temps* avec eux. Jamais seuls. Depuis des années j'essayais d'échapper aux gens pour être un moment seule avec Mick. Je détestais passer toutes mes journées en vase clos. Mick, au contraire, adorait. Sans se soucier un instant de mon agoraphobie, il entra en trombe dans la chambre en brandissant une lettre et s'exclamait : « Écoute ça, Marianne ! Paul et Talitha Getty nous ont invités à Sidi-Mamoun pour passer cinq semaines en mars. Génial ! » Je n'ai jamais été emballée par la vie mondaine et, très vite, le sentiment d'être constamment en représentation a commencé à m'exaspérer. Mais pour Mick, c'était vital. Pour lui, la vie était un théâtre.

Nous avons passé une nuit merveilleuse à Tanger dans une boîte, à regarder un groupe de danseuses marocaines, des filles superbes dans des costumes indigènes brodés. Il y en avait une particulièrement ravissante et, après le spectacle, je suis allée en coulisses et lui ai demandé comment elle s'appelait. Yasmine, m'a-t-elle répondu. Je lui ai proposé de rentrer à l'hôtel avec nous : « Je te paierai. » Elle devait avoir l'habitude parce qu'elle a accepté sans histoires.

Elle s'est changée en tenue de ville, une courte jupe noire et un bustier en coton et nous sommes tous rentrés au Minzah. Je voulais exciter Mick et j'ai réussi. J'adorais jouer le rôle de l'aventurière, faire ce que Mick n'osait pas. Dans ces cas-là, je n'ai aucune retenue : je vais jusqu'au bout, quoi qu'il arrive.

La chambre était éclairée aux chandelles. On a satisfait le fantasme de bien des hommes : se retrouver au lit avec deux femmes. Mick s'est occupé d'elle pendant un moment puis, comme souvent dans ce genre de situations, il a fini par regarder les deux filles ensemble. Mick s'est roulé un joint et a observé nos ébats.

Elle s'est mise à me murmurer dans un français approximatif : « *Je t'adore ! Je t'adore ! J'allais baiser tout ton corps, ma chère. Parce que nous rendez-vous, toutes seules un de ces après-midi, n'est-ce pas ?* »

Elle m'aimait bien et je me suis surprise à être très excitée par elle. Lorsque j'ai émergé de mon hébétude de droguée, vers le milieu des années 80, je me suis demandé si je n'étais pas gouine. Je pense que non, même si j'aimais bien coucher avec des femmes. Mais ces expériences sont restées limitées à une période d'intense sexualité de ma vie.

Peu après je suis rentrée à Londres avec Mick et j'ai repris mes répétitions. C'est pendant ce séjour au Maroc qu'Anita a filé en douce avec Keith. Keith est un type très clean. Il a été horrifié de découvrir que Brian la battait. Bien sûr, il était amoureux d'Anita depuis très longtemps, sans jamais l'avoir avoué à personne. Il n'avait sans doute jamais espéré la conquérir. D'ailleurs sans les bêtises de Brian cela ne serait sans doute jamais arrivé.

Après les épisodes du Maroc, Keith est arrivé comme le chevalier de légende sur son blanc destrier et a enlevé Anita dans sa Bentley. Il avait amené sa Bentley toute neuve jusqu'au Maroc. Il avait fait tout le trajet au volant ! Cette voiture possède un pouvoir incroyable sur les hommes : ils ne supportent pas la séparation ! À certains égards, Keith et la Bentley ne formaient plus qu'un seul être. Darling, la Bentley devait nous accompagner. C'était à prendre ou à laisser !

La première représentation des *Trois Sœurs* a eu lieu à la fin avril 1967. Je partageais une loge minuscule avec Avril Elgar et Glenda Jackson et, le soir de la première, Mick m'a fait porter un oranger. Glenda Jackson l'a très mal pris. Elle a trouvé cela insupportable. « Un arbre ! Une saloperie d'arbre dans cette minuscule petite loge ? Il n'aurait pas pu t'envoyer un bouquet de fleurs, comme tout le monde ? » Évidemment il occupait la moitié de la pièce et tout le monde s'y accrochait au passage, mais ce petit arbre était superbe. Mais ce n'en était pas moins un arbre. Je crois que nous avons dû nous en débarrasser. Mick venait tous les soirs. Pas toujours pour les deux premiers actes, mais au moins pour le dernier.

Après qu'Anita fut partie avec Keith, il a été question que Brian quitte le groupe. Une crise a éclaté, car les Stones avaient déjà des engagements pour plusieurs tournées européennes. Anita a persuadé Brian de faire la tournée en Pologne en lui promettant qu'ils se remettraient ensemble à son retour. Ils sont allés tous les deux au festival de Cannes puis à Rome. Anita devait auditionner pour le rôle de la Reine Noire dans *Barbarella*. Terry Southern était l'auteur du scénario et il l'avait recommandée pour le rôle. Mais Brian a recommencé à la battre, ce qui a mis un terme à leurs relations.

Mick a été merveilleux dans toute cette histoire. Il s'est surpassé ; restant franc, sincère, correct et formidable en toutes circonstances. Brian, Keith et

Anita se conduisaient de façon abominable mais Mick s'est toujours montré courtois et droit. Il a toujours essayé d'arranger tout le monde. Il recommandait à tous de rester dignes, refusant de se laisser entraîner dans des mesquineries. Mais il aimait trop Keith pour rester objectif très longtemps. Quand on aime quelqu'un, on ne peut s'empêcher de prendre parti. Et comme Anita et moi étions déjà très proches, Brian s'est retrouvé bientôt totalement exclu.

Je n'ai jamais accompagné les Stones en tournée. Le seul jour où j'ai rejoint Mick en tournée, cela s'est terminé en drame, le plus épouvantable de toute notre liaison. Après, je n'ai jamais recommencé.

Au printemps 1967 tout allait bien entre Mick et moi et, pour lui faire une surprise, j'ai pris l'avion pour Genève, au beau milieu d'une tournée démente. Je suis allée directement à l'hôtel pour l'attendre après le concert. La tournée virait à l'hystérie collective. Les foules se déchaînaient. Je me rappelle avoir lu des articles à ce sujet pendant le vol : des émeutes de gosses, des heurts incroyablement violents entre fans et *carabinieri* italiens. Des milliers de jeunes, des groupies italiens s'attaquaient à la limousine, et essayaient de la renverser. Des photos horribles prises de l'intérieur de visages écrasés contre la vitre : de vraies toiles de Bacon. Pendant les concerts, les filles arrachaient leurs culottes pour les lancer sur scène. C'était un avant-goût de la grande époque pour les Stones. En plus des fans hurlants, il y avait aussi des nobles italiens et des vedettes de cinéma qui venaient leur rendre hommage. Il y eut des émeutes à Rome quand Brigitte Bardot et Gina Lollobrigida ont assisté au concert des Stones.

De toute évidence, il y avait encore eu des débordements ce soir-là. Des gens avaient été piétinés. Mick est rentré directement du concert à l'hôtel. Je l'attendais au lit, en déshabillé. Dès l'instant où il est entré dans la chambre, je l'ai trouvé changé. On aurait dit un étranger. Il était possédé. Comme s'il avait rapporté cette énergie destructrice qui se déchaînait pendant son spectacle. Elle allait dans les deux sens : de l'artiste au public puis du public à l'artiste, amplifiée.

Il a fait comme si je n'étais pas là, ne m'a même pas dit bonjour. Il s'est dirigé vers le lit et s'est mis à me gifler. Sans un mot. Absolument terrifiée, je me suis réfugiée dans la grande salle de bains blanche. Il m'a suivie en continuant à me frapper. Il m'a administré une véritable raclée sans que je comprenne pourquoi. Ma première idée a été : « Oh, merde. Il a appris que j'avais passé une nuit avec Keith. » Quelle idée ridicule ! Keith n'en aurait jamais parlé à personne. Même Anita n'était pas au courant.

Cette crise était sans raison. Elle jaillissait d'on ne sait quelle tourmente intérieure, comme si une force démoniaque s'était emparée de lui. Quand tout a été terminé, on aurait dit qu'un ouragan était passé. Nous n'en avons jamais parlé. Aujourd'hui encore, je ne sais pas ce qui s'est passé. Il n'a jamais recommencé. Ça n'est pas son genre. Je ne pense pas que cela avait à voir avec moi ou avec lui. Il ne savait tout bonnement pas ce qu'il faisait : il était victime de la démence d'une foule déchaînée. C'est au cours de cette tournée que tout a changé. Cela faisait des années que les Stones étaient des idoles en Angleterre et aux États-Unis, mais maintenant, ils devenaient des symboles. Cette transformation était critique pour eux et, s'aoûtant à la tension de l'arrestation et des procès, elle a pris Mick au dépourvu. Il n'avait pas eu le temps de mettre au point ses défenses ni d'adopter le personnage adéquat. Il était encore très primitif. Le style aristocrate plein de retenue est venu plus tard.

Après cet épisode, Mick a emprisonné cette énergie extrêmement volatile, il l'a contrôlée, l'a transformée. Il a maîtrisé toutes ses forces négatives pour les canaliser. À partir de ces impulsions destructrices, il a créé ces incroyables personnages de la fin des Sixties. Le Midnight Rambler. Lucifer, Jumpin' Jack Flash. Autant de manifestations de forces malignes et chaotiques, de la foule ingouvernable. Le chaos. Pan. Cette puissance déchaînée a fait bien des victimes à l'époque, notamment Janis Joplin, Jimi Hendrix et Jim Morrison. Mais Mick, lui, ne s'est pas détruit : il a su se dominer. Après tout, c'est un véritable maniaque du contrôle ! Je ne sais pas s'il possède encore cette force en lui. Elle est sans doute aujourd'hui apaisée par l'argent et la gloire. Mais à cette époque, et avec toutes ces portes qui s'ouvraient, tout l'acide que nous avalions, elle se manifestait souvent.

La violence restait à l'état latent. Elle a toujours été présente chez les Stones. Mais les Anglais savent très bien la réprimer. Pourtant, quand on freine une énergie pareille, qu'on la met sous pression, elle devient explosive. Elle est d'autant plus violente quand on la libère : il n'y a qu'à se rappeler les rites dionysiaques, avec les bacchantes en pleine extase démembrant les fidèles.

À l'été de 1967, Mick et moi sommes allés rendre visite à Keith et Anita à Rome. Elle jouait la Reine Noire dans *Barbarella*. La ville où règne la Reine Noire est bâtie dans un fluide atmosphérique qui permet à la souveraine de sucer la vie de tous les habitants de la cité. Il y a une scène extraordinaire où Anita, allongée dans sa chambre à rêver, au cœur de la ville, puise dans les rêves de tous.

Anita s'était noyée dans son personnage. Le point de démence auquel on peut arriver dépend du rôle que l'on joue, et celui qui lui était échu dépassait

toute limite. Dans le film, Jane Fonda n'avait gardé que les éléments rationnels de son rôle et c'était plutôt stupide. À Rome, tout gravitait autour de Keith et d'Anita. Étaient sur place Christian Marquand, Terry Southern, et Julian Beck avec Judith Malina du Living Theatre. Terry était très drôle quand il parlait de la façon dont Anita était plongée dans son rôle. Il la taquinait sans arrêt : « Ah, ma foi, voici que voilà la Reine Noire ! À sa sinistre apparition, les rats s'enfuient en courant sur les dalles de marbre et de petits serpents se mettent à siffler. » Il n'arrêtait pas.

La ligne de démarcation entre le jeu et la réalité n'est pas toujours très nette dans ce genre de situation. Anita la franchissait souvent. Chaque après-midi, nous avions droit à « Tu sais, chéri, parfois, à Cinecittà, je suis vraiment persuadée d'être la Reine Noire. » Elle plaisantait, naturellement. Mais, huit heures plus tard, beaucoup plus camée, elle disait : « Tu sais ? Je suis vraiment la Reine Noire. » Et puis encore huit heures plus tard, elle faisait cette inquiétante déclaration : « JE SUIS LA REINE DE TOUS CEUX QUE JE VOIS ! »

Il est vrai qu'à cette époque, Anita se faisait quelques lignes de coke et qu'elle prenait aussi un peu de hasch. Mais c'était trop facile de tout mettre sur le compte de la drogue. Elle travaillait sur *Barbarella* depuis des mois. Dépassement du budget, dépassement des délais. Par-dessus le marché, il y a l'ambiance écrasante de Cinecittà. Démente. Anita était tout le temps en costume. Elle avait des tenues absolument magnifiques. Sa propre garde-robe s'est mise à ressembler à celle de la Reine Noire, si bien qu'elle enlevait son costume pour passer la version sport de la Reine Noire. La Reine Noire en tenue de week-end. Formidable. En fait, c'était même mieux que ses costumes de plateau, parfois sans intérêt. Elle s'habillait d'une façon très excentrique. Elle était plus belle que jamais. Anita imitait en fait de nombreuses comédiennes. Je lui ressemble, sur ce point. Il est vrai qu'on peut jouer Ophélie sans vouloir chaque soir se noyer dans la Tamise, mais c'est une approche trop raisonnable du rôle. On a envie de se laisser emporter. C'est un grand soulagement d'être un autre personnage pendant un moment. Anita se fondait dans son rôle avec un enthousiasme que certains pourraient juger insensé. Mais ce n'était pas seulement à cause de la drogue. Ils ne se camaient pas tellement, en fait. Pas encore.

Un jour, nous nous promenions tous les quatre dans Rome quand une bande de gosses nous est tombée dessus. Ils avaient reconnu Mick et Keith. Ils s'agitaient autour de nous, nous attrapaient par la manche. Nous nous sommes mis à courir pour échapper à cette horde de fans déchaînés, en fuyant par d'étroites ruelles pavées. On aurait dit la scène de *Soudain l'été dernier*. On

voyait leurs dents, leurs cheveux, leurs yeux brillants, leurs mains qui s'efforçaient de nous attraper. Ils étaient incontrôlables. Anita était si effrayée qu'elle a failli avoir une attaque.

On courait, on courait et finalement on s'est retrouvés dans un cul-de-sac. À droite, un petit chemin gravissait la colline. En trébuchant sur les marches et les pavés, on a grimpé tant bien que mal. Saletés de talons aiguilles ! Le chemin aboutissait à la Villa Médias, le siège de l'Académie française à Rome où Stash était installé avec son père, le peintre Balthus. Stash nous a vus arriver et nous a fait entrer. L'énorme porte Renaissance s'est refermée sur nous. On entendait les poings martelant le battant derrière nous.

Stash nous a invités à rester pour la nuit. En fait, il nous avait introduits en cachette dans la villa. À l'époque, il n'était pas en très bons termes avec son père. Nous avons tous pris de l'acide au clair de lune. C'était la pleine lune. Il y avait des escaliers baroques et un magnifique jardin à la française du XVIII^e siècle avec des citronniers. Nous étions dans un tel état d'esprit que nous imaginions être des personnages du passé. Pendant la nuit, Anita et moi avons vu un fantôme. Un courtisan affolé chaussé de bottes, avec une chemise blanche brodée qui arpentait les couloirs en chuchotant : « *Nessuno può trovare l'uscita.* »

Nous nous sommes promenés toute la nuit dans les jardins au clair de lune, baignant dans une atmosphère poétique, métaphysique. Au petit matin, Mick s'est assis dans le jardin et s'est mis à jouer sur sa guitare une mélodie aux accents funèbres, *dun-dun-dun-dun, dun-dun-dun-dun-dun*. C'était la mélodie qui deviendrait par la suite *Sister Morphine*.

Cet été-là, Mick et moi avons connu un bonheur sans nuage. Nous étions amoureux, jeunes, riches, protégés, et le monde était à nos pieds. Mick voulait que nous nous mariions et que nous ayons des enfants. J'estimais qu'après l'arrestation et le procès ce serait une bonne décision. Il avait sans doute raison. Du point de vue des relations publiques, l'initiative aurait été bonne. Mais avec ma perversité coutumière, je ne voulais tout simplement pas en entendre parler. Je n'avais même pas encore divorcé de mon premier mari. Je me méfiais. D'ailleurs, je ne trouvais pas que nous avions besoin d'être mariés. Je croyais que nous resterions ensemble pour toujours. Qu'est-ce que l'État ou l'Église avaient à voir là-dedans ? Jamais je n'ai pensé qu'un jour je n'aimerais plus Mick et que je voudrais le quitter. J'avais vingt ans, Mick vingt-quatre. Que savions-nous à notre âge ?

Après avoir passé un peu plus d'un an à Harley House, nous nous sommes

installés à Chester Square. Je n'ai jamais aimé Harley House. C'était la maison de Chrissie. Juste en face du Marylebone Hospital, avec les sirènes des ambulances qui hurlaient toute la nuit. Je ne supportais pas toute cette souffrance !

C'était la première phase mondaine de ma relation avec Mick. Il nous arrivait souvent de passer des nuits blanches avec sa cour. Tous les gens qui venaient à Londres voulaient le voir. C'est à Chester Square que Gram Parsons s'est fait coincer par Mick et Keith pour travailler sur *Beggars Banquet* et *Let It Bleed*.

La décoration ne nous plaisait pas beaucoup, mais comme c'était une location, nous ne pouvions pas faire beaucoup de travaux. Christopher a trouvé un moyen d'arranger les choses avec des tentures marocaines que j'ai drapées sur les canapés, accrochées aux murs et jetées sur le sol. Ce n'était pas l'idéal pour les tapisseries, mais le résultat nous plaisait : tous ces trucs pendaient somptueusement. Au milieu de toute cette splendeur nord-africaine, trônait une énorme soucoupe volante en plexiglas vert que j'avais achetée à la galerie de Robert Fraser, sur Duke Street.

Nous sortions presque tous les soirs dans nos plus beaux atours. Nous allions au ballet, dans les boîtes, à un vernissage, au théâtre. C'était l'époque des défilés de mode à Londres et chaque soir, il y avait une réception. Nous n'en manquions pas une. Selon la formule de John Lennon, Mick était le roi de la scène.

Mick était obsédé par Rudolf Nouréïev et nous avons vu beaucoup de ses spectacles. Nous assistions à toutes ses premières. Je me souviens en particulier d'un ballet qu'il avait écrit pour lui-même, le *Paradis perdu*. Le clou, c'était le moment où il plongeait comme un obus à travers un dessin représentant une grosse bouche de femme rouge vif en forme de vagin. En fait, on aurait dit les lèvres de Mick. (Ces lèvres devaient occuper une place de choix dans les tournées suivantes des Stones.)

Un soir, nous sommes allés voir Jimi Hendrix au Speakeasy, quelques mois après que je l'eus applaudi au *Seven and a Half*. Il était devenu la coqueluche de Londres, sur le point de détrôner Mick en tant que symbole sexuel. Après le spectacle, Jimi est venu s'asseoir à notre table, a approché un fauteuil du mien et s'est mis à me chuchoter quelque chose à l'oreille. Il voulait que je reparte avec lui, me décrivait tout ce qu'il comptait me faire au lit. Il racontait qu'il avait écrit *The Wind Cries Mary* pour moi. Il disait : « Viens avec moi maintenant, bébé, filons ! D'ailleurs, qu'est-ce que tu fiches avec ce connard ? »

Je mourais d'envie de le suivre mais j'étais trop lâche. Et puis Mick ne m'aurait jamais pardonné. Pendant toute cette scène, il est demeuré d'un sang-

froid très britannique.

Être amoureux de moi ne simplifiait pas la vie de Mick. Il nous avait pris en charge, Nicholas et moi. Mais j'étais encore mariée. Juste après notre installation à Chester Square, il y a eu là-bas une scène à la fois merveilleuse et terrible entre Mick et John Dunbar. John et moi étions séparés depuis une éternité mais il n'avait apparemment jamais tout à fait renoncé à l'idée que nous pourrions reprendre notre vie commune. Un jour, il a débarqué à Chester Square. Grande discussion avec Mick et à la fin, juste avant de sortir, John lui lance : « Tu n'es qu'un Beatle de supermarché. »

Mick n'a pas dit un mot. Il était sidéré. Cela a l'air très drôle aujourd'hui, mais sur le moment, cela faisait mal. Surtout à Mick. Les Beatles étaient son idole. Il aurait voulu être John Lennon.

La pomme de discorde, pour John, c'était Nicholas. Il était furieux que Mick profite à la fois de moi et de son fils. Pendant des années, il n'a presque pas vu Nicholas. Ce qu'il ne m'a pas pardonné. Il n'a pas tort.

Malgré toute notre activité mondaine, la vie familiale comptait beaucoup pour Mick. Nous vivions comme une famille normale. Michael Cooper et son fils, Adam, habitaient quasiment avec nous. Mick avait beaucoup d'affection pour Nicholas, et Nicholas l'adorait Mick est merveilleux avec les gosses. Il a cette qualité qu'avaient aussi Hitler et Goering : adorable avec les chiens et les enfants.

Malgré son affection pour Mick, Nicholas se languissait de son père. Un soir où nous étions à Chester Square, il est parti en pyjama et en chaussons et il a réussi à prendre un car pour le Kent : sans doute pour aller chez les Dunbar. Nous étions fous d'inquiétude, mais nous l'avons vite retrouvé dans un commissariat de village où il prenait gaiement le thé en mangeant des biscuits avec les gendarmes.

Mon plus beau souvenir de toute cette période, c'est celui d'un après-midi idyllique passé avec Mick et Keith en Irlande. Nous étions partis visiter une magnifique maison du XVIII^e siècle, un joyau appelé Castle Martin. Nous étions entrés un instant pour admirer l'escalier double de la grande salle, mais nous ne sommes pas restés. La journée était splendide. Une pelouse descendait jusqu'à un ruisseau à l'ombre des arbres. Il faisait très chaud. Nous nous sommes allongés sur la mousse au bord de l'eau. Nous avons dormi et rêvé. Pendant des heures, nous n'avons pas échangé un mot.

Puis comme le soleil se couchait j'ai levé les yeux, et j'ai vu Keith au milieu du ruisseau : il avait ôté ses chaussures et fouillait parmi les pierres avec l'air

d'un vieux gitan jouant les braconniers. Mick, allongé dans l'herbe, ressemblait comme toujours à cette époque-là, à un garçon du Moyen Âge en habit multicolore.

Nous avions nos habitudes, même en ce qui concernait la drogue. Nous étions rarement seuls. Il y avait toujours une foule de gens qui traînaient à la maison. Ils voulaient être près de Mick et Mick adorait cela. Des personnages fantastiques... qui lui vouaient un véritable culte.

À son contact j'appris vite à cesser de me considérer comme un objet sexuel. Le phénomène sexuel, c'était lui. Pour tout le monde ! Croyez-moi, il est bien plus facile de mesurer la fascination érotique de quelqu'un, l'attrance qu'il inspire aux homosexuels, quand on se tient à l'écart. Sentir toute cette tension et savoir qu'elle ne s'adresse pas à vous, c'est une sensation étrange pour une femme.

À Londres, à la fin des années 60, on s'est mis à honorer l'homosexualité. Rien ne s'exprimait ouvertement. C'était simplement dans l'air, et cela créait des situations très bizarres. L'une d'elles impliquait Mick, Robert Fraser et moi.

J'étais dans l'appartement de Robert, par une merveilleuse soirée d'été. Nous avons fumé quelques joints. Robert était follement élégant dans son costume rose. On l'appelait Bob la Fraîse parce qu'il adorait le rose. Et voilà que, tout d'un coup, Robert s'est mis à me peloter. Or, il était homosexuel. Mais à cette époque, rien n'était très établi. Il s'est penché sur moi et m'a donné un baiser passionné. Juste à ce moment-là, on a sonné. C'était Mick. J'ai respiré : mieux vaut laisser certains fantasmes à l'imagination.

Mick portait une superbe veste en soie avec dans le dos un grand visage peint à la main. Il a senti qu'il se passait quelque chose entre Robert et moi. Il a flairé l'ambiance et est entré dans une véritable crise de folie. Il était dans un tel état de fureur qu'il avait l'air de gonfler comme une grenouille. Avec sa veste très cintrée, ses muscles saillants n'ont pas tardé à faire craquer les coutures. Nous n'avons jamais su s'il était jaloux de Robert ou de moi.

Ce flou dans les démarcations sexuelles faisait partie du souffle créateur de l'époque, mais avait aussi ses mauvais côtés. Cette subculture érotico-homosexuelle avait engendré un sous-produit déplaisant : une virulente tendance à la misogynie. Mick et Keith n'y échappaient pas. Leur misogynie affichée de la période *Between the Buttons* est réapparue sous une autre forme dans des chansons comme *Midnight Rambler* et *Brown Sugar*. C'était pour moi un nouvel exemple de ce dont Anita et moi avons souvent discuté. Leur profonde haine des femmes. Ils sont obligés d'en avoir et ils ne peuvent pas les supporter ! En fait,

c'est une attitude très anglaise.

Le procès et l'acquittement ont créé un lien très fort entre Mick et Keith, mais aussi une dynamique très étrange. Pour Keith, c'était juste une alliance au sein d'un groupe, mais pas pour Mick. Chez lui, cela prenait tout le côté irrationnel et passionné d'une histoire d'amour. C'est dommage qu'on ait condamné Mick pour ce qui constituait précisément sa personnalité : son narcissisme et son côté tantouze.

Il y avait un lien analogue entre Lennon et McCartney. Pas aussi fort, bien sûr, mais les deux groupes avaient comme managers ces duègnes, ces étranges personnages bisexuels et un peu sorciers : Brian Epstein et Andrew Oldham.

Nous sommes allés voir le Maharishi avec les Beatles au cours de l'été 1967. Tous les Beatles. Et toutes leurs épouses. Quand nous sommes arrivés à Bangor, dans le nord du Pays de Galles, où résidait le Maharishi, nous avons soudain eu l'impression de nous retrouver à l'école. Il habitait d'ailleurs dans un pensionnat, désert à cause des vacances. Un cadre bien austère et Spartiate pour nous autres hédonistes du rock. Nous étions tout seuls là-bas. Pas un journaliste.

Des bruits inquiétants couraient déjà à propos du Maharishi. Nous avons entendu dire par Miles qu'en Inde on le soupçonnait de certaines malversations financières et de peccadilles sexuelles. C'était aussi, disait-on, un obsédé des feux d'artifice.

Nous sommes allés le voir chacun à notre tour. Il nous a donné un mantra et quelques fleurs. Nous aussi lui avons apporté des fleurs. Il riait beaucoup et rayonnait d'une gaieté légère, ce qui était un soulagement. Rien de pesant chez lui. Il me rappelait le genre de gourou qui apparaît dans les films des Beatles.

Mais brusquement, nous avons appris la nouvelle : Brian Epstein s'était suicidé. Les Beatles étaient tous consternés. Comme si une partie d'eux-mêmes était morte. Ce fut un moment affreux. Le Maharishi s'est très mal conduit, de façon très inconvenante.

« Il y a eu un décès dans la famille. Il y a de nombreuses familles, il y a une seule famille. Brian Epstein a suivi sa route. Il n'a plus besoin de vous et vous n'avez pas besoin de lui. Il était comme un père pour vous mais maintenant il a disparu et c'est moi votre père. Désormais je m'occuperai de vous tous. » J'étais horrifiée.

Cet été-là, Allen Ginsberg est arrivé à Londres avec le poète italien Giuseppe Ungaretti. Il venait lire en anglais les poèmes d'Ungaretti au Queen Elizabeth Hall. Je ne l'avais plus vu depuis des années et j'en mourais d'envie.

Je l'ai invité à Harley House. Je l'ai fait entrer dans notre chambre et il s'est assis sur le lit. Mick et moi étions couchés, nus sous une couverture de fourrure : la fameuse couverture de fourrure. Nous avons discuté musique, marquis de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, William Blake, Dante, drogue, Vietnam, convergences mystiques, magie et politique. Les sujets de conversation de l'époque.

Comme d'habitude, Allen était en mission. On était au plus fort de la guerre du Vietnam et il voulait persuader Mick de mettre en musique *Le Moine gris* de William Blake. Il estimait avoir pour vocation de convertir les milieux du rock'n'roll à William Blake.

« Qui d'autre que Blake pourrait parler avec plus d'éloquence de la situation ?

— Tu as parfaitement raison, Allen. » Clin d'œil de Mick.

Il était malgré tout intéressé. Il respectait Allen, et les poètes en général. Après tout, il en était un lui-même. Les Rolling Stones auraient été ridicules en interprétant *Chants d'innocence et chants d'expérience* mais, dans l'enthousiasme du moment, j'étais tout à fait pour. D'ailleurs, nous avons presque réussi à convaincre Mick.

Dans ce genre de rencontres avec des poètes, des peintres, des érudits un peu fous tenant des discours extravagants sur *Les Mystères des Cathédrales*, les réticences de Mick s'évanouissaient. Imaginez un peu Allen Ginsberg en train de vous bassiner avec Blake et Holderlin, ou Burroughs battant la campagne à propos des machines molles et du contrôle de la pensée. Nous enregistrions tout. En ce temps-là, Mick s'intéressait à tout. Il était d'une curiosité insatiable.

Il lisait Eliphaz Levi, le magicien français hermétique des années 1870 qui avait influencé Rimbaud puis le cinéaste Harry Smith.

Je me souviens d'un mélange très bizarre de poètes académiques américains, de rock stars et de hippies de la Côte Ouest. Panna Grady était une riche héritière, une mécène avec un penchant pour la littérature underground, et à l'époque elle faisait la cour au poète Charles Olson. Elle donna une soirée où elle invita tous les poètes et tous les écrivains de Londres. Burroughs était là. R.P. Blackmur, William Empson, Patrick Kavanagh ainsi que Pig Pen des Grateful Dead et Emmett Grogan des Diggers, Mick et moi. Mick parmi les poètes !

Allen fit une entrée spectaculaire. Il portait un grand chapelet très voyant de disciple de Shiva. Il s'approcha de Mick, lui passa le chapelet autour du cou en lui demandant s'il avait jamais entendu parler de Hare Krishna.

« Allen, mon chou, *il est Krishna*, dis-je. Mais seulement quand il a pris de

l'acide. »

Nous sommes tous allés nous asseoir dans une petite alcôve du vestibule. Allen avait apporté un harmonium et il s'est mis à chanter à Mick des mantras en jouant de son instrument. Au moment où il commençait à chanter, Chris Jagger, le frère de Mick, est arrivé complètement ivre en déblatérant : « Qu'est-ce que tu dis ? Pourquoi tu dis ça ? Qu'est-ce que tu essaies de trafiquer ? Putain, tu te prends pour qui ? Tu crois que t'es quelqu'un, hein ? » Finalement, il a cassé l'ambiance. Mick n'a jamais pu entendre la fin du morceau. Qui sait, peut-être aurait-il écrit un opéra sur le *Mahabharata* ?

Quelques jours plus tard, Mick a envoyé son chauffeur chercher un peu de LSD que Pig Pen et Emmett avaient laissé à Allen. Nous avons pris l'acide et nous sommes partis pour Primrose Hill où, paraît-il, il y avait des traces de chemins préhistoriques. Les étoiles étaient alignées dans le ciel. À défaut du « soleil spirituel » sur Primrose Hill de Blake, nous avons quand même aperçu quelque chose : un grand visage dans le ciel dont la voix, sans doute, était la rumeur des voitures et les bruits urbains. Mais nous avons réussi à nous persuader que c'était le dieu Bran qui chantait en s'éveillant de son sommeil de mille ans sur Tower Hill.

Je crois que tout cet acide des années 60 a fait beaucoup de bien à Mick. Cela lui a permis de transcender sa mesquinerie et sa réserve. Il est devenu bien plus ouvert, plus épanoui. Tout allait à la perfection pour lui. Aujourd'hui, quand je lis les interviews de Mick, il dit qu'il regrette terriblement de s'être comporté ainsi à cette époque, qu'il n'était pas lui-même. On a sans doute été débordés par les événements ! Mick est devenu terriblement médiatique, et pour finir il en a été agacé. Le LSD brûlait toutes les scories. Aujourd'hui, il a complètement arrêté.

Nous avons tous pris de l'acide pendant très longtemps et nous avons tous arrêté. Comme si notre mission était accomplie. L'acide nous avait ouvert l'esprit. Avec le recul, je comprends que tout était une préparation idéale aux drogues dures. Mais il a fallu un peu de temps. L'héroïne est arrivée avec la désillusion et la souffrance, bien plus tard.

Quand j'avais rencontré Mick, j'avais accepté un compromis fatal dont je commençais à subir les conséquences sur notre vie. J'avais cru que je pourrais arrêter mes tournées et mes concerts, mais maintenant je m'apercevais que je ne pouvais pas y renoncer. Quand je travaillais, je pouvais faire toutes sortes de sottises qui m'étaient interdites à Londres.

Je n'ai pas tardé à me retrouver dans un état bizarre. Je voulais toujours plus de nouveauté. J'avais soif de nouvelles expériences et l'occasion s'est bientôt

présentée.

Cette année-là j'ai tourné deux très mauvais films. *I'll Never Forget What's is Name (Qu'arrivera-t-il après ?)* avec Oliver Reed, où j'ai eu, fort à propos, l'honneur d'être la première à prononcer le mot « baiser » dans un film normal. J'ai aussi fait un film un peu porno, *La Motocyclette*. Le tournage a duré trois mois. J'étais souvent absente et Mick venait me voir sur le plateau à Zurich, à Heidelberg et dans le midi de la France.

Alain Delon était la vedette du film, et dès le début il a essayé de m'attirer dans son lit avec la même nonchalance que, jadis, Roy Orbison. À partir du moment où je l'ai repoussé, il s'est montré renfrogné, désagréable et difficile. De toute façon, c'était un type prétentieux et, chaque fois qu'il répétait cette réplique ridicule : « Ton corps est comme un magnifique violon dans un étui de velours », en faisant glisser la fermeture de ma combinaison de cuir, j'éclatais de rire. Il a fallu des douzaines de prises avant que je parvienne à garder mon sérieux.

Pendant le tournage de ce film, j'ai eu une aventure avec Tony Kent, prestidigitateur, grand joueur de poker et photographe de son état. C'était un Américain vivant à Paris. Une merveilleuse aventure, mais très compliquée.

Je m'étais rendue à son studio pour faire quelques photos. Tony s'est mis à me parler de tours de magie. Nous avons fumé quelques joints et puis je suis allée prendre mon avion à Orly, à destination de Heidelberg, où nous devons commencer à tourner. On venait d'annoncer mon vol quand Tony est apparu. Il m'avait suivie jusqu'à l'aéroport. Il a tout simplement embarqué dans l'avion et a fait le voyage jusqu'à Heidelberg avec moi. Paradisiaque. Je pensais que Mick ne découvrirait jamais cette incartade mais je suis sûre qu'il l'a su. Chaque jour, il m'envoyait des roses et cela ne pouvait signifier qu'une chose : il était au courant que j'avais une liaison. Ma relation avec Mick était publique : j'adorais d'autant plus mes escapades extraconjugales. Elles seules étaient privées. Secrètes !

Chaque fois que Mick et moi avons l'impression de nous aventurer sur un terrain dangereux, nous nous retirons quelque part pour être ensemble et réapprendre à nous aimer. Nous avons fait notre premier voyage au Brésil juste après *La Motocyclette*.

Nous sommes partis avec Nicholas. Notre premier grand voyage tous les trois. Première étape : la Barbade, que j'ai détestée. Nous étions encore au milieu des années 60 et les plages des Caraïbes étaient plutôt minables. Nous n'avions pas encore appris à apprécier les choses minables.

Nous voulions acheter une grande et vieille maison sur une île des Caraïbes. Nous avons donc été obligés de faire de nombreux sauts de puce dans des petits avions. J'étais obsédée par l'idée que nous allions nous écraser. J'avais emporté avec moi la cassette d'un enregistrement pirate de Dylan qui sortit plus tard sous le titre de *The Basement Tapes*. Les chansons étaient sombres, avec des formules d'un surréalisme comique : *trop de néant, les eaux de l'oubli, les chariots de feu*. Mick devenait fou à force d'entendre cette cassette.

Au bout de deux semaines, nous avons décidé d'aller voir ailleurs. Nous avons pris un vol pour Rio de Janeiro. Nous ne quittons pas l'hôtel avant le soir, quand la fraîcheur tombait, et nous allions manger du caviar et boire du champagne. Inutile d'avoir traversé la moitié du globe pour cela, non ? Nous cherchions uniquement le dépaysement.

Nous avons rencontré un couple de Noirs new-yorkais qui nous ont parlé d'une ville cinglée et bizarre, au nord de Rio, sur la côte : Bahia. Nous avons plié bagage. Mais le voyage a commencé à prendre une terrible tournure. Nous étions totalement livrés à nous-mêmes. Pas d'Alan Dunn, pas de Tom Keylock pour arranger les choses en cas de pépin. Nous nous sommes installés à l'hôtel.

Le premier soir à Bahia, camés, nous sommes allés assister à une extraordinaire cérémonie religieuse populaire dans une petite bourgade. Absolument fascinant. La cérémonie se déroulait devant une magnifique cathédrale portugaise, même si tout cela n'avait rien à voir avec le christianisme. L'extérieur de l'église était illuminé avec des ampoules de couleur, comme un théâtre de Broadway et, dans toutes les rues avoisinantes, il y avait des guirlandes lumineuses. Des danses frénétiques, des tambours. Nous étions les seuls Blancs. Subitement, les participants se sont offusqués de notre présence. Sans doute parce que nous étions blancs. Peut-être que nous ressemblions à Joseph, Marie et l'Enfant Jésus : Mick portait une barbe et, comme moi, il avait les cheveux très longs. Je tenais un petit enfant dans les bras. En tout cas, ils sont entrés dans une rage folle, une haine spontanée a jailli de nulle part. Nous avons dû déguerpir. J'ai toujours pensé que cette expérience avait amené Mick à utiliser la samba comme base de *Sympathy For The Devil*.

C'est à Bahia que j'ai lu pour la première fois *Le Festin nu*. Mon entourage vouait un culte à William Burroughs. Nous étions tous les enfants de Burroughs. Là, j'ai eu une révélation. J'allais devenir une camée, voilà la voie que je devais prendre. Non pas une camée chic, comme Robert, qui se faisait des petites lignes de coke sur d'élégantes tables miroirs, mais une camée des rues. J'avais trouvé ma voie.

Nous avons fait connaissance avec des Brésiliens, qui nous ont déniché une

petite cabane au bord de la mer, à la lisière d'une magnifique forêt tropicale. (Avec femme de chambre !) Il n'y avait ni lit ni matelas, seulement des hamacs. Nicholas a eu beaucoup de mal à s'endormir dans un hamac. Faire l'amour dans un hamac, c'était assez intéressant.

Mes rapports avec Mick étaient très romantiques à cette époque. Nous étions très heureux, tous les deux dans cet endroit. Nous vivions dans notre cabane quand une autre fête religieuse s'est préparée, dédiée à la déesse de la mer. Seules les femmes du village participaient à la cérémonie. Elles m'ont invitée à y prendre part. À la fin, le rite voulait que toutes les femmes portent des fleurs et les jettent en offrande à la mer. Je me suis procuré vingt-quatre roses rouges, je ne sais pas comment (sans doute grâce à Mick). J'ai arraché les pétales et je les ai jetés à la mer. C'était splendide : les fleurs qui flottaient sur l'eau, le soleil en train de se coucher, les femmes qui chantaient, la déesse qui surgissait de notre adoration collective !

De l'autre côté du miroir

Pour Noël, Dirk Bogarde a donné une très grande réception au Connaught Hotel, à laquelle ont assisté toutes les célébrités du théâtre britannique. Maggie Smith, Paul Scofield, Julie Christie. Essentiellement des comédiens représentés par Robin Fox. Il était aussi mon agent. C'était par lui que j'avais obtenu le rôle d'Irina dans *Les Trois Sœurs* au Royal Court. Il était aussi le père de l'acteur James Fox.

La soirée était horriblement guindée. La personne la plus hip de l'assistance était Julie Christie. On aurait pu croire qu'un tel rassemblement de comédiens pétillerait de reparties spirituelles, d'anecdotes piquantes. Mais on oublie trop facilement que ces gens sont des acteurs (les pauvres chéris !) et qu'ils ne ressemblent pas aux personnages qu'ils incarnent. Nous avons eu droit à un pesant ramassis de gens de théâtre parlant boutique. Il n'y a qu'en Angleterre où les membres importants de la profession artistique se comportent comme des prélats.

À travers la salle enfumée, j'ai repéré James Fox et sa nouvelle petite amie. Sur scène James était magnifique. Je le connaissais, bien sûr, grâce à son père. Il est devenu célèbre pour avoir incarné le bon à rien de la haute société dans le film *The Servant*. C'est grâce au film qu'il s'est forgé son personnage. Mais c'était la petite amie de James, Andee Cohen, qui avait attiré mon attention. Une ravissante petite créature vive, papillonnante, mince et un peu androgyne, avec des cheveux bruns coupés court à la garçonne et de grands, très grands yeux. James connaissait bien tous les invités mais il se tenait à l'écart avec sa petite amie, peut-être à cause de la réaction horrifiée de sa famille quand il s'était entiché d'Andee. Une méchante sorcière venue corrompre l'idole de la scène. C'était bien sûr exactement ce qu'avait espéré le jeune comédien.

Quel soulagement d'apercevoir deux personnes avec qui parler. Des âmes sœurs ! La sympathie fut immédiate et réciproque.

Nous étions là à rire, à nous raconter les derniers potins, à flirter, à échanger des vacheries sur les autres invités, à parler très fort et, pour tout avouer, à nous tenir assez mal. Plus nous étions bruyants, plus les autres devenaient pincés.

J'ai vite vu que, même si James était tout à fait dans son élément avec ces gens-là, il avait désespérément envie d'être compris par d'autres. C'est précisément pourquoi il était avec Andee. Une bohème impénitente, manifestement une artiste, et qui ne mâchait pas ses mots. Elle sortait des paroles absurdes et profondes aussi naturellement que les gens respirent. Je l'ai tout de suite aimée.

Après cette soirée, nous avons commencé à traîner ensemble. Un quatuor de fous. James était fasciné par Mick comme par un djinn. Il admirait son énergie et ses mimiques. Mick était tout autant séduit par James. Il a toujours eu un faible pour les gens de la haute société, surtout quand il les sentait capables d'apprécier une petite virée dans les milieux du rock. Mick était également intéressé par James sur un plan professionnel. James était un excellent acteur et Mick songeait à faire du théâtre. Il avait sous les yeux un acteur célèbre, qu'il pouvait observer à son aise. Il avait envie de voir comment fonctionnait James.

Il nous arrivait souvent de sortir ensemble. Sur Fulham Road il y avait un établissement qui s'appelait la Maison de Bagdad, avec des alcôves closes par des rideaux. Il était tenu par deux frères marocains. Les gens fumaient du hasch librement en écoutant une étrange musique chromatique *maqam*. Mais nos meilleurs souvenirs, ce sont les longues nuits blanches passées à la maison.

Soit nous allions chez James, soit ils nous rejoignaient à Harley pour fumer du hasch et boire du vin. C'étaient des soirées merveilleuses, avec une ambiance magique. Nous nous imprégnions du passé en nous fixant sur des symboles d'autres époques : mobilier, livres, idées, art, existences. Andee parlait souvent de ses vies antérieures. En Égypte, à Samarie, à la cour de Louis I^{er}, sous la dynastie Tang.

Mick était un hôte parfait, toujours prêt à bondir pour aller chercher quelque chose, animant les conversations avec une adresse de jongleur, trouvant toujours quelque chose de nouveau et d'étonnant. Et puis, bien sûr, il avait des disques fantastiques.

« Écoute-moi celui-là, mon vieux. À t'en couper le souffle. Albert Collins, le type qui plane, et sa guitare qui parle ! »

Il nous faisait entendre de merveilleux blues d'autrefois, de vieux Motown, Hank et Audrey Williams, Sun Ra et Joe Tex. C'était le plus extraordinaire disc-jockey à domicile du monde.

« Maintenant, pour vous, guetteurs de sous-marins qui m'écoutez... le cousin Bruskie à une heure vingt-cinq du mat sur votre radio... Allons, allons, bébé... on se détend ! »

Il adorait Smokey Robinson. Il interprétait les pas à l'anglaise, chantait,

imitait ce pas de danse réglé comme une horloge, et tout à coup surgissait devant vous, et imitait Slim Harpo ou Caria Thomas.

« Ooooooh ! Oh, mon Dieu ! Il faut absolument que vous entendiez ça. Je vous en prie, les filles, un peu de respect pour le Parrain de la Musique Soul. »

J'étais tous mes livres de contes de fées sur le lit. Edmund Dulac, Arthur Rackham, Rossetti, Heath Robinson, tous ces étranges illustrateurs victoriens. Des visages qui jaillissaient des arbres, des poissons qui parlaient, le Roi des Montagnes de la Lune et sa cour ensorcelée. Andee ouvrait de grands yeux devant ces vieux livres d'enfants. Elle pouvait s'engouffrer dans ces grottes moussues pleines d'elfes et de lutins. Je crois qu'elle est réellement tombée dans l'une de ces cavernes, et qu'elle ne s'en est jamais tirée. Elle est encore plongée dans toutes ces bizarreries par lesquelles nous jurions en ce temps-là : le Zohar, Castaneda, Madame Blavatsky, Aleister Crowley, Charles Fort, John Michel, Escher, les druides, les OVNI, le tantra. Tout le canon hippie. Mick était plongé là-dedans, lui aussi. Les légendes celtiques et *The Secret of the Golden Flower*.

James était fou de Dylan (l'écart était moins grand entre eux qu'entre Dylan et le général Schwarzkopf, mais il restait surprenant). Pour un bon trip, Dylan était aussi nécessaire que Ravi Shankar, Ali Akbar Khan et Steppenwolf (le groupe). Dylan, après tout, c'était la voix de Dieu. (Il est vrai qu'en ce temps-là, un tas de gens étaient la voix de Dieu. La première fois que j'ai entendu Aretha, c'était la voix de Dieu ; la première fois que j'ai entendu Otis, c'était la voix de Dieu ; Percy Sledge était la voix de Dieu. Mais Dylan était la voix de la fournaise ardente.)

À cette époque, on passait notre vie au lit. On écoutait des disques, on téléphonait, on roulait des joints, on jouait de la guitare, tout cela au lit, ou au moins, dans la chambre. Le lit était une sorte d'île enchantée. L'acide et le hasch provoquent une indolence et une langueur de mangeur de lotus. On avait envie de se vautrer sur le lit, de s'allonger sur des coussins et de se laisser vibrer. Des foulards sur les lampes, un peu de baume du Tigre, de vieilles ballerines de danseuse, des livres aux illustrations étranges, de l'encens et des cassettes, des albums de disques qui s'entassaient contre le mur. Une vie de gitan.

Dans le *Dracula* de Coppola, au moment où les trois filles sont allongées sur le lit et que *Dracula* surgit au milieu d'elles, je me suis dit : « Oh, on dirait les Sixties ! » On ne faisait plus que traîner dans la chambre de quelqu'un – ou dans la maison. Tout n'était que limites brumeuses et lignes floues. Aujourd'hui, si on vous invite à passer dans la chambre à coucher, c'est sérieux, il va y avoir du sexe. Chez les gens, on ne monte même plus à l'étage.

Notre lit était immense. Je ne crois pas qu'il ait existé un truc pareil avant la fin des années 60 ! Jamais je n'avais pensé que le mobilier pourrait avoir une telle influence, qu'il pourrait même sceller un destin. Dans les contes de fées, les gens font des choses bizarres dans ce genre de lit. En fait, dans ce lit se sont amorcés le déclin et la chute du duché des camés de Chelsea.

Quand Mick l'a acheté, je lui ai dit :

« Merde, c'est quoi ce truc ? Ça fait des mois que j'essaye de décorer cet appartement avec les objets les plus exquis, et toi tu achètes un vrai paquebot en guise de lit. Pourquoi ne peut-on pas avoir plutôt un ravissant lit à colonnes ?

— Parce qu'on ne fait pas de lit à colonnes assez grand.

— Ce sont les Américains bourgeois avec une demi-douzaine d'enfants qui ont des lits immenses. Pourquoi avons-nous besoin d'un tel monstre ? »

Et il m'a répondu avec une infinie douceur : « Une des choses les plus insupportables avec Chrissie, c'était notre petit lit, où je n'avais jamais assez de place. »

Je me suis dit : « Ma foi, cela se défend. » Je n'ai jamais aimé dormir avec des gens. J'ai toujours préféré de beaucoup faire l'amour et puis retrouver mon propre lit.

Un jour, Andee est venue toute seule. Mick et moi passions le week-end au lit, ensevelis sous les journaux et les magazines. Mick flirtait toujours scandaleusement avec Andee, tout en restant dans des limites comiques et convenables. C'est si britannique de flirter. Cela fait partie des relations sociales. On embrasse, on pelote, on étreint Mick et James flirtaient ensemble, eux aussi. Cela nous faisait tous rire.

James est arrivé. Il est entré dans la chambre et quand il nous a vus tous les trois, dans le lit, il est resté un moment planté là, pétrifié, comme un acteur qui a oublié son texte. On aurait dit un démarcheur avec un chapeau melon venu vendre des actions minières dans une maison mal famée. En fait, James ne savait plus qui il était. Il ne connaissait pas la règle du jeu. Un grand sourire pervers s'est épanoui sur le visage de Mick.

« Bonjour James, encore en retard pour l'orgie. Qu'est-ce que tu as comme excuse, cette fois-ci ?

— J'ai acheté une bouteille de ce formidable Sauvignon recommandé par Dirk. Quelqu'un en veut un verre ?

— Aurais-tu par hasard apporté de la cocaïne pour aller avec le vin, James ?

— Eh bien, à vrai dire, non, Mick... je, euh...

— Merde, t'es bon à quoi alors ?

— Tu veux que j'aille chercher des verres ?

— Voyons, James, Dirk m'a toujours dit qu'il ne leur viendrait pas à l'esprit, à la princesse Margaret ni à lui, de boire une goutte de Sauvignon sans un peu de coke, comme apéritif.

— Vraiment ?

— Voyons, évidemment, James. Maintenant, va nous chercher des verres et un billet de vingt livres roulé en tube, va, mon joli.

— Oh, eh bien... oui... bon.

— La cuisine est de ce côté, James, mais peu importe. Viens nous donner un baiser, mon trésor. »

James perdait pied. Mick était prêt à tout pour poursuivre le jeu. Il adorait prendre les initiatives. James était un parfait faire-valoir. Dans l'intrigue concoctée par Mick, il lui suffisait de feindre une aventure passionnée avec Andee, et James écrirait lui-même la suite du sketch.

Quand Andee est entrée dans la pièce, Mick l'a prise dans ses bras et l'a entraînée dans un coin.

« Viens, ma chérie, viens ici une minute. Excusez-nous, nous avons une affaire extrêmement personnelle à régler tout de suite. »

Et il entraîne Andee jusqu'à la salle de bains, ferme le verrou et commence à pousser des gémissements lascifs comme s'ils s'en donnaient à cœur joie tous les deux. Cela a duré vingt minutes, où James est resté assis très raide sur une chaise, complètement désemparé. Il n'avait pas la moindre idée qu'on lui faisait une blague. C'est longtemps après qu'Andee lui a expliqué que Mick s'était moqué de lui.

Mick était toujours en train de faire des blagues. Il avait conservé sa malice et son espièglerie d'enfant. Mick aimait flirter. Son côté pute et androgyne lui donnait un avantage certain. Il essayait toujours de déstabiliser les gens. Il les mettait à l'épreuve, il les sondait... Allons, secouez-moi tout ça !

Si Mick allait à l'appartement de James et d'Andee en l'absence de James, il se mettait à imaginer un mauvais tour. Dès que Mick entendait la porte s'ouvrir, il disait : « C'est ce sacré James. Vite, les filles, sous les draps. »

Nous nous précipitions tous les trois sous les couvertures et gigotons comme si nous étions en train de baiser. Quand James entrait, nous nous arrêtons, l'air accablé, comme pris sur le fait, en faisant mine de remettre les draps en ordre.

« Andee sait si bien faire les lits, disait Mick, malicieux. Je pourrais passer ma journée à la regarder. Tu as de la chance, James, tu sais. Si je n'étais pas marié...

— Mais tu n'es pas marié, mon chéri ? » faisais-je remarquer.

James essayait de tenir le coup, s'efforçant de rester poli et de se conduire en gentleman. Il y a trois personnes dans votre lit, apparemment en train de baiser, y compris votre petite amie, vous les surprenez en flagrant délit, et vous essayez de faire comme si de rien n'était.

Un soir, Mick, Andee et moi avons pris de l'acide – James n'aimait pas les drogues psychédéliques. Nous étions en plein trip. Je ne crois pas qu'une telle chose serait arrivée si nous n'avions pas été en plein trip. C'était un acide formidable. Des torrents d'images déferlaient dans ma tête. La guitare me disait que nous étions au cœur d'un bayou profond et boueux mais, une seconde plus tard, nous étions passés en Égypte. L'énorme lit était une barque sur le Nil et nous étions tous à bord.

Ma lampe de chevet se transformait en *Monument à la Troisième Internationale* de Tatline : l'abat-jour se déroulait jusqu'au plafond en une spirale avec bas-reliefs qui, comme la colonne de Trajan, illustre et commentait ce qui se passait.

Andee était devenue la pythonisse qui révélait les mystères du millénaire :

« Ces particules subatomiques qui s'agitent pourraient nous changer. Voilà dix mille ans que le calendrier maya les prédit. Voilà ce que nous cherchions en prenant toutes ces drogues ! Mais regardez donc, c'est juste une question de mauvaise réception. »

Le tapis dansait en petites ondulations abricot et ivoire. Andee et moi étions les esclaves du grand Pharaon allongé et alangui sur la barque royale. Le Pharaon caressait James. (Le trip allait être très tactile.)

Nous laissions dépasser nos pieds hors du lit, au-dessus des rosettes rouge foncé du tapis. Des pétales indigo flottaient comme des feuilles de nénuphar, arborant les têtes tranchées miniatures de gens que j'avais connus. Je déchiffrais maintenant notre tapis persan. Il représentait un plan mythologique de Samarcande où s'entrecroisaient en arabesques des paons mécaniques, des pavillons safran, des vergers, des jardins et des cyprès.

Nous avons incarné ces personnages de courtisanes mille ans auparavant. Nous étions alors mangeuses d'opium à la cour de Koublai Khan. Nous avons bu le lait du Paradis, qui nous avait métamorphosées et rendues poreuses. Alph, le fleuve sacré, coulait sans être limité par le temps, ou par l'espace. On étincelait et on vibrait. On était des petits bodhisattvas palpitants. J'étais amoureuse de tout le monde. En fait, j'étais tout le monde. Je ne savais plus très bien qui j'étais, ni qui était qui mais, au fond, quelle importance ? Dans un état de pareille béatitude, je pouvais tomber amoureuse d'une chaise ou de mes

chaussures. Que c'est absurde, l'idée d'appartenir à quelqu'un ! Mon Dieu, quand on pense que la guerre de Troie s'est déclenchée à cause d'une telle bêtise !

Tôt ou tard, il allait se passer quelque chose sur ce lit, manifestement le soir même. C'était la *raison d'être* du lit. À défaut de coucher avec Keith, c'était ce qui pouvait arriver de mieux à Mick.

Je me suis mise à caresser Andee et j'ai senti sa chair fondre et onduler sous ma main. Sous sa peau, son cœur phosphorescent émettait des pulsations lumineuses. J'avais l'impression que je pourrais très bien plonger ma main dans son corps et atteindre son cœur. Je me suis mise à l'embrasser, à la déshabiller, à lui lécher les seins. Elle poussait des soupirs passionnés et fit mine de se pâmer, comme si elle était soudain devenue molle dans l'ardeur de la passion, et elle est retombée sur le lit. Nous étions deux odalisques dans un tableau de filles du harem peint pour les Beaux-Arts. Je me suis penchée au-dessus d'elle et elle a éclaté de rire. C'était si délicieusement absurde, ce mélange d'érotisme et de kitsch.

Je me suis allongée nue auprès d'elle. J'ai pris son téton dans ma bouche et j'ai commencé à le sucer. Coup d'œil pour voir quel effet produisait notre petit numéro sur Mick et sur James. Ils avaient interrompu leur conversation et nous observaient avec un évident voyeurisme. Nous avons éclaté de rire. Excitées, nous avons essayé autre chose. Plus le spectacle que nous donnions les excitait, plus nous avions envie d'aller plus loin.

Nous n'avons jamais parlé de notre petite soirée, à personne. Mais quelque part dans cette humide nuit londonienne, le Dracula en chef, le metteur en scène Donald Cammell, a dû ouvrir sa fenêtre et humer l'air. Sans savoir ce qui s'était passé cette nuit-là à Harley House, Cammell a recréé la scène dans *Performance*.

Pendant les années 1967 et 1968, l'arrestation aux Redlands, le procès et les problèmes avec Brian ont empêché les Stones de partir en tournée, si bien qu'au printemps 1968, Mick commençait à ne plus tenir en place. Il avait l'impression que sa fonction de chanteur d'un groupe de rock'n'roll le limitait. Il serait plus tard obligé de réinventer ce rôle, mais, en attendant, il cherchait quelque chose de nouveau. Mick aurait pu devenir n'importe quel héros culturel ou intellectuel. Un moment, il a même caressé l'idée de devenir député travailliste au Parlement !

Au tournant de la fin des années 60, tous nos rêves de mainmise sur le monde semblaient se réaliser. Hélas, Mick ne s'intéressait pas tant que cela à la politique. En tout cas, pas à la politique de gauche. Moi, si ! J'étais issue d'un

milieu socialiste, ma mère et mon père votaient travailliste. Aussi, quand le flamboyant député travailliste Tom Driberg a décidé de draguer Mick, j'étais ravie.

Le seul politicien capable de persuader Mick d'entrer en politique, c'était bien Driberg. Tom était absolument charmant, toujours très bien habillé. Le modèle idéal pour Mick, d'autant qu'il avait beaucoup d'argent Propriétaire d'une maison à la campagne, il était un député travailliste homosexuel !

Un après-midi il est venu à Cheyne Walk avec Allen Ginsberg demander à Mick de se présenter au Parlement. À ce moment-là, Mick en aurait été capable. Il était bourré de principes à cette époque. Il était encore extrêmement déconcerté par l'esprit de vengeance qui avait motivé l'arrestation à Redlands. En ce temps-là, Mick tenait des propos très radicaux : « Les adolescents du monde entier sont menés par le bout du nez par des abrutis de politiciens qui tentent de contrôler leur mode de pensée et de leur imposer un code d'existence. »

C'est la période où il a écrit *Street Fighting Man*... Il a largué ses préjugés bourgeois. Mick Jagger, chef du parti travailliste d'Angleterre ! Et moi, la petite anarchiste planquée, je poussais à la roue.

Pendant un moment, il a pris tout cela très au sérieux. Il a envisagé toutes les objections possibles, tous les problèmes : « Et mes tournées ? La musique reste ma première obligation. Je ne veux pas y renoncer pour m'asseoir derrière un bureau. »

Et Tom de dire : « Oh, ce ne serait pas un problème. Vous pourriez continuer à faire de la musique comme avant, tout en accomplissant quelque chose de très important pour le Parti.

— Vous voyez, il est hors de question que j'examine ligne par ligne la réglementation sur les usines de distribution d'eau, par exemple.

— Mon cher garçon, nous n'attendons pas de vous que vous adoptiez le calendrier du Parlement. Absolument pas. Vous seriez plutôt une... enfin, une figure de proue, comme... vous comprenez...

— Comme la Reine ? dit Mick pour terminer sa phrase.

— Exactement ! »

La rencontre avec Driberg se déroulait très bien : on échangeait des propos amusants, on discutait de questions pertinentes. Mais tout a capoté à cause d'une remarque malvenue de Driberg, qui ne lui ressemblait pourtant pas du tout. Nous étions tous assis par terre sur des coussins, Mick portait un justaucorps et des collants quand, après un silence embarrassant, Driberg a regardé l'entrejambe de Mick et a lancé : « Quelle belle paire vous avez. »

De toute façon, ça n'aurait sans doute pas marché. Mick a dû se rendre compte que l'influence des Stones était plus forte que celle de n'importe quel homme politique. Il savait aussi qu'il s'ennuierait terriblement !

Pour replacer les choses dans leur contexte, je pense qu'il s'agissait pour ces gens de gagner le vote des jeunes. Mais Mick n'aimait pas l'idée d'être un appât.

D'ailleurs, c'est Keith qui a fini par étouffer ce projet dans l'œuf.

Quand Mick lui a demandé son avis, Keith lui a répondu que c'était la chose la plus stupide qu'il ait jamais entendue.

Driberg était malin, parce qu'il avait parfaitement compris ce que Mick recherchait : une forme de respectabilité. Ses propositions auraient pu être intéressantes à la période peu prolifique de *Goat's Head Soup*. Mais Mick et Keith étaient en pleine période créatrice. De *Beggars Banquet* à *Exile on Main Street*.

L'anarchisme et l'hédonisme des Stones avaient fini par se consumer au moment de *Goat's Head Soup*. Leur esprit vital et leur âme étaient en panne, à cause de l'héroïne et de la cocaïne. Ça, c'est de la décadence, pas de l'anarchie.

Quand l'attirance de Mick pour la politique s'est dissipée, une solution plus évidente s'est présentée. Il allait tout simplement devenir une vedette de cinéma.

Pourquoi pas ? De tous les chanteurs rock des Sixties, Mick était le candidat le plus logique. Toutes ces années, on lui avait proposé un certain nombre de projets fondés sur son charisme. Depuis une éternité, Andrew Oldham prétendait qu'il allait acheter (ou avait acheté) les droits d'*Orange mécanique* : Tout le monde s'accordait à dire que Mick incarnerait parfaitement Alex. D'ailleurs, des gens ont signé des pétitions en faveur de ce projet. Mais, à défaut, il a joué dans *Only Lovers Left Alive*, une sorte d'*Orange mécanique* du pauvre. Mick s'est mis à suivre des cours de comédie. Puis il y a eu *The Man Who Shot Mick Jagger* et de nombreux autres projets. Christopher Gibbs et Nigel Gordon avaient écrit un scénario à partir du roman mystique du Moyen Âge anglais, *Gawin et le Chevalier Vert*. Mick devait jouer le Chevalier Vert. Mick et Keith en personnages du Moyen Âge ! Ils se disputaient pour savoir qui allait couper la tête de l'autre. Mais au moins tous deux allaient porter des collants. Un autre projet cinématographique stupide s'appelait *Maxigasm*, avec des extraterrestres et des soucoupes volantes. Rien ne se réalisa, finalement.

Puis, au printemps 1968, Donald Cammell nous présenta une idée : un film sur une rock star qui vivait recluse et un gangster en cavale. Le scénario serait conçu autour de Mick. C'était *Performance*.

Ce projet semblait se présenter sous les meilleurs auspices. Mick était plus

beau que jamais, les metteurs en scène Donald Cammell et Nicholas Roeg des amis, et nous connaissions à peu près tous les acteurs du film. Anita Pallenberg, James Fox. Tous devaient interpréter leurs propres rôles. *À priori*, rien de compliqué. Mais cette décision a été une colossale erreur !

On voulait faire un film à partir de l'idée que le public se faisait de nous. C'est le côté voyeurisme qui a décidé la Warner Bros à financer le projet. Selon moi, ils imaginaient une version hollywoodienne de notre petit cercle, genre morale et châtiment.

Avant le premier jour de tournage, *Performance* bouillonnait d'ingrédients diaboliques. Drogue, relations incestueuses, rôles distribués à contre-emploi. L'art et la vie dissous dans un breuvage de sorcière. Je tenais à garder mes distances avec tout cela. Je suis partie pour l'Irlande avec ma mère et Nicholas.

J'attendais un deuxième bébé. Mick et moi étions enchantés. Nous espérions que ce serait une fille, et nous avions déjà décidé de l'appeler Corrina.

En attendant de trouver une maison, j'ai passé quelques semaines à Leixlip Castle avec Desmond Guinness. Un week-end, Mick et moi avons pris l'avion pour Londres et le lendemain sommes revenus à Leixlip Castle. Pendant ma brève absence, la nurse que j'avais engagée pour s'occuper de Nicholas l'avait enfermé à clé dans la nursery, et filé avec une bague, en émeraude m'appartenant. On n'a retrouvé Nicholas que le lendemain. Il arrachait le papier peint des murs, comme pour essayer de sortir. Il avait trois ans à l'époque et j'ai décidé de ne plus jamais l'abandonner. *Performance* me semblait très loin : je ne voulais pas y penser.

J'ai fini par trouver une charmante vieille maison à Tuam, dans le comté de Galway. Mick nous y rejoignait un week-end sur deux. Nous épluchions le script. Un excellent scénario. Mais à mesure qu'on approchait de la version définitive, Mick était plein d'appréhension. Il s'apercevait qu'il ne savait absolument pas comment s'y prendre. Il ignorait presque tout de la comédie.

Je voyais Turner comme un personnage symbolique, vaguement tragique, un peu pitoyable, mais avec un certain mordant. C'était l'archétype du rocker apocalyptique des Sixties. Un Hamlet préraphaélite. Nous avons travaillé longuement pour créer ce personnage.

Je lui ai conseillé de s'appuyer sur le personnage de Brian. Il devrait aussi se faire teindre les cheveux d'une couleur vive. Pas question d'un Turner blond ! Il a fini par se teindre les cheveux en noir très foncé, comme les Chinois ou Elvis Presley. C'était une excellente idée. Le personnage prenait vie. Les collants et les costumes lui donnaient un air vaguement menaçant, faisaient penser à Richard III.

Très vite, dès les premières répétitions, on s'est rendu compte que Turner ne pouvait pas seulement ressembler à Brian. Les personnages de scène et de cinéma sont composites, comme des images de rêve. Nous avons alors pensé à un mélange de Brian et de Keith. Brian avec son esprit torturé et paranoïaque, Keith avec sa force et son calme.

Mais la personnalité de Mick n'était pas assez sombre ni troublée pour une créature mythique comme Turner. Turner était une sorte de prince de Denmark Street blasé, mais Mick n'était pas Hamlet.

Il n'y a rien de mythique ni de tragique chez Mick. Il est trop normal, trop sain pour être victime d'un destin réellement bizarre. Brian et Keith, à défaut de personnages de tragédie, étaient du moins des personnalités marquées par le destin, des êtres aux défaillances funestes pris dans le tourbillon de profonds courants.

Une grande partie du caractère de Mick a tout de même filtré, si bien que l'interprétation a fini par être merveilleusement complexe. Mick a très bien joué, si bien qu'il est devenu un personnage hybride. Je n'avais pas prévu que, en interprétant à la fois Brian et Keith, il se transformerait en deux êtres extrêmement séduisants pour Anita. Et elle obsédait Mick.

Au fond, la plupart des comédiens n'interprétaient pas un rôle dans *Performance*. Ils s'exhibaient. De vrais gangsters, de vrais pop stars, de vrais drogués, de vraies sirènes.

L'idée la plus bizarre de Donald a été d'intervertir dans le film le rôle de Mick et celui de James. Une idée remarquable : Mick jouait l'aristocrate et James un voyou de la classe ouvrière. James était devenu l'archétype du serviteur, et Mick le sang-bleu velléitaire, ce qu'il reprochait toujours à James.

Pour être honnête, aucun de nous ne faisait le poids. Nous étions trop naïfs par rapport à Donald Cammell. Il était plus âgé que nous et plus diabolique. C'est pourquoi Andee avait peur pour l'âme de James. Elle se méfiait aussi terriblement d'Anita. Anita était la reine noire victime d'un mauvais sort, une fille superbe et dangereuse. Mais Donald, sarcastique, sophistiqué et décadent, était un vrai Dracula.

Pour diriger les acteurs, Donald déclenchait un tourbillon, avec tout ce qu'il y avait de plus désorientant. Dieu sait quelles drogues on prenait sur le plateau. Sans parler des coucheries à tout va. James Fox avait, bien sûr, très peur du sexe, de la drogue et du rock'n'roll, mais il était encore plus terrifié par la face cachée de sa propre personnalité. Issu d'une respectable et très convenable famille du théâtre britannique, il se trouvait d'un coup plongé dans un univers de drogue, de rockeurs hédonistes et décadents, et d'aristos à la sexualité ambivalente. Il ne

pouvait compter que sur Mick, avec qui il avait déjà un problème, pour distinguer la vérité du faux-semblant. Il avait complètement perdu pied. *Performance* a eu une fonction révélatrice pour beaucoup de gens. Ils ont découvert ce qu'ils avaient (sagement) évité jusque-là.

Pendant le tournage de *Performance*, j'avais le sentiment erroné de ne pas avoir à m'inquiéter. Je ne m'étais jamais imaginé que Mick allait sauter Anita.

Anita m'apparaissait plutôt comme une victime, une créature vulnérable dont on devait s'occuper, qu'on devait protéger. Sa rupture avec Brian l'année précédente l'avait détruite. En fait, tout naturellement, elle a trouvé irrésistible l'interprétation du personnage de Turner par Mick. Ils s'attiraient réciproquement, et elle avait, déjà à cette époque, du mal à distinguer la réalité de l'imaginaire.

La seule personne à rester toujours maître d'elle-même, et à pouvoir garder une certaine retenue, c'était Mick. Mais le pauvre Mick marchait sur une corde raide. Il était intimidé par le caractère épouvantable de Donald qui explosait en vous accablant de remarques acerbes. Mick trouvait le mécanisme du tournage extrêmement déconcertant. C'était nettement plus épuisant que de jouer dans un groupe de rock'n'roll. L'aspect répétitif, les prises innombrables, ces répliques dans le vide : Mick était déboussolé !

J'essayais de ne pas penser au film. Je concentrais toute mon attention sur ma vie avec ma mère et Nicholas en Irlande, en faisant comme si tout était parfait. Anita était ma meilleure amie et Mick l'homme de ma vie. J'attendais, un bébé de lui. Même si je savais que tout n'allait pas pour le mieux entre Mick et moi, j'ignorais comment y remédier. C'était terrible.

D'ailleurs, étais-je vraiment bien placée pour me plaindre ? J'avais eu une aventure enflammée avec Tony Kent l'année précédente. C'était comme ça à l'époque... Il suffisait d'en avoir envie. Cela faisait partie de notre credo. Quelle hypocrisie de ne pas coucher avec quelqu'un seulement parce qu'il ou elle avait quelqu'un d'autre dans sa vie !

Comme d'habitude, Mick et moi n'en avons jamais discuté. C'est resté entre nous. Je ne savais pas discuter d'un problème à cette époque et, même si j'avais su, je n'en aurais pas eu le courage. Et je n'aurais probablement fait qu'aggraver les choses.

Keith, généralement intrépide, était dépassé par les événements. Pendant le tournage, il évitait délibérément le plateau. S'il y avait mis les pieds, il y aurait eu un clash avec Mick. Keith savait que ça aurait été la fin du groupe.

Keith a écrit *You've Got The Silver*. Juste avant le tournage, Anita et lui

habitaient dans l'appartement de Robert. Ce dernier l'avait loué à Anita pour une somme exorbitante, puis avait refusé de s'en aller, provoquant une fois encore une sorte de ménage à trois.

Pour écrire une chanson, Keith travaille dans son coin au morceau en gestation. Il jouait sans cesse de la guitare. Je ne l'ai jamais vu sans son instrument. Le joueur de luth assis dans l'encadrement de la fenêtre, c'est Keith. Toujours en train de réfléchir à une chanson, en secret. Il la garde en tête jusqu'à ce qu'elle soit terminée. Puis, tout d'un coup, il vous la livre. C'est extraordinaire : les gens en restent pantois.

Nous étions assis sur le magnifique lit à colonnes du XVII^e siècle de Robert. Il était adossé à une colonne, moi à une autre, et Keith et Anita enlacés à l'autre bout du lit. Keith s'est mis à jouer *You've Got The Silver*. Il chantait sur un ton nasillard et monotone, comme si la chanson était encore enfouie en lui et qu'elle commençât tout juste à émerger. Nous étions sans voix. C'était manifestement une chanson d'amour destinée à Anita. Elle exprimait un profond attachement pour elle. Un amour très romantique, très achevé. C'est pourquoi la trahison d'Anita et de Mick pendant le tournage de *Performance* l'a à un tel point perturbé.

Au lieu de les prendre à partie, il s'est contenté de traîner dans l'appartement de Robert à Mount Street. Il déversait tous ses tourments et toute sa rage dans des chansons. Le résultat en est *Let It Bleed*, plein de colère rentrée. Cette fois-là, les Stones ont puisé de façon très étrange dans le *Zeitgeist*. Dans *Gimme Shelter*, Keith s'interrogeait sur le problème mythique de notre destinée. En tant qu'album, *Let It Bleed* reprenait sous une forme allégorique les thèmes de *Performance*. Il transformait l'aspect occulte en satanisme et le thème du flirt avec le monde infernal des gangs en anarchie.

Performance a vraiment été notre *Portrait de Dorian Gray*. Une allégorie de la vie libertine de Chelsea, à la fin des années 60, avec ses barons du rock, ses égarés de la jeunesse dorée, la drogue, le sexe et la décadence. Il a servi à préserver toute une époque. Par un sinistre échange d'énergies, le film en est venu à acquérir sa vie propre, riche et hallucinée, tandis que ceux qui y étaient impliqués (et qui l'avaient inspiré) se sont effondrés presque aussitôt le film terminé.

La fusion de la vraie vie et du cinéma dans *Performance* a eu quelques redoutables séquences. Les gens qui tombent à travers des vitres en sucre finissent souvent par passer à travers de vraies vitres. Si jamais un film a déclenché de telles réactions en chaîne, c'est bien *Performance*.

Certes, Mick s'en est magnifiquement tiré, avec une nouvelle armure

étincelante et invincible. Il n'a pas eu de problème de drogue ni de dépression nerveuse. Rien ne le touchait vraiment. Tout comme certains acteurs conservent leurs costumes, Mick est sorti de *Performance* avec son personnage. Il était si parfaitement conçu pour lui, pour satisfaire ses désirs, qu'il n'a pas eu à s'en débarrasser. Le film montre bien Mick Jagger. Même lui en est convaincu. De fait, il a terminé *Performance* avec deux nouveaux personnages. Celui que nous connaissions déjà, sur lequel nous nous étions forgé une opinion – et un second, plus sinistre : le gangster, le personnage au cœur de pierre. Ce dernier apparaît pour la première fois quand Mick se coiffe les cheveux en arrière et devient un criminel impitoyable prêt à tout (y compris à tuer) pour de l'argent. C'est le Mick fou d'argent, dévot de Mammon.

Si quelqu'un retire autant de force d'une telle situation, un autre va sans doute très mal s'en sortir. Cela semble être la règle. En l'occurrence, ce fut James Fox. Il a donné le meilleur de lui-même à ce film puis il est devenu dingue.

Le film n'a pas très bien réussi non plus à Michèle Breton. Elle est devenue trafiquante d'héroïne à Marseille peu après le tournage et elle est sans doute morte, aujourd'hui.

C'est peu après le tournage de *Performance*, à l'automne 1968, que l'usage de la drogue dans notre petit cercle a fait un formidable bond en avant. Quand les choses deviennent insupportables pour l'esprit humain, on se tourne vers l'alcool ou la drogue pour tenir le coup. C'est une forme d'automédication, d'instinct de conservation.

C'est juste après *Performance* qu'Anita a complètement perdu la boule. Pendant des années, elle a plongé dans l'abîme.

Comme la boîte d'un prestidigitateur, notre petit monde s'est effondré sur lui-même. Un peu comme si nous avions provoqué cet effondrement, comme si dans un geste de dépit enfantin nous avions voulu démolir notre monde. Les murs se sont écroulés, non pas comme dans la bataille de Jéricho, mais comme dans la chute de la maison Usher.

Nous avons tous oublié la maxime de Dylan. Nous aurions dû tout abandonner sans jamais nous retourner. C'est ce qu'ont fait après les Sixties Paul et Linda McCartney, en partant vivre en Écosse, sur une île avec des moutons et des poules, sans plus voir personne. Mais *Performance* a tout changé. Nous nous sommes retournés un instant et, même si nous n'avons pas été transformés en statues de sel, j'ai découvert à ce moment-là que le sol se dérobaît sous mes pieds.

Si je suis Mary Shelley, où est mon Frankenstein ?

Quand je suis finalement rentrée en Angleterre à la fin de 1968, j'ai trouvé notre nouvelle maison de Cheyne Walk, à Chelsea, envahie de pique-assiette. Mick avait engagé une cuisinière et invité chez nous la moitié de Kings Road. Vers sept heures, nous devions dîner « en famille », avec ces fous plongés dans leurs projets de films messianiques d'une désespérante futilité. Mick fantasmaient sur ce genre de vie dans des chansons comme *Live With Me*. J'ai supporté cette folie pendant quatre jours, puis j'ai piqué une crise de nerfs à faire trembler les murs. Je me suis mise à lancer des assiettes et des soucoupes à la tête de Mick. J'ai viré la cuisinière, et mis à la porte Tony Fuchs et son petit ami. La paix est enfin revenue. Mick adorait quand je prenais ce genre d'initiative. Il avait rarement l'occasion de me voir tempêter ainsi !

Notre vie commune était encore très excitante mais plus sur le plan mental que sexuel. Le sexe avait presque disparu de notre relation et, comme nous ne voulions pas rompre, il fallait bien avoir des activités de remplacement. Mick avait son travail : c'est à cette période qu'il a écrit ses meilleures chansons. Il se levait, lisait les journaux, allait au théâtre et puis travaillait au studio jusqu'à huit heures du matin environ. Les nuits où il était à la maison, nous veillions tard, à lire dans notre charmant vieux lit. Moi, avec mon *Grand Dieu Pan* d'Arthur Machen, Mick avec ses nouvelles de Montague R. James. Il disait : « Marianne, écoute un peu celle-ci. Ça va te glacer le sang ! » Et il me lisait une histoire de fantôme. Notre vie de couple avait changé. Fini le temps où nous sautions au lit pour faire l'amour.

Une très agréable intimité s'était développée entre nous. Comme c'est agréable de savoir que votre partenaire n'attend pas trop de vous ! J'aimais notre camaraderie et notre complicité, mais il y avait aussi de longues périodes d'ennui.

Mick est un brillant orateur mais il n'était pas question de discuter avec lui de mes craintes, de mes problèmes. Mick et Keith ont beau être aussi hip et éclairés qu'on veut, ils sont aussi très britanniques, et en Angleterre, on n'aborde jamais les questions affectives, même avec son partenaire. Les angoisses et les

sentiments personnels sont tabous. Tout ce qui est déplaisant, il faut le cacher. J'étais tout aussi responsable que Mick. Je ne racontais rien de ce que j'éprouvais. Je n'avais pas plus envie que lui de parler de ces choses-là.

Nous évoquions de moins en moins les choses importantes. Une des barrières les plus infranchissables, c'était le protocole hip. J'étais victime de la tyrannie du hip. J'ai failli en mourir. Déjà, on fumait trop : le hasch interdisait toute conversation, sauf de caractère très général. Les sujets sérieux et personnels étaient strictement interdits.

Le problème le plus grave, que nous n'évoquions jamais entre nous, c'était la perte de notre bébé, Corrina. J'avais fait une fausse couche à mon retour d'Irlande. J'étais trop anémiée pour que le bébé arrive à terme. J'étais accablée de remords et il m'a fallu très longtemps avant de pouvoir ne serait-ce que réfléchir aux sentiments que j'éprouvais. Pour dissimuler ma douleur, je me suis raccrochée à la drogue (surtout aux barbituriques et à l'alcool).

J'étais surprise de voir avec quelle rapidité Mick semblait se remettre. Il s'est plongé dans son travail. Maintenant que Keith habitait à deux pas, plus rien ne l'empêchait de travailler jour et nuit. Chaque fois que Mick avait le sentiment de m'avoir négligée, il arrivait avec des roses ou des bijoux. Mais je perdais toujours les bijoux et je n'ai jamais beaucoup aimé les roses hors saison.

Il était de moins en moins présent. Il travaillait tout le temps. Je retombai dans mes vieilles habitudes : souvent, je sortais seule. J'allais parfois à des soirées mondaines où je tenais à représenter Mick.

Je me rappelle avoir assisté à un dîner avec Tom Driberg et Wystan Hugh Auden. Au milieu de la soirée Auden s'est tourné vers moi et, avec un geste sans doute destiné à me choquer, m'a demandé : « Dites-moi, Marianne, quand vous voyagez avec de la drogue, est-ce que vous vous la fourrez dans le cul ?

— Oh, non, Wystan, ai-je répondu. Je la planque dans ma chatte. »

La plupart du temps, j'étais complètement pétée et, dans cet état-là, on a une conscience extraordinaire de ce qui se passe autour de soi, tout en se demandant si on n'est pas en train de fabuler. L'acide est une drogue très sexuelle. La conception de deux sexes différents qui s'accouplent semble absurde quand on est sous acide. Les tabous paraissent ridicules.

Je me moquais que Mick couche avec des hommes. De toute façon, il était rare que je le surprenne en flagrant délit. En revanche, Mick me trouvait souvent au lit avec une amie. Il éclatait de rire, puis faisait semblant d'être furieux.

Saida était ma petite amie depuis des années et j'ai d'ailleurs toujours estimé que ce n'était pas une vraie infidélité. Mick semblait du même avis. Tant qu'il ne s'agissait pas d'un autre homme, pas de problème. Mais Saida considérait Mick

comme un rival.

Saida adorait le Mandrax, ce qui provoqua quelques incidents amusants. Je me souviens d'un jour, à Cheyne Walk, où je planais avec Saida qui, comme d'habitude, avait pris beaucoup trop de comprimés. Bien plus que moi. Saida avait une petite Mini et, dans l'état incroyablement cotonneux où nous étions, nous nous sommes mis en tête de prendre la voiture pour aller en boîte. Avec des gestes lents mais décidés, nous avons réussi à nous installer dans l'Austin. Mais Saida était dans un tel état qu'elle conduisait à dix kilomètres à l'heure. Et même à cette allure d'escargot, nous avons réussi à avoir un accident. Quand la police est arrivée, nous parlions comme un disque qu'on fait tourner à la mauvaise vitesse. Ce genre d'aventures nous arrivait tout le temps.

Comme Mick passait toute la nuit au studio, j'étais la plupart du temps livrée à moi-même et je commençai à m'intéresser à d'autres hommes. Il s'attendait à me voir tenir le rôle de la femme de César. Je crois qu'il ne se doutait absolument pas que je couchais avec n'importe qui : il en aurait été scandalisé. Quand il a fini par l'apprendre, il a éprouvé une grande amertume.

Ma première aventure à Cheyne Walk a été avec le prince Stanislas Klossowski de Rola, que tout le monde appelait Stash. Stash avait toujours eu le béguin pour moi, depuis l'époque où j'étais mariée à John. Une nuit, Stash a grimpé par la glycine qui poussait sur la façade de la maison jusqu'au balcon. Il s'est introduit dans la maison et a fait une entrée grandiose avec sa cape dans ma chambre. Ma foi, me dis-je, il a bien mérité une partie de jambes en l'air. C'était très risqué. Mick était très jaloux. Mais Stash venait de quitter Mick qui se trouvait aux studios d'Olympic et n'en bougerait pas avant six heures du matin.

Mick restait souvent au studio qu'il s'était fait aménager dans le jardin jusqu'au petit jour, avec ses amis et les musiciens avec qui il travaillait. Sa collaboration avec Keith était très fructueuse. Mick a besoin de beaucoup travailler. Il apprenait aussi à jouer de la guitare. Eric Clapton lui donnait des leçons et il faisait des progrès de jour en jour.

Pendant ce temps-là, j'arpentais la maison seule ou avec Anita. Nous étions mortes d'ennui et avions le sentiment d'être inutiles et de jouer un rôle purement décoratif.

La vie n'était pas vraiment idyllique. On était comme dans un sérail. On vivait dans le luxe, on se droguait un peu mais on attendait surtout l'apparition du sultan ! Compte tenu des circonstances, Anita et moi nous en tirions très bien. Nous avons en commun notre intérêt pour la magie et pour les livres. Mais nos conversations tournaient essentiellement autour des sujets que les gens abordent quand ils n'ont pas envie d'affronter les vrais problèmes. On prenait de l'acide et

on se déguisait. Pour Anita à cette époque-là, aider quelqu'un revenait à lui donner de la drogue. Rien de tel pour vous faire passer le temps.

On se comportait comme toutes les filles. On s'embrassait, on prenait des bains ensemble. J'étais follement amoureuse d'Anita. Elle était superbe. La seule fois où nous avons commencé à faire l'amour, nous avons été surprises en flagrant délit par Mick et Keith. Nous étions à l'étage dans la maison d'Anita et de Keith, à nous caresser et à nous embrasser sur le lit, quand Mick et Keith ont interrompu nos ébats. La réaction de Mick a été « Allons les rejoindre ». Mais Keith a tout de suite mis le holà. Il a un côté très vieux jeu.

J'avais beaucoup plus de points communs avec Anita qu'avec Mick. Anita et moi passions la journée à lire des passages de *La Déesse blanche* à haute voix. Nos sujets de conversation préférés étaient les phases de la lune, le langage des dolmens, les poèmes ésotériques. Nous n'en parlions jamais en présence des autres.

Anita a fini par pousser le goût de l'occulte jusqu'à la sorcellerie. Il y avait des moments, surtout après la mort de Brian, où elle perdait un peu la boule. C'était la période de gloire du cinéaste et prétendu sorcier Kenneth Anger. Un tas de types de la Côte Ouest, genre mages, traînaient à Londres. Ces histoires d'occultisme mijotaient depuis longtemps là-bas. En Angleterre aussi, mais dans un milieu très fermé, avec un côté fantastique et secret Kenneth était obsédé par les Stones. Il avait manifestement le béguin pour Mick qui s'est laissé faire pendant quelque temps. Il était drôle, inquiétant à souhait mais, quand ses manifestations n'ont plus eu d'écho et qu'il s'est mis à jeter par les fenêtres de Cheyne Walk des exemplaires de William Blake, Mick a rassemblé tous nos livres de magie et a allumé un grand bûcher dans la cheminée.

Heureusement, il restait le théâtre, les aventures et la drogue. J'avais sniffé ma première ligne de coke dans l'appartement de Kensington. Robert avait étalé pour nous six longues lignes et m'avait tendu un billet de cent dollars. Quand je lui ai demandé : « Qu'est-ce qu'on fait ? », il m'a répondu : « Tu te le mets dans la narine et tu renifles. » Je me suis agenouillée et j'ai aspiré les six lignes. Il faisait une tête à se tordre de rire : à la fois étonné et horrifié de mon geste. Je ne connaissais pas les usages en matière de coke. Je n'ai pas mis longtemps à les apprendre.

La première fois que j'ai pris de l'héroïne, c'est quand je suis allée visiter Stargroves avec Mick, une grande et sombre maison victorienne que Mick devait acheter un peu plus tard avec Christopher Gibbs et Mason Hoffenberg. Pendant le trajet de retour, nous avons dû nous arrêter à plusieurs reprises car Mason

n'était pas bien du tout. Nous avons fait notre dernière halte pour « rafraîchir » Mason dans un relais de poste de Newbury.

À l'époque, je jouais Irina dans *Les Trois Sœurs* et j'étais certaine que j'allais être en retard pour faire mon entrée. Je devais être au théâtre à six heures et demie, et j'étais affolée. J'ai décidé qu'il me fallait une ligne.

Mason répétait sans cesse : « Tu sais, mon chou, tu n'en as vraiment pas besoin.

— Mais, Mason, j'en ai envie.

— Crois-moi, tu n'en as pas besoin. Pourquoi tu fais ça, petite conne ?

— Parce que je vais être en retard. Et si je suis en retard, eh bien, je vais mourir. »

Marianne, toujours à l'affût d'expériences nouvelles ! Me précipiter vers un univers inconnu ne me suffisait pas. Il me fallait ce petit quelque chose en plus.

Je me suis surprise à avoir un regard étrangement curieux et détaché sur mon entourage. Comme si je regardais se dérouler le film de ma vie. Tout ce qui se passait semblait sans rapport avec moi.

L'héroïne ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu jusque-là. Les autres drogues, je les prenais pour avoir des sensations. Là, c'était la fin de toute sensation. Ce qui est attirant dans l'héroïne, c'est quelle abolit totalement toute douleur, physique ou autre.

Cela m'a rendue si malade que j'ai failli faire rater presque toute la représentation : à chaque fois que je sortais de scène, j'allais vomir dans un seau.

Le metteur en scène Tony Richardson, qui m'avait vue dans *Les Trois Sœurs*, m'a demandé de jouer le rôle d'Ophélie dans le *Hamlet* qu'il montait au Théâtre en Rond, et dont la première était prévue pour mars 1969. Comme tout le monde, Tony Richardson était amoureux de Mick.

Il avait un côté machiavélique. Ce n'était pas seulement un narcissique bisexuel, mais un metteur en scène, ce qui l'autorisait à se moquer gaiement des gens. Il était méchant, sarcastique et sans pitié : le type même du metteur en scène.

Il me dirigeait très peu. Il me laissait déambuler sur scène et vibrer – il m'a aussi pas mal manipulée. Les metteurs en scène sont prêts à tout pour obtenir de vous les réactions qu'ils recherchent. Peu importe les conséquences sur la vie des comédiens. J'ai compris à un moment que mon aventure avec Nicol Williamson avait été arrangée par Tony. Nicol jouait Hamlet et Tony voulait que, sur la scène, il y ait des étincelles entre nous. Nous faisons l'amour dans la loge de Nicol avant d'entrer en scène.

Nicol était un fou, un possédé et il m'a aidée, surtout sur le plan technique, à trouver le rythme shakespearien. Nicol débitait son texte avec ce rythme cadencé des gens du Nord mais, pour que l'ensemble fonctionne, le reste de la troupe devait adopter la cadence du pentamètre iambique.

Au moment où j'ai commencé à jouer Ophélie, je plongeais de plus en plus dans la drogue, au grand désespoir de Mick. Je m'étais aussi embarquée dans une aventure avec Tony Sanchez, dealer attiré des Stones. Incroyable ! En fait, l'argent de poche que me donnait Mick et mes revenus personnels ne me suffisaient plus pour mes doses quotidiennes. C'était aussi simple que cela. Ce n'était pas beau à voir. J'avais des dettes dans toutes les boutiques, et jamais d'argent liquide. Je me rends compte aujourd'hui que pour se droguer, il faut gagner de l'argent pour acheter sa came ! Pour vivre hors la loi, il faut être honnête ! Mais je ne l'avais pas encore compris. Pendant des années, je me suis contentée de charmer les gens pour obtenir ce que je voulais.

Tony était répugnant. Il n'y avait qu'à le voir manger pour comprendre à quel point il était sale. C'était un être méprisable, un petit trafiquant minable, mais aussi une personne très faible. Il était complètement dépendant. C'est bizarre de comprendre que le type avec qui on couche n'est là que parce que vous êtes (ou étiez) la petite amie de Mick Jagger.

Mick n'en a jamais trop su sur ma liaison avec Tony. Sinon, il aurait sans doute estimé que les femmes méritaient bien son mépris. Il a d'elles une piètre opinion.

Depuis des années, je faisais la maligne à propos de la mort dans mes interviews. Je m'amusais. Mais là, je ne jouais plus la comédie. Les effets combinés du rôle d'Ophélie et de l'héroïne m'avaient plongée dans un état d'esprit morbide (et le mot est faible) – et j'envisageais sérieusement de me jeter dans la Tamise. Je me comportais comme un enfant. J'étais devenue Ophélie. Je m'étais noyée dans le personnage que j'interprétais comme Anita dans *Barbarella*. Mais Anita incarnait un personnage de femme dragon sorti tout droit d'une bande dessinée. Son rôle était trop caricatural pour vraiment gâcher sa vie quotidienne. Moi, je jouais le rôle d'une adolescente suicidaire. Je m'abandonnais à de sinistres fantasmes préraphaélites où je me voyais flottant dans les eaux de la Tamise, la tête couronnée de fleurs.

Peu à peu, sans que je m'en rende compte, la drogue était en train de me détruire. Cela a duré quelques années, à partir de la première fois où j'ai essayé l'héroïne avec Mason. J'ai connu des périodes où je ne voulais plus rien prendre, surtout quand je partais en voyage avec Mick. Lorsque j'ai commencé à jouer

Hamlet, j'en prenais encore relativement peu. Mais ensuite, Tony l'Espagnol m'apportait chaque soir à l'entracte une dose d'héroïne. Juste avant que je joue la scène de la folie !

Les gens mettaient mes airs bizarres et mon manque d'intérêt sur le compte de la drogue. C'était facile pour eux. Mais la drogue me permettait tout simplement de ne pas m'impliquer. D'ailleurs, je ne me sentais impliquée dans rien. Bien avant la drogue, je savais comment faire semblant d'être là. Me réfugier dans ma petite grotte. La drogue me donnait seulement un moyen d'*expliquer* mon manque d'engagement. Mais ce détachement ne s'expliquait pas seulement par la drogue.

Mick et moi avions raconté à Keith et Anita nos folles aventures de l'année précédente au Brésil. Ils avaient fini par vouloir retourner avec nous tous sous les Tropiques. Ce voyage fut beaucoup plus organisé et bien moins intéressant. On avait l'impression de se trouver tout bonnement à Londres ou à Rome. Notre petit groupe dans un autre cadre. Seul le paysage avait changé.

Nous étions envahis par les insectes. Les moustiques étaient énormes, gros comme le pouce. Leurs attaques devenaient de plus en plus violentes. Nous étions à leur merci. Tous les soirs, vers six heures, Keith lançait un *blitzkrieg* à travers toute la maison avec un journal roulé en tube. Mais, à la fin de notre séjour, même lui avait capitulé. Nous restions assis sur la véranda, avec les moustiques.

Pour me protéger, je me couvrais de la tête aux pieds. Je portais de grands chapeaux avec des voilettes, des robes à manches longues qui traînaient sur le sol et de hautes bottes rouges. Secouée d'une toux persistante, j'apparaissais ainsi dans la jungle. Un vrai fantôme.

Il y eut des moments merveilleux. Pour l'anniversaire de Nicholas, j'avais empli la piscine de petites bougies flottantes, mais l'ambiance était bizarre. C'était juste après *Performance*. Le voyage était censé nous requinquer (et mettre un frein à nos prises de drogue de plus en plus fréquentes). Keith et moi étions encore très secoués après l'aventure de Mick et d'Anita pendant le tournage. Anita n'éprouvait plus rien pour Mick. Il ne s'agissait que d'une passade pour elle, sans autre conséquence. Mais de toute évidence, Mick ne réagissait pas comme elle et l'ombre de *Performance* a plané sur tout notre voyage. Il ne cessait de murmurer des mots doux à l'oreille d'Anita, mais pour elle, tout était terminé.

Anita commençait à mettre la pédale douce avec la drogue, car elle était enceinte de Marion, mais Keith et moi nous défoncions avec entrain. Nous

fumions cette puissante herbe brésilienne, la *macuña* et avalions goulûment toutes les potions contre la toux qui nous tombaient sous la main. C'est pendant ce voyage au Brésil que Mick a écrit *You Can't Always Get What You Want*. Il se rendait compte qu'il ne maîtrisait plus la situation. Il savait que si je continuais dans cette direction nous n'allions plus rester ensemble très longtemps, mais il n'en parlait jamais, sauf dans ses chansons.

Au Brésil, la situation entre Mick, Keith et Anita était explosive. Je n'ai jamais très bien compris ce qui se passait. J'avais l'impression que ma présence était motivée par une mystérieuse raison d'ordre magique et psychique.

À notre retour du Brésil, nous avons aménagé le 48, Cheyne Walk. Notre nouvelle résidence était une maison du xvi^e siècle ayant appartenu à un constructeur de navires. Les parquets, merveilleux, n'étaient pas tout à fait d'aplomb, et les escaliers étaient de guingois. Cette habitation ne valait pas la belle demeure du xviii^e siècle de Keith et d'Anita, un peu plus loin dans la même rue. J'essayais de faire correspondre l'ambiance de la maison à mes idées. Pas de moquette, rien que du parquet avec des tapis d'Orient. Et des murs peints dans des tons pâles tous différents. Quelque chose de très simple, pas du tout l'habitation typique d'un Lion. Tout était austère. Les endroits comme Stargroves, dont Mick fit un palais, ne viendraient que plus tard.

La vraie cassure dans mes rapports avec Mick a eu lieu au moment de *Sister Morphine*. Après *Sister Morphine*, je ne savais plus où j'en étais.

Ma carrière de chanteuse pop me semblait dans une impasse. La banalité de ce qu'on me proposait m'exaspérait. Je n'avais ni les ressources nécessaires, ni la volonté de changer. Après un début de carrière éclair, je m'étais efforcée de continuer de mon mieux. Je ne faisais qu'apporter des variantes à un thème qui devenait monotone. Au mieux, j'étais une anomalie dans la mécanique pop. Comme chanteuse, j'étais tout juste moyenne.

Mon dernier quarante-cinq tours pop, *Is This What I Get for Loving You ?*, avait été lancé en février 1967. Mais quand le disque est sorti, je ne m'y intéressais pas plus qu'à cette foutue musique pop. Le show-biz était devenu un cauchemar, avec des conflits sans fin, d'innombrables procès entre moi et mes divers agents, Andrew, Tony Calder et Gerry Bron. J'étais horrifiée par le peu d'intérêt de ce que je faisais. À peine suis-je tombée amoureuse de Mick que j'ai commencé à considérer la musique pop autrement. Comme je n'avais plus besoin de travailler, je pouvais laisser tomber toute cette foutaise. Jusqu'à *Sister Morphine* cela ne m'intéressait absolument plus d'écrire des chansons.

J'avais l'impression que jamais je n'arriverais à dépasser la banalité des chansons pop. Pourtant, je ne savais rien faire d'autre. Si jamais je voulais raconter mes aventures intérieures, je devais passer par la pop, ce bâtard prodigue que ma génération avait élevé au rang de véritable art. J'enviais Mick et Keith. Ils avaient depuis longtemps dépassé les limites dans lesquelles je me trouvais encore enfermée ! Ils franchissaient les frontières, eux. Avec les Stones, j'avais vu ce que la musique pop pouvait devenir. *Sister Morphine* était une tentative pour y parvenir, moi aussi. Pour élever une chanson pop à la hauteur de l'art !

Les gens s'imaginent toujours que *Sister Morphine* a pour origine un épisode de ma vie, que c'est la parabole des dernières heures d'un camé. Mais, à l'époque où je l'ai écrite, je n'avais pris de l'héroïne qu'une seule fois. J'étais loin d'être une camée. *Sister Morphine* était fictive, elle racontait ce que j'imaginai être un drogué.

Sister Morphine est l'histoire d'un homme qui a eu un terrible accident de voiture. Il est mourant, il souffre atrocement et les paroles de la chanson s'adressent à l'infirmière.

En 1972, quand la chanson est sortie dans l'album *Sticky Fingers*, j'étais devenue le personnage de la chanson. Il faut faire très attention à ce qu'on écrit parce que l'on peut finir par ressembler à ce que l'on a inventé. C'est ce qui est arrivé à Mick et à Keith.

Mick a commencé à écrire la musique de *Sister Morphine* dans un jardin de Rome où nous nous trouvions avec Keith et Anita. Ce n'était qu'une improvisation. Il avait la mélodie en tête depuis six mois environ et il se baladait dans la maison en la jouant sur sa guitare. J'ai compris que si quelqu'un n'écrivait pas des paroles, nous allions entendre cet air pendant les dix ans à venir. Mick semblait n'avoir aucune idée des mots susceptibles d'accompagner cette musique. Peut-être attendait-il que je m'en charge. Cela n'aurait rien eu d'étonnant. À la guitare, l'air était lugubre aussi, mais devenait encore plus lyrique. J'ai pris comme modèle le *Lycidas* de John Milton.

Je crois fermement aux bouffées d'inspiration. Ces choses-là vous viennent tout d'un coup. Mick était un extraordinaire catalyseur, mais ce jour-là la foudre m'a frappée. Toute une série d'images ont commencé à se former dans ma tête, parallèlement à une histoire à propos d'un morphinomane.

Ce qui a peut-être déclenché l'idée de la chanson (et « The Clean White Sheets Stained Red », « Les beaux draps blancs tachés de rouge »), c'est un incident à bord du bateau qui m'emmenait au Brésil avec Mick, Keith et Anita. À l'époque, Anita était enceinte de Marion. Après quelques jours de mer, elle

s'est mise à saigner abondamment et s'est affolée. Elle a appelé le médecin du bord qui lui a fait une piqûre de morphine. Je m'en souviens, Keith et moi étions épatés et avons eu cette remarque idiote : « Fichtre ! Tu as réussi à te faire donner une dose de morphine ! » J'étais une fan du groupe Velvet Underground. Je n'arrêtais pas d'écouter leurs disques à la maison. Je connaissais *Sister Ray* et *Waiting For The Man* et cela avait dû infiltrer un recoin de mon cerveau.

La première personne à qui j'ai montré les paroles, ça a été Mick. Il a été impressionné. Effrayé aussi. Puis j'ai osé les montrer à Anita et à Keith et, pour finir, à Robert.

Dès le début, tout était en place. J'avais entendu les paroles dans ma tête et je m'étais contentée de les écrire. Manifestement un moment béni. Mais, comme souvent chez moi, je ne m'en suis pas rendu compte. Le peu d'effort nécessaire a eu pour résultat non pas de m'inciter à écrire d'autres chansons mais à utiliser davantage de drogue ! Je suis devenue victime de ma propre chanson. Mick savait que si je ne trouvais pas de débouché, je n'allais pas tarder à devenir nerveuse et maussade. Et aussi à lui casser les pieds. Il fallait absolument que notre relation reste fondée sur un échange. Il m'a initiée à la musique noire et au blues. Il m'a fait écouter John Brown, Howlin, Wolf, Sam Cook, et Ship James. Il les interprétait, il les dansait pour moi. Dans ces séances merveilleuses, il me racontait tout ce qu'il savait. Plus important encore, il me faisait découvrir ce qu'il aimait, et dont je n'avais jamais entendu parler avant lui. J'espère en avoir fait autant pour lui, en ce qui concerne les livres, l'art et les idées. Il y avait entre nous un échange d'expériences, d'énergie. Puis, il s'est lancé à corps perdu dans son travail, dont la qualité s'améliorait chaque jour.

J'ai un solide esprit de compétition ; je veux toujours avoir le dessus. Or toute relation ne peut résulter que d'un compromis. Sans vainqueur. Mais je ne pouvais l'accepter. Je commençais à être très jalouse de Mick. Il s'est efforcé d'arranger les choses, dans la mesure où il les comprenait. Il savait qu'il me fallait une œuvre personnelle et il m'encourageait à continuer à enregistrer.

Je me disais : si je suis Mary Shelley, où est mon Frankenstein ? J'éprouvais le plus profond mépris pour les femmes qui se contentaient de traîner autour de groupes comme les Rolling Stones, sans rien faire par elles-mêmes. Je le déplorais amèrement. Mick a donc décidé d'enregistrer ma version de *Sister Morphine*.

Il a eu l'idée de s'adresser à Jack Nitzsche pour la séance d'enregistrement. Il prenait effectivement la chose au sérieux, car les Stones étaient alors en plein mixage de *Let It Bleed*.

On a enregistré la partie instrumentale à Los Angeles (et les voix, à

Londres). Mick a dirigé la séance. Ry Cooder, Jack Nitzsche, Mick et Charlie Watts étaient présents.

Jack Nitzsche était un type drôle, névrosé, avec des problèmes conjugaux, qui parlait sans arrêt de la fameuse faille de San Andreas, en Californie. Tous ceux qui habitaient là-bas discouraient à ce propos. À cette époque, on affirmait qu'à tout instant la moitié de la Californie risquait d'être engloutie par la mer. C'était un personnage arrogant et très intense. Il s'est mis en colère quand il m'a vue boire, prendre de la coke. « Comment peux-tu te considérer comme une chanteuse, si tu te fais des lignes ? Tu ne sais donc pas ce que cette saloperie fait à tes cordes vocales et à tes muqueuses ? Laisse tomber Keith et Anita. Tout le monde dans l'orchestre peut être pété, sauf le batteur et la chanteuse. »

J'ai répondu : « Très bien, monsieur, je ne le ferai plus, monsieur. » Je me suis effectivement abstenue jusqu'à la fin de l'enregistrement.

Sister Morphine a été lancé en Angleterre à la fin de février 1969. Au bout d'à peine deux jours, affolement chez Decca. Sans prévenir, ils ont retiré tous les disques des magasins. Sans explications. Sans un mot d'excuse. Mick est allé trouver Sir Edward Lewis chez Decca pour protester, mais cela n'a abouti à rien. J'étais effondrée. Comme si on m'avait arrêtée une nouvelle fois. Decca craignait sans doute que je ne contamine l'esprit des jeunes ! Mais, quand l'enregistrement est ressorti deux ans plus tard dans *Sticky Fingers*, personne n'a moufté : c'était peut-être une question d'époque. Ou peut-être parce que les Stones étaient des hommes. Peut-être que c'était à cause de mon image maudite.

La chanson avait dû surprendre les vieux de chez Decca. Mon album précédent, *Love In A Mist*, sorti trois ans auparavant, n'avait pas marqué une telle rupture avec mes autres disques. Je me sentais coincée : on refusait de me laisser échapper à mon image ridicule. On m'ordonnait clairement de ne pas abandonner une malheureuse poupée de mauvais goût. Si je continuais à chanter mes gentilles petites chansons folk, je pouvais continuer à faire des disques. Sinon, on m'en refuserait la permission.

Sister Morphine était mon *Frankenstein*, mon autoportrait dans un miroir sombre. Mais contrairement au Frankenstein de Mary Shelley, ma créature verrait la lumière du jour. Mon *Frankenstein* était très pop, une chanson, rien de plus. À mes yeux, j'avais créé un petit chef-d'œuvre fantastique où je célébrais la mort ! J'en voulais à Mick car je trouvais qu'il ne s'était pas assez battu. Pendant près d'un an, il a lutté avec Decca à propos de la pochette de merde qu'on voulait lui imposer pour *Beggars Banquet*, et pour moi il a eu une seule réunion avec Decca, rien de plus.

Le désespoir me gagnait. J'avais le sentiment que *Sister Morphine* resterait

une de mes visions intérieures, que personne n'en connaîtrait l'existence. Jamais je ne me suis sentie aussi déprimée. Au moment où on a retiré *Sister Morphine* des rayons, ma relation avec Mick s'est nettement détériorée. Je venais d'être rattrapée, moi aussi, par la triste ambiance de la fin des Sixties. On avait refusé à mon *Frankenstein* le droit de vie, je commençais à m'étioler et à broyer du noir. Cela faisait partie d'une série de tragédies comprenant *Performance* et la perte du bébé. Dès l'instant où les choses se déglissent, pas moyen de les rafistoler.

Depuis le début de 1968, Mick et Keith travaillaient à ce que Keith appelait « les Stones à Mach 2 » et ils avaient maintenant le sentiment de toucher au but. Ils allaient se réincarner – en laissant tout leur passé derrière car, selon eux, il les tirait vers le bas. Ils avaient le mors aux dents.

Après qu'Andrew Oldham eut quitté le navire, la prochaine étape logique, c'était la perte de Brian. Ils allaient enfin se débarrasser d'Allen Klein aussi. Brian faisait tout pour s'éliminer de lui-même. Avec Allen Klein, les choses allaient se révéler un peu plus délicates.

La stratégie de Mick pour régler le problème d'Allen Klein était passablement diabolique. Il allait refiler Klein aux Beatles. Mick a appelé John Lennon : « Tu sais qui tu devrais prendre comme agent, mon vieux ? Allen Klein. » Et John, qui rêvait toujours de projets utopiques communs, une alliance entre les Beatles et les Stones par exemple, a répondu : « Génial, excellente idée. » C'était un tour de salaud mais, une fois que Mick eut détourné l'attention de Klein en lui faisant miroiter un plus gros poisson, Mick a commencé à dénouer les liens qui existaient entre les Stones et lui. Il n'a pas fallu longtemps pour les rompre complètement.

Dans mon rôle de créature mystique (que je prenais très au sérieux), je lançais souvent des bâtonnets du *I Ching*. À vrai dire, Anita aussi ! Quel duo. On a grossi l'affaire, on lui a donné des résonances sataniques, comme si on appartenait au Hellfire Club. Et allons-y ! Sorcellerie ! Magie noire ! Mais ce n'était que le bric-à-brac habituel de hippie : tarots, oui-ja, etc.

Plus 1969 s'écoulait, plus je m'inquiétais pour Brian. Je sentais arriver un événement très triste. J'ai donc proposé à Mick de consulter le *I Ching* à propos de Brian, pour voir ce que nous devrions faire.

La nuit tombait. Premier résultat : « Mort par l'eau. » Je me suis tournée vers Mick en disant : « C'est bizarre, tu ne trouves pas ? » Il a dit : « Mon Dieu. Recommence. » J'ai recommencé : même résultat. Nous nous sommes regardés sans rien dire. Puis j'ai dit : « Écoute, ça ne va pas du tout. Il faut faire quelque chose. » Mick a dit : « On devrait lui téléphoner, pour voir s'il va bien. » Et c'est

ce qu'il a fait. Pris de remords, peut-être.

Brian était à Redlands avec Tom Keylock. Il a dû être stupéfait de recevoir un coup de fil de Mick, Mick le cynique, le railleur, qu'il détestait Mick n'était pas totalement mauvais, il téléphonait à Brian pour dire : « Alors, mon vieux, comment va ? »

Brian était enchanté. Il était toujours éperdument reconnaissant du moindre geste de bonté et il réagit avec effusion. Il s'est épanoui comme une fleur. « Oh, Mick, comme c'est gentil. Viens donc dîner avec nous. » Nous sommes montés dans la Bentley, direction Redlands. L'intention de départ était excellente.

Quand nous sommes arrivés là-bas, Brian était en compagnie de Suki Poitier. Belle mais complètement idiote. Ses longs cheveux blonds étaient tressés. Une gentille pauvre petite chose. Elle était très méfiante et notre intérêt soudain lui rappelait un peu les présents des Grecs. En effet je crois bien que nous avons apporté des cadeaux.

Ils avaient préparé le dîner mais Mick est très difficile : tout doit être parfait. Un Lion doublé d'une star ! Subitement, Mick a eu une de ses épouvantables sautes d'humeur. Il s'est tourné vers moi en disant : « Je ne peux pas manger cette merde. Allons au restaurant tous les deux. » Et voilà comment, voulant à l'origine faire une visite amicale pleine de sollicitude, nous avons fini par vexer mortellement Brian.

J'aimerais pouvoir dire que je n'y étais pour rien, mais j'ai fait la seule chose dont j'étais capable à l'époque : j'ai acquiescé. J'aurais dû dire : « Pourquoi ne pas aller tous ensemble au restaurant ? » Mais tout allait trop vite, il y avait tant de facteurs à prendre en compte ! Brian était certainement trop malade ou trop paranoïaque pour aller au restaurant. La soirée ne se serait pas bien passée : il était éreinté. C'est peut-être pour cette raison qu'ils avaient préparé à dîner.

Brian était comme cela à la fin de sa vie : il était incapable d'affronter un tas de choses. Je le dis sans porter de jugement, parce que j'ai moi-même souvent connu cet état-là. Mais pas Mick. Au pire, il était ivre. Saoul, il était terrible, mais pas cinglé pour autant.

Mick et moi sommes donc allés au restaurant et nous avons fait un dîner parfaitement épouvantable sans presque échanger un mot. Quand nous sommes revenus à Redlands, Brian était dans une rage folle. Cette insulte l'avait brûlé comme de l'acide. Épouvantable. Mick et Brian ont fini par se battre à coups de poing. Sans raison précise, ils se cognaient dessus sans prononcer un mot. À mon avis, c'était Mick qui avait choisi d'exprimer leurs sentiments d'une manière physique : il était très fort. L'idée était courtoise, il aurait pu s'agir d'un

tournoi, mais en l'occurrence il s'agissait plutôt d'un échange disgracieux de coups de poing.

Une vraie farce. Mick était en parfaite condition physique, mais Brian, d'ordinaire, pouvait à peine bouger. Pourtant, dopé par la colère, il faisait montre de beaucoup d'agilité. Jusqu'au moment où, au beau milieu du combat, il est tombé dans les douves. Cela a mis un terme à l'affrontement.

Je me suis dit : « La mort par l'eau doit être un message symbolique. Quel soulagement ! »

Deux semaines plus tard, j'ai reçu un coup de téléphone de Tom Keylock. Brian s'était noyé dans sa piscine à Cotchford Farm. Il s'était discrètement éclipsé.

Brian est mort l'esprit embrumé par l'alcool, sans que personne se donne beaucoup de mal pour le rattraper. Quand le téléphone sonnait à quatre heures du matin, c'était toujours Brian. Une petite voix grêle au souffle laborieux, comme un fantôme qui vous appelait d'une cabine. Quelqu'un qui s'éteignait sous vos yeux.

Ce qui aide, quand on s'effondre, c'est la sollicitude des gens. Elle est votre bouée de sauvetage. Mais personne ne montrait de sollicitude envers Brian. Il avait usé la patience de tout son entourage. Pour Brian, les rapports avec les autres étaient toujours extrêmes. La seule forme d'affection ou d'amitié qu'il pouvait supporter, c'était l'amour inconditionnel. De la part des hommes, des femmes, des maîtresses, des chauffeurs, des serveurs. Avec cet amour, il parvenait tout juste à affronter la vie. Quand on ne lui manifestait plus d'amour, il souffrait terriblement.

La mort de Brian m'a mise dans tous mes états, peut-être parce que je m'identifiais très fort à lui. Il était la victime emblématique des Sixties, du rock, de la drogue, de Mick et de Keith. J'aurais tout aussi bien pu connaître son sort.

Pendant les séances d'enregistrement de *Let It Bleed*, Brian n'était presque pas dans le coup. Il était à bout de forces. Ils faisaient semblant de l'enregistrer, puis ils sucrèrent le passage au mixage. En voyant un Brian hébété en train de tripoter sa guitare, se mordre les lèvres, penché sur son instrument, nous éclatâmes tous de rire. Il s'en rendait un peu compte, mais il était trop défoncé. Cela devait être terrible, ces instants où il avait un éclair et où il devait se dire : « Est-ce que j'ai vraiment entendu ça ? Je ne rêve pas ? »

Comme tout le monde, Brian était incapable d'exprimer ce qui lui arrivait. Il était plus bavard que Keith, mais ne parlait jamais de ce qu'il éprouvait. Il était plus à l'aise dans les situations non verbales, avec les musiciens de Jajouka, qui

jouaient tous ensemble de leurs instruments, par exemple. Il adorait toutes sortes de musiques. Cet être extraordinaire pouvait se retrouver dans une pièce avec vingt-quatre instruments provenant de vingt-quatre coins différents de la terre, les prendre l'un après l'autre et découvrir en une minute comment ils marchaient, et quels sons ils émettaient. Quand il se mettait à en jouer, il en tirait des sonorités magnifiques. L'idéal pour lui, c'était quand les mots n'étaient pas nécessaires.

Je me suis souvent demandé ce qui a provoqué la désintégration de Brian. Il a peut-être commencé sa longue descente le jour où Anita l'a quitté pour Keith à Tanger. Mais la raison est peut-être tout autre. Déjà, il y avait la drogue, évidemment Sans parler de la perpétuelle compétition dans le groupe. Qui est le chef, qui va diriger. La tension entre Brian, Mick et Keith, mais surtout entre Brian et Mick, venait d'une vieille rancune qui remontait à des années, avant même l'arrivée d'Andrew. Brian avait dit un jour à un journaliste que c'était lui qui dirigeait le groupe. C'était aussi puéril que cela. Et pour Brian c'était vraiment briser un tabou que d'aller proclamer une chose pareille.

Brian était très en avance sur Mick et Keith. Quand les deux en étaient encore à essayer de devenir des objets sexuels, Brian avait déjà deux enfants illégitimes ! Brian était très vif. Il savait s'y prendre. Au début, Mick et Keith étaient encore des collégiens. C'était Brian qui assurait la publicité pour le groupe, qui rassemblait les gens et leur faisait croire à l'existence du groupe. Il a été l'artisan de la réussite des Stones à une époque où Mick se demandait s'il n'allait pas devenir comptable. Brian y croyait, disait toujours : « Ça va marcher, j'en suis sûr ! » Il était en mesure de contrôler le groupe, et il le contrôlait réellement à cette époque. Et quand ils se sont aperçus qu'il avait raison, qu'ils allaient y arriver, au lieu de lui en être reconnaissants, ils lui en ont voulu. À partir de ce jour, Brian a été maudit. Mick et Keith ont lancé une vraie vendetta contre lui. Ils voulaient se venger.

Nous nous attendions tous à la mort de Brian – par overdose, ou dans un accident de voiture – et personne n'a éprouvé beaucoup de remords. Ce n'est pas dans la nature de Mick ni de Keith, de s'attarder sur ce genre de choses. Dans une certaine mesure, la mort de Brian les soulageait : elle résolvait une situation terrible.

Après la mort de Brian, je me suis dit que nous étions tous dans le pétrin. En fait, moi seule l'étais.

Au concert du 5 juillet à Hyde Park – que Mick a dédié à Brian – j'étais dans un triste état. J'étais en manque (car j'avais arrêté l'héroïne), anorexique, pâle,

maladive et couverte de boutons. Mourante. Je n'aurais jamais dû y aller. Cela n'allait pas fort du tout. Marsha Hunt, elle, resplendissait dans son costume de daim blanc. Elle était ravissante. Après le concert, je suis rentrée à la maison avec Nicholas et Mick est parti avec Marsha. Si j'avais été Mick, dans les mêmes circonstances, j'aurais fait exactement comme lui.

Malgré tout, nous nous efforcions toujours de faire tenir notre couple. C'est en partie pour cette raison que nous avons accepté d'aller en Australie pour tourner *Ned Kelly*. Quand Tony Richardson a proposé à Mick le rôle de Ned Kelly et à moi celui de la sœur du hors-la-loi, j'étais aux anges. Nous allions être ensemble, loin de toutes les tentations de Londres, et surtout, dans mon cas, de la drogue. J'adorais partir avec Mick pour des pays lointains, rien que tous les deux.

Tout juste six jours après la mort de Brian, nous avons embarqué pour l'Australie. Quand l'avion a atterri, j'étais complètement défoncée.

J'avais peur de l'avion. C'est ce que j'avais dit au médecin.

« Je dois faire un long vol et j'ai besoin de tranquillisants... Et je vais être absente trois mois. » Il m'avait fait une ordonnance de Tuinal pour trois mois. J'ai bien dû prendre quinze comprimés pendant le vol. Quand nous sommes arrivés à l'hôtel, j'étais complètement abrutie. Nous sommes montés dans notre chambre et je me suis écroulée.

Quand je me suis réveillée, impossible de me rappeler qui j'étais.

Suicide par personne interposée

Le temps d'arriver à l'hôtel à Sydney, j'avais oublié non seulement où j'étais, mais qui j'étais. En me regardant dans le miroir, j'ai vu un visage affolé, très amaigri. Je m'étais coupé les cheveux, j'étais anorexique et j'avais un teint cadavérique. Je voyais tout simplement quelqu'un en train de se décomposer. Une fille blonde à l'air ahuri. Dans ma stupeur de droguée, j'ai vaguement reconnu un Brian Jones ravagé qui me dévisageait. J'étais Brian et j'étais morte.

On pourrait croire qu'à ce point d'hébétude j'étais parvenue au fin fond de ma descente délibérée vers l'autodestruction, mais non. Ce n'était que le début. À ce moment-là, Brian était mon double. Je m'identifiais à lui parce qu'il avait été victime d'un sacrifice public : c'était un rôle que je comprenais bien.

Très logiquement, je me suis prise pour Brian.

Tout cela me paraissait très rationnel, comme toujours quand on a l'esprit détraqué. Je me disais : puisque je suis Brian et que Brian est mort... je n'ai qu'à prendre ce qui me reste de comprimés pour mourir moi aussi. Je les ai donc tous avalés.

Mick dormait. Je déambulais dans la chambre. Je regardais par la fenêtre : nous étions au quarante-cinquième étage, avec vue sur le port de Sydney. J'ai essayé d'ouvrir la fenêtre, mais c'était impossible. Si j'avais été capable de la faire coulisser, j'aurais sauté. Les Tuinal mettaient un temps fou à faire effet. J'apercevais en bas dans la rue des choses impossibles. J'ai reconnu un certain nombre de gens et je leur ai fait de grands gestes. Et puis j'ai vu Brian Jones. Et j'ai sombré dans un coma qui a duré six jours.

Quand j'ai aperçu Brian, il était tout en bas, sur le trottoir, mais d'une taille inhumaine, une sorte d'agrandissement. Quand il me parlait, diverses parties de son corps – son visage, ses mains – se déployaient et s'allongeaient vers moi. Puis il s'est élevé à la verticale, comme sur une colonne d'air, jusqu'à se trouver juste à la hauteur de la fenêtre de notre chambre. Il était complètement camé, le visage blême, avec un costume médiéval en dentelle et en fourrure acheté sur Kings Road, et un pantalon à rayures rouges et jaunes. Il avait les cheveux verts et des éclairs bouddhistes tatoués sur les paumes. En levant les mains vers moi, il

m'a adressé son petit sourire de dieu Pan.

Il m'a fait signe d'approcher, comme les esprits interpellent traditionnellement les mortels dans les films. J'ai traversé la vitre et me suis retrouvée dehors. Mais au lieu de rester suspendue au-dessus de la rue, j'étais dans un paysage instable qui se mouvait et changeait à mesure que nous parlions. J'avais dû passer de l'autre côté.

Aucun signe du temps. Il n'y avait ni vent, ni pluie, ni soleil, ni ténèbres. Absolument rien de reconnaissable. Tout était dans des dimensions qui évoquaient l'ambiance fantasmagorique des illustrations d'Edmund Dulac ou des gravures de Dürer représentant l'Enfer. Nous marchions, mais je me suis rendu compte que Brian ne savait pas plus que moi où nous allions. De toute évidence, il s'était réveillé mort sans savoir où il se trouvait et avait décidé de me faire venir !

Jamais je n'avais eu avec lui de conversation aussi agréable. Il me racontait comment il s'était éveillé en tendant la main vers son flacon de Valium, et l'affolement qui s'était emparé de lui en ne le trouvant pas. Il me disait qu'il s'était senti seul et désemparé et qu'il m'avait fait venir parce qu'il avait besoin de parler à quelqu'un qu'il connaissait.

Nous déambulions gaiement tandis que la terre tremblante s'effritait autour de nous. Il me parlait de ses maquettes en plastique du couronnement, avec les halbardiers, le carrosse et les chevaux. Il m'expliquait qu'il aimait bien les livres sur les ponts de chemin de fer, les manuels sur les postes d'aiguillage, les contes de fées de George McDonald et le *Fox Book of Martyrs*. Je lui ai promis de les lui trouver quand je rentrerais à Londres.

Puis il s'est mis à larmoyer comme la tortue « fantaisie » d'*Alice au pays des merveilles* et m'a dit qu'il était absolument désolé de m'avoir causé tous ces ennuis. Il n'avait pas l'air de savoir qu'il était mort. Je suis certaine que cela arrive souvent quand les gens succombent à une mort violente, inattendue. Ils ne savent pas où ils sont. C'est pour cette raison qu'il y a des fantômes. Je me disais qu'il n'était pas du tout impossible que j'en sois un, moi aussi.

« Brian, mon chou, c'est charmant », dis-je en m'efforçant comme toujours, de lui faire oublier une réalité trop sinistre. Mais cette façon brusque de parler de choses et d'autres a dû l'intriguer. Je m'adressais à lui avec le ton protecteur qu'on emploie pour les fous et les enfants. Il poursuivait néanmoins dans son style habituel.

« La mort est la grande aventure qui nous attend tous », a-t-il déclaré d'un ton solennel. Moi aussi, je le disais souvent et j'ai donc acquiescé d'un air entendu.

« Je suis bien d'accord », ai-je répondu avec ferveur, comme si nous parlions d'une nouvelle religion. Ou d'une nouvelle drogue. Son humeur a changé du tout au tout. Commença-t-il à se douter de l'endroit où il était ? Lui avais-je transmis la réponse par télépathie ? Il s'est retourné et a posé les mains sur mes épaules.

« Bienvenue dans la mort ! » a-t-il dit avec entrain.

Je n'étais pas vraiment prête à prendre notre situation avec autant d'enthousiasme et j'ai essayé de considérer cela comme une plaisanterie.

« Nous sommes là, d'après toi ? ai-je demandé.

— Tu ne trouveras pas d'hôtel ici, ma chérie, ni de restaurant. D'ailleurs, tu n'en auras pas besoin. »

Je n'aimais pas la tournure que prenait cette conversation.

Nous sommes arrivés au bord d'un paysage de Dulac. Le sol s'inclinait brusquement. C'était manifestement l'endroit où l'on choisissait de sauter dans le vide ou pas. Brian m'a dit : « Tu viens ? » Et il a sauté du haut de la falaise. Moi j'ai reculé. J'ai entendu un chœur de voix qui m'appelait, mais je n'étais pas encore prête.

Il m'a fallu longtemps pour rentrer. J'étais perdue dans une ville fantôme. Tout était décoloré. Les maisons étaient vides. J'étais en Albanie ! À errer dans des rues désertes avec des noms du genre avenue du 17-October. Totalement inattendus dans ce décor, les gens que je connaissais flottaient à côté de moi (leurs pieds ne touchaient pas tout à fait le sol). Je les appelais, mais ils me dépassaient sans hâte, comme s'ils ne m'avaient pas vue.

Je m'étais égarée dans un aéroport. Des gens venaient me poser le genre de questions qu'on réserve aux enfants errant dans une gare. « Tu es perdue, ma chérie ? » « Tu sais comment tu t'appelles ? » Et je répondais : « J'attends que Mick vienne me chercher. » C'est d'ailleurs ce qu'il a fait. S'il ne s'était pas réveillé pour me conduire aussi rapidement à l'hôpital, je serais bel et bien passée de l'autre côté avec Brian.

Quand j'ai rouvert les yeux six jours plus tard, j'ai repris connaissance dans un pays à l'envers, l'Australie. Quelle que soit la saison en Angleterre, en Australie, c'est le contraire. Là-bas les arbres ne perdent pas leurs feuilles, mais leur écorce. Quand j'étais petite, on me disait : si tu creuses tout droit dans la terre, tu aboutiras en Australie où tout le monde marche la tête en bas, où tout est sens dessus dessous. Je me réveillai dans ce pays-là.

La première personne que j'ai vue, c'était Mick. Il me tenait les mains dans les siennes et disait : « Tu es revenue !

— On ne se débarrasse pas de moi si facilement, ai-je répondu (dans toutes les plaisanteries, il y a toujours une petite part de vérité).

— Ne dis pas de bêtises, chérie. Mon Dieu, cette fois j'ai bien cru que je t'avais perdue.

— Des chevaux sauvages, dis-je, ne réussiraient pas à m'emmener de force. (3)»

Ma mère était là aussi. Je crois qu'elle avait passé les six jours à mon chevet. Mick n'avait pas arrêté de faire la navette entre l'hôpital et le lieu de tournage. Rien ne l'arrête quand il travaille, pas même une tentative de suicide ! Je n'attendais rien de plus de sa part.

Mick s'est montré tendre et compatissant. Chaque jour il m'écrivait des lettres magnifiques depuis le studio. Des lettres pleines de remords : « Je t'en prie, pardonne-moi de t'avoir fait si mal... Je suis accablé à l'idée que ton désespoir t'ait poussée à vouloir te suicider. » Je n'ai pas eu beaucoup d'épisodes psychotiques dans mon existence. En général, je suis très présente (à ma façon !) même quand je suis complètement paumée. Et je sais très bien que, quand j'ai avalé mes cent cinquante comprimés de somnifères, j'ai agi par vengeance. Je me souviens pourquoi je l'ai fait. C'était la seule façon de faire entendre ce que je pensais de la mort de Brian. Tout le monde trouvait sa disparition normale, bon sang ! Eh bien, me suis-je dit, vous allez voir un peu. Vous voulez de la douleur et de la souffrance ? Je vais vous en montrer, moi !

Les circonstances de la mort de Brian m'ont inspiré des pensées morbides sur mon propre destin. Je me voyais très bien à la place du pauvre Brian sacrifié. Bien sûr, pour que la boucle soit bouclée, la victime doit être consentante. C'était le cas de Brian. Et je m'apitoyais terriblement sur mon sort, j'ai honte de l'avouer aujourd'hui. Juste avant de sombrer, je me souviens très bien d'avoir eu cette réaction, classique et horriblement puérile : « Ils vont voir un peu ! » et pire encore : « Quand je serai morte, vous le regretterez ! » Mais pourtant, ce n'était pas un geste purement théâtral. On n'avale pas cent cinquante comprimés de Tuinal pour faire une blague.

Quand j'ai pris cette dose insensée de somnifères, je n'ai pas réfléchi aux éventuelles lésions cérébrales. Je suis restée six jours dans le coma, et j'aurais très bien pu finir en légume. Je crois que j'ai bel et bien perdu quelque chose ! Ces six jours sans connaissance ont accru mes dons psychiques – comme toute expérience qui vous fait frôler la mort – mais j'en ai aussi payé le prix.

Dans une relation tourmentée comme celle entre Mick et moi, tout le monde attend que mon personnage meure. Ensuite, je devais devenir une vision

mythique et sanctifiée, comme Brian, qui ne menacerait plus personne et, mieux encore, n'ennuierait plus personne. Marianne la martyre. C'est peut-être ce que j'espérais !

Mais, malgré tous les ennuis que j'ai causés, il s'est avéré que ce n'était pas encore l'heure de partir pour moi. Même si j'étais absolument décidée à finir ainsi, les années aidant, j'ai commencé à reconnaître qu'il y avait peut-être autre chose. C'est très mélo, mais les gens qui « reviennent » de la mort disent tous la même chose : « Si je ne suis pas mort, c'est qu'il y a une raison. » Moi aussi je l'ai dit. J'avais encore quelque chose à accomplir et pour cela, il fallait que je vive.

S'il me restait des doutes sur les avantages que l'on pourrait tirer de ma mort, ils n'ont pas tardé à se dissiper. Quelques jours après mon overdose, Andrew Oldham avait édité un album de mes plus grands succès, avec une pochette bordée de noir et un titre en caractères gothiques.

L'épisode australien n'a fait qu'agrandir le fossé entre Mick et moi. Le côté romanesque de mon retour au monde des vivants n'a pas tardé à s'effacer et Mick s'est éloigné. Il n'avait d'ailleurs pas le choix : dès l'instant où ma mère est arrivée, elle a accaparé tout l'oxygène disponible. Il n'y avait pas de place pour Mick.

Même si ma mère a toujours bien aimé Mick, ce qui l'attirait chez lui – sa richesse et son pouvoir – était justement ce qui me plaisait le moins. Les bons côtés de cette vie-là ne me gênaient pas mais ce qui le rendait cher à mon cœur, c'étaient sa bonté et son intelligence. Il possédait aussi une force psychique qui m'a toujours séduite. Quand je suis tombée amoureuse (en plein trip au LSD), c'était du dieu que je voyais exécuter sa danse. Shiva. J'ai fini par être amoureuse de l'être humain aussi, mais c'était déjà trop tard. À l'époque de l'« épisode australien », j'avais déjà pris la décision de le quitter – par n'importe quel moyen !

À presque tous les égards, Mick avait un comportement modèle. Il était parfait pour Nicholas, il traitait admirablement ma mère. Il lui offrit une maison au toit de chaume appelée Yew Tree située près d'Aldworth. On n'avait rien à lui reprocher. Et c'est peut-être ce qui m'agaçait. Je n'entrevois d'autre solution que celle que j'avais choisie. J'ai honte de le dire, mais l'un des attraits de cette solution, le suicide, c'était que, si je réussissais mon coup, Mick aurait vraiment le rôle du vilain ! Une chose bizarre, et totalement injustifiée, c'était que les gens le prenaient déjà pour un monstre. La police de Sydney se faisait de lui une idée diabolique et était persuadée que Mick m'avait fourré les comprimés dans la gorge. On m'a bel et bien demandé : « Est-ce que vous les avez pris vous-même

ou est-ce que quelqu'un vous les a fait avaler de force ? » J'ai dit : « Quoi ? Qui ? » et les policiers ont repris : « Vous savez, si c'était, humm... Mick Jag... vous pouvez nous le dire, mademoiselle. »

Une chose m'exaspérait vraiment : non pas que ce vieux Mick passe pour un pervers, mais l'image de l'infortunée damoiselle que l'on me renvoyait. J'étais peut-être une écervelée de vingt-deux ans, mais je n'étais pas idiote. Si je devais avaler des comprimés, je pouvais parfaitement les prendre toute seule, merci.

Cette attitude se retrouvait dans l'image quasi pornographique que se faisait le public de moi. L'innocente angélique, démolie par un satyre corrompu et dégénéré. Même si, en 1969, j'avais troqué mon personnage d'ange pop un peu larmoyant pour celui d'une créature maudite à la Vampirella, les Australiens avaient un peu de retard.

Ma mère s'était jetée à corps perdu dans la religion (pendant mon coma, elle m'a fait administrer l'extrême-onction) et, dans l'état de faiblesse où je me trouvais, j'étais incapable de résister. À ma sortie de l'hôpital, elle me fit transporter dans une clinique tenue par des religieuses. Ma convalescence se passa entièrement dans une ambiance religieuse. À cette époque, le catholicisme n'était plus suffisant pour moi, mais ma mère ne connaissait pas d'autre moyen d'exorciser mes démons. Pour finir, après les religieuses, nous nous sommes installées dans un ranch près de l'endroit où on tournait *Ned Kelly*, dans la partie la plus sauvage et la plus magnifique d'Australie. Je suis tombée amoureuse de ce pays et, pour la première fois depuis mon « retour », j'ai commencé à me sentir revivre.

Le seul geste de Mick pendant tout ce temps-là, comme toujours, a été de tout payer. Après un mois en Australie, je suis partie pour la Suisse voir un excellent médecin, une femme psychiatre qui m'a vraiment aidée. Mais personne, à aucun moment, n'a suggéré que j'arrête la drogue. J'imagine que si les flics avaient été consultés, ils l'auraient recommandé, mais je crois que parmi mes amis on m'en croyait incapable.

Des mois plus tard, je suis finalement rentrée en Angleterre. Je brûlais d'envie de raconter à mon entourage mon extraordinaire expérience dans le coma, mais personne n'a voulu en entendre parler. C'était un sujet tabou. Je comprends aujourd'hui pourquoi Anita n'était pas particulièrement ravie d'apprendre que j'avais eu de longues conversations avec le fantôme de Brian Jones ! Je le reconnais, j'ai manqué de tact, mais je croyais que ma meilleure amie serait fascinée par cette étrange aventure dans l'autre monde. Keith n'était pas plus intéressé. Mick non plus. Christopher et Robert s'en moquaient éperdument. Ils considéraient cela, j'imagine, comme une indiscretion de ma

part : un cas de paranormal kitsch ! D'ailleurs, la mort de Brian a finalement arrangé pas mal de gens. Comme dans ces romans d'Agatha Christie où tout le monde a un mobile !

La disparition de Brian a été une véritable bombe à retardement. Elle a eu sur nous un effet dévastateur. Les morts s'en vont, mais les survivants sont condamnés. Anita a connu l'enfer : le remords de la survivante, et le remords tout court. Elle était prise d'élans macabres. Elle avait, par exemple, cette horrible habitude de découper des photos de Brian pour les coller au mur. Le matin suivant, elle les arrachait. Brian faisait de même avec ses cassettes. Ce phénomène psychotique affecte les gens qui ont basculé de l'autre côté. Ils créent quelque chose pour, ensuite, le détruire. Comme Camille Claudel. La nuit, elle sculptait des œuvres magnifiques et puis, le lendemain matin, elle les détruisait.

Keith a réagi à la mort de Brian en *devenant* Brian. Il était maintenant l'image même du camé en pleine déchéance, frôlant perpétuellement la mort. Mais Keith était d'une autre trempe. Malgré tous ses efforts pour imiter l'autodestruction de Brian, il ne s'est jamais vraiment désintégré.

Tous les intéressés ont classé ma tentative de suicide et ma promenade posthume avec Brian dans la même catégorie que son décès. Ces histoires les rendaient nerveux et ils voulaient garder leurs distances, ne voulaient pas s'y attarder. C'est à cette époque que les gens ont commencé à croire que j'étais vraiment folle et, à cause du récit de ma rencontre avec Brian, on m'a considérée comme un peu timbrée. Je m'en moque. Cela m'est arrivé et je ne vais pas modifier mon récit simplement parce qu'il ne convient pas à l'idée que d'autres se font de la réalité. Il y a toujours une personne dans les familles – presque inmanquablement une femme – à qui l'on attribue le rôle du fou. Dans notre cercle, c'est moi que l'on a élue et, comme nos vies s'étalaient dans les journaux à sensation, cela m'est resté.

« *Let It Bleed* »

Je n'étais pas en bonne forme quand je suis arrivée à LA, au cours de l'été 1969. Phil Kaufman, le road manager de Gram Parson, m'a accueillie à l'aéroport. En voyant cette étrange et livide apparition descendre en titubant de l'avion, il a dû se dire : « Bon sang, je ne peux pas la laisser débarquer à Babylone dans cet état ! » Il savait ce qui nous attendait à Los Angeles, ce que les gens attendaient des Rolling Stones.

Il m'a fait faire une cure de sommeil de trois ou quatre jours, ce qui m'a remise sur pied. Keith et Anita n'étaient guère plus brillants. Cela nous arrivait à tous de prendre un peu de blanche. Mais seulement pour nous détendre : personne n'était encore vraiment intoxiqué. Malheureusement l'héroïne a sur moi un effet particulièrement pernicieux. Plus que chez n'importe quel membre de mon entourage.

Mick était au courant et, de toute évidence, il avait demandé à Phil d'aller me chercher à l'aéroport et de me requinquer. Pas comme aujourd'hui – avec de la gym, du jogging et de l'aérobic –, mais de me ramener à la vie. Phil m'a donc remise sur pied. (C'est lui qui est allé voler à l'entreprise de pompes funèbres le corps de Gram pour l'incinérer dans le Parc national de Joshua Tree.) Il m'a administré un traitement de quatre jours à base de jus de fruits, de vitamines, de Percodan et de massages, jusqu'à me faire retourner au monde des vivants. C'était la première fois qu'on me faisait subir ce genre de cure (mais hélas pas la dernière). La première semaine, je n'ai pas vu Mick : je suis restée dans un petit bungalow des collines de Hollywood. Quand j'ai eu récupéré, on m'a joliment emballée et on lui a livré le paquet-cadeau.

Les Stones étaient à LA pour finir *Let It Bleed*. Mick avait loué une maison à Hollywood. Comme il enregistrait, il nous laissait, Anita et moi, très libres. Le résultat était toujours désastreux. On était là pour s'amuser et on ne s'en est pas privées. Anita avait une limousine avec chauffeur à sa disposition vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour l'emmener partout où elle voulait. Elle s'engouffrait dans la limo, allait chercher de l'acide puis revenait pour se faire un trip. Je passais aussi beaucoup de temps avec Pamela Mayall et Andee Cohen, à nager et

à traîner au bord de la piscine, en prenant un peu de coke et en étant donc souvent défoncée. Mais pas de blanche. Andee et moi buvions des cocktails dans des bars climatisés. Anita ne sortait que plus tard. On s'amusait beaucoup.

Partout où on allait, jamais je ne mentionnais mon nom. Je savais qu'à LA, on considérait les Stones comme les dieux de la libération. Ils étaient parvenus à ce statut mythique au moment de leur tournée en 1969. Les gens ne croyaient plus aux Beatles, qui leur paraissaient des fumistes sans consistance. Une des rares fois où j'ai vraiment assisté à la frénésie des fans, c'est quand je suis entrée au Roxy avec Mick, Keith et Anita. Nous avons été frappés de plein fouet. Les garçons avaient deux heures à tuer. Qu'est-ce qu'on fait ? Tiens, si on allait dans une boîte ? Quand on est arrivés, on aurait dit les Aztèques apercevant leurs premiers chevaux. Un grand silence s'est abattu sur la salle. L'orchestre a cessé de jouer. On se serait cru dans *Le jour où la terre s'arrêta*, Mick, qui a toujours su comment se comporter dans ce genre de situation, s'est incliné avec une drôle de petite révérence, tout le monde a éclaté de rire et nous avons tous recommencé à respirer.

À cette époque-là, les Stones étaient les Porteurs du Karma. Je savais que pour eux cette tournée ferait date, mais refusais de suivre le mouvement comme la mascotte de l'équipe. Mick n'arrêtait pas de me dire : « Viens donc ! Ça va être sensass ! », mais je déclinais ses invitations. J'avais déjà horreur des tournées, je n'aimais pas me sentir coincée. Quand ils enregistraient, j'étais libre. Je pouvais les accompagner au studio, m'en aller, sortir, faire ce que j'avais envie. En tournée, impossible, je ne pouvais plus respirer.

De toute façon, j'étais bien trop désordonnée pour partir en tournée. Pour tenir le coup, il faut avoir la tête solide. Faire les valises, défaire les valises, les voyages, le maquillage, trouver son hôtel le soir, quel calvaire ! Et puis j'avais un autre problème. J'étais jalouse. Jalouse des groupies, évidemment, mais aussi des Stones.

Quand Michael Cooper nous rejoignait, on partait tous pour le désert, dans le parc de Joshua Tree où on prenait de la mescaline. C'était merveilleux de veiller toute la nuit pour rouler jusqu'à Joshua Tree et de se promener là-bas au lever du jour. On laissait la voiture quelque part et on partait dans le désert. Je ne sais pas comment nous y arrivions, parce que nous n'emportions absolument rien. Dans l'état où on était, on aurait pu prendre une mauvaise direction et se perdre, mais je ne sais pas par quel miracle cela ne s'est jamais produit. On regagnait la voiture et on rentrait le lendemain. En général, on avançait un peu dans le désert puis on faisait une fixation sur quelque chose, un cactus par exemple. Si on avait marché en ligne droite, on se serait peut-être perdus. Mais,

avec la mescaline, pas question de ligne droite. Il ne fallait pas très longtemps pour se fixer sur un visage sculpté dans la pierre, un rocher qui devenait la tête de Sitting Bull. Il y a tellement de territoires sacrés à Joshua Tree !

Au beau milieu de la nuit, on s'était installés au bord d'un précipice, quelque part dans le parc. On avait fait du feu. La lune s'est levée et, dans l'obscurité, j'ai entendu un bruit surnaturel. C'était très excitant, comme au beau milieu de l'Inde avec les loups qui hurlent. Je me suis tournée vers Gram en demandant : « Mon Dieu, c'est quoi ? » Et lui de répondre avec son drôle d'accent du Sud : « Voyons, Marianne, c'est juste un petit coyote. »

Michael Cooper a pris de moi une photo très étrange à Joshua Tree. Il faisait froid et je portais un caftan noir marocain. Cette photo est bizarre car elle évoque quelque chose qui ne m'était pas encore arrivé. Sur ce cliché, je ressemble à la dame des ténèbres que j'ai fini par devenir. La carte venait d'apparaître dans le jeu. Et j'ai foncé. J'ai touché le fond de l'océan sans me noyer.

Pendant ce temps *Let It Bleed* était enregistré, mixé et gravé, même si la plupart des morceaux avaient déjà été enregistrés à Londres. Charlie et Bill ont ajouté un peu de contrebasse et de batterie. Ils ont aussi fait des trucs en surimpression avec Ry Cooder et des gens qui passaient là pour jouer un morceau. Pour moi, les séances n'avaient aucun intérêt. En général j'étais défoncée au bout d'une heure et tout ce que je voyais, c'était Keith travaillant sur la partition de la contrebasse. Il recommençait inlassablement. Avec Mick qui lançait de temps en temps : « Un peu plus rapide, tu crois pas ? Je ne veux pas les endormir tout de suite. » En ce temps-là, Keith tenait souvent la basse. Si Bill Wyman était présent dans le groupe, c'est parce qu'il leur fallait un bassiste pour les tournées.

Let It Bleed est mon disque préféré des Stones. Toutes les chansons sont formidables : *You Got the Silver*, *Moonlight Mile*, *Salt of the Earth*, *Prodigal Son*, *Monkey Man* et, bien sûr, *You Can't Always Get What You Want*. Chaque fois que j'écoutais cette chanson, j'éclatais en sanglots. Elle parle de ma passion pour la drogue, et évoque aussi d'autres personnes. Jimmy Miller, le producteur des Stones, est « M^r Jitters (4) ». Il n'était pas encore trop mal en point mais, aux yeux de Mick, ce que Jimmy s'infligeait était abominable.

Let It Bleed colle à son époque de manière extraordinaire. Après Altamont, *Gimme Shelter*, était tellement synchro avec le *Zeitgeist* que cela en paraissait surnaturel. Les gens étaient stupéfiés par son côté prophétique, mais en fait elle venait du passé. Elle datait de l'année précédente. D'ailleurs, Mick et Keith ignoraient ce qui se passait dans la rue. Nous étions tous pour le moins en retrait.

Gimme Shelter est le résultat de l'enfer qu'a traversé Keith à l'époque de

Performance, et de toute l'agitation des dernières années : l'arrestation, le procès, la mort de Brian. L'album est sorti à la fin des années 60, alors qu'on croyait à une apocalypse imminente, mais un grand nombre de chansons ont été écrites bien plus tôt. La culture dans son ensemble était à son tour victime de ce que Mick et Keith avaient connu à Redlands. Keith exprimait aussi l'ambiance « au bord du volcan » de LA. Les vraies ténèbres sont venues bien plus tard.

De toute façon, Mick et Keith ont toujours été très forts pour sentir l'air du temps. *Let It Bleed* venait un peu confirmer l'exactitude de leurs intuitions. Quand on est sensible à ce point-là, il faut faire attention à ce qu'on écrit. Même des gens comme Mick et Keith, soi-disant matérialistes et blasés, l'expérience des deux dernières années, toutes les épreuves qu'ils avaient traversées les avaient secoués.

Ils avaient bien changé, depuis l'époque d'Andrew, où ils attendaient tous l'arrivée des coupures de presse. Qu'est-ce qu'a dit Keith Altham dans le *New Musical Express* ? Désormais, ils se foutaient pas mal de ce qu'on pensait de leur album ! L'opinion des autres ne comptait plus pour eux. D'ailleurs, les Stones étaient déjà plongés dans le disque suivant.

Depuis longtemps Mick et Keith rêvaient du jour où ils surpasseraient les Beatles et le moment était venu. À l'époque où ils faisaient *Let It Bleed*, tout semblait couler de source. Ils ne maîtrisaient plus la vague, ils la chevauchaient. Je crois que si la période à LA a été si heureuse, c'est parce qu'on avait tous cette impression grisante d'être avec notre époque, le sentiment que l'air du temps coulait en nous. On savait qu'il se passait quelque chose de capital.

Je crois que l'une des raisons du chaos d'Altamont, c'est que personne ne se préoccupait de rien. Ils pensaient tous à l'étape suivante, à quoi ils ressembleraient dans *Gimme Shelter*, le documentaire que les frères Maysles réalisaient pendant la tournée. À ce moment-là, Mick et Keith se sentaient immortels, intouchables, incapables de faire des erreurs. Ils n'avaient pas envisagé les conséquences de l'image qu'ils donnaient : celle de la folie passagère.

Ils avaient oublié que les évolutions ne sont pas sans perturbations violentes et qu'elles sont provoquées par des émotions fortes. Ils n'avaient aucune idée des forces démoniaques qui se rassemblaient. Ils en plaisantaient, parce qu'en Angleterre l'apocalypse est un concept biblique. Aux États-Unis, fantasme et réalité sont si étroitement imbriqués – surtout dans la culture hippie – que l'apocalypse devenait possible. Les Stones n'ont rien pris de tout cela au sérieux. Ils trouvaient Kenneth Anger ridicule. Mick et Keith professaient le plus profond mépris pour son charabia satanique.

Ils trouvaient cela idiot, et c'est pourquoi ils plaisantaient facilement là-dessus. Anita et moi, en tant que femmes, avons une attitude moins cynique.

Quand l'horreur a éclaté à Altamont, bien des gens ont dû avoir l'impression que les démons s'étaient retournés contre leurs créatures. Pas les Stones. Ils se contentaient de jouer à un jeu dangereux qui était devenu réalité. C'est seulement après *Let It Bleed*, que des choses bizarres ont commencé à leur arriver.

Le malentendu le plus durable engendré par *Let It Bleed* a été de voir en Mick un disciple de Satan. Un fervent du satanisme, peut-être ! Mais Mick est bien trop raisonnable et normal pour s'être jamais sérieusement intéressé à la magie noire. *Sympathy for the Devil* était du satanisme de pacotille. Je lui avais prêté *Le Maître et Marguerite* de Mikhaïl Boulgakov, qu'il a dévoré en une nuit. Il a ensuite pondu *Sympathy for the Devil*. Le personnage central du livre est Satan mais l'ensemble n'a rien à voir avec le satanisme et la magie noire. Il s'agit au contraire de lumière dans ce livre. L'intrigue comprend deux histoires parallèles : Satan qui vient donner un bal à Moscou, et saint Matthieu, sur le chemin du Calvaire avec le Christ. Le passage le plus sensationnel, le bal de Satan, est d'une drôlerie irrésistible, superbement écrit et brillant. Mick a fait, dans une chanson de trois minutes, la synthèse de ce roman très complexe. En se mettant dans l'esprit du personnage central, il a réussi à éclairer une intrigue quelque peu labyrinthique et diffuse. Mick a été attiré par le personnage du Diable parce qu'il est, tout naturellement, le plus intéressant du roman. Comme dans n'importe quelle œuvre d'art ! C'est l'éclat du personnage qui plaisait à Mick. Le rôle. Il a tout de suite compris qu'il lui convenait à merveille. J'ai remarqué que les gens n'aiment pas l'admettre. Mais, comme tous les artistes, Mick est un charognard qui passe son temps à voler des trucs et à se les approprier. Sans jamais penser aux conséquences.

On espère toujours que ses idoles ressemblent à l'image qu'elles donnent. C'est une attitude religieuse, au fond, une mentalité de paysan. Les Américains sont bien plus religieux que nous, les Anglais. Tous leurs films tournent autour du mystère de la Passion, et ils sont persuadés que l'individu qui joue un rôle doit aussi le vivre. On le constate chaque semaine dans le *National Enquirer*. Tous les potins scandaleux révélés à propos d'Untel ou Untel surpris avec une blonde dans une chambre d'hôtel ne signifient qu'une chose : les gens ne doivent pas interpréter un personnage, ils doivent être ce personnage. Cela n'a jamais été le cas pour Mick.

Plus tard, Keith et Anita se sont un peu mis à la magie noire. Mick, jamais. Pas plus qu'à la drogue. Il est resté un amateur.

La seule raison qui a empêché les Stones d'être détruits par les idées avec lesquelles ils jouaient, c'est qu'ils ne les ont jamais prises autant au sérieux que leurs fans. Jamais Mick n'a cru qu'il était Lucifer. Pour lui, tout cela n'était qu'un jeu. Qui a fini par mal tourner et devenir la réalité. En tout cas pour Keith et Anita, surtout pour Anita. Maintenant, elle ne lit plus que des romans occultes. Quelle bêtise que son flirt avec la magie noire se termine avec des romans de Dennis Wheatley. Aujourd'hui elle s'en satisfait, et cela lui aurait sans doute suffi à l'époque. Elle n'a jamais été d'une ferveur inébranlable. Mais la drogue vous grise tellement que l'on se prend à imaginer qu'on a vraiment des pouvoirs mystérieux.

Cette époque était peut-être celle des Rolling Stones, mais entre Mick et moi, cela n'allait pas fort. On écoutait des enregistrements de *Sister Morphine* et *Sympathy for the Devil* dans la maison de LA. J'étais assise dans la chambre quand Mick est arrivé, l'air très abattu. Il a posé sa tête sur mes genoux comme un enfant. Il essayait de se cramponner à moi. Je voyais bien à quel point il m'aimait et cela me brisait le cœur. Je lui ai caressé la tête comme s'il était un petit garçon. J'étais navrée pour lui et j'aurais voulu anéantir sa souffrance. J'étais pleine de compassion, mais je n'étais plus amoureuse. Dans une relation, il y en a toujours un qui est un peu plus amoureux que l'autre. Je m'éloignais et il le sentait.

À ce moment-là, je crois qu'il ne savait plus où s'arrêtait son image et où commençait le vrai Mick Jagger. Je n'en étais pas très sûre non plus. J'étais surtout tourmentée par l'incapacité qu'éprouvait Mick à se dissocier de son image. Il envisageait la vie comme dans les suppléments du dimanche. Il se regardait vivre sans rien éprouver. C'est très bizarre. À l'époque, je l'ignorais, mais cette situation le satisfaisait. Une jolie fille, une belle maison, des enfants bien habillés et le tour était joué. Tout devait avoir l'air *bien*. Les apparences devaient être sauvées. C'est plus dur qu'on ne le croit. Car même Bianca n'a pas réussi à le supporter ! Elle, pourtant, avait été élevée pour cela.

Cette foutue image de Mick gâchait tout. Je comprends maintenant que même sa réaction devant la descente de police à Redlands était un prolongement de l'obsession qu'il avait de son image. Le côté *théâtral* de l'affaire a presque aussitôt pris le dessus. Il n'avait pas de prix. Mick pouvait paraître noble, souffrir, jouer les martyrs, poser pour des photos menottes aux mains dans ses costumes de velours à jabot. Comme Charles I^{er} en route pour l'échafaud ! Il a profité de toute la publicité qu'il pouvait en tirer, comme toujours.

Toute l'histoire de Redlands a donné à sa personnalité un nouveau vernis de gravité. Comme Ronald Reagan, il avait appris à jouer un personnage plus

complexe que le sien. Quand il a eu besoin d'un nouveau Mick pour correspondre aux Stones de *Beggars Banquet* et de *Let It Bleed*, il a repris à son compte le personnage qu'il incarnait dans *Performance*. Ça n'était absolument pas lui. Turner était un personnage composite et complexe. Mick a choisi sa nouvelle incarnation avec autant de soin qu'un nouveau costume. Il a bon goût. C'était un rôle idéal pour lui.

Mick a fini par se lasser de son personnage de Jumpin' Jack Flash (peut-être se doutait-il qu'on allait l'interroger sur des sujets qu'il ne voulait pas aborder) et il en a tout simplement créé un autre. Après le concert de Hyde Park, une carapace s'est formée autour de lui, comme une coquille. J'ai commencé à avoir le sentiment de vivre avec un monstre. L'année précédente, quand je me réveillais le matin (même si je prenais trop de comprimés ou trop de drogues) j'avais l'impression de vivre avec un vampire. Une personnalité creuse et vorace qui avait constamment besoin de se nourrir d'objets, de gens, d'idées, d'âmes.

Mick est un parolier de génie mais son grand talent a toujours été dans l'artifice, l'enflure et l'exagération. Peu à peu il a mis au point une personnalité aujourd'hui bien connue, une enveloppe souple et grossière qui a fini par devenir un moi passe-partout. Toutes les célébrités se parodient un jour ou l'autre. Mick avec ses lèvres, Dolly Parton avec ses nichons. Je les observe depuis longtemps en me demandant ce que je pourrais utiliser, moi !

Non seulement Mick avait du mal à suivre la trace de ses différentes personnalités, mais avec moi aussi, il était perdu. Quand je vivais avec John Dunbar, j'avais réussi à me garder une identité artistique. Avec Mick, je ne pouvais plus. Je me suis mise à prendre de la coke et cela a creusé le fossé entre nous. Quand j'étais en rage, il prenait tranquillement le thé dans le salon. Avec Mick, on consommait tout avec modération... y compris les drogues.

Il a vécu un cauchemar quand je me suis mise à la poudre. Mais il n'a jamais rien fait pour m'en empêcher. Il se contentait de me dire : « Tu ne crois pas que tu prends un peu trop de ce truc ? » Je lui mentais en lui racontant que j'y touchais très peu, et il me croyait Mick, le compagnon rêvé des drogués. Il puise son énergie dans la fréquentation d'intoxiqués. Comme Andy Warhol. Il ne se droguera que s'il y est obligé, pour obtenir la confiance de son entourage de camés, son affection. Comme un policier qui s'infiltré chez les criminels.

Les drogues, surtout les drogues psychédéliques et les amphétamines, servaient autrefois de propulseur. Elles étaient le véritable moteur du prétendu Swinging London. Mais, en fin de compte, les drogues ont remplacé le spectacle. Il s'est intériorisé. Et les drogues dures (essentiellement celles que préféraient les romantiques condamnés) ont engendré un sombre et obsédant royaume. Bien des

talents se sont laissé avoir et ont plongé. Quant à moi, je possède une bonne dose d'autodestruction.

Bien sûr, j'aimais Mick mais, bizarrement, plus je l'aimais plus j'étais cruelle avec lui. C'était horrible. J'ai choisi le moment d'Altamont pour filer avec Mario Schifano.

J'ai le vague souvenir que ma rencontre avec Mario Schifano avait été organisée par Anita. Et j'étais manifestement la victime consentante.

Mario était un ancien petit ami d'Anita. Anita m'a appelée en me disant : « Est-ce qu'il peut s'installer chez toi ? » Pensant sans doute : « Cette pauvre Marianne, toute seule, qui a besoin de se faire sauter. » Mario s'est donc installé à Cheyenne Walk et, évidemment, nous avons fait l'amour. Mick était en tournée. À ce moment-là, je souffrais vraiment. Pas à cause de la négligence de Mick, il était charmant, même en plein milieu d'une tournée américaine. Il me téléphonait à toute heure pour me dire qu'il m'aimait, il m'envoyait faire des petites courses pour que nous ne perdions pas le contact. J'allais au marché des antiquaires de Chelsea, c'est là que je lui ai trouvé le ceinturon clouté qu'il avait dans *Midnight Rambler*.

Quand j'ai lu le livre de Pamela Des Barres, *I'm with the Band*, j'ai découvert que durant cette période tous deux avaient eu une liaison passionnée. Les gens qui faisaient du gringue à Mick – femmes, hommes, groupies, jeunes chanteuses, mes meilleures amies même – ont fini par détériorer nos rapports, jusqu'au moment où cela a tourné en représailles incessantes. C'est la conséquence inévitable de toute infidélité, dans une relation. Il avait une aventure avec quelqu'un, je l'apprenais et je me disais : « Eh bien maintenant c'est à mon tour. » Nous nous sommes bientôt embarqués dans une course destructrice aux remboursements. « Tu l'as sautée ? Très bien, je te revaudrai ça. Dans pas longtemps, j'aurai marqué un nouveau point. » Le petit jeu a commencé avec l'aventure de Mick et d'Anita pendant *Performance*. Une vraie trahison. Elle était mon amie intime. Ma seule amie !

Mon départ pour Rome avec Mario et Nicholas a fait la une des journaux. Mick, qui était toujours en tournée aux États-Unis, l'a sans doute appris par la presse. À Altamont. Ma photo publiée dans le *San Francisco Chronicle* lui a sauté au visage, comme mes déclarations, du genre : « Je suis heureuse. Je n'ai absolument pas un sou. Je vais repartir de zéro. Les gens me rendraient un grand service en m'oubliant. » Il a dû croire que je délirais. Quand il est rentré, j'étais partie avec Nicholas.

Mario était un peintre formidable et un encore plus formidable fan de cocaïne. Anita l'avait aimé passionnément et je suis certaine qu'il me plaisait,

entre autres, pour cette raison. Je crois qu'Anita avait seulement essayé de m'offrir un joli cadeau de Noël. Elle n'a jamais pensé que j'allais plier bagage avec lui.

Mario et moi prenions pas mal de coke. Nicholas était de plus en plus malheureux. Il adorait Mick et, pour lui, ma trahison était terrible. Un jour, Nicholas était dans sa chambre et nous dans une autre partie de la maison. C'était une grande demeure campagnarde. Le radiateur électrique était allumé. Mario m'avait offert un manteau de zibeline (ou avait persuadé quelqu'un de me l'offrir). Nicholas a pris le manteau de fourrure, l'a posé sur le radiateur électrique et l'a regardé brûler. Heureusement, Helen, la nurse, est arrivée juste au moment où le manteau s'enflammait. Après cet épisode, j'ai compris que je devais me concentrer sur Nicholas. Le lendemain nous sommes rentrés passer Noël avec ma mère à la maison de Yew Tree. Mario, Nicholas et moi.

De retour en Angleterre, Mick m'appelait sans cesse pour me dire : « Je ne comprends pas ce qui est arrivé, mais maintenant tout va être différent, pas vrai ? Je ferai attention. Promis. On va au moins essayer, non ? » Je répondais toujours non. C'était bien le moment de rompre. Mick avait dû comprendre lui aussi que nous ne pouvions pas continuer ainsi. Peut-être qu'il ne voulait pas avoir l'air d'être plaqué. Cela gâchait le tableau.

Mick fit une apparition à Yew Tree. Il y a eu une série de scènes, mais au bout du compte, c'est Mick qui a gagné. Il a passé la nuit avec moi et Mario a dormi sur le canapé. Le lendemain matin, Mario s'en allait pour ne jamais revenir. Je suis revenue à Cheyne Walk avec un Mick aux anges. Il avait vaincu Mario.

La malédiction d'Ahmet

Pendant tout son séjour à Los Angeles, Mick avait eu à ses pieds des hordes de vahinés prêtes à satisfaire tous ses fantasmes. Ces filles auraient fait n'importe quoi pour lui. Il fallait plaire, à tout prix, à la star du rock. Aussi, quand il est rentré à Cheyne Walk, il a tout naturellement cru qu'il aurait le même traitement à la maison ! Hélas pour Mick, je venais juste de lire *La Femme eunuque* de Germaine Greer, où j'avais découvert que ce qui comptait avant tout, c'était l'orgasme. Le mien, pas le sien.

La déception a dû être grande pour lui de retrouver une vie normale avec moi (au sens où je l'entendais).

Un soir, peu après son retour, Mick m'a suggéré d'utiliser des canules vaginales aux parfums de crèmes glacées. Je ne suis pas idiote. Je me suis doutée que les petites Américaines pratiquaient ce genre de chose. Mais je n'ai vraiment compris qu'en lisant *I'm with the Band*. (Pamela fait tout un couplet sur les savons intimes à la fraise et à la pêche.)

J'étais abasourdie. « Écoute, mon chou, lui ai-je répondu, t'as peut-être connu ça chez tes groupies américaines, mais maintenant, tu es revenu avec moi, alors va te faire foutre ! » Très distingué, je sais.

Mais bien entendu, je me posais des questions sur ces produits exotiques aux parfums de sorbet. Je me suis renseignée auprès du pharmacien de la rue. Il m'a donné une sorte d'appareil chirurgical en caoutchouc. C'était énorme et la solution qui l'accompagnait avait un parfum résolument médical. (Manifestement pas ce que Miss Pamela utilisait à LA.) J'ai fini par lui substituer de l'huile de bain au jasmin, mais je ne crois pas que Mick s'en soit aperçu.

De temps en temps, j'apprenais qu'il avait eu une aventure, mais je ne disais jamais rien. Je ne trouvais pas cela très hip de m'énerver pour un petit écart. C'était une attitude petite-bourgeoise. Je me disais qu'il était Mick Jagger, un trésor du patrimoine national, mais je me sentais de moins en moins à la hauteur. Je savais que je ne pouvais rivaliser avec les groupies : je n'ai jamais taillé de pipe avant la trentaine.

De toute façon, depuis longtemps déjà, le sexe n'était plus essentiel entre nous. Après les six premiers mois, Mick a cessé de s'y intéresser et ce n'était pas entièrement sa faute. Faire l'amour m'a toujours posé des problèmes ; seuls de fougueux étrangers comme Tony Kent franchissent mes barrières. D'ailleurs, m'envoyer en l'air ne me suffit pas : j'ai besoin de beaucoup plus. Le sexe ne m'intéresse pas à ce point-là. J'ai remarqué que cette attitude dérange les hommes. Ils attendent des femmes qu'elles ne pensent qu'au sexe, qu'elles en redemandent sans cesse. Bien sûr, ça m'arrive parfois. Même aujourd'hui, à l'âge canonique de quarante-sept ans.

On entrait dans les années 70 et Mick avait résolu de mener la grande vie. Son calendrier mondain était maintenant rempli d'invitations qui autrefois le faisaient ricaner : bals de débutantes, expositions florales, brunches avec des milliardaires du pétrole et dîners chics chez de vagues membres de la noblesse. Moi aussi j'aimais bien frayer de temps en temps avec les aristos de Kings Road, mais Mick s'était entiché de l'aristocratie en tant que telle. Il acceptait l'invitation à dîner du premier connard venu pourvu qu'il ait un titre et un château. On aurait dit un milliardaire américain comme on en voit au cinéma ! C'est à ce moment-là que les choses ont pris une tournure bizarre pour moi.

Je ne m'adaptais pas à cette nouvelle vie et je n'avais aucunement l'intention d'essayer. Échanger des propos oiseux avec des raseurs dépourvus d'humour, voilà l'idée que je me faisais de l'enfer – de l'enfer d'un autre ! Je préférais vivre dans mon propre enfer.

Par perversité pure, je m'obstinais à contrecarrer les efforts de Mick pour m'emmenner dans ces assommantes réceptions. Quand il réussissait à m'y entraîner, cela se soldait inévitablement par un désastre.

L'incident qui s'est produit au château de Warwick en est un assez bon exemple. Mick et moi avions été invités à dîner par David Brooke, le comte de Warwick, Brookie pour les intimes. C'était une invitation extrêmement importante pour Mick. Le comte de Warwick ! Dîner dans un château ! Arrivés sur place, nous n'avions jamais rien vu d'aussi impressionnant. Un laquais en livrée de soie se tenait derrière chaque fauteuil. Mais je n'ai pas tardé à défaillir d'ennui (et d'autres choses) dans cette insupportable atmosphère collet monté.

Je n'avais jamais vu le comte de Warwick. Il ne me plaisait pas, et je me moquais éperdument de lui. Il était un abominable raseur. En ce temps-là, quand je m'ennuyais, je savais comment modifier mon humeur. J'ai avalé cinq Mandrax et dès le potage, je suis tombée dans les pommes. Mick a dû me porter jusqu'à une chambre. Dans une soirée où on considérait comme un blasphème d'utiliser la mauvaise fourchette !

Après ma petite démonstration, Mick n'a plus insisté pour que je l'accompagne à ce genre de soirées. Au lieu de m'évanouir à des dîners somptueux, je prenais une poignée de Mandrax, je m'en allais chez Pamela Mayall et je m'évanouissais là-bas ! Je revenais à moi le lendemain matin, en pleine forme. Mick, lui, allait à son club, à une soirée chez Lord Machin en l'honneur des Suprêmes, quand ce n'était pas au baptême du dernier petit-fils d'un abruti de lord.

Ce n'était manifestement pas mon truc : je n'ai jamais été faite pour les raffinements. J'en suis même arrivée au point où je ne m'habillais plus pour le dîner. De toute façon, je ne me suis jamais beaucoup intéressée à ma toilette et je n'ai jamais eu envie de me mettre sur mon trente et un pour autrui. Les seules fois où j'aime m'habiller, c'est quand je chante. Là, il s'agit d'un cérémonial, d'une offrande. Ce qu'il fallait à Mick, c'était une fille distinguée et élégante. Comme Bianca.

Mick est toujours en représentation. Il estime qu'il doit se faire beau pour le grand metteur en scène, là-haut dans le Ciel. S'il décidait d'approcher les caméras et d'éclairer le plateau, on aurait tous l'air merveilleux. À cette époque, je n'étais plus sortable : une véritable épave. Je parlais toute seule, comme un bateau qui dérive au fil de la Tamise.

La forme de représailles que j'avais trouvée était particulièrement vicieuse. Mick m'idéalisait et chaque fois qu'il découvrait en moi un nouveau défaut, il ne le supportait pas. Je savais que me détruire serait le pire supplice que je pourrais lui infliger. Je voulais détruire mon visage. Je m'infligeais de sang-froid une dégradation systématique. Comme j'étais un prolongement de lui-même, cela l'atteindrait d'autant plus. Après tout ce que nous avons vécu ensemble, en être réduite à le quitter pour la drogue !

Dans la liste de mes regrets, et Dieu sait si elle est longue, j'ai toujours pensé que si je pouvais repartir de zéro, je me contenterais de ne pas me droguer ! C'est idiot, mais dès le premier jour, il a été clair (comme pour n'importe qui) que l'héroïne était un poison pour moi. Je faisais de terribles réactions. Presque aussitôt après une prise, ma peau devient très bizarre, de vilaines taches apparaissent et il m'arrive des choses étranges. Je ne sais pas pourquoi j'aimais tant cela ! J'imagine que cette drogue avait, au moins, le mérite d'atténuer mes souffrances.

La drogue a poursuivi sa lente, mais inexorable progression.

J'ai commencé à me laisser aller de façon intolérable. Dès l'instant où j'ai commencé à trouver ma cadence, Mick a été complètement dépassé (même s'il était beaucoup trop poli pour faire une seule remarque sur mon état). Il se rendait

compte aussi que, bizarrement, je savais ce que je faisais. À un moment, ma mère avait décidé de m'interner. J'ai passé un coup de fil à Mick et il est venu me chercher : à son avis, je n'étais pas folle, seulement camée. Je me dis parfois que je me suis employée à cette autodestruction.

Parce que c'était la seule façon pour que Mick me laisse partir, et la seule façon pour moi de trouver du courage. J'ai agi progressivement. J'ai repoussé Mick jusqu'au moment où il en a eu par-dessus la tête.

C'était le printemps, et nous étions dans le jardin, à Cheyne Walk. Andee Cohen était venue nous voir. Mick allait et venait en bavardant avec son affabilité coutumière. Mais on sentait la tension dans l'air. Déjà j'ignorais sa présence.

« Veux-tu un verre de vin, Andee ? a proposé Mick.

— Bien sûr qu'elle en veut, ai-je dit.

— Un joint, peut-être ? Une ligne ? À moins que tu veuilles baiser ?

— Donne-moi simplement ce que tu as, merci. »

Mick a disparu dans la maison et je me suis tournée vers Andee. « Pourquoi tu n'emmènes pas Mick chez toi ? ai-je demandé. Si tu as envie de lui, tu peux l'avoir, tu sais. Ça ne me gêne pas du tout. Il est à toi. »

Andee était horrifiée. « Qu'est-ce que tu dis ? Pourquoi tu le traites comme ça ?

— Je ne sais pas, il me semble que c'est mon devoir de fantôme attitré de Cheyne Walk. »

À partir de cette période, je n'ai plus supporté le monde. Comme Lady Shalott, j'avais entendu « un murmure qui disait : elle serait maudite si elle restait » !

Un jour, j'ai surpris une discussion entre Mick et Ahmet Ertegun, au rez-de-chaussée de Cheyne Walk. Ahmet était le patron d'Atlantic Records, la nouvelle maison de disques des Stones, et comme j'étais maintenant un sujet de conversation pratiquement tabou, j'ai été surprise d'entendre mon nom. Ils avaient dû croire que j'étais sortie. Je me suis glissée sans bruit jusqu'en haut de l'escalier et j'ai tendu l'oreille.

Ahmet disait : « Non, non, Mick. Il faut absolument qu'on parle de Marianne.

— Non, bon sang !

— Je sais que ça va être dur pour toi, mais elle pourrait faire tout capoter.

— Mais qu'est-ce qu'on peut faire, vieux, qu'est-ce qu'on peut faire ?

— Il n’y a qu’une solution. J’ai vu beaucoup d’histoires déchirantes avec les camés. Crois-moi, ils bousillent leur vie mais aussi celle de leur entourage. La drogue est un puits sans fond et elle t’y entraînera si tu ne la quittes pas. »

J’ai entendu Mick dire : « Oui, oui, je sais.

— Nous investissons trente millions de dollars, nous voulons la garantie que toute l’affaire ne va pas foirer à cause de Marianne. Tu comprends, non ?

— Il faut que j’y réfléchisse. Laisse-moi y penser. »

Ahmet et Mick étaient là, dans mon salon, à décider de mon sort comme s’ils parlaient affaires. Comme d’un problème de distribution ou de droits étrangers. Assise en haut de l’escalier, ressemblant à une enfant qui écoute ses parents, j’ai senti combien ma situation était précaire. Même une camée comprenait l’avertissement !

Je n’ai jamais dit à Mick que j’avais surpris son pacte avec Ahmet. Si seulement je lui en avais parlé, juste une fois, en réagissant comme un être humain, lui lançant : « Espèce d’ordure ! Je t’ai entendu discuter avec Ahmet du meilleur moyen de te débarrasser de moi. » En fait, je crois que j’en avais assez. Je voulais seulement savoir *quand* la rupture allait avoir lieu.

Lorsque le directeur financier des Stones, le prince Rupert Lowenstein, est intervenu, j’ai su que mes jours étaient comptés. On ne m’aimait plus, parce que je n’apportais rien. Je n’avais plus ma place dans la nouvelle organisation des Rolling Stones.

Au début de ce nouveau régime, la femme de Lowenstein, la princesse Rupert, ou un nom comme cela, a donné un Bal Blanc : tout le monde était censé venir habillé de blanc. Moi, pour ne pas faire comme les autres, je suis apparue entièrement vêtue de noir. Je croyais que ce serait amusant, mais je me trompais. Ils étaient furieux. Ils prenaient les choses très au sérieux. C’était un Bal Blanc, et quand on disait blanc, cela voulait dire blanc. C’est à partir de cet incident frivole et symbolique que les choses ont commencé à s’écrouler. Cette robe noire a été le début de la fin !

Quoi qu’il en soit, sur le conseil du prince Rupert, le camp des Stones décida bientôt de s’installer avec armes et bagages dans le Midi de la France. J’ai compris que c’était le moment de sauter. D’après ce qu’Anita m’a raconté par la suite sur la vie à Nellcôte, le château de Keith, cela aurait été l’enfer, surtout pour moi. (Ma vie ne tenait déjà plus qu’à un fil.) C’est dans le Midi que tout a vraiment commencé à se détraquer. Les drogues qu’on prenait à Londres n’étaient rien comparées à celles de Nellcôte. Les Stones gagnaient beaucoup plus d’argent : leur rythme de vie s’accéléra. C’est à cette époque qu’on s’est mis à consommer des drogues dures à la pelle. Je serais morte en quelques mois.

Je n'avais pas l'intention de quitter l'Angleterre avec Mick. J'avais un enfant. Je ne voulais pas partir si loin de ma mère. En fait, je ne devais plus aimer Mick suffisamment, ni lui faire confiance. J'avais le sentiment qu'à n'importe quel moment il pouvait me trahir. Autant s'en débarrasser le plus vite possible ! Et en Angleterre.

Mick savait que j'allais tirer ma révérence et il eut un dernier geste courtois et romantique. Né sous le signe du Lion, c'est un maître du rituel et du symbolisme. Chaque fois que nous étions au bord de la rupture, il m'écrivait une chanson.

Cette fois-là, il m'a dit : « Je voudrais te faire écouter quelque chose. » Il s'est approché de la chaîne stéréo et a introduit une cassette. Il s'est agenouillé devant moi, m'a pris les mains dans les siennes et m'a regardée droit dans les yeux. J'ai écouté *Wild Horses*.

*Graceless lady you know who I am
You know I can't let you slide through my hands
(Dame impie, tu sais qui je suis
Tu sais que je ne peux pas te laisser m'échapper).*

Je l'ai serré contre moi et j'ai éclaté en sanglots. En pensant à la façon dont les choses auraient pu se passer. Mais il fallait plus qu'une chanson pour recoller les morceaux, et Mick ne l'a pas compris. Il était désespéré. Cela l'embêtait terriblement de me voir dans cet état, mais j'ai horreur d'embêter les gens. Je préfère n'embêter que moi-même.

Dans les turbulences que les Stones ont traversées il leur a toujours fallu un bouc émissaire. C'était mon tour. Dès le début, la stabilité du groupe a dépendu de la façon dont Mick diabolisait un membre du cercle des intimes. Cela a d'abord été Brian, puis Andrew, et maintenant cela tombait sur moi. Après mon départ, Anita est tout d'un coup devenue la présence maléfique. Et on l'a diabolisée de façon insensée. Aujourd'hui encore, les gens croient à ces sombres histoires qu'on raconte sur elle. C'est ridicule. Une fois Anita partie, cela a vite été le tour de Keith.

Si je ne connaissais pas Mick, si je jouais le rôle d'observateur de l'extérieur, je dirais : « Cet homme se comporte ainsi parce qu'il a connu une amère déception amoureuse. » Ce doit être le cas. Mais quand cela s'est-il produit et par la faute de qui, je l'ignore. Qui a été le grand amour de sa vie ? Chrissie, Bianca, Jerry ou moi ? (En fait, je crois que c'était Keith.)

Je me considérais déjà comme une Jézabel impénitente et camée quand est

arrivée devant les tribunaux la terrible affaire entre John Dunbar et moi. Il demandait le divorce pour adultère en accusant Mick. « MARIANNE WASN'T FAITHFUL (5) ! » proclamait la presse. Presque du jour au lendemain, j'étais passée de l'état de victime désespérée à celui d'impudique « Miss Porno », de sorcière nationale. L'archevêque de Canterbury disait des prières pour moi.

J'avais fini par comprendre que l'on pouvait manipuler ces histoires à son propre avantage. J'ai donc accordé une interview en 1973 au *New Musical Express* dans lequel je me représentais comme une aventurière sans scrupule avec des déclarations fracassantes du genre : « J'ai couché avec trois Rolling Stones... » Bien sûr, c'était un peu pervers, mais très drôle.

J'avais horreur du rôle qu'on m'avait attribué, celui d'une créature pitoyable et folle victime du feuilleton de Mick. C'est tellement simple de se débarrasser des gens en les accusant de folie. Dès l'instant où l'on traite quelqu'un de fou, il cesse d'être humain. C'est ainsi que l'on transformait les femmes en sorcières au Moyen Âge. On faisait passer pour des démons des vieilles femmes qui coûtaient cher au village et qui vivaient seules et on se débarrassait d'elles sans remords.

C'est là, je suppose, qu'intervient le côté sombre. Pour tout ce qui est beau et lumineux, il y a une face sombre. Elles coexistent toutes deux. Je connais le côté sombre de Mick, et c'est l'autre qui est une légendaire figure romantique. Je vois très bien pourquoi Mick pense que je suis une diablesse et dit : « Ce n'est pas moi qui ai failli tuer Marianne, c'est elle qui m'a presque tué. » Je lui ai fait vivre un véritable enfer. Tout ce qui allait mal était ma faute, j'étais responsable de tous les ennuis. Lui s'est conduit pratiquement comme un saint (ce qui m'exaspérait davantage).

La dernière phase de ma vie avec Mick est difficile à évoquer, parce que je refuse de justifier ma conduite épouvantable, je ne peux faire de reproches à personne, pourtant je n'ai jamais été aussi lamentable qu'on m'a fait paraître. J'étais plongée dans un mauvais rêve rendu d'autant plus cauchemardesque par l'illusion – celle des autres – que je vivais un conte de fées.

Toutes les petites filles qui habitent au Kansas rêvent de mener cette vie-là, d'être une princesse de conte de fées, la petite amie de Mick Jagger. Mais la vie avec Mick n'a jamais été un conte de fées. Vers la fin, je pleurais tout le temps. J'avais d'inexplicables crises d'angoisse. Une fois, après avoir vu *Candy*, j'ai éclaté en sanglots sans raison apparente. J'étais malheureuse, personne ne pouvait le supporter, personne ne pouvait même le comprendre, et moi, moins que tout le monde. Je racontais à ma mère à quel point j'étais malheureuse et elle se mettait en colère contre moi !

Les gens avaient misé sur une longue idylle pleine d'amour et de bonheur entre Mick et moi. C'était très important pour eux qu'ils ne se soient pas trompés. En fait c'était le destin, mais seulement dans le sens où la presse à sensation emploie le terme. Quand j'ai quitté Mick, aux yeux de la presse, de Mick et du monde, j'avais l'impression de commettre un crime.

M'arracher à Mick m'a sauvée. Je ne voulais pas devenir une nouvelle victime sacrificielle des Rolling Stones. Je ne sais pas si l'on attendait cela de moi, mais j'avais le sentiment que cela pourrait très bien arriver. Si je devais finir en sacrifice humain, autant que ce soit pour autre chose !

Ce qui était terrible pour Mick, c'est que je le quittais sans qu'il comprenne pourquoi. Il ne savait pas que j'avais entendu sa conversation avec Ahmet. Je l'ai quitté pour un idéal romantique. J'avais plus envie d'être une camée que d'être avec lui. Voilà ce qui me fascinait !

Le mur

J'imagine qu'aujourd'hui on a tout reconstruit, mais en 1972, il restait encore à Soho quelques immeubles démolis par la guerre. Je passais mes journées assise sur un muret qui avait dû autrefois être le mur d'une maison, le dos appuyé à ce qui restait d'une cloison. Ce bâtiment détruit par les bombes grouillait de vagabonds et de buveurs de *meth* qui allumaient chaque soir un grand feu. Le *meth* est une substance horrible, de l'alcool pur, la boisson la moins chère qui existe. Elle ne coûte pratiquement rien. Même dans les bas-fonds, il y a des distinctions de classe. Il y a les camés et les alcoolos. Nous échangeons des cigarettes et des saluts, mais chacun restait dans sa sphère.

J'en faisais le moins possible. Installée là, jour après jour, complètement défoncée, je devais avoir l'air d'une étrange apparition au milieu des ruines. Je portais toujours les élégants vêtements de ma vie antérieure. Une Reine Blanche dont les beaux atours tournaient aux haillons à force de grimper sur des murs et de dormir dans des squats. J'étais maigre comme un clou. Je voulais devenir invisible.

Depuis que j'avais lu *Le Festin nu*, je rêvais d'être une clocharde. Pas de doute, j'étais en train de réussir brillamment. Mais, sous ces aspirations littéraires, j'avais le cœur brisé, j'étais ravagée, vaincue. Toutefois, quand j'avais de la came, les choses n'allaient pas trop mal !

À peine quelques mois plus tôt, en mai 1971, Mick avait fini par céder à son narcissisme, et par se marier... avec lui-même ! Il ne m'avait pas invitée à la cérémonie mais j'ai quand même fêté cela et j'ai terminé la nuit de noces de Mick et de Bianca au commissariat de police de Paddington.

Tout avait commencé par une de mes petites virées à Londres.

J'habitais Yew Tree, la petite maison au toit de chaume près de Reading que Mick avait offerte à ma mère. Presque toutes les semaines, je prenais le train pour Londres afin de voir le docteur Daily qui me bourrait de Valium. Puis je reprenais le train de cinq heures pour Goring. Ce jour-là, je regagnais la gare de Paddington quand j'ai aperçu par la vitre du taxi une grande manchette de

journal : FÊTE À TOUT CASSER POUR LE MARIAGE DE MICK ET BIANCA EN FRANCE.

Je suis allée droit au buffet de la gare et j'ai avalé coup sur coup trois Vodkas-Martinis. J'ai été aussitôt saoule. J'ignorais qu'il ne faut pas boire sous Valium.

Je me suis dirigée d'un pas incertain jusqu'à un restaurant indien (je me disais, sans raison, que je serais en sécurité si je restais près du train). Là, j'ai fait mon célèbre numéro de piqué-du-nez-dans-le-curry. Le propriétaire du restaurant indien a appelé les flics qui m'ont bouclée. Juste pour la nuit, ont-ils dit. Pour me permettre de cuver.

« Vous devez avoir une sacrée gueule de bois, ma petite demoiselle », m'a dit le policier quand je suis sortie en vacillant de la cellule, le lendemain matin. Je n'avais pas seulement la gueule de bois, j'étais complètement HS. Le commissariat était tout neuf, il venait d'être inauguré par la princesse Margaret ou quelqu'un du même genre, et ils en étaient très fiers. Au moment où je partais, le flic s'est approché de moi et m'a présenté très cérémonieusement leur « livre d'or » en disant : « Miss Faithfull, comme vous le savez peut-être, ce commissariat a été inauguré très récemment. Vous êtes la seconde célébrité que nous accueillons et nous serions extrêmement honorés si vous vouliez bien signer notre livre d'or. » J'ai cru rêver. C'était vraiment le commencement de la fin, le début d'une terrible accumulation d'horreur allant crescendo.

Je n'avais pas joué mon rôle convenablement. Je n'étais pas morte comme on s'y attendait depuis longtemps, personne ne m'avait jetée dehors. J'avais tout simplement fait mes bagages et quitté le palais. Cela ne se faisait pas. Quelqu'un d'aussi narcissique que Mick ne pouvait admettre que ce soit *l'autre* qui parte. C'était strictement interdit. Mais comme je suis au moins aussi narcissique que lui, je ne savais rien de tout cela. J'essayais simplement de m'en aller discrètement avant d'être obligée de partir en courant.

Plus d'un an avant le mariage de Mick et Bianca, j'avais déjà pris la décision de m'en aller. Je cherchais depuis quelque temps une façon « honorable » de le faire quand j'ai rencontré Lord Paddy Rossmore. Je me suis servie de Paddy, c'est vrai, partant du principe qu'il était un adulte et qu'il connaissait la vie.

Mick et moi séjournions en Irlande, à Glin Castle, près de la rivière Shannon, chez le chevalier de Glin, un ami qui portait l'un des plus charmants et des plus anciens titres de noblesse anglo-irlandais. C'est là que j'ai rencontré le délicieux Lord Rossmore. Un vrai Anglo-irlandais, avec de longues jambes, un style Louis XV, comme certains aristocrates anglais, et un air de vieille dame. Bref, le genre d'hommes que ma mère aurait aimé me voir épouser ! Il était intelligent, grand amateur de livres. Il adorait William Blake, dont nous parlions

sans arrêt. Il m'a offert un exemplaire de *Chants d'innocence et chants d'expérience*. Dans notre enthousiasme, les deux William Blake, le Blake préraphaélite de Paddy et le mien, plus résolument psychédélique, parvenaient à coexister sans effort. C'est à ce niveau-là que se situait notre relation.

Dans des circonstances normales, mon intérêt pour Paddy n'aurait pas dépassé les limites du flirt. Mais les circonstances n'étaient pas normales et le flirt devint un véritable engouement. Je ne sais pas si je l'aimais vraiment ou si je voyais seulement en lui un moyen de m'en aller. Un moyen *respectable*. Mick et moi étions toujours ensemble, mais si peu. J'ai rencontré Paddy Rossmore, qui semblait amoureux de moi et je me suis servie de lui pour me tirer de la situation où je me trouvais. À l'époque, je n'avais pas eu le cran ni l'honnêteté de me lever, m'en aller et sauter dans l'inconnu. Je n'étais pas du tout comme Mick. Un caractère monacal et empreint de spiritualité, produit de bien des années de civilisation ! Bref, comme j'étais désespérée, j'ai pris ma décision. J'ai quitté Cheyne Walk avec Nicholas, deux tapis roulés et un carton de livres. Quelques semaines plus tard, Paddy et moi annoncions nos fiançailles.

Lorsque Paddy m'a rencontrée, il ignorait que je me droguais. Et je ne prenais pas seulement de la blanche. Pour essayer de me désintoxiquer de l'héroïne, j'avais augmenté ma consommation de barbituriques. Mélangés à l'alcool, je les utilisais comme substituts d'héroïne. Le pauvre vieux Paddy était fiancé à un zombie. J'étais constamment dans un état comateux, à cause des somnifères. De la pure folie.

Pour régler cette situation, Paddy m'a tout simplement proposé d'aller voir un médecin. Je suis donc allée consulter un spécialiste, le docteur Daily, à Devonshire Place, dans un de ces somptueux hôtels particuliers. Deux fois par semaine, cette femme – sans m'adresser la parole car nous n'échangions jamais un mot – me faisait une piqûre de Valium. Quatre-vingts livres la piquouze : elle ne s'embêtait pas ! Et c'était le pauvre Paddy qui payait. Je ne savais absolument pas en quoi consistait une cure de désintoxication. Il existe différentes méthodes pour sevrer les drogués. Même moi, je me doutais qu'une injection de Valium deux fois par semaine n'était pas la meilleure solution. Mais je ne me plaignais pas.

Paddy a tellement été horrifié par mes problèmes de drogue et par le traitement qu'on utilisait pour me sevrer qu'après notre séparation, il a fondé une clinique de réadaptation pour drogués, Coolemine, en Irlande.

Une autre bizarrerie de ma relation avec Paddy, c'était que nous ne vivions pas ensemble. Je me suis installée à Yew Tree avec ma mère et Nicholas, et Paddy est retourné habiter chez sa mère ! La situation était extrêmement

compliquée et j'avais l'impression d'être complètement en dehors du coup. Eva ne voulait pas me laisser partir. Elle continuait, même à l'époque, à me faire toute une comédie que je n'ai jamais très bien comprise ; quand je me suis retrouvée à la maison avec ma mère, je n'étais plus du tout moi-même : je suis devenue une fille complètement passive. J'ai perdu toute personnalité pendant des années. J'avais une écriture de plus en plus minuscule et ramassée. Et, par-dessus le marché, il fallait compter avec la mère de Paddy, Lady Rossmore qui, à quatre-vingt-sept ans, exerçait toujours son autorité matriarcale. Un vrai tyran. C'était vraiment le Règne des Mères Dragons !

De temps en temps, j'allais quand même passer un désastreux week-end avec Lady Rossmore et on nous autorisait parfois à partir en vacances tous les deux – nous sommes allés à Ibiza, et une fois nous avons loué une roulotte –, mais cela tournait toujours au cauchemar. J'allais frapper frénétiquement aux portes des pharmacies pour me procurer du sirop de codéine et des barbituriques, à la totale stupéfaction d'un Paddy désemparé.

Il m'a quittée environ neuf mois plus tard. J'en avais assez moi aussi. Après m'être séparée de Mick et avoir perdu Paddy, je suis revenue m'installer chez ma mère et là, je suis totalement tombée sous sa coupe. Elle a tout pris en main. L'éducation de Nicholas (qui maintenant vivait avec elle), la marche de la maison. J'étais devenue une créature inutile, un objet qui traînait.

Après un an et demi à essayer d'être une fille modèle, à obéir à ma mère et à Paddy, j'ai pris la poudre d'escampette et je suis rapidement allée vivre sur mon mur. J'avais encore ma superbe bague de fiançailles que j'ai fini par laisser un jour à un dealer.

Avant qu'il renonce définitivement à moi, j'ai eu avec Mick une dernière expérience assez comique. Quelque temps après notre rupture, il me téléphonait sans cesse, m'écrivait, me suppliait de venir le voir, mais je n'étais plus tout à fait celle qu'il croyait. Je buvais beaucoup. J'avais pris plus de vingt kilos. J'agissais délibérément : j'en avais assez d'être une créature évanescence. Puis je me suis coupé les cheveux. Mick ignorait tout cela et, un beau jour, après son coup de téléphone, j'ai accepté de le voir. « Très bien ! me suis-je dit. On va voir s'il m'aime ainsi. » Je savais que dès l'instant où il me verrait, ce serait fini. J'ai pris le train pour Londres. Quand je suis arrivée à Cheyne Walk, il y avait plein de filles qui traînaient là, soi-disant des gouvernantes et des cuisinières. En fait, des groupies plus ou moins récentes. Je restai pétrifiée. Il m'a jeté un coup d'œil horrifié et a sursauté, se demandant qui était donc cette nana ? Elle ne peut être la dame de mes rêves. Il ne voulait plus d'une fille de soixante-cinq kilos. Ça a été radical. Les coups de fil et les lettres ont cessé. Je suis rentrée à Yew Tree, je

me suis servi un whisky bien tassé et j'ai éclaté de rire. Comme tout cela était absurde !

Vers cette époque, j'ai passé un moment à Paris en compagnie de Jean de Breiteuil. Un type abominable, qui avait rampé pour y arriver. Je l'avais rencontré chez Talitha Getty, la femme de John Paul Getty Junior, qui a fini par mourir d'une overdose. C'était la première personne de ma précédente vie à qui je rendais visite. Jean de Breiteuil était là. Il était l'amant de Talitha et je ne sais comment je me suis retrouvée avec lui. Une chose me plaisait chez lui : il avait un œil jaune et l'autre vert. Et de la came à profusion. Nous passions notre temps à nous shooter et à baiser. Il était à peine un cran au-dessus de Tony l'Espagnol. Breiteuil était très français, très mondain. Il couchait avec moi uniquement parce que j'avais été la petite amie de Mick Jagger. Dans un style très franchouillard, tout cela le fascinait. Pour lui, j'étais l'incarnation même du rock'n'roll. Je connaissais bien les gens de cette espèce, mais il me procurait de la drogue à profusion.

Je suis retournée à Londres avec lui dans la maison de Keith et d'Anita, à Cheyne Walk. Ils étaient dans le Midi de la France, à Nellcôte et lui avaient prêté leur maison. Il avait débarqué à Nellcôte avec de la drogue plein les bagages : Keith et Anita étaient enchantés. « Génial ! Écoute, mon vieux, quand tu vas à Londres, descends donc à Cheyne Walk. » J'ai vécu là-bas avec lui pendant des mois, puis nous sommes allés passer un week-end à Paris.

Nous étions à l'hôtel quand il a reçu un coup de fil de Pamela Morrison et il a dû sortir précipitamment.

« Jean, écoute-moi. Il faut que je rencontre Jim Morrison.

— Pas possible, bébé. Ça ne serait pas cool en ce moment, OK ?

— Tu es un connard et un sale prétentieux !

— Pas maintenant. Je t'expliquerai plus tard. D'accord ? À tout à l'heure. »

Il est sorti en claquant la porte. Mais il n'est pas rentré tout de suite, seulement au petit matin, très agité. Il m'a réveillée. J'avais pris du Tuinal. Sans raison apparente, il s'est mis à me flanquer une raclée. J'ai remarqué que, sous l'influence de l'héroïne, les hommes peuvent devenir violents, mais toujours en gardant une sorte de détachement. Sur le moment, je me dis toujours que j'ai dû le mériter. À cause d'une vie antérieure, peut-être.

J'ai allumé une cigarette et je lui ai demandé : « Alors, c'était bien ? Tu vas me dire pourquoi tu es de si bonne humeur ?

— Fais tes valises.

— On va où ?

- Au Maroc.
- Très drôle. On en vient.
- Je veux te présenter à ma mère. Grouille-toi !
- Oh oh ! Qu'est-ce qui s'est passé là-bas ?
- Boucle-la, bon sang !
- Oh, merde.
- Comme tu dis. On est dans la merde. »

Il craignait pour sa vie : Jim Morrison avait fait une overdose, et c'était lui qui avait fourni la drogue. Jean se considérait comme le dealer des stars. Subitement, il n'était plus qu'un minable dealer d'héroïne avec de gros ennuis. Il était très jeune. S'il avait vécu, il aurait pu devenir un être humain.

J'étais dans un sale état. Nous avons jeté frénétiquement des affaires dans des valises, comme dans les films. Jean allait me présenter à sa mère, la comtesse de Breiteuil, alors que j'étais bourrée de Tuinal. *Formidable* ! Cela s'est soldé par un vrai désastre. Nous sommes restés une semaine là-bas, tous deux terriblement en manque.

Avant de quitter Paris, dans son affolement, il avait balancé toute sa came. Et nous n'avions trouvé chez sa mère qu'un peu d'éther.

J'ai lu par la suite dans un magazine que j'étais censée m'être trouvée chez Morrison quand on a enfoncé la porte de la salle de bains et découvert son corps flottant dans la baignoire, avec la grosse meurtrissure à la hauteur du cœur. Et aussi que je lui avais donné le coup de grâce. (Je n'ai jamais de toute ma vie fait une piqûre à personne. Je n'ai appris à me piquer que dans les derniers mois de ma déchéance.) Cela doit être mon rôle mythique. Sister Morphine.

Même si c'était difficile avec Mick, les deux premières années sans lui ont été plus dures encore. Je ne me rendais pas compte à quel point il m'avait protégée. D'un autre côté, si je ne l'avais pas quitté, je n'aurais jamais découvert quelle force j'avais en moi. Car, dès l'instant où j'ai plaqué Mick, ma dernière protection a disparu. Persécutée par la presse, j'étais une proie facile. Et tous les petits canards sadiques d'Angleterre avaient le droit de déverser leur bassesse sur moi. De raconter des choses humiliantes et honteuses. Les gens peuvent être vraiment dégueulasses. Pendant des années, j'ai pu serrer les dents, sourire et faire semblant. Je me suis jetée dans l'héroïne à corps perdu. Je souffrais terriblement, et j'avais essayé tout le reste. J'avais même tenté de me suicider et cela n'avait pas marché. Ensuite, ma mère a essayé de se donner la mort. À ce moment-là, j'ai pénétré dans les premiers cercles de l'enfer, où je suis restée des années.

Je recevais très rarement la visite de gens que j'aimais. Un soir, Andee est venue dîner chez Eva. Je voyais la maison à travers son regard. Une maison dessinée par Arthur Rackham. D'énormes meubles en chêne sombre entassés dans une minuscule maisonnette. Après le dîner, je suis allée dans ma chambre et je me suis écroulée sur le lit. Il y avait un énorme fossé entre nous, un gouffre qu'elle ne pouvait pas franchir. J'étais allée dans une direction où elle ne pouvait pas me suivre. Je m'étais enfoncée seule dans un tunnel.

Un journaliste américain est venu me voir quand j'habitais cette maison avec ma mère et, de retour aux États-Unis, il m'a envoyé tous les albums de Robert Johnson et de Hank Williams. C'étaient les seuls disques que j'avais à Yew Tree et je les écoutais jour et nuit. J'ai fini par pousser ma mère à partir. Elle ne pouvait plus me supporter. C'était elle ou moi. Elle a trouvé un job. Pendant qu'elle travaillait, j'écoutais Robert Johnson et Hank Williams à longueur de journée et je méditais.

Un jour, un flamboyant personnage a surgi de mon passé pour venir chambouler ma triste routine. Kenneth Anger, cinéaste underground et prétendu magicien. Il avait mal interprété le satanisme de pacotille de Mick et il avait dû s'imaginer que je croyais à la magie noire (et que j'étais toute prête à devenir son apprentie). Il voulait que je joue Lilith dans son film *Lucifer Rising*. Qu'est-ce que je pouvais dire ?

Même si je n'ai jamais cru que Kenneth avait le moindre pouvoir surnaturel, j'étais toute prête à le considérer comme un cinéaste de premier plan.

Lilith est manifestement un des grands archétypes féminins, une autre incarnation de la Déesse Mère comme Ishtar, Astarté, Diane, Aphrodite et Déméter. Du point de vue du patriarcat, évidemment, elle symbolise le mal. Lilith n'ayant pas goûté au fruit de l'arbre de la connaissance, elle n'a jamais pu faire la distinction entre le bien et le mal.

Je suis partie pour l'Égypte avec Kenneth et mon frère, Chris O'Dell, qui était le cameraman. Chris Jagger tenait le rôle de Lucifer. Les films de Kenneth parlent toujours d'histoires politico-sexuelles. Kenneth, en réalité, aurait voulu Mick comme vedette de son film, mais Mick avait refusé, alors Chris a décroché le rôle. Et, en stupide petit garçon qu'il est, il était incapable de le prendre au sérieux. En outre, Chris est une grande gueule qui a toujours un avis sur tout et qui répondait en permanence. Tout ce que disait Kenneth, Chris le tournait en ridicule. Au bout de vingt-quatre heures, il s'est retrouvé dans un avion pour Londres. Si quelqu'un devait jouer Lucifer, c'était bien Kenneth.

Ma séquence fut tournée autour de Gizeh, avec le Sphinx. Quand nous sommes arrivés en Égypte, j'ai bien vu que Kenneth ne connaissait rien à rien,

qu'il s'agisse de magie ou de mise en scène.

Même si Kenneth était un incapable, je savais qu'au fond il était dangereux. Je me rendais compte que, en participant au film, je m'impliquais dans une magie bien plus puissante que tout le satanisme de pacotille de Kenneth. Me barbouiller du sang de Max Factor, ramper dans un cimetière arabe à cinq heures du matin au moment où le soleil se levait derrière les Pyramides, c'était de la pure folie. J'étais totalement passive et irresponsable : jamais je n'aurais dû accepter d'accomplir des rituels aussi macabres. Si j'avais été dans un état normal, j'aurais éclaté de rire, mais à ce moment-là j'étais complètement camée. J'ai longtemps eu l'impression que pour une grande part, ma malchance venait de ce film. J'ai tout de même fini par me débarrasser de cette idée-là !

On devait tourner en dernier la séquence de la Montagne de l'Étoile. J'ai bientôt compris pourquoi. La Montagne de l'Étoile est un ancien lieu de culte néolithique, situé en Allemagne. Deux cents marches de pierre sont taillées dans la roche. À chaque solstice, quand le soleil se lève, les rayons filtrent par une ouverture pour atteindre un point sacré.

Nous avons tourné le matin du solstice d'hiver. Le soleil se levait. Ivre de drogue, je gravissais la montagne. Quand je suis arrivée en haut des marches, j'ai vu le soleil briller par l'ouverture et frapper le roc et je suis tombée dans les pommes. En fait, n'ayant plus de blanche, j'étais en manque. Je crois que j'ai perdu connaissance une seconde et, quand je suis revenue à moi, je dégringolais du sommet de la montagne. J'ai repris mes esprits au moment où je culbutais dans les airs, et je me suis souvenue pendant ma chute que je devais effectuer des sauts périlleux pour retomber sur mes pieds. Ce que j'ai fait. On m'a emmenée d'urgence à l'hôpital. On pensait que j'avais au moins une commotion cérébrale. Mais rien du tout. Mes dons magiques sont plus forts que les tiens, Kenneth Anger, na ! (Kenneth aurait bien voulu que je tombe du sommet et que je me tue. Quelle Fin magnifique pour son film !)

Plusieurs années après *Lucifer Rising*, Kenneth m'a envoyé une biographie de Frances Farmer accompagnée d'une lettre m'expliquant que je ressemblais à Frances Farmer et Eva à sa mère. J'ai alors compris ce qu'il était : un sorcier sorti tout droit d'un magazine à sensation de Hollywood. De l'occultisme kitsch, pouah !

Non seulement le tournage du film n'a pas été drôle, mais il a eu de graves conséquences. La presse a publié des photos de moi pâle comme une morte avec un maquillage gris et un costume religieux sur fond de Pyramides. Tout a contribué à donner de moi une terrible image d'adoratrice du Diable. Même de vieilles photos de moi prises devant la maison de Yew Tree avaient maintenant

un air sinistre ! Cette charmante maisonnette était devenue une cabane de sorcière.

Après *Lucifer Rising*, je me suis retrouvée sur mon mur et je suis devenue une vraie camée. Je me sentais impure et dangereuse pour les gens que j'aimais. Ce mur était un endroit rêvé d'où je ne pouvais faire de mal à personne. Cela revenait à s'exclure de la tribu. Quand on tombe malade, on s'en va dans les bois et, si on ne va pas mieux, on ne revient pas. Je connaissais par cœur le mantra de William Burroughs LE REMÈDE EST DANS LA MALADIE. On va à la source du mal pour se guérir. Je ne pouvais sortir de mon cauchemar qu'en plongeant jusqu'au fond du problème. Le camé vagabond est le centre mythique de la cosmologie de Burroughs. Burroughs, évidemment, n'a jamais passé un seul jour dans la rue, il n'a jamais ôté son costume et sa cravate, sauf pour baiser. Moi, j'ai pris le train pour Londres et je n'ai pas remis les pieds à la maison pendant deux ans, sauf pour prendre un bain de temps en temps.

Pour moi, être camée était honorable. L'anonymat total. Une chose que je n'avais pas connue depuis l'âge de dix-sept ans. C'est en devenant une clocharde toxico à Londres que j'ai fini par y parvenir. Pas de téléphone, pas d'adresse. Personne ne me connaissait.

Quand j'ai quitté Yew Tree, je suis descendue chez des amis, mais j'ai fini par épuiser la patience des plus indulgents. J'ai habité un moment chez ma copine Pamela Mayall où j'ai pris pas mal de drogue. Je remontais d'un pas trébuchant l'allée de son jardin pour m'effondrer au milieu des lilas, suivie par un chauffeur de taxi qui disait à Pamela la main tendue : « Ça fera 3,75 livres, ma petite dame. » Pamela s'efforçait d'élever ses quatre enfants et je la rendais folle. Je laissais des aiguilles usagées sur la paillasse de l'évier, je me shootais au pied de son lit. Le seul résultat positif de mon comportement abominable, c'est que ses enfants ont une sainte horreur des drogues dures.

Je terrifiais sa progéniture et j'inquiétais les amis qu'elle recevait. Un soir, Pamela avait invité à dîner son avocat, quelqu'un de très convenable, et son épouse française un peu chichiteuse. Avant leur arrivée, Pamela m'avait suppliée de ne pas faire de scandale. « Marianne, je t'en prie, juste pour cette fois, tâche de bien te conduire ! » Malheureusement, dès que j'entendais cela, je faisais une bêtise. Nous ne nous étions même pas encore assis à table que je me suis excusée pour aller aux toilettes, où naturellement je me suis shootée. Ma robe, sans que je sache comment, s'est coincée dans ma culotte. Sans me rendre compte de rien, j'ai regagné la salle à manger d'un pas incertain et, fumant une cigarette d'un geste nonchalant, je me suis arrêtée sur le seuil dans une attitude que je voulais très distinguée et j'ai dit : « Salut, mes chéris ! » Les invités se sont figés sur

place. Qu'importe. Ce n'était rien auprès des catastrophes qui ont suivi.

Je commençais à aller mieux, malgré quelques rechutes. Un jour Pamela a décidé qu'elle pouvait sans risque me laisser seule à la maison pour aller faire des courses. J'ai profité de l'occasion pour me shooter et me faire couler un bon bain chaud.

Quand Pamela est rentrée, des cascades d'eau brûlante ruisselaient dans l'escalier et dans le vestibule. Quand elle s'est précipitée, elle a découvert que l'eau dévalait encore plus fort de l'étage supérieur. Il s'était formé une véritable petite chute d'eau à partir du palier. Elle a fini par arriver dans la salle de bains du haut pour me trouver endormie dans la baignoire, un bras posé sur le rebord. Elle a essayé de retirer la bonde, mais l'eau était brûlante et Pamela n'arrivait pas à plonger son bras dedans. Je cuisais peu à peu comme un homard dans une eau bouillante, sans me rendre le moins du monde compte de mon état. Pamela s'est dit que, si elle arrivait à me tirer hors de la baignoire, le niveau de l'eau allait baisser et qu'elle pourrait alors atteindre la bonde. Elle m'a empoigné le bras et s'est mise à tirer, mais il était si savonneux qu'il lui a glissé entre les doigts : elle est tombée en arrière, s'est cogné la tête contre le bidet et s'est assommée net. Il s'est écoulé vingt minutes avant qu'elle reprenne ses esprits, vingt minutes pendant lesquelles l'eau a continué de dévaler dans la maison. Elle se déversait par la porte d'entrée dans le jardin et jusque dans la rue. Le temps que Pamela revienne à elle et retire la bonde, le plafond du palier s'était effondré, les tapis étaient fichus, les murs des chambres des enfants commençaient à céder et Pamela avait le visage couvert de bleus.

C'est après cet épisode que Pamela m'a jetée dehors. Au moment où je franchissais la grille, j'entendais Pamela crier derrière moi comme si elle répétait un mantra : « J'en ai assez ! J'en ai assez ! J'en ai assez ! J'en ai assez ! »

J'avais le choix entre rentrer chez ma mère ou rester dans la rue et, croyez-moi, la seconde solution me semblait préférable.

Ma nouvelle « maison » était un mur de St. Anne's Yard. J'avais choisi cet endroit parce que mon ami le Gitan, qui était aussi mon fournisseur, avait là une chambre minuscule, au-dessus d'un restaurant, dans un de ces labyrinthes de Soho. C'est à St. Anne's Yard que, perchée sur mon mur, j'attendais le passage du Gitan pour pouvoir avoir ma dose. J'ai rencontré grâce à lui un tas de clochards et de boutiquiers du quartier, et tous étaient d'une étonnante gentillesse avec moi.

Soho en ce temps-là était un quartier très bizarre. Plein de boîtes louches et d'hôtels minables. Un quartier pas net. Avec un tas de « marginaux » : camés et prostituées, petits malins du show-biz, grands peintres et personnages de la

pègre. Je m'y sentais très à l'aise. C'était très loin de Chelsea ou de tout ce que je connaissais. À des années-lumière d'où j'avais vécu. Là je ne rencontrerais jamais ni Mick ni Keith, ni mon entourage d'autrefois. Ils ne fréquentaient pas ce quartier. Je traînais autour d'un petit bistrot où les chauffeurs de taxi venaient prendre une tasse de thé à deux heures du matin. Une atmosphère à la Dickens matinée, bien sûr, d'un peu de Burroughs.

Je ne voyais plus jamais mes amis. Mais une des rares fois où je me suis éloignée de mon mur, je suis tombée sur l'écrivain Brion Gysin. Brion a été adorable avec moi. Peu lui importait que je sois avec Mick Jagger ou avec un astronaute. Mais, à part Brion, absolument personne n'avait essayé de me retrouver. Et d'ailleurs, pourquoi l'aurait-on fait ? Franchement, je voyais mal mes amis partir à ma recherche dans les ruines de Soho.

Quand j'ai quitté Mick, je croyais que l'humanité était le pire fléau de la planète. C'est dans la rue que j'ai commencé à découvrir à quel point les gens pouvaient être bons et compatissants. Ce sont les camés et les alcoolos du trottoir qui m'ont redonné foi en l'humanité. Les gens croient que le temps que j'ai passé avec Mick a été le plus grand moment de ma vie, mais pas moi. Je savais que l'existence que nous menions n'était pas la réalité.

Je me suis abandonnée aux gens de la rue et ils ont été formidables. Ils ne me connaissaient absolument pas. Ils se foutaient éperdument de savoir si j'avais été la petite amie de Mick Jagger ou la Reine Mère en personne. Ils savaient seulement que j'étais très maigre, que j'aimais me défoncer, que j'étais prête à essayer n'importe quoi. Dans le studio d'une pute, j'ai failli avoir une overdose de Pethidine (un anesthésique). Le soir, ils m'emmenaient dans un squat et, de temps en temps, quand je finissais par être par trop dégueulasse, je retournais chez ma mère pour me laver. S'il faisait froid, il y avait toujours quelqu'un pour m'offrir une tasse de thé ou une couverture. Comme je n'avais pas de vêtement de rechange, le Gitan m'emmenait parfois au restaurant chinois où on m'enroulait dans une couverture pendant qu'on passait mes affaires à la machine à laver.

Quand je raconte cette période de ma vie aux gens, ils s'imaginent que je me suis prostituée pour me procurer de la drogue. Par chance, je n'y ai jamais été obligée. Et je n'aurais pas pu le faire. J'étais incroyablement chétive, je pesais à peine quarante-cinq kilos. Je ne mangeais rien. J'étais devenue laide. Je me camais et j'ai traîné avec une bande qui cambriolait les pharmacies. C'est ce que j'ai fait de pire.

De terribles nouvelles me parvenaient, comme dans un brouillard. « T'sais qu'Jimi Hendrix a clamsé, hier soir ? » J'avais l'impression qu'on me lisait des

dépêches provenant d'un lointain champ de bataille. Hendrix, Jim Morrison, Janis Joplin, Sharon Tate, Charles Manson. J'avais l'impression d'être en phase avec un monde en train de se désintégrer. On entrait dans une tragique ère de désillusion, d'autodestruction. Même désespérément camée et à la rue, je n'arrive pas à décrire le choc quand j'ai appris la mort de Hendrix, et celle de Janis, l'une après l'autre. À décrire mon horrible impression que nous avions vraiment déconné. Sans parler de l'affaire Manson, qui pesait sur nous tous comme une épée de Damoclès.

Cela a été le plus grand plongeon de ma vie. Une vraie chute libre. C'est vers cette époque que tous les gens que je connaissais ont commencé à se mettre aux drogues dures pour calmer leurs douleurs, et à l'alcool ou aux somnifères pour oublier. Le temps des drogues qui vous ouvraient l'esprit était passé. Le monde avait basculé. On avait carrément changé de ton. On se serait cru dans une symphonie de Mahler qui tourbillonnait et échappait à tout contrôle.

J'ai émergé des Sixties avec les bagages des autres, et il m'a fallu un sacré bout de temps pour les larguer. Pour préserver ma propre vie j'ai dû me débarrasser de ces fantômes. Les images produites par les médias devenaient très complexes. Jimi et Janis n'ont pas compris ce qui leur arrivait. Ils ont été entraînés dans le maelstrom.

N'ayant pas d'argent, j'avais du mal à me procurer de la drogue. Un ami de Pamela Mayall m'a pris en pitié et m'a présentée à l'écrivain Alexander Trocchi. Un véritable Écossais, lui-même drogué, compatissant et sensible à ma triste situation. Alex était exactement ce qu'il me fallait : un gourou de la drogue. Il m'a présenté à son médecin, le merveilleux D^r Willis, du Bexley Hospital. C'est ce médecin qui m'a déclarée comme intoxiquée. Avant, je devais trouver ma dose dans la rue ou chez le Gitan. Alex m'a aidé à bénéficier du National Health Service. J'ai dû en être une des dernières bénéficiaires. Peu après, ils ont arrêté. Mais, à cette époque merveilleuse, une fois qu'on était enregistré, on obtenait une ordonnance pour des comprimés d'héroïne, des petites pilules blanches qu'on pouvait dissoudre dans l'eau pour se shooter !

Tous les matins, j'allais à la pharmacie John Bellencroyden avec mon ordonnance. Ensuite, j'apportais ma dose d'héroïne chez Alex et il me faisait ma piqûre. Je n'ai jamais été une camée très douée : je n'étais même pas capable de me piquer toute seule !

Avec mon ordonnance, je n'avais plus besoin de compter sur le Gitan ni de traîner pour trouver de quoi me shooter. J'avais ma dose, et je restais sur mon mur. Je ne faisais pas grand-chose. J'avais une ordonnance très généreuse : vingt-quatre ampoules d'héroïne pure par jour et cela me maintenait en transe

presque toute la journée. Des milliers de pensées et d'images me traversaient l'esprit, sans que je réfléchisse. Elles me semblaient hors d'atteinte, comme des articles dans une vitrine. Je n'étais attachée à rien. J'étais le poète Basho dans sa hutte au toit de chaume au flanc de la montagne, composant des haiku.

Chaque fois que j'allais chez ma mère, cela finissait en scène épouvantable. À cette époque, nous ne nous adressions plus la parole. C'était trop horrible. Nous n'avions rien à nous dire.

Je n'étais pas belle à voir quand je rentrais et ma mère ne le supportait pas. Pourquoi je me mettais dans un pareil état ? Je n'en savais rien. Le bouquet, ç'a été le jour où je me suis tailladé le visage avec une lame de rasoir pendant une crise provoquée par la cocaïne. J'en arrivais à haïr violemment mon physique, mon visage, ma beauté même. N'était-ce pas elle qui m'avait attiré tous ces ennuis ? La beauté était une malédiction. Elle se dressait entre moi et ma véritable personnalité. Elle m'empêchait de voir la valeur des choses, si elle existait !

Cependant, alors que j'étais sur mon mur, les Dunbar – John et sa famille – complotaient pour me retirer Nicholas. Au printemps 1972, Nicholas avait sept ans et John a demandé au tribunal de lui en confier la garde. Je me suis battue très dur pour ne pas le perdre, mais je ne pouvais pas gagner. Comment l'aurais-je pu ? Cela faisait un an que je vivais sur un mur ! Même ma chère Pamela Mayall est venue témoigner que je n'étais pas en état de m'occuper d'un enfant. J'avais l'impression d'être traquée.

Le moment le plus humiliant, dans cette bataille pour la garde de l'enfant, a été quand John a déclaré au juge que j'étais une mère indigne parce que je me droguais. C'était vraiment moche et hypocrite de sa part. John avait passé notre lune de miel à prendre de la drogue, alors que je ne savais même pas ce que c'était. J'ai désespérément essayé de garder Nicholas avec moi mais, comme d'habitude, j'ai tout fait pour le perdre. Tous ces gens prenaient des décisions en prétendant que c'était pour mon bien et pour celui de Nicholas. Non seulement je n'étais pas capable de m'occuper de lui, mais apparemment Eva non plus. C'est vrai qu'à l'époque Eva commençait à perdre un peu la boule. Elle adorait Nicholas. Mais il était hors de question de le lui confier. Il nous arrive à Nicholas et à moi d'évoquer ces épisodes avec horreur. La plus triste conséquence du procès a été que Nicholas s'est imaginé que, puisque je ne vivais plus avec lui, j'avais cessé de l'aimer.

On m'a donc enlevé mon fils, qui est allé vivre avec John et sa petite amie de l'époque, le mannequin Jean Shrimpton. Je le vois encore arriver à Yew Tree avec elle. Je ne sais même pas pourquoi ils étaient venus. J'avais l'impression

que les gens faisaient le voyage par curiosité, comme pour aller voir un animal en cage. C'était grotesque.

Pendant des années, j'ai à peine vu Nicholas. Grâce au procès, John avait renversé les rôles. Depuis que Nicholas avait dix-huit mois, John ne le voyait pratiquement pas et il en éprouvait une grande amertume.

La perte de Nicholas a, entre autres, poussé Eva à tenter de se suicider. C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Et je dois avouer que je n'avais pas réfléchi un seul instant aux conséquences que mon comportement pourrait avoir sur elle. Les drogués sont très égoïstes. Ce que pouvait ressentir ma mère était le cadet de mes soucis.

Peu après le procès, ma mère a fait une overdose de morphine liquide. Après la mort de ma grand-mère, elle avait gardé tout un stock de ces narcotiques. Au cas où. Au cas où quoi, maman ? Au cas où quelqu'un aurait besoin d'une piqûre de morphine ? En cas d'accès de cancer brutal en pleine nuit ?

Sa tentative de suicide était sérieuse. Mais quelques instants après qu'Eva eut avalé sa morphine, son amie Carol a eu une intuition au beau milieu de la nuit. On lui ordonnait d'aller au plus vite à la maison de Yew Tree : il était arrivé quelque chose. En effet Eva, après avoir pris sa morphine et écrit ses lettres d'adieu, s'était effondrée sur le sol. Carol est arrivée juste à temps, l'a emmenée à l'hôpital et lui a sauvé la vie. Et quand Eva a été rétablie, elle s'est montrée incroyablement désagréable envers Carol. Eva était furieuse. Quand on veut vraiment se tuer, la dernière chose au monde que l'on souhaite, c'est qu'une idiote se mêle de vos oignons et vienne vous sauver la vie !

J'ai regagné mon mur sans plus vouloir en bouger. Quand on est dans cet état, rien ne vous tracasse. On ne souffre pas, on n'a pas froid, on ne s'enrhume jamais. Je n'ai pas eu un seul rhume pendant toute cette période.

Le temps s'arrêtait, revenait en arrière puis repartait vers un avenir ténébreux. Un petit bout de mon passé flottait à la surface.

Je pensais sans cesse à mon séjour au couvent. Je devais avoir envie de retrouver la sérénité de cette époque. De voir comment tout avait commencé, comment j'aurais pu arrêter la chute. Je pensais beaucoup au couvent. À ma meilleure amie, Sally Oldfield... aux livres interdits recouverts de papier brun... à M^{rs} Simpson.

Je m'étais imaginé que M^{rs} Simpson pouvait me sauver. Je cherchais une solution pour me tirer de là, quand un soir je me suis dit qu'elle pouvait venir de M^{rs} Simpson. M^{rs} Simpson, mon professeur d'anglais quand j'avais douze ans, que j'adorais. M^{rs} Simpson saurait elle. C'était une merveilleuse enseignante. À l'école, nous avions étudié un livre qui s'appelait *Le Prêtre Jean* et nous avions

dû rédiger une dissertation sur la construction du roman. J'avais intitulé la mienne « L'Apogée », et M^{rs} Simpson l'avait trouvée si bien qu'elle l'avait lue à toute la classe. J'ai donc décidé de l'appeler. Cela a été horriblement embarrassant Pauvre femme !

Elle m'avait inculqué tant de connaissances, elle m'avait fait aimer Shakespeare, Keats, les livres en général. Elle m'avait ouvert tant de portes. Dans l'état de confusion où j'étais, j'avais confondu M^{rs} Simpson qui m'ouvrait des portes et mon désir de sortir de ma prison. Évidemment, elle ne savait pas quoi faire : c'était une charmante bourgeoise, très sérieuse, qui ne connaissait les camés que par les livres. Elle avait à peine décroché l'appareil que j'ai compris que j'avais fait une terrible erreur. J'ai dit : « Bonjour, c'est Marianne Faithfull. Vous vous souvenez de moi, M^{rs} Simpson ? J'étais dans votre classe à St. Joe. » Elle était abasourdie et ne savait naturellement pas quoi dire. Après quelques pénibles minutes au téléphone, à notre grand soulagement à toutes les deux, nous avons raccroché.

Un jour que j'étais assise sur mon mur, mon ancien producteur, Mick Leander, est venu me trouver. Il voulait que j'enregistre un disque.

« D'accord, lui ai-je dit, mais il me faut un logement. » Aussitôt dit aussitôt fait. Gem Music m'a trouvé un appartement sur Russell Square près du British Museum, un quartier de Londres très bizarre : Bloomsbury. C'était l'année des coupures de courant. Chaque soir, de sept heures à onze heures, toutes les lumières s'éteignaient. C'était la technique du gouvernement Heath pour briser la classe ouvrière, au début des années 70. Les grèves et la crise de l'énergie duraient depuis des mois, mais je n'avais rien remarqué puisque je vivais sur mon mur, sans télévision ni électricité. J'étais passée à côté de tout cela.

Je me suis fait admettre dans une horrible clinique privée avec Ginger, la petite amie de Michael Cooper. C'était une ultime tentative, désespérée, pour me remettre sur pied avant d'enregistrer le disque. J'y suis restée un jour et demi, mais j'ai tout de même trouvé quelqu'un pour me passer en douce un peu de blanche. L'infirmier m'a cogné dessus et j'ai perdu deux dents de devant dans l'histoire. Peu après, je suis allée enregistrer chez Mike Leander, dans Denmark Street.

Le disque a un côté très étrange et fantomatique, mais le plus bizarre, étant donné ma situation de l'époque, c'était le titre : *Rich Kids Blues* (Le Blues des gosses de riches). Les gens, même ceux avec qui je travaillais tous les jours au studio, ne voulaient voir en moi qu'une nana éblouissante, riche et menant la grande vie. Pourtant, c'était parfaitement évident que je n'étais plus cette fille-là du tout. J'avais évolué ! Je n'habitais plus Chelsea, je traînais dans les ruines

d'un immeuble bombardé à Soho et j'avais perdu deux dents de devant.

La photo de moi sur la pochette est révélatrice de mon état à cette époque. Pâle, maigre, malade. On aurait dit une morte. Ma voix est si faible dans *Rich Kids Blues* que je ne la supporte pas.

C'est la voix d'une junkie sur le point de mourir, qui enregistre un disque. C'est toujours comme cela. Johnny Thunders fait le même effet. Il n'a plus aucune énergie. En écoutant ce disque, n'importe qui aurait dit : « Ça y est, on n'entendra plus jamais parler d'elle. »

L'enregistrement du disque n'a pas duré longtemps, et juste après, je suis retournée sur mon mur.

Je suis tombée sur Mick devant une boutique de Kings Road. Il m'a serrée passionnément dans ses bras comme si on venait de se retrouver après une brève séparation. On était là, main dans la main, à se regarder dans les yeux. Quand il s'est mis à me caresser le dos, je me suis rendu compte qu'il avait envie de faire l'amour avec moi. Il a demandé au propriétaire du magasin si on pouvait utiliser la pièce du dessus. On a fait l'amour là-haut. Puis on s'est rhabillés, on est redescendus, on a échangé un baiser d'adieu, et chacun est reparti de son côté.

Le plus bizarre c'est qu'aucun de nous n'a prononcé un mot pendant tout ce temps. Cela ne donnait pas précisément l'impression d'un amour intense. C'était peut-être une façon de communiquer sans parole, mais on avait plutôt l'impression que chacun exerçait, en quelque sorte, ses droits de propriétaire.

Une semaine après cette rencontre avec Mick, les Stones ont sorti un nouvel album. *Sticky Fingers* était en vente partout et ma chanson *Sister Morphine* y figurait. Toute fière, je suis entrée un après-midi chez un disquaire, histoire de jeter un coup d'œil à mon nom... pour découvrir qu'on avait attribué ma chanson à M. Jagger et à K. Richards. C'était l'ultime humiliation : mon nom effacé de ma propre chanson ! J'ai écrit une lettre indignée à Allen Klein et je suis allée le voir.

Allen m'a expliqué qu'il ne fallait pas voir dans l'omission de mon nom un complot diabolique ! Il m'a montré une lettre écrite par Mick et Keith au début de 1969, précisant que je devais toucher un tiers des droits d'auteur. En fait, on ne m'avait pas citée parce qu'à l'époque où j'avais écrit *Sister Morphine*, j'étais toujours sous contrat avec Gerry Bron et qu'aucun de nous ne voulait le voir toucher de l'argent sur cette chanson. L'accord prévoyait qu'on me verserait des droits mais qu'on ne mentionnerait pas mon nom. Cette chanson-là n'a pas mal marché : j'ai vécu sept années, même si ce n'était pas glorieux, sur les droits de *Sister Morphine*.

C'est Oliver Musker qui m'a tirée de là. Sans lui, je serais morte aujourd'hui.

Je me laissais aller, j'étais très maigre, je me shootais à mort. Et puis un jour, au cours d'une expédition, je suis allée à une soirée à Chelsea. J'étais passée voir David Lynden à son magasin de tapis.

Il m'avait parlé d'une soirée ce jour-là et, tout à coup, j'avais eu très envie d'y aller. Cela ne m'était pas arrivé depuis une éternité.

Mick y était, en compagnie de Suki Poitier. J'ai passé une grande partie de la soirée dans la salle de bains à bavarder avec Mick et Suki et à prendre de la drogue. Ce soir-là, c'est Oliver qui a joué le rôle du chevalier dans son armure étincelante. J'étais assez en beauté à cette soirée. À tel point qu'Oliver Musker est tombé amoureux de moi. Un garçon délicieux, jeune, beau et vigoureux. Un aristocrate, ancien élève d'Eton, qui avait un petit magasin d'antiquités.

Tout a changé dans ma vie avec l'arrivée d'Oliver. Il avait décidé de me sauver. Et, avec le panache britannique des bâtisseurs d'empire, c'est exactement ce qu'il a fait. Il est arrivé, débordant d'une énergie nouvelle et, comme une brise purifiante, il a balayé toutes les toiles d'araignée. « Il faut qu'on te tire de cette abominable situation, Marianne chérie. Ça ne peut absolument pas durer. » Avant d'avoir compris ce qui m'arrivait, j'étais au Bexley Hospital.

Bexley était célèbre à cause du docteur Willis. Il faisait des merveilles avec les intoxiqués de tout poil, mais ses méthodes étaient extrêmement peu orthodoxes, c'est le moins qu'on puisse dire. Il ne vous disait pas d'arrêter, il ne confisquait pas vos réserves de drogue. Tout au contraire. Le D^r Willis me laissait me shooter autant que j'en avais envie. Mon ordonnance prescrivait des doses de plus en plus fortes et il attendait de voir ce qui allait se passer.

J'ai fini par aller le trouver en disant : « Bon, j'ai eu toute la came que je voulais, maintenant je veux arrêter. »

Ce à quoi il a répondu : « Eh bien, Marianne, voilà une admirable décision, mais je ne suis pas sûr que dans l'état actuel, ce soit possible. »

Cette réponse m'a rendue furieuse. Mais j'étais résolue à m'arrêter. Chaque jour on a diminué ma dose, au rythme de deux ou trois centigrammes. La plus longue cure de désintoxication qu'on ait jamais vue.

Oliver venait me voir tous les jours. Il avait hâte que j'en aie terminé et que je puisse sortir. J'ai passé dix-huit mois en désintoxication. Il n'y a que le National Health Service pour accepter une chose pareille ! J'allais de mieux en mieux et je devenais donc un exemple. Le D^r Willis a compris que je pourrais aider d'autres drogués et m'a demandé de leur parler. Willis procédait en faisant des exemples, bons comme mauvais. Il gardait à l'hôpital une cocaïnomane, une

Américaine qui était arrivée à l'époque où on pouvait se procurer de la coke sans ordonnance. Elle était là à titre de démonstration. Cette femme, autrefois belle et intelligente, était réduite à l'état de déchet humain. Le junkie qui arrête la drogue est une excellente motivation pour les autres.

À Bexley il y avait un garçon dont j'étais l'idole. Il était très malade. Un soir (il devait savoir qu'il était en train de mourir), il m'a demandé de lui tenir la main, et j'ai refusé. C'était très moche de ma part. Il a crié mon nom toute la nuit, mais je n'ai pas voulu venir. J'étais désintoxiquée, mais je n'avais pas encore été éclairée.

Dans cette histoire, Oliver joue un rôle chevaleresque. C'était dans un de ces moments héroïques où des gens (flics, dealers, votre agent) passent outre à la laideur, au terrible mais inévitable égoïsme, pour accomplir un geste noble. C'est ce qu'a fait Oliver. En deux temps et trois mouvements, il m'a conduite à Bexley, puis m'en a fait sortir et m'a entraînée en Inde, à Bali et à Singapour. Il était un Siegfried, avec sa chevelure blonde, si beau, si brillant.

Nous avons connu ensemble des moments merveilleux. Nous sommes d'abord allés en Inde parce que je devais tourner dans un film intitulé *Ghost Story*. Je jouais le rôle d'une fille qui s'échappe d'un asile de fous pour tuer son monstre de frère. Nous avons atterri à Bombay et nous sommes descendus au Taj Mahal Hotel, sur le port de Bombay, un endroit insensé, conçu au XIX^e siècle par un architecte français, et qui devait être son chef-d'œuvre. C'est un superbe palace construit au bord de la baie. La splendide façade devait être tournée vers la rade pour que les paquebots arrivant d'Europe admirent ce bijou architectural. Mais, à la construction, les Indiens se sont trompés et l'ont bâti dos à la mer ! L'exquise façade donne sur une vilaine petite ruelle. C'est caractéristique des erreurs d'interprétation des Indiens. Le malheureux architecte français a été tellement bouleversé qu'il s'est suicidé en se jetant du dernier étage de l'hôtel.

Oliver était la plupart du temps merveilleux, mais j'ai vite compris que je ne pourrais pas toujours vivre avec lui. Un jour, nous avons pris le train à Bangalore pour aller à Delhi voir Robert Fraser, qui habitait là-bas. Oliver devenait de plus en plus irritable. Nous avons un long trajet en perspective et tout ce que je voulais, c'était lire mon roman. Mais il s'ennuyait et avait envie de bavarder. Il considérait mon silence comme une preuve d'hostilité. Oliver était adorable, mais en réalité c'était un sauvage. Magnifique, mais sans éducation. J'étais plongée dans *Howards End* qui raconte comment on tombe amoureux d'une famille. Je ne pouvais pas lâcher mon livre. Or, Oliver aimait avant tout raconter les derniers potins sur son entourage. Ma lecture a fini par lui porter sur les nerfs et, au beau milieu des plaines de l'Inde, il a saisi mon livre et l'a jeté

par la fenêtre. Un livre emprunté à une bibliothèque, par-dessus le marché ! J'étais abasourdie.

C'était un aristocrate anglais, très mondain et les ragots étaient toute sa vie. Face à ce genre d'incident, je ne réagis pas sur le moment. Je ne fais aucune remarque. Mais je me dis : « C'est un comportement impardonnable » et, longtemps après – c'est un trait de caractère des natifs du Capricorne –, je pense : « Un jour, je ne serai plus avec lui et il comprendra l'erreur qu'il a commise en jetant *Howards End* sur la voie de chemin de fer. »

C'était grisant de voyager, et puis j'étais ravie de revoir mon cher Robert. Il était en excellente santé, plongé dans la spiritualité et vêtu de robes blanches, mais toujours terriblement drôle. Sa mère, Cynthia, nous a rejoints et nous sommes partis tous ensemble faire une randonnée sur les contreforts de l'Himalaya. Elle était extraordinaire. Elle voyageait au milieu des montagnes avec un petit nécessaire en cuir bourré de maquillages et de crèmes d'Elizabeth Arden. Chaque matin, elle s'appliquait tous ces produits sur le visage et, chaque soir, elle se démaquillait. Adeptes de la Science chrétienne, éternellement préoccupée de savoir si l'esprit l'emportait bien sur la matière, elle trouvait toujours le mot juste quand je balbutiais. Dix-huit mois plus tôt, j'étais une camée déclarée comme intoxiquée. J'étais maintenant guérie, mais mes muscles n'avaient pas encore retrouvé toute leur force.

Nous marchions au milieu de l'Himalaya et c'était divin. Je ne sais pas comment j'ai réussi à gravir ces montagnes, mais j'y suis arrivée. Aujourd'hui, chaque fois que je me sens mollir, je me dis : « Allons, tu as grimpé les pentes de l'Himalaya ! » C'était bien mieux qu'une thérapie. Oliver ne jurait que par l'action. Il n'a jamais été très porté sur l'analyse. Lire et discuter du sens de la vie ne l'intéressait pas, mais il aimait faire des choses.

Au sommet de la montagne, il y avait une petite maison de thé. Robert et Oliver sont arrivés les premiers. Ils s'entendaient très bien. Ils étaient tous les deux anciens élèves d'Eton.

J'allais beaucoup mieux quand David Bowie m'a demandé en 1974 de me produire avec lui dans son « 1980 Floor Show ». J'interprétais *I Got You Babe* vêtue en religieuse. Le costume de nonne était une idée de David. J'adorais chanter ma version du *Twentieth Century Blues* de Noel Coward.

David m'invita à l'accompagner à un concert des Rolling Stones à Wembley. Il n'y avait rien entre nous deux mais les gens croyaient que David Bowie sortait avec Marianne Faithfull. J'ai donc décidé d'y aller avec ses copains, vêtue de mon invraisemblable costume de Mozart. Bowie était furieux.

Oliver prenait les choses avec philosophie. Je me mettais sur mon trente et un, dans mon costume de Mozart, et je disais : « Je vais faire un tour. » Et il se contentait de répondre : « Très bien, ma chérie. »

J'ai réussi à aller en coulisses mais tout le monde m'évitait comme si j'avais la lèpre. À cette époque-là, j'étais un paria. Les seuls à être contents de me voir ont été Keith et Anita qui se sont précipités sur moi : « Oh Marianne, quelle joie de te voir ! Tu nous as terriblement manqué ! On dirait que tu sors d'un Watteau, ma chère. »

Mick s'est montré épouvantable. J'ai été complètement folle. Sans même y réfléchir, je suis entrée dans la superbe loge de Wembley où il était en train de se faire maquiller, je me suis assise là, et comme si de rien n'était, j'ai commencé à bavarder. Il m'a dit : « Vraiment, Marianne ! Toi, tu devrais comprendre. Tu ne peux pas débarquer comme ça : je suis en plein maquillage. » J'étais accablée. Consternée de voir combien Bianca était élégante et comme moi, j'étais hors du coup. Je comprenais ce qu'avait pu ressentir Chrissie Shrimpton en entendant Mick lui lancer : « Tu es dépassée, mon bébé, ma pauvre, tu es démodée. »

Après le concert, je suis restée plantée devant le stade de Wembley, hébétée. J'étais vraiment dans la merde : sans argent, déguisée en Mozart sous une pluie battante. Vingt limousines sont passées devant moi, toutes allaient à la soirée des Rolling Stones. Finalement la dernière, plutôt modeste, s'est arrêtée. C'était Andrew. Il m'a ramenée en ville.

Oliver et moi voyions beaucoup David et Angie Bowie. Un soir, chez David, nous étions tous un peu éméchés et Bowie a commencé à me faire du gringue. Nous sommes allés dans le couloir tous les deux. J'ai fait glisser la fermeture de son pantalon pour essayer de lui faire une pipe, mais David avait une peur bleue d'Oliver. Il est vrai qu'Oliver avait un petit côté Gestapo. Terrifié, David était incapable de bander. Mais c'était sous-estimer Oliver. Il se serait contenté d'éclater de rire.

Oliver n'était pas aussi dingue que Brian, mais il avait quand même un foutu caractère qu'il n'arrivait pas à contrôler. Rien que pour cette raison, je n'aurais pas pu rester avec lui. Il serait devenu fou, et je ne sais ce que j'aurais fait. J'en étais arrivée au point où je pouvais m'évader de mon corps, comme dans la méditation. J'avais l'air d'être là, mais j'étais ailleurs. Le pauvre trouvait cela exaspérant. Oliver m'a sortie de la rue, il m'a fait arrêter la drogue et m'a permis de découvrir le monde entier, mais une partie de moi a mis des années à revenir. J'ai retrouvé ma force vitale quand j'ai recommencé à chanter.

Cette façon que j'avais de m'évader dans mes pensées provoquait des scènes épouvantables avec Oliver. C'est pour cette raison que je fume. John Lennon dit

que la cigarette est un point d'ancrage. J'ai toujours été d'accord. Chaque fois que j'ai essayé d'arrêter de fumer, j'ai eu la sensation de partir à la dérive. Je dois faire des efforts pour garder les pieds sur terre, ce n'est pas mon état naturel. Manifestement, l'endroit idéal pour moi, qui aime voler, c'est la scène et le théâtre. Depuis que j'ai repris le contrôle de mon existence – dans la mesure où j'en suis capable – j'ai toujours dû me mettre du lest aux pieds. Je n'enlève mes poids que quand je joue la comédie.

J'aimais Oliver mais il me faisait peur. Il y avait quelque chose de masochiste dans mon amour pour lui, quelque chose de sadique dans son amour pour moi. Les tendances masochistes de mon grand-oncle Leopold von Sacher-Masoch n'apparaissaient pas chez Eva, mais elles étaient ressorties chez moi. Pas sur le plan physique, mais sur le plan psychologique.

Je suis quand même remontée un peu sur les planches quand j'étais avec Oliver. J'avais essayé de reprendre ma carrière théâtrale quand je prenais encore de la drogue mais, à chaque fois, cela se terminait en désastre. Je me retrouvais toujours dans des situations impossibles. Je n'aurais pas dû me shooter. Dès que je le faisais, il m'arrivait des aventures absurdes. Je passais des auditions pour un tas de rôles, et cela tournait à la catastrophe. J'étais allée voir Jack Good qui préparait une version musicale d'*Othello* intitulée *Catch my Soul* avec Jerry Lee Lewis dans le rôle de Iago. Il voulait me confier celui de Desdémone. Je suis allée passer l'audition complètement camée et je suis tombée dans les pommes. Cela aurait pu passer pour la scène de la mort, mais ils se sont dit : « Il nous la faut en vie, au moins pour la première partie de la pièce. » Au suivant !

J'ai joué la victime dans *The Collector* au Hampstead Theater Club. Ma carrière sur les planches commençait à agacer Oliver. Il estimait que j'avais fait mes preuves et que la meilleure chose à faire, c'était de me retirer avec élégance pour l'épouser. Je le pensais moi aussi, jusqu'au jour où j'ai rencontré Bowie et où j'ai recommencé à écrire des chansons. Aucune d'elles n'a jamais été utilisée, mais j'étais fascinée par la façon dont Bowie écrivait, mêlant éléments autobiographiques et personnages de fiction.

Oliver m'a offert une magnifique bague de fiançailles de famille et j'ai réellement envisagé pendant quelque temps de me marier avec lui. Mais, à la dernière minute, j'en ai été incapable.

Je savais que je ne m'adapterais jamais à son milieu aristocratique et que, tôt ou tard, il regretterait de m'avoir épousée. Je suis sauvage, je dois rester libre.

Même pour mes proches, j'avais l'air d'être au bout du rouleau. Oliver semblait être ma dernière chance. « Quelle chance elle a. Elle va épouser Oliver, et ensuite nous n'aurons plus de souci à nous faire pour elle. » Je pense que la

période où je dérivais à Londres dans une brume d'héroïne et d'anorexie avait été dure pour les gens. J'étais une orpheline qui débarquait dans leur existence, dormait sur leur canapé, s'évanouissait dans leur salle de bains. Je les hantais.

Je me rappelle que mes amis, surtout des amis homos, qui connaissaient Oliver, insistaient lourdement pour que je reste avec lui. J'étais folle de rage et très vexée quand ils m'assénaient des choses pareilles. Quelqu'un m'a bel et bien déclaré : « Tu sais, tu devrais l'épouser. Tu ne retrouveras jamais une chance comme ça, ma chérie. » Je n'ai rien répondu.

« Broken English »

La Fille de la Baronne, l'Ange Pop Star, la Fiancée d'une Rock Star... Même après la raclée que je leur avais administrée, ces diaboliques poupées dont on m'affublait ne voulaient pas s'en aller. Même si je grossissais ou me coupais les cheveux, je ne réussissais pas à me débarrasser d'elles. Même pas en me faisant arrêter ou en devenant une clocharde camée. Ces choses-là ne changeaient pas mon image, elles se contentaient de la modifier. J'étais devenue l'ange pop star déchu : « La fille de la Baronne en état d'ivresse sur la voie publique », « L'ex-fiancée de Jagger affirme qu'elle est sortie de la drogue ».

Vers le milieu des années 70, j'ai compris que si je voulais faire oublier mon passé, je devrais créer un *Frankenstein* puis devenir la créature sortie de mon imagination.

La reconstruction de Marianne a commencé par une chanson, *Dreaming My Dreams*. Elle m'a aidée à me retrouver. Depuis deux ans, je me livrais au petit jeu destructeur de la tournée des maisons de disques. J'étais une sorte d'albatros. Les refus étaient aimables, même si les raisons invoquées étaient ridicules. À la Warner Bros, ils se défilèrent en disant qu'ils s'apprêtaient à signer avec Emmylou Harris et que nos styles étaient trop semblables pour qu'on nous retrouve sur le même catalogue. Cela m'a bien fait rire. Ils essayaient de m'éconduire avec ménagement : « La pauvre, il faut être gentil avec elle, sinon elle va se suicider. »

En fin de compte, c'est Tony Calder, mon ancien agent du milieu des années 60, qui m'a fait signer un contrat. Tony était maintenant à NEMS Records, où il travaillait avec Patrick Mehan. Ils ont fini par accepter, d'après moi, à cause de ma mauvaise réputation (c'est vendeur). Et puis on ne pouvait complètement éliminer la possibilité que je sorte un disque formidable. Quelles qu'aient été leurs raisons, je leur en ai été infiniment reconnaissante. Je ne savais pas très bien ce que je voulais ni avec qui j'avais envie de travailler. J'étais prête à faire de nouveau des disques, mais dans une atmosphère pas trop tendue.

NEMS avait sous contrat pour l'Europe un certain nombre de paroliers américains, parmi lesquels Allen Reynolds, qui avait écrit des chansons pour

Crystal Gayle et Waylon Jennings. Un beau jour est arrivée une chanson de lui intitulée *Dreaming My Dreams*. Tony, béni soit-il, a flairé un succès éventuel et me l'a fait enregistrer.

La première incarnation de la Nouvelle Marianne pour *Dreaming My Dreams* était une version country-western de Marlene Dietrich. Une Marlene chantant des chansons d'amour populaires au saloon de Dodge City. C'était sans doute mon sang germanique qui remontait à la surface. On avait fait jouer à Dietrich pas mal de rôles de cow-girl et, avec son style un peu emphatique, ça marchait. Je connaissais ses films et j'aimais le mélange de sentiments qu'on y trouvait.

Dreaming My Dreams est à la fois du *weltschmerz* d'Europe centrale et de la mélancolie country : une ballade éperdue au temps des valse. Le genre de musique de piano pleine de bons sentiments pour vous faire pleurer dans votre bière. (L'orchestre appelait ça « Bander dans son jean ».) Je voulais lui donner une ambiance alanguie et enfumée, comme si le temps se suspendait pendant qu'on l'écoutait. J'ai toujours tendance à ralentir le rythme des chansons. Cela permet d'écouter les paroles, de se plonger dans la mélodie. Mick a toujours été porté à tout accélérer.

Dreaming My Dreams est sorti en Angleterre dans un silence retentissant. Et puis, tout d'un coup, un disc-jockey en Irlande, du nom de Patrick Kenny, s'est mis à la passer dans son émission et la chanson a occupé la première place sur les hit-parades d'Irlande pendant sept semaines. (Les Irlandais adorent la valse.) D'accord, c'était un coup de chance, mais cela m'a redonné espoir. Revenir dans les hit-parades, c'était une forme de pardon. *Peu importe ce que tu as fait de ta vie, ta chanson nous plaît quand même*. En Irlande, je ne sais pas si c'est à cause de l'Église ou de la boisson, mais les gens savent pardonner.

J'avais maintenant la possibilité de faire un album et je voulais un album country – à ma façon. À la campagne, j'avais écouté non seulement James Brown et Otis Redding mais aussi beaucoup de Hank Williams et de Jimmy Rodgers. Pendant les Sixties, tout le monde avait essayé de rivaliser avec la musique noire, mais je commençais maintenant à imaginer des blues *blancs*. J'en suis arrivée à la conclusion que cela ressemblerait à du Hank Williams. Après cette révélation, l'envie m'a prise de faire un nouveau genre d'album country, sans imiter Waylon ni Willy, sans enregistrer à Nashville ni à Austin. Je voulais faire, en Angleterre, un disque avec des racines country et une ambiance celtique. À cause de mon sang gallois, je suis imprégnée d'une vieille nostalgie druidique.

Quand j'ai commencé à préparer *Faithless*, mon projet était simple : faire un

album country *anglais*. Cela aurait été une expérience intéressante de s'attaquer à la musique country sous un angle aussi elliptique et cela aurait marché. J'ai toujours l'intention de faire cet album un jour car *Faithless* ne correspond pas à mon idée de départ *Faithless* n'est pas exactement ce qu'avait prévu NEMS. J'ai dû faire des compromis et inclure dans l'album pas mal de chansons que NEMS éditait en Europe. Une musique merdique de show-biz. C'est comme ça que j'ai fini par enregistrer *Vanilla O'Lay*, un jingle pop absolument ridicule.

Mais c'est avec *Faithless* que j'ai recommencé à écrire mes propres chansons. Je n'avais rien fait depuis des années. *Lady Madeleine* était le premier titre que je composais depuis *Sister Morphine*. C'était aussi un nouveau genre de chanson pour moi. Plus réaliste, plus personnel. Elle s'inspirait de la vie gâchée et de la triste fin d'une amie très proche, Madeleine D'Arcy.

Voici l'histoire : je n'avais pas de nouvelles de Madeleine depuis plusieurs jours. Elle avait décroché son téléphone et je craignais le pire. Je pensais qu'elle avait fait une overdose et qu'il faudrait enfoncer sa porte. Je suis allée à son appartement de Maida Vale avec deux dealers costauds, un robuste Maltais et un autre, aussi peu recommandable. Nous avons frappé longuement. Pas de réponse. Les types ont fini par enfoncer la porte et, dans la chambre, nous avons découvert Madeleine allongée sur le lit, tout habillée, en robe longue. De toute évidence morte, et couverte de bleus et de meurtrissures comme si on l'avait battue. Dès l'instant où ils l'ont vue, les deux dealers se sont taillés. J'ai dû rester cinq heures avec le corps en attendant l'arrivée des flics. J'ai fait disparaître toutes les drogues sans en prendre un seul gramme. Cela m'écœurait – en tout cas ce soir-là.

Madeleine avait fait la une de *News of the World* l'année précédente. MISS CHERCHEUSE D'OR 1972. L'article racontait qu'elle avait été pute et qu'elle avait mené la grande vie avec Tony l'Espagnol, Keith et Anita, dans le Midi de la France. C'était l'époque où Tony et Madeleine prenaient l'avion pour aller passer le week-end à Nice.

À l'époque de sa mort, elle avait recommencé à faire des passes à Brighton à 15 livres la nuit. C'était dur et cela m'a brisé le cœur. À cause de sa vie de déchéance, alors qu'elle portait un grand nom, elle m'a toujours rappelé Tess d'Urberville. Sa mère était une petite catholique irlandaise des environs de Dublin. Quand je l'ai appelée, j'ai compris que le plus important pour elle, c'était que Madeleine ait un enterrement religieux. Mais pour cela, il ne fallait pas le moindre scandale. C'est la règle en Irlande. Prononcer le mot de suicide aurait été une catastrophe, comme celui d'enquête pour meurtre. Les ramifications auraient causé un énorme scandale.

L'inspecteur de police a arpenté l'appartement en prenant des notes. De mon ton le plus péremptoire, je lui ai dit que cela devait passer pour une « mort accidentelle », en lui expliquant pourquoi. Je suis tombée sur un homme compréhensif.

En écrivant la chanson, je n'ai pas voulu insister sur le sordide de la situation ni sur la déchéance de Madeleine. J'ai évoqué sa beauté et mon affection pour elle. Pendant ces années, tout me rappelait mon statut de parasite dans l'univers pop. Un jour, je suis allée danser dans une boîte, et Rod Stewart est revenu à la maison avec moi. Il me prenait pour une de ces filles qui voletaient autour des pop stars dans l'espoir de décrocher le gros lot. Les pop stars sont toujours en chasse. Ils cherchent tous la fille de leurs rêves, qui de préférence pose pour des magazines avec de jolies robes et de charmants dessous. Toute la panoplie des fantasmes masculins. Et il croyait que j'étais comme ça. Il aurait été bien déçu ! J'ai éclaté de rire et je l'ai mis dehors. C'était tellement drôle ! Je l'ai poussé dans la rue très gentiment, pour son bien. Il s'était trompé. Il m'avait prise pour ce que je n'étais pas. Ce n'était pas la première fois.

J'ai rencontré mon second mari, Ben Brierly, en 1976. L'année où Thatcher est arrivée au pouvoir en tant que chef du parti tory. Je m'apprêtais à partir pour l'Irlande avec un orchestre rassemblé tant bien que mal pour la tournée de *Dreaming My Dreams*. À l'époque, Ben habitait à côté de Fulham Road. Je crois que j'étais passée pour trouver un peu de drogue. (J'avais vite rechuté.) Il n'en vendait pas, mais savait où en trouver. Il se remettait tout juste d'une hépatite : il était très pâle, avec un regard intéressant, style drogué en blouson de cuir. Un sacré type, ce Ben. Drôle, charmant, vulnérable : je suis tombée amoureuse de lui.

À mon retour d'Irlande, j'ai appelé Ben et je suis allée le voir. Nous avons chanté la vieille chanson des Everly Brothers, *When Will I Be Loved*. Nos voix s'élevaient à l'unisson.

Nous avons commencé à vivre ensemble dans un appartement de Fulham qu'on lui avait prêté. Pendant quelque temps, nous nous sommes donc cramponnés à l'illusion de la sécurité, de la vie normale à deux. L'appartement était magnifique. Il appartenait au copain d'une ancienne petite amie de Ben. On aurait dit une maison de campagne au milieu de Fulham. Très élégant, avec un mobilier ancien magnifique et des tapis superbes. Un jour, Vivienne Westwood est venue nous voir. C'est elle qui a dessiné le T-shirt déchiré et l'attirail sado-maso pour Sex, la Mecque des punks sur Kings Road. Avec Malcolm McLaren, elle est à l'origine des débuts du punk. Ils étaient en train de réunir le groupe des

Sex Pistols.

Vivienne a examiné l'appartement et, avec son accent traînant un peu prétentieux, elle a dit : « Alors, c'est comme ça que vous vivez, les anciens hippies ? »

Mais l'appartement n'était pas à Ben et nous avons dû finir par partir. Nous n'avions ni logement ni argent. Je touchais 100 livres par semaine de NEMS et cela filait très vite. Même en 1976, on ne pouvait pas vivre à Londres avec cent livres par semaine. Nous avons juste assez d'argent pour la came !

Nous avons emménagé dans un squat de Lots Road, tout au fond de Chelsea. C'était très romantique, avec éclairage aux bougies, caisses en bois et matelas à même le sol. Nous avons deux choses en commun, la musique et le sexe. Cela a été la relation la plus passionnée de ma vie, et naturellement celle qui m'a fait le plus souffrir.

Ben était le compagnon qu'il me fallait à cette période et ma mère l'a tout de suite compris. Eva aimait bien Ben, elle voyait que j'avais besoin d'être avec un homme dans le même état que moi. Il rappelait à Eva l'un de ses anciens petits amis gitans d'avant la guerre. Elle avait été danseuse à Berlin dans les années 30 et elle avait eu sa part d'aventures avec des hommes très riches qui lui envoyaient des fleurs et lui achetaient des toilettes somptueuses. C'est dans cette catégorie-là qu'elle situait Mick Jagger. Mais un autre aspect de sa personnalité était la romantique flamboyante, et c'est ce qu'elle retrouvait en Ben et moi.

Pendant ces premiers temps très heureux avec Ben, nous écoutions James Brown, Otis Redding, Bessie Smith et Janis Joplin, du reggae et l'album *Berlin* de Lou Reed. Et beaucoup de musique country que Ben adorait. Il avait tout de suite compris ce qui se passait en moi. Je chantais du Waylon Jennings, du Hank Williams et du Willie Nelson.

À cette époque, à chaque fois que j'allais à un concert de rock, j'étais accablée par ce tonitruement. Cela n'était que bruit et fureur. Je suis allée écouter Led Zeppelin et j'ai été stupéfaite de voir à quel point notre image de rebelles était gravée dans la pierre. Puis, peu après, le punk est arrivé et a tout changé. C'était un formidable antidote aux excès du rock de la fin des Sixties : Rick Wakeman jouant le roi Arthur en taule.

Nous fréquentions beaucoup les punks : c'est auprès d'eux que j'ai puisé mon énergie. C'est la force punk qui a directement alimenté la rage de *Broken English*. Sid Vicious et moi avons le même dealer. Il a un moment été question que j'interprète le rôle de Ma Vicious, la mère de Sid, dans le film de Russ Meyer avec les Sex Pistols. Quel nouveau déluge de lettres haineuses cela aurait

provoqué !

Mais dans ce paysage désolé pré-punk, je ne voyais aucune issue.

Je me suis même vue, brièvement, en ange de bastringue. *That Was The Day (Coke Came to Nashville)*, dans *Faithless*, est l'idée que je me faisais d'une chanson country. Moi en grande blonde avec une choucroute.

Le squat de Chelsea était un vrai taudis. Pas d'électricité, pas d'eau chaude. Nous étions complètement fauchés. Ben se faisait un tout petit peu d'argent en donnant des leçons de basse au type qui allait devenir Adam Ant. Mais nous adorions cette vie, et cela a été une époque formidable. Pendant quelque temps, nous nous sommes installés dans l'appartement du dessus – un squat de meilleure qualité – que nous avait prêté un astrologue voyant, un mystique à tout crin qui était allé s'installer à la campagne pour écrire son livre. Les murs étaient tous décorés de signes du zodiaque et de symboles runiques. Il y avait partout des bougies et des pentagrammes.

Nous étions heureux. Les étoiles Avaient sans doute eu raison. C'était l'été. Nous devions souvent chanter pour payer notre dîner. Nous arrivions chez les gens avec notre guitare, nous chantions quelques morceaux et en échange ils nous nourrissaient. C'était le rêve merveilleux de troubadours sans le sou et, grâce à cela, nous avons fait pas mal de rencontres. Nous avons habité dans plusieurs squats. Mais l'hiver approchait et, sans chauffage ni électricité, cela aurait été une horreur. Ben a décidé qu'il fallait faire quelque chose : « Je suis sûr que nous pourrions rassembler un orchestre, partir pour l'Europe et gagner un peu d'argent. On ne peut pas rester ici à crever de faim et à se geler. » Nous avons pris contact avec NEMS et ils ont organisé une tournée en Hollande. Ils nous ont versé la moitié d'avance et nous ont donné six semaines pour réunir un orchestre.

Nous avons organisé des auditions dans une salle de répétitions à Chelsea, à côté de Cheyne Walk. Ce devait être mon premier orchestre. C'est à ce moment-là, alors que nous rassemblions des musiciens, que j'ai découvert l'incomparable Barry Reynolds. Un grand joueur de guitare rythmique, une espèce en voie de disparition. C'est avec Barry que j'ai écrit la plupart des chansons de mes trois albums suivants.

Avec le groupe et Ben à la basse, nous sommes allés jouer au Paradiso, à Amsterdam. On faisait l'ouverture pour Southside Johnny et les Asbury Jukes. Le premier soir, j'étais en coulisses, totalement abruti, à regarder mon orchestre jouer l'intro de *Sweet Jane*. Dun, dun dun, dun-da-duh-dun, dun, dun, dun, dun-da-duh-dun. Je me suis dit : « Comme c'est bizarre ! Ils rejouent sans arrêt ces stupides douze mesures. Qu'est-ce qu'ils foutent ? » Puis je me suis rendu

compte qu'ils m'attendaient. Je me suis précipitée en scène (complètement ivre), je me suis pris les pieds dans les câbles électriques et me suis affalée par terre. Une entrée à la Laurel et Hardy. Impossible de la refaire une seconde fois ! Je me suis relevée, me suis tournée vers l'orchestre un peu ahurie et j'ai dit : « Ça va, mes chéris ? »

Le Paradiso était un vrai souk à haschisch ; je savais que les gens comprendraient. Le public a été stupéfié par mon entrée spectaculaire : les spectateurs sont restés pétrifiés pendant tout mon numéro.

Quand nous nous sommes retrouvés dans la loge, Ben était furieux.

« Qu'est-ce que tu as foutu, Marianne ? m'a-t-il crié avec son accent de Salford. Tu t'es cassé la gueule.

— Ça peut arriver à tout le monde non ? » (Je bluffais.)

« Mais, merde, tu es entrée en scène à quatre pattes ! »

— Et alors, dis-je, qu'est-ce que ça peut faire ? Tout cela n'est que du théâtre, non ? Les gens ont payé pour assister à un spectacle. » Il n'a pas su quoi répondre et j'ai eu l'impression de gagner.

Ben écrivait quelques chansons, mais il ne valait rien comme contrebassiste. Il était juste assez bon pour un groupe punk, c'était tout. Un peu meilleur que Sid Vicious. À peu près ce niveau-là. Je ne voulais pas de lui dans mon orchestre, ni qu'il enregistre mes disques. Ce n'est pas ce qu'on peut rêver de mieux pour une histoire d'amour.

La tournée se passait tellement mal qu'une fois de plus, j'ai perdu tout entrain. Et vivre avec Ben était devenu aussi un enfer. Il avait une aventure, comme toujours. J'ai été malheureuse pendant des mois. Après une éternité, me sembla-t-il, Barry m'a téléphoné pour me dire : « Formons un groupe et partons sur la route. » Allons-y. Cette fois-là, j'ai pris Steve York pour la basse. Peu à peu, nous commençons à former un bon orchestre.

Ben enregistrait pour mes albums de temps en temps et il m'a écrit quelques superbes chansons, mais nous n'avons plus jamais fait de tournée ensemble. D'ailleurs, il avait sa propre carrière et c'était mieux pour nous deux.

Il était dans un groupe qui s'appelait les Blood Poets. Ben chantait avec Drew Blood. Il se limitait à peu près à cela. Drew était polonais et il a fini par épouser Angie Bowie.

Ben faisait aussi partie des Vibrators. Chaque fois qu'il formait un groupe, tout foirait. Il ne s'entendait pas avec les gens. Il n'a jamais compris la loi de la musique pop : il faut donner beaucoup pour obtenir un peu. Si l'on n'est pas disposé à céder sur presque tout, on n'obtient rien. Il n'a jamais pigé cela. Il exigeait toutes sortes de droits et posait des conditions inacceptables. Moi, je ne

me suis jamais inquiétée de ce genre de choses.

Ben ramenait tout le temps des gens à la maison. Un soir il a rencontré Tim Hardin dans un pub de Chelsea et lui a dit : « Putain, Tim, il faut que tu écrives une chanson pour Marianne. »

Ce à quoi Tim a répondu : « Tu peux me loger, vieux ? » Je ne me suis pas du tout entendu avec lui. Nous étions tous les deux des Capricorne. Je n'aimais même pas tellement ses chansons. Il était exaspérant, mais il avait le don de trouver de la came formidable.

Tim, à cette époque, se défonce pas mal. Le genre « Donnez-moi un triple Southern Comfort avec des comprimés s'il vous plaît » Il a fini par pondre une chanson mais, hélas, elle n'était pas faite pour moi. Elle avait pour titre *Unforgiven* Joe Cocker l'a enregistrée, ainsi qu'Eric Clapton. Tim était défoncé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, bourré de l'abominable mixture de Brompton, un cocktail d'héroïne et de cocaïne qu'à cette époque-là on pouvait obtenir sur ordonnance. Cela le gardait gentiment dans le brouillard. J'avais beau m'intéresser aux produits qui vous modifient l'humeur, après avoir vu Gregory Corso puis Tim, je n'ai jamais eu envie de toucher à ce truc.

« Mais où est ma chanson, Tim ? » lui demandais-je sans arrêt. Il avait une idée, qui se résumait à : *Brain Drain*. C'était le titre et pour l'instant, toute la chanson. Compte tenu de notre état, c'était un sujet qui nous convenait à merveille. Les semaines passaient et la chanson ne progressait pas. Au bout du compte, Tim a décidé qu'il parviendrait peut-être à la terminer quelque part sur une plage. Pleins d'espoir, Ben et Tim partirent donc tous les deux pour Antigua avec John Porter, qui avait travaillé avec Clapton sur *Lady Down Sally* et (j'ajoute ceci dans l'intérêt de la généalogie du rock) finit par épouser Linda Keith, l'ancienne femme de Keith.

Tim emporta avec lui deux énormes bocaux à pharmacie de mixture de Brompton, avec lesquels il passa la douane à Antigua. Mais il finit par devenir impossible, même pour Ben qui l'adorait. Ben l'abandonna à Antigua, déçu et affolé par le triste état dans lequel se trouvait ce grand écrivain. Il était incapable de se concentrer plus de dix secondes et il lui fallait de l'aide ne serait-ce que pour aligner les mots dans le bon ordre (Ben allait lui-même se trouver dans cet état dix ans plus tard).

Nous avons fini par réunir le Grease Band, l'ancien groupe de Tim Hardin, et par enregistrer quatre morceaux qui se sont retrouvés sur un album bidon que j'ai signé, intitulé *Dreaming My Dreams : Wait For Me Down By The River, That Was The Day (Coke Came to Nashville), Til Be Your Baby Tonight et Honky-Tonk Angels*. À l'exception de ces quatre morceaux, *Dreaming My Dreams* était

le même album que *Faithless*, mais sorti huit ans plus tard, et présenté comme une nouveauté. Encore un triste exemple des combines de NEMS.

Ben m'avait remise en contact avec des musiciens, avec des gens qui pensaient musique et qui jouaient tout le temps. C'était exactement ce qu'il me fallait.

Mon histoire d'amour avec Ben était extrêmement romanesque et l'intensité de ce grand amour pétri de souffrance affectait très profondément notre entourage. Ben était superbe et d'horribles femmes se jetaient sans cesse à son cou ! Un pur supplice. Je n'avais encore jamais connu cela. Manifestement, pendant toutes ces années, je m'en étais protégée grâce à mon narcissisme. Même avec Mick je ne le remarquais pas. Je m'étais bien aperçue de sa liaison avec Anita mais c'était tout. Sans doute parce que je n'aurais pas pu le supporter.

Et pour la première fois de ma vie je me sentais rongée par la jalousie, qui atteignit un paroxysme pendant l'enregistrement de *Broken English*. Tandis que je travaillais sur l'album, Ben était à LA où il multipliait les aventures. J'étais folle de jalousie.

C'est à peu près à cette époque que Denny Cordell a pris contact avec moi. Denny était un personnage respecté dans le milieu de la musique. Il avait lancé les Shelter Records à la fin des années 60. Il avait découvert JJ. Cale, Tom Petty, Leon Russell et produit Joe Cocker. C'était un vieil ami de Chris Blackwell (le mien, aussi). Denny m'a conseillé d'aller voir le poète Heathcote Williams (que, je ne sais pourquoi, on appelait toujours Jasper).

« Marianne, Jasper a écrit un superbe poème et il veut quelqu'un pour en faire une chanson rock. Ce serait parfait pour toi.

— Génial. Je vais l'appeler.

— Non. Vas-y. Et n'attends pas, Marianne : il menace de l'envoyer à Tina Turner ou à Mick Jagger.

— Bon sang, comment je peux rivaliser avec ces deux-là ?

— La chanson n'est pas du tout pour Tina ni pour Mick, *elle est pour toi*. Marianne. Jasper ne le sait pas encore. Vas-y Marianne, va tout de suite le voir et arrange ça avec lui.

— À vos ordres ! »

Heathcote m'a lu son poème qui s'appelait *Why D'Ya Do It ?* Il ne m'avait pas dit plus de deux lignes que je savais déjà que ce texte allait être mon *Frankenstein*. C'était le reflet même de mon angoisse. Je trouvais enfin le texte qui allait traduire en mots les hiéroglyphes de ma vie intérieure.

J'ai dit à Heathcote : « Je donnerais ma vie pour chanter ces paroles-là, vous savez ! »

Mais il m'a répété très poliment ce que Denny m'avait dit : « Je suis très touché, ma chérie, mais je pense à Tina Turner. »

« Mon Dieu ! Que lui dire ? me suis-je dit. Il fait une véritable fixation sur Tina ! »

Je me suis rendu compte qu'il fallait lui faire mon numéro. J'ai éclaté de rire.

« Écoutez, Heathcote, Tina ne va jamais prendre cette chanson. Les poules auront des dents quand Tina mettra un texte comme celui-là à son répertoire. Laissez-moi le chanter et je vais faire un malheur, chéri, vous le savez. Vous n'avez pas besoin d'une chanteuse noire pour que ces paroles fassent plus authentiques, elles ne peuvent pas être plus vraies. »

Heathcote, en bon Anglais, cherchait la confirmation de sa personne dans l'âme noire. Comme Mick, il avait l'impression que seul ce qui était noir avait de la valeur. Il voulait Tina parce que les Noirs étaient *authentiques*. Ou, faute de mieux, Mick, un authentique imitateur des Noirs. Pour moi, cela sapait le blues, mais c'était la doctrine des Sixties.

J'ai eu un mal de chien à le convaincre. Autant essayer de traire une souris. J'ai dû me lancer dans de longues discussions ésotériques, tortueuses, le harceler et le cajoler. Plus tard, il a regretté d'avoir accepté, mais Denny ne l'a pas lâché. Il a fini par céder. Le pauvre Heathcote n'y connaissait rien, il a cédé ses droits à forfait. Le parfait innocent.

Le lendemain matin, grisée par la certitude que j'avais découvert ma pierre de Rosette, je suis allée dans la miteuse petite salle de répétition que nous utilisions à Acton. Pleine d'enthousiasme, j'ai lu les paroles à l'orchestre, en articulant avec soin chaque mot.

Silence de mort. C'est impossible de décrire l'air horrifié qu'ont pris ces types prétendument hip et libérés quand j'en suis arrivée au vers « Every time I see your dick I imagine her cunt in my bed » (« Chaque fois que je vois ta queue, j'imagine son con dans mon lit »). Barry Reynolds, dans son personnage de Vertueux Victorien, a failli s'évanouir. Ils étaient tous consternés et horrifiés. C'était à se tordre : cela choquait leur pudibonderie. Pas Ben, bien sûr. C'est ce qu'il y avait de merveilleux chez lui. Comme c'était un gitan, il n'avait aucun préjugé. Il vivait tellement en marge de la société qu'il ne percevait rien de tout cela. Et il avait foi en moi.

Le premier choc passé, nous avons essayé de trouver un air pour ces paroles. Bizarrement, il est venu de Hendrix. Joe Maverty, le premier guitariste, était obsédé par Hendrix. Il connaissait par cœur toute sa musique et, pendant que nous nous escrimions sur les paroles, il s'est mis à jouer *All along the*

Watchtower. Ça collait parfaitement « *Why d'ya do it dunh dunh.* » Barry a plaqué là-dessus un rythme de reggae pour que ce ne soit pas directement copié sur Hendrix et aussi pour l'alléger un peu. Mais Ben a été ma source d'inspiration principale. *Why D'Ya Do It ?* n'aurait rien signifié pour moi si je n'avais pas connu ces mêmes émotions avec Ben. Une constante agitation et une horrible jalousie. Tout cela parle de Ben. Évidemment, cette chanson a plu à Mick. Et comme pour presque toutes les autres, il a cru qu'elle parlait de lui.

Pendant cette période, on travaillait aussi sur *Broken English*, chanson inspirée par la terroriste allemande Ulrike Meinhof. On venait d'arrêter la Bande à Baader et la phrase « say it in broken English » (le dire en mauvais anglais) vient d'une phrase apparue sur l'écran de télévision ce mystérieux sous-titre : « Mauvais anglais... Anglais parlé... » Je ne sais pas à quoi cela faisait allusion, mais je l'avais noté sur mon carnet.

Je m'identifiais avec Ulrike Meinhof. Nous ressentions ces mêmes émotions refoulées qui transforment certains en camés et d'autres en terroristes. La même rage. « Je ne veux pas ! Je ne le supporterai pas ! C'est absolument inacceptable ! » Deux voies différentes pour aboutir au même idéalisme. Les paroles de *Broken English* reflétaient cette idée, grâce à une ambiance sombre, menaçante, dung dung sung dung. Stevie Winwood a trouvé des accords formidables pour cette chanson.

Une des raisons pour lesquelles *Broken English* a si bien marché est que j'ai joué deux ans avec le groupe avant de l'enregistrer. Nous allions répéter tous les jours à Acton. La chanson était martelée dans l'or. Chaque jour, on commençait les répétitions à onze heures. Je m'étais aperçue que c'était avant d'aller au pub qu'on travaillait le mieux, alors je m'efforçais de carburer le matin.

On faisait désormais régulièrement des concerts à Dingwalls et à la Music Machine et on commençait à être vraiment bons. La rumeur courait dans Londres que *Why D'Ya Do It ?* et *Broken English* étaient les deux meilleurs morceaux de notre concert, au début duquel Barry m'imitait en chantant d'une voix de basse *As Tears Go By* tandis que j'en mimais les paroles. Un beau soir on jouait à la Music Machine à Morningtown Crescent, quand un producteur du nom de Mark Miller Mundy (qui avait travaillé avec Stevie Winwood) est venu nous voir : il nous proposait d'avancer l'argent pour l'enregistrement des deux morceaux *Why D'Ya Do It ?* et *Broken English*.

On avait la cote et on le savait. On était dans le vent. L'orchestre était formidable, j'adorais tous les musiciens mais, juste avant, j'ai eu droit au coup classique et détestable de l'orchestre qui vous trahit. On était en tournée en Irlande quand ils se sont rebellés et m'ont plaquée. Ils ont fait la tournée

jusqu'au dernier jour puis ils se sont mutinés. Ils en avaient assez de gagner trop peu d'argent et de ne pas dormir suffisamment. De plus, on était descendus à Castletown, une magnifique vieille demeure dans un immense domaine à côté de Dublin, un bâtiment plutôt délabré avec des trous dans le toit, des escaliers grinçants, pas d'électricité (ni de room service dans les chambres). J'adore ce genre d'endroit, mais pour l'orchestre c'était un cauchemar. On rentrait épuisés à quatre heures du matin et il n'y avait même pas de lumière pour se repérer dans cette immense baraque. Ils se retrouvaient coincés au milieu de nulle part, dans une vieille maison pleine de courants d'air, loin de tout ce qu'ils aimaient : les boîtes, les cinémas, les filles, les hamburgers et les disquaires – ce n'était pas précisément ce que les musiciens appelaient prendre du bon temps. Ils auraient voulu être au Holiday Inn de Belfast. Même pas, en fait, ils refusaient d'aller à Belfast, les lâches. J'ai dû les traîner là-bas pratiquement sous la menace d'un fusil. Les obliger à monter dans le car en les traitant de mauviettes.

Pour se ragaillardir un peu (me semblait-il), un soir j'ai proposé de prendre des champignons hallucinogènes avant le spectacle. Cela a été la plus épouvantable jam, sans exception, à laquelle j'aie participé. Le batteur était incapable de tenir le rythme, la guitare de Barry n'en faisait qu'à sa tête, je n'arrivais pas à me rappeler quelle chanson on chantait.

Malgré tout, j'ai connu l'incomparable expérience d'être sur la route pendant six semaines avant d'aller enregistrer. Quand le groupe m'a plaquée, l'organisateur a refusé de me payer avant la fin de la tournée. J'ai appelé au secours Ben, qui a rassemblé un groupe de musiciens. Nous avons réussi à tenir notre foutu engagement. Je suis rentrée en semant derrière moi des billets de cinq livres dans l'aéroport de Dublin.

Il n'y avait pas de groupe proprement dit dans l'album *Faithless*. J'avais utilisé les musiciens du studio. Même s'ils étaient bons, l'album manquait de cohérence et de chaleur, et c'est pourquoi j'ai voulu enregistrer *Broken English* avec mon propre groupe. Lors de mon premier rendez-vous avec Miller Mundy, il a commencé à me sortir une interminable liste de vedettes qu'il voulait engager pour l'album.

« Qu'est-ce que tu en penses, Marianne ? On va prendre Keith Richards à la guitare, Bidule à la batterie, Stevie Winwood au piano, Robbie and Sly à... »

J'ai dû interrompre sa folie des grandeurs :

« Putain, pas question ! On utilisera un vrai groupe, le mien. » Après cet épisode il ne m'a plus parlé de cette histoire de « super-groupe », mais il essayait toujours de glisser une star chaque fois qu'il en avait l'occasion. Un jour, il a amené un guitariste de Devo pour enregistrer un pitoyable solo de guitare. La

séance a été épouvantable, mais cela nous a donné une idée : il nous fallait une guitare déchaînée qui fonçait pendant tout le morceau. Barry a réussi dès la première prise.

La seule star que j'ai acceptée sur l'album a été Stevie Winwood. Même là, j'hésitais. J'avais des premiers mixages avec l'orchestre et rien que moi et je craignais que Stevie n'intervienne, et n'adoucisse ou n'électrise l'ensemble. Ou qu'il utilise trop le synthétiseur. Du coup, quand il est arrivé au studio, j'ai commencé par lui faire la leçon. Sans laisser Mundy ouvrir la bouche !

Mundy a fait écouter les deux morceaux enregistrés à Chris Blackwell, qui possédait Island Records. Blackwell a adoré et a déclaré qu'il prenait le tout. Mon Dieu, c'était parti ! On a enregistré le reste de l'album à très peu de frais à Matrix, un studio sinistre et sans fenêtres. C'est entre autres pour cette raison que Blackwell aimait tant *Broken English* : le disque lui a coûté si peu d'argent !

Mundy s'est révélé un mauvais producteur et un vrai trou du cul. Le jour où on a commencé à enregistrer aux studios Matrix, on a tous compris qu'il ne connaissait rien à la musique. Ce qu'il y avait de remarquable dans *Broken English* provenait en réalité de Bob Potter, l'ingénieur du son, qui avait travaillé avec Joe Cocker et le Grease Band et qui savait ce qu'il faisait. Même si Chris s'attribuait tout le mérite.

Écrire avec Barry a été un des moments les plus grisants de cet album. Cela venait naturellement. La plupart du temps, quand on écrit des chansons avec quelqu'un d'autre, on finit par travailler chacun de son côté. On écrit les paroles, l'autre les emporte chez lui, il travaille dessus, puis on les retravaille en fonction de la musique. Mais avec Barry, c'était impeccable. Je lui montrais les textes et il disait : « Ouais, je peux le faire. » Il prenait sa guitare et jouait quelques accords. Parfois, il arrivait avec une chanson toute prête qui lui était venue à l'esprit. *Guilt* (« Remords ») est une de ses chansons. Quand je lui ai demandé comment il avait trouvé cela, il m'a expliqué que pour soigner son rhume, il prenait de grandes lampées de sirop contre la toux (avec plein de codéine, sans doute). Le remords, je connaissais. Je savais d'où il venait.

Chaque chanson de l'album avait sa raison d'être. Pour *What's The Hurry*, c'est assez évident : elle raconte la peur avec laquelle on vit quand on se drogue. Pour *The Ballad of Lucy Jordan*, cela saute moins aux yeux. En fait, Lucy Jordan aurait pu être moi si ma vie avait pris une tournure différente, si, par exemple, j'étais devenue M^{rs} Gene Pitney, et m'étais retrouvée dans une grande maison vide du Connecticut. C'est une chanson qui parle des femmes prisonnières de la vie quotidienne et de l'horreur de la « vie normale », à laquelle elles sont censées aspirer.

J'ai quand même pris une chanson de Ben pour *Broken English*. *Brain Drain*, celle qu'il avait écrite avec Tim Hardin. Quand Tim est mort, Ben a supprimé le nom de Tim, ce que j'ai trouvé vraiment moche. C'était Tim qui avait trouvé la fantastique approche de *Brain Drain*. « You're a brain drain. You go on and on like a blood stain » – « Tu te vides le cerveau. Tu t'étales de plus en plus comme une tache de sang ». Ce passage-là fait la chanson à lui tout seul. Sans lui, le reste ne rimerait à rien. Mais c'était typique de la mentalité de petit malin de Ben. Il n'avait aucune générosité, pour personne. Sauf, peut-être, pour moi. Et moi, je prends ces choses-là sans même m'en rendre compte. Je prends ce qu'on m'offre, sans me poser de questions, sans y réfléchir. Je pense que ma façon de le remercier, c'était de lui acheter une belle guitare et de superbes vêtements. L'idée ne m'est jamais venue qu'il voulait autre chose de moi. On se croirait dans une chanson country, non ?

Witches Song c'est ma vision d'une communauté féminine. C'est mon ode aux païennes déchaînées dont j'ai toujours été entourée. Comme ma mère. Parce que si j'ai jamais connu une sorcière, c'était bien elle. Elle appartenait à une époque ensorcelée, elle venait d'une région que l'on s'imaginait parfaitement peuplée de sorcières : la Forêt-Noire et les montagnes des Carpates. Eva avait un côté tendre et lumineux et, comme une jumelle menaçante, un côté très sombre. Ce côté sombre s'exprimait avec une violence particulière lorsque je la contrariais. Par exemple, quand on m'a retiré Nicholas, je lui avais porté malheur. Je l'avais renvoyée à la vie qu'elle avait fuie après la guerre, une vie de bohème sans moralité, pleine de pensée magique et de risques. Elle, elle avait choisi une existence droite, à l'abri, croyait-elle, de tous les farfadets et démons de la vie créatrice.

Witches Song, comme beaucoup d'autres choses, a longtemps mijoté en moi. Le premier flash que j'ai eu de cette chanson, c'était au cours d'un voyage au Maroc avec Mick dans la Bentley. On avait fait étape au Prado, à Madrid, où il y avait une exposition de toutes les toiles du Sabbat de Goya. J'avais obligé Mick et Alan Dunn à rester deux jours à Madrid pendant que je visitais l'exposition, en prenant mentalement des notes sur la sensibilité crépusculaire de ces tableaux.

Je tire mes chansons de toutes sortes d'endroits ou de circonstances. Ce qui m'a fascinée dans *Working Class Hero*, c'est le trauma de l'enfance. Ce qui reste de l'enfance de l'artiste quand il grandit, c'est l'idée qu'il faut apprendre à rester un étranger parce que, quoi que vous fassiez, vous ne serez jamais accepté. (Et pourtant, vous en crevez d'envie !)

Pour moi, c'est aussi une chanson d'hommage à John Lennon, Mick et Keith, Iggy Pop et David Bowie. Je les admire en tant que héros de la classe

ouvrière. C'est un salut que je leur adresse. Je dis : « Je vois, je sais ce que vous avez fait, ce que vous avez dû surmonter. C'est génial. Moi aussi, je suis comme vous, j'ai vécu les mêmes expériences. »

En jouant *Working Class Hero*, j'essayais (pour la première fois, en fait) d'exprimer ce que je ressentais vraiment, de ne plus incarner ce stupide fantasme de poupée angélique créé par Andrew Oldham. Avec *Broken English*, j'avais l'impression de l'avoir définitivement brisé en miettes.

Le 8 juin 1979, Ben et moi nous sommes mariés en présence de tout un aréopage de l'aristocratie punk. (Johnny Rotten et toute la bande.) *Broken English* est sorti en novembre de la même année. Avec cet album, je tenais enfin mon *Frankenstein*, Chris Blackwell a engagé le metteur en scène Derek Jarman, et tourné trois vidéos pour la promotion de l'album, à partir de *Broken English*, *Lucy Jordan* et *Witches Song*. Ces trois clips étaient en avance sur leur époque. Blackwell les a évidemment détestées. Depuis, on les considère comme des chefs-d'œuvre de l'art vidéo.

Broken English a balayé les toiles d'araignée et m'a élevée au rang d'artiste de plein droit. C'était l'apogée de l'ère punk et *Broken English* était exactement dans le mouvement. Avec mon fidèle groupe de musiciens bougonnants, j'étais maintenant prête à conquérir le monde.

Dylan : le retour

Dylan de nouveau a débarqué dans ma vie au cours de l'été 1979, après la sortie de *Broken English*. L'album avait apparemment éveillé son intérêt et il a commencé à se renseigner sur moi. Malheureusement, je venais de me marier à Ben Brierly (avec qui je m'étais fiancée pour rire). Je me marie quand je ne sais plus quoi faire d'autre. Chez moi, c'est une réaction d'affolement. Quand je ne maîtrise plus rien, je saute dans le vide.

Dylan avait ses propres problèmes. Il était épuisé par son divorce d'avec Sara, son film *Renaldo and Clara*, et il avait été expulsé de sa maison de Malibu. Il avait pris du poids, il était déprimé. Dans ces moments-là, les brèves périodes de gloire qu'on a connues paraissent merveilleuses. La rencontre a eu lieu dans l'appartement de ma fournisseuse d'héroïne, à Kensington High Street. Diana était une des grandes sorcières de Chelsea et la reine des dealeuses. La première fois que j'ai vu Demelza, qui partageait l'appartement de Diana, je me suis bien doutée, aux tatouages mystiques sur tout son visage, qu'elle devait avoir un rapport avec Valli, la sorcière qui vivait dans une grotte au-dessus de Positano. J'étais tombée amoureuse de Demelza et, depuis environ deux ans, nous avions une liaison épisodique.

Quand Dylan était venu en Angleterre en 1978, il avait amené avec lui un orchestre, qui comprenait un fantastique joueur de conga que Demelza, grand amateur de cette danse, voulait à tout prix rencontrer. Elle a donc téléphoné à Dylan au Royal Garden Hotel où il était descendu, lui a raconté qu'elle rentrait des États-Unis et que Mac Rebennack (D' John) lui avait demandé de passer le voir. Naturellement rien de tout cela n'était vrai.

Mais un an plus tard, Dylan, de retour en Angleterre pour une série de concerts à Earl's Court, a téléphoné à Demelza pour lui demander de passer la voir chez elle. Elle était un peu étonnée qu'il veuille venir dans son minuscule appartement, quelle qu'en soit la raison. Il avait un certain nombre de choses à lui demander qu'il énuméra méthodiquement. Pouvait-elle passer le prendre à l'hôtel ? Pouvait-elle l'emmener à un endroit où il devait aller ? Et, pour finir, connaissait-elle Marianne Faithfull ?

Demelza m'a donc appelée. La conversation a été très étrange. Demelza était très secrète, c'est tout juste si elle ne chuchotait pas dans l'appareil. « Viens ici, tout de suite.

— Qu'est-ce qui me vaut l'honneur ?

— Marianne, sois sérieuse ! C'est... une surprise.

— Désolée, ma chérie, je ne peux pas venir, Ben est ici et je suis en train de faire des scones. »

Mais rien ne pouvait la décourager. Elle a insisté. Elle a fini par recourir à l'hypnose par téléphone interposé :

« De la came, de la coke, du hasch, tout ça pour toi. Enfile ton manteau, franchis la porte. Prends un taxi, je paierai la course. Mais viens seule. »

(Je dois dire que cette dernière recommandation m'a intéressée.)

« Oh, ai-je fait sans sourciller, c'est donc important ? »

J'étais intriguée et ma curiosité l'a emporté.

Le problème, c'est que Ben était à cette époque d'une jalousie malade. Je ne pouvais rien faire sans lui. Il aurait été furieux s'il avait découvert que je filais à un rendez-vous mystérieux.

Demelza est passée prendre Dylan à son hôtel. En arrivant là-bas, elle a trouvé le hall et le perron envahis de fans. Elle l'a fait appeler dans sa chambre. Dylan lui a donné rendez-vous devant l'ascenseur. L'ascenseur est arrivé et Dylan en est sorti déguisé. Lunettes noires, long manteau, écharpe, gants, il était enveloppé comme une momie. Demelza et Dylan se sont engouffrés dans la voiture et ont démarré, les fans griffant les vitres. Il lui a demandé de la conduire à Harley Street. Ils se sont arrêtés chez un médecin et Dylan a été faire sa mystérieuse course. C'était un jour off, il n'avait pas encore commencé les concerts.

Demelza habitait à côté d'un magasin de chaussures à la vitrine étincelante, qui s'appelait Reflections. On vendait là des chaussures très laides, à semelles compensées, et décorées de lunes et d'étoiles. Bob s'est arrêté et a contemplé l'étalage un long moment.

« Il va me falloir de nouveaux vêtements », a-t-il dit en grimant les premières marches qui menaient à l'appartement. L'escalier était petit et crasseux. Arrivé au premier palier, il a eu l'air inquiet.

« Tu sais, je ne pouvais pas savoir où j'allais. »

Demelza s'est efforcée de le rassurer. « Non, mais tu y vas quand même. »

Pas très convaincu il a repris : « Bien sûr, mais je ne sais pas où je suis. Tu pourrais m'emmener n'importe où, non ? »

Ils se sont retrouvés tout en haut devant la porte blindée de Demelza. Diana

et Demelza avaient été souvent cambriolées et la porte était bardée de verrous et de serrures. Même l'ouvrir normalement n'était pas simple. Dylan devait se dire qu'on allait sans doute le kidnapper, car il a mis un moment avant de consentir à s'asseoir.

Demelza lui a proposé un verre. Il a refusé, mais a demandé un thé au citron. Alors que Diana arrivait avec une théière d'Earl Grey, des tasses en porcelaine et des cuillères en argent, il a dû comprendre qu'on n'allait pas l'envelopper dans un tapis et l'enlever dans une camionnette, et il a fini par se détendre.

Je suis arrivée une demi-heure plus tard. J'avais à peine franchi la porte, que j'ai aperçu Dylan. Je me suis rendu compte qu'on m'avait tendu un piège. J'étais sidérée, tellement surprise que je tenais à peine debout. Je suis devenue blanche. J'ai failli tourner les talons et repartir mais j'ai adopté machinalement une attitude très anglo-saxonne. J'étais la princesse Margaret à une garden-party (un peu étrange) et je me suis entendue déclarer : « Mais cela fait une éternité qu'on ne t'avait pas vu en Angleterre. La famille va bien ? »

Mais Bob n'allait pas se laisser démonter si facilement. Il m'a prise par le bras et m'a regardée droit dans les yeux.

« Marianne ! Cela fait longtemps, longtemps que j'attends ce moment. Il s'est écoulé bien des années, mais je n'ai jamais oublié notre première rencontre.

— C'était au Savoy, non ? Bon Dieu, Bob, c'est vrai que ça fait longtemps ! »

Il gardait un souvenir précis et romantique de notre rencontre. Il déclara qu'il ne m'avait jamais oubliée, et qu'il avait toujours regretté l'incident du poème déchiré.

« Je me souviens de toi comme d'une petite jeune surgie de nulle part. Après ton départ Penny n'arrêtait pas de dire : "Où est partie Marianne ?" Et je répondais : "Un jour, j'irai la chercher." »

Il m'a montré une photo de moi quand j'avais dix-sept ans qu'il avait gardée depuis. C'était un cliché tout froissé et corné pris devant un car, sans doute en tournée.

Nous nous sommes assis par terre devant la cheminée. Il m'a pris les mains dans les siennes en disant : « Je croyais que je ne te reverrais jamais. »

J'étais un élément inexploré de son passé, une aventure qui n'avait pas abouti, à propos de quoi on pouvait tout imaginer. Dylan adore les femmes : ce sont les déesses de ses chansons, les reines Jane et Johanna, les Dames aux yeux tristes qui modifient l'humeur des pièces qu'elles traversent, et qui détiennent les clés du passé.

Ses paroles ont provoqué en moi une peur panique. Je m'efforçai de changer

de conversation. Plus il semblait fou de moi, plus j'étais nerveuse. Il avait vraiment l'air en manque. Je ne savais pas du tout comment réagir. Il me mangeait du regard, j'avais l'impression d'être une proie. Quand je suis passée dans la cuisine, il s'est levé et m'a suivie.

Dylan était mon idole, mais être l'idole de Dylan, c'était une autre affaire... très déroutante. Terrifiante, à vrai dire. Comme si le Minotaure s'était pris d'affection pour vous. N'empêche qu'il était très gentil.

Quand nous nous sommes rassis, il a dit : « Nous avons pris un mauvais départ, tous les deux.

— C'est vrai, Bob. La malchance, c'est tout.

— J'ai écouté ton disque quand il est sorti aux États-Unis. Je suis allé l'acheter. Je l'ai vraiment trouvé épatant. Quand j'ai entendu cette chanson, je me suis souvenu de cette soirée, au Savoy Hotel. »

Un mauvais départ, un mauvais anglais (*Broken English*), toi aussi tu crois que cette chanson parle de toi. C'était bizarre, après toutes ces années où j'avais découvert plein de choses dans les albums de Dylan, de voir Dylan déchiffrer un message dans le mien.

J'ai été extrêmement soulagée qu'on se mette à parler de l'album. J'avais maintenant quelque chose à quoi me raccrocher. Diana possédait un exemplaire de *Broken English* et j'ai demandé à Dylan : « Tu voudrais que je te le passe ?

— J'aimerais beaucoup le réécouter, a-t-il dit. Il y a justement quelques questions que je voulais te poser.

— Je pourrais t'expliquer pendant qu'on l'écoute », ai-je répondu. J'avais lancé cela avec une certaine ironie (qu'y avait-il vraiment à expliquer ?) mais lui, il était très sérieux.

— J'aimerais beaucoup. »

Et savez-vous ce que j'ai fait ? Je lui ai passé *Broken English* non pas une seule fois mais plusieurs. Et à chaque morceau, je lui demandais s'il en comprenait la signification. Il était stupéfait. Exactement comme moi, quand il m'avait passé *Bringing It All Back Home*. J'avais renversé les rôles, je lui rendais la monnaie de sa pièce, de manière presque inconsciente, et il le savait. Je lui ai fait entendre *Guilt* – une chanson qui n'a vraiment pas besoin d'explications – et j'ai déclaré avec une certaine solennité : « Est-ce que tu comprends ça ? » J'étais là, à commenter majestueusement mes propres chansons. Par nervosité, je me suis mise à parler sans arrêt. Dylan était coincé, et je lui passais *Broken English* en lui demandant très sérieusement après chaque chanson s'il comprenait de quoi elle parlait, s'il avait saisi cette nuance-ci ou cette nuance-là. Et il était ravi !

À peu près au milieu de ce marathon, j'étais surexcitée et j'avais besoin de quelque chose pour me calmer un peu. Comme je suis polie, je lui en ai aussi proposé : « Tu veux, hum, un truc pour ta tête, mon vieux ? »

Nous tenions vraiment à ce qu'il se sente comme chez lui, ou du moins aussi défoncé que nous. Mais lui ne voulait rien du tout. Demelza et moi avons passé la nuit dans l'escalier à planer. Je ne sais pas ce que son médecin avait donné à Bob, mais cela lui a fait toute la soirée. Il n'a rien pris. Pas une goutte d'alcool, pas un joint, pas une cigarette. Rien que de l'Earl Grey. Nous lui avons pourtant proposé tout ce que nous avons : vin, whisky, hasch et (avec un peu plus d'hésitation) cocaïne, mais il a tout refusé.

Nous ne lui avons pas vraiment offert de la dope parce que nous ne voulions pas avoir l'air des véritables camées que nous étions. Moi, cela ne m'aurait pas gênée, mais Diana et Demelza tenaient à sauvegarder les apparences. Les dealers ont des critères plus stricts que le commun des mortels. Cela dit, Bob ne porta aucun jugement.

Nous avons passé l'album inlassablement. À la fin, j'étais presque en larmes à force d'écouter ces chansons autobiographiques, qui avaient si souvent eu sur moi un effet de catharsis.

Il était à peu près huit heures du soir quand je suis arrivée et nous sommes restés là toute la nuit. C'était si extraordinaire que je ne savais pas si je rêvais ou non. Je crois qu'aucun de nous n'arrivait à croire à ce que nous vivions. C'était si bizarre pour lui d'être dans cette petite maison de poupée, et pour moi, de me retrouver dans cette situation. Il m'a fait pleurer : il était si beau. Une vraie soirée très digne, dans mon existence généralement sordide.

Mais l'ambiance est devenue très tendue. Nous étions assis devant le feu, à nous tenir les mains. Le monde s'était arrêté, plus personne n'existait. Quand j'ai fini par comprendre ce qui se passait, j'ai commencé à me replier sur moi-même. J'étais pétrifiée. Diana est entrée dans la pièce et elle a tout de suite compris la situation. J'étais dans un sale état, effondrée. Je commençais à avoir le souffle court tant j'étais affolée. Diana a été formidable. Elle a emmené Dylan dans la chambre du haut et a commencé à s'occuper de cette histoire de vêtements, en prenant ses mesures pour ses nouvelles tenues de scène. Il ne savait pas quoi se mettre. Diana est allée lui acheter sa tenue pour la première à Earl's Court. Moi, je suis restée toute seule à pleurer.

Une quarantaine de minutes plus tard, il est redescendu. À ce moment-là, j'avais retrouvé mes esprits. Il a tout de suite repris la conversation.

« Où étais-tu pendant tout ce temps ? Qu'est-ce que tu as fait ? »

— Oh, j'ai traîné. Je suis devenue une droguée déclarée et j'ai quasiment

disparu, ai-je dit du ton que l'on emploie pour raconter sa vie.

— Ah, ça explique tout, a-t-il dit. J'avais l'impression que tu avais disparu de la surface de la terre. Personne n'avait l'air de savoir où tu étais.

— C'est sans doute parce que je vivais sur un mur.

— Tu vivais sur un mur ?

— Oui, à St Anne's Court. C'est à Soho.

— Ah bon, tu vivais sur un mur. » Manifestement, cela ne voulait rien dire pour lui, mais les mots lui plaisaient. Comme les rimes.

Il écoutait tout cela avec un sourire un peu mélancolique, qui semblait dire : « Si seulement j'avais été là. » Au lieu de paraître consterné, il était ravi que j'aie pénétré dans la pègre dostoïevs-kienne qu'il adulait, où habitent les vrais saints. Comme Giacometti et Kerouac, il était obsédé par la pègre sainte, petits malins, putes, camés, joueurs de poker malhonnêtes.

Il m'a demandé comment j'avais quitté mon mur et recommencé à faire des disques. Même Dylan se rendait compte qu'on ne sort pas des ruines d'un immeuble bombardé pour entrer dans un studio d'enregistrement et faire un disque.

Je lui ai raconté mon histoire : « J'ai rencontré un type avec qui je suis partie en Inde. J'ai habité quelque temps dans la cave de Madame Curie, puis j'ai eu du succès en Irlande, j'ai formé un orchestre et un jour, le poème est arrivé par la poste et, quand j'ai lu ce texte, j'ai su que je devais chanter cette chanson. »

Ça commençait à ressembler à un des récits tordus de Dylan : « Went to Italy inherited a million bucks... » (« Parti pour l'Italie hériter un million de dollars... »).

À la fin de cette charmante soirée, il a dit : « Si jamais tu as besoin de moi ou de quoi que ce soit... si seulement je pouvais, je t'écrirais de nouveau cette lettre. » Il avait prononcé ces mots comme un vers d'une de ses chansons. À l'aube, nous l'avons raccompagné en voiture à son hôtel. Peut-être dans une autre vie, me suis-je dit. Un jour, tout s'arrangera. Mais je n'avais vraiment pas eu de chance, il faut bien le dire, car j'adorais Dylan. Que dire ? Dans la mythologie grecque, quand les mortels rencontrent les dieux, ils repartent étourdis et désorientés.

Les années perdues

Broken English avait un côté à la fois fantastique et high-tech, et je sentais que l'album marcherait très bien en Allemagne. En six mois, il était disque de platine. Nous avons consacré beaucoup de temps pour obtenir un enregistrement aussi parfait que possible, sur du bon matériel. En 1979, il n'y avait en Europe que l'Allemagne et la Scandinavie où les gens avaient les moyens de s'acheter des chaînes assez sophistiquées pour avoir une bonne écoute. En Angleterre, on s'en foutait éperdument, et on écoutait Radio One sur de minables petits transistors.

Étape suivante, les États-Unis. C'était mon premier voyage à New York depuis des années. J'étais aux anges, j'arrivais avec un album formidable, mais aussi j'étais morte de peur. En atterrissant à Kennedy Airport j'étais dans un tel état que j'ai été incapable de remplir ma fiche d'immigration : Ben a dû le faire pour moi. Je jure que cela n'avait rien à voir avec la drogue. Même moi, je savais qu'on ne pouvait pas faire une tournée pour la promotion d'un disque si on était complètement camé. Pour la première fois de ma vie, on allait m'accepter telle que j'étais réellement et cela me terrifiait. Et puis, l'époque de *As Tears Go By* était loin derrière moi. J'avais gagné en lucidité, depuis.

Après des années de lutte et de pauvreté, le voyage a été magique pour Ben et pour moi. Toutes les radios de New York passaient *Why D'Ya Do It ?* Island nous a installés au Berkshire Hotel. Anita est venue nous voir. Elle était ravie de mon succès, elle s'y identifiait, elle le partageait.

Puis est arrivé ce qui était censé être un couronnement : une invitation à l'émission *Saturday Night Live* ! Tout a marché comme sur des roulettes jusqu'au soir de l'émission, même la répétition s'est déroulée sans un accroc (ce qui est toujours mauvais signe). J'étais belle, je me sentais en pleine forme. Mais j'ai brusquement fait une crise de nerfs. Miller Mundy n'a rien arrangé. Il me murmurait à l'oreille des petites phrases empoisonnées, du genre :

« *Ce soir, c'est capital. Tout l'état-major de la Warner Brothers est là ! Les gens ont pris l'avion de Californie pour te voir. Ma chérie, ne loupe pas ce coup-ci !* »

Je titubais encore quand j'ai reçu un mot de Mick me souhaitant bonne chance et me demandant s'il pouvait venir en coulisses. Oh, non ! À la seule idée de le savoir dans le public, j'avais les jambes en coton.

Les choses allaient peut-être trop bien. Peut-être avais-je du mal à perdre mes vieilles habitudes. J'ai décidé de faire appel à un peu d'énergie artificielle pour tenir le coup, et demandé à une choriste si elle savait où je pourrais me procurer un peu de coke. C'était bien la dernière personne à qui j'aurais dû m'adresser. Elle m'avait toujours détestée, elle ne comprenait pas ce que je faisais là. Elle m'a indiqué un petit salopard qui m'a vendu de la procaïne. Or, la procaïne vous brise les cordes vocales. Quand j'ai ouvert la bouche pour chanter, il en est sorti un étrange murmure étranglé. Un véritable moment d'horreur.

Certains ont prétendu que cela a été un fascinant moment de télévision. On a dit que c'était très... vivant. (On n'arrête pas de repasser cette foutue émission !) Je suppose que c'est la nature humaine. Les gens adorent voir un camé devenu fou. Mais soyons francs : cela a été un ratage incroyable.

Furieuse et découragée, je me suis tournée vers la déesse, qui se trouvait alors être Anita. Elle tenait le rôle à cette époque de la déesse Kali. Jusqu'à ce soir-là, je n'avais pas touché à la dope. Maintenant, cela n'avait plus d'importance.

N'importe comment, après un désastre comme celui-là, que peut-on dire d'autre que : « Je l'ai fait exprès ! Et je recommencerai si j'en ai envie ! »

Ce qui rend Anita si chère à mon cœur, c'est qu'elle adore ce genre de situation. Dans ma loge à *Saturday Night Live* ! elle est devenue théâtrale : « Oui, ma chérie ! Maintenant, tu dois aller *jusqu'au bout* ! Ne pense plus à tous ces connards de la maison de disques avec leurs putains de chariots de golf et leurs jacuzzis ! Tu es une diva du punk et, comme Mahomet, tu dois te rendre à la Mecque du punk.

— Je veux bien, Anita chérie, mais...

— Non et non ! C'est ce soir que tu dois aller à ce putain de Mudd Club, ma vieille, tu comprends ?

— Je t'en prie, Anita, c'est impossible ! Pitié !

— N'hésite pas, mon chou. Ça va être incroyable. Je serai ton ange descendu des enfers. À l'instant où tu commenceras à chanter *Sister Morphine*, j'irai aux toilettes me faire une piquouze. »

C'était terrible, mais si marrant ! Et j'espérais aussi rendre Miller Mundy complètement fou ! Nous nous sommes ruées sur un taxi, direction le Mudd Club. Je suis montée sur scène en trébuchant et en me cramponnant à une colonne. A *Saturday Night Live* ! Un peu avant, j'étais trop défoncée pour

écouter le son de ma voix. Maintenant, je l'entendais très bien. Elle était parfaite : ni couinante ni rauque, simplement très faible. Je chantais les paroles dans un murmure, comme si j'appelais ma voix perdue. Dans le cadre impressionnant du Mudd Club, cela prenait un côté incantatoire, me semblait-il. Tout le monde pourtant n'a pas apprécié. Après la première chanson, Miller Mundy, qui était au pupitre avec l'ingénieur du son, est sorti du club furieux. J'ai chanté plusieurs chansons, puis j'en suis arrivée à *Sister Morphine*. Au moment où l'orchestre attaquait les premières notes de l'intro, j'ai entendu une voix avec un fort accent allemand crier de quelque part derrière la scène : « C'est moi, je suis en train de me shooter ! » J'avais l'impression d'être en enfer : l'enfer sur scène !

Après le spectacle, je suis montée à l'étage avec Anita. Assises sur un canapé victorien défoncé, nous avons regardé des cassettes de vieux concerts des Stones sur un gros moniteur Sony, comme des collégiennes admirant leur groupe favori.

Broken English a donné une nouvelle image de moi aux spectateurs mais n'a pas changé grand-chose à ma vie quotidienne. Ben et moi avons regagné l'Angleterre et notre squat. Il a fallu deux bonnes années avant d'avoir un peu d'argent grâce aux ventes de l'album.

Après *Broken English* mes relations avec Ben se sont radicalement modifiées. Au tout début, on s'entendait à merveille. Et en deux ans, tout a changé. Je me suis trouvée dans des situations qui ont provoqué entre nous de nombreuses tensions. C'était stupide et puéril mais Ben était encore plus stupide et plus puéril que moi dans ces cas-là (si c'est possible).

Dans une relation, on finit toujours par reproduire ce que l'on a subi avant. Je traitais Ben à peu près comme Mick me traitait. Il a fini par voir en moi un tyran qui avait plus d'argent, plus de pouvoir et plus d'autorité que lui et il en est arrivé à me haïr à cause de cela.

J'ai dû me conduire de façon très désagréable avec Ben, après le succès de *Broken English*. Tout simplement parce que j'avais le dessus. Je continuais à me comporter comme une enfant, même si je m'étais autrefois déjà trouvée dans ce genre de situation.

Je n'arrivais pas à faire face aux problèmes quotidiens, en partie parce que j'étais défoncée en permanence. Je faisais de la musique tout le temps et, étant donné la léthargie dans laquelle me plongeait la drogue, même cela commençait à s'assécher. On ne sortait jamais, mais on avait quand même décidé qu'il nous fallait un lien avec le monde extérieur, une personne sensée qui pourrait discuter

avec les maisons de disques et l'épicière.

Or, un jour, une jolie fille du nom de Kate Hyman a sonné à ma porte. Elle avait entendu *Broken English* et avait fait tout le trajet depuis LA pour s'agenouiller devant moi. Elle était prête à faire n'importe quoi, affirmait-elle. Pouvait-elle travailler pour moi ? Je lui ai donné une longue liste de livres, rien que des écrivains français et je l'ai poussée dehors en lui disant de revenir quand elle les aurait tous lus. Il y avait *Madame Bovary*, *La Cousine Bette*, *Le Rouge et le Noir*, *Les Liaisons dangereuses*. Cela me semblait suffisamment grotesque.

Mais une semaine et demie plus tard, elle était de retour et elle réussit son examen. Une fois rassurée sur son niveau littéraire, nous lui avons fait connaître notre pharmacopée, alors principalement composée de dope et de coke. Peu après, elle a été engagée par Island (officiellement pour s'occuper de moi, mais en réalité pour m'espionner). Cela nous a bien fait rigoler. À cette époque, Island me donnait quatre cents livres par semaine. Kate avait pour mission d'aller chercher le chèque, tous les vendredis. Le samedi après-midi ou le dimanche matin au plus tard, il ne restait plus rien.

Juste avant de me mettre au travail pour mon nouvel album, *Dangerous Acquaintances*, j'ai pris un nouvel agent, Alan Seiffert. Il estimait sans doute que, s'étant occupé des femmes les plus difficiles de la planète (Sarah Miles et Vanessa Redgrave entre autres), il serait l'agent idéal pour moi. Il faisait bien son travail mais, pour tout le reste, il était épouvantable. Un Anglais raseur, bourgeois qui traînait dans les milieux de musique pop. Il a été horrifié de la façon dont je vivais (et de voir avec qui je vivais). Il m'a fait verser une avance et m'a trouvé un appartement à Battersea. C'est à ce moment-là que les choses ont commencé à se gâter avec Ben.

Seiffert ne comprenait absolument pas ce que Ben faisait dans ma vie. La plupart des gens que je connaissais le considéraient comme un parasite, un boulet. On l'excluait de tout. On me disait : « Il va d'abord falloir que tu te débarrasses de lui. » Il se produisait sans cesse des petites choses humiliantes. La secrétaire de Chris Blackwell me prenait un billet d'avion en classe affaires et mettait Ben en classe économique ! Moi, je laissais faire. Les choses allaient de mal en pis pour Ben. Il ne pouvait s'en tirer honorablement. La seule solution pour lui (comme pour moi, autrefois), c'était de partir. Mais, comme nous étions tous deux accros à la drogue, ce n'était pas pour tout de suite.

Chris Blackwell nous avait donné une belle somme d'argent à titre d'avance sur mon premier album, mais nous avions tout dépensé. Essentiellement en drogue et en vêtements. Surtout en drogue. En échange, on n'avait pas une seule

note de musique à montrer. On était dans notre cave-appartement, on n'avait rien écrit et on était censés remettre une démo le lendemain. Kate devait apporter trois nouvelles chansons à Island, sinon plus d'argent.

Roy, l'assistant de Keith Richards, nous a procuré une bouteille de whisky. Nous nous sommes installés dans la cuisine, nous avons branché le magnétophone et deux heures plus tard, nous avons trois chansons. Pauvrement enregistrées, mais pas mal du tout. Ce que c'est que le désespoir ! *Intrigue* et *In The End* sont les deux premières. J'ai composé la dernière grâce à la fameuse lettre de Valmont dans *Les Liaisons dangereuses*, où il dit : « Si votre cœur est brisé, ce n'est pas ma faute. Allez, prenez un autre amant comme je l'ai fait... » Nous étions très fiers de nous.

Le lendemain matin, Kate est allée remettre la cassette à Blackwell, qui lui a donné le chèque tant attendu. Il était parfait, il donnait le chèque d'abord, il écoutait la cassette ensuite. Mais, dans le courant de la journée, après avoir écouté suffisamment les morceaux pour se convaincre qu'il les trouvait exécrationnels, il m'a téléphoné.

« Laisse-moi le temps de prendre une cigarette, mon chou. Je meurs d'envie de savoir ce que tu en penses.

— Marianne, je suis vraiment désolé, mais il est de mon devoir de te dire...

— Oh, chéri. Arrête, voyons ! Tu ne les as pas aimées du tout ?

— Je les trouve insupportables ! Je les déteste !

— La flatterie ne te mènera nulle part.

— Elles sont déprimantes, Marianne.

— Voyons, mon bijou, *Broken English* n'était pas à proprement parler un album plein de vie, et pourtant il t'a plu.

— Mais il possédait une étincelle, de l'énergie, de la rage. Celui-ci est tout simplement déprimant. »

J'ai compris alors où était le problème. Ce que voulait Blackwell, c'était ce que tout le monde attendait : un nouveau *Broken English*. *Encore* de la colère. Il nous faut, voyons, un peu de rage, quelques divagations féminines, et c'est bon. L'album s'était très bien vendu, mais alors, évidemment, ils en redemandaient. Tout comme les Beach Boys représentaient le soleil et la rigolade, je devais être la virago déchaînée du pop. Mais j'avais changé. J'avais dépassé le stade fureur-et-désir. Maintenant j'avais envie d'explorer les émotions qui m'intéressaient. L'intrigue, la trahison, la tendresse, la claustrophobie.

Cependant, une autre émotion – l'apathie – s'était emparée du groupe. Nous étions entrés dans notre mer des Sargasses et nous dérivions. Miller Mundy a compris ce qui se passait et il a eu le sentiment que, paumés comme on l'était,

s'il ne prenait pas rapidement des mesures énergiques, tout allait s'effondrer. Il a décidé de tous nous envoyer dans un trou perdu à la campagne (sacrément malcommode, étant donné notre état de dépendance chimique avancé). Notre nouvel agent, Alan Seiffert, s'est alors révélé très utile. Il avait pour mission de faire la navette entre Londres et l'Oxfordshire avec de la drogue. Nous l'appelions à trois heures du matin en disant : « Alan, mon chou... il nous faut des herbes médicinales, mon vieux. Tu veux bien ? Tu es un ange. Quand peux-tu être ici ? » Et, qu'il soit béni, il sautait dans sa voiture et arrivait avec le plus important. Surtout de la coke et des barbituriques. Il avait dans son bureau un coffre-fort plein de sédatifs et de tranquillisants, dont il se bourrait constamment (sans doute à cause de toutes les femmes impossibles dont il devait s'occuper). Seiffert avait aussi un minibar dans son bureau et Kate, jugée comme une personne digne de confiance, s'était vu remettre les clés de ce cabinet à liqueurs bien approvisionné. Nous emportions la vodka par caisses et, de retour à Chipping Norton, on se préparait des screwdrivers, on lisait Balzac et, comme il se doit, on écrivait fiévreusement nos paroles.

Bientôt, tout le monde devenait dingue, à la campagne. Un ennui profond s'installait. Le groupe – privé de petites amies, de boîtes, de néons – n'a pas tardé à se trouver esseulé et morose. Ben était jaloux, malheureux, et moi, je perdais carrément la boule.

Au diable l'album, allons nous promener. Je suis tranquillement partie voir des amis, de lointaines connaissances et des membres de la famille royale qui habitaient dans les environs – et dans toute l'Angleterre. Mes amis Ben et Sarah Wordsworth ne m'avaient-ils pas dit que la princesse Margaret devait descendre chez eux, dans le Gloucestershire ? Il fallait absolument que je la voie. J'ai toujours adoré Margaret, l'enfant terrible. Ah bon, c'est loin ? Ce n'est pas grave, je prendrai un taxi, ça m'a coûté cent livres rien que pour l'aller. Bah, c'est à ça que servent les frais de déplacement, non ? C'était drôlement loin, mais je me sentais attirée vers elle comme par un décret royal. J'ai de temps en temps des rêveries romantiques à propos d'une Angleterre sans doute disparue avec les Tudors et les Plantagenêts. L'Angleterre de Shakespeare. La mienne aussi.

Quand je suis arrivée, Margaret était dans une classique tenue de week-end campagnard aristo, twin-set et collier de perles. Un petit pull en cashmere et un cardigan par-dessus, ainsi qu'une veste de tweed. Ça faisait très années 50 mais c'est ce qu'on porte à Balmoral quand on va chasser la grouse. À ma tête, elle a dû comprendre que j'étais un peu déçue. Je ne m'attendais pas à trouver jabots, longues jupes fendues et chevières, mais j'espérais tout de même voir une

vraie princesse shakespearienne. Après m'avoir offert un gin tonic et installée devant le feu, elle s'est excusée, et elle est montée se changer. Elle est redescendue en tenue de membre de la famille royale, vêtue d'une robe de soie vert émeraude, parée de ses bijoux et de boucles d'oreilles en émeraude. Une vraie princesse. J'étais ravie.

Elle semblait assez nerveuse de me rencontrer. Elle s'attendait sans doute à un vrai monstre. Elle parlait comme si elle avait un noyau de prune dans la bouche (comme toutes les altesses royales). Terriblement grande dame, mais spirituelle et un rien espiègle. Nous avons parlé de Nouriev, de Shakespeare, elle m'a raconté d'innocentes petites anecdotes à propos de « ma sœur, la Reine », de corgis, d'écuyers et des solécismes des dignitaires étrangers. Tout cela d'un ton un peu moqueur et modeste. Elle se rongait les ongles, ce qui m'a tout de suite rassurée.

Mais pendant ce temps, pas une seule mesure digne d'être enregistrée. Les jams avec Stevie Winwood étaient extraordinaires mais, quand venait le moment d'enregistrer les morceaux, il ne restait plus rien. Peut-être par apathie, par mollesse ou à cause des conseils ineptes de Miller Mundy (« Les enfants, je veux que ça donne plus l'impression de, euh... de lemmings qui tombent à la mer »), mais personne ne semblait capable de travailler convenablement.

Après avoir conduit le groupe au bord de la démence, Miller Mundy a commencé à s'effondrer. Il s'est enfermé à clé dans sa chambre et a refusé d'en sortir, lançant des menaces étouffées. Il a réapparu quelques jours plus tard, paranoïaque et chancelant, et a viré les membres du groupe un par un, comme un terroriste qui exécute des otages pendant un détournement d'avion. Chaque jour, il arrivait au studio pour renvoyer quelqu'un. Barry a été le dernier à partir. Il n'y avait plus de groupe. Puis, pour couronner le tout, il m'a moi aussi flanquée dehors !

Nous avons bouclé nos valises à Chipping Norton, sommes rentrés à Londres et avons terminé l'enregistrement dans le sombre cachot sans fenêtre d'un studio où nous nous sentions tous chez nous.

Dangerous Acquaintances était le premier album dont j'avais moi-même écrit toutes les chansons. Barry est l'auteur de presque toutes les musiques. Par une ironie du sort, la grande erreur avec cet album, c'est d'avoir essayé, à notre manière, de faire un disque commercial. *Dangerous Acquaintances* est sorti environ un an et demi après *Broken English*.

Si *Broken English* ne nous avait pas enrichis (pas encore), il avait attiré sur nous bien inutilement l'intérêt des flics. La police est pleine de crypto-critiques

de musique, ainsi que de gardiens de la moralité publique. S'il s'était agi d'un disque exprimant le repentir ou d'un gentil petit album folk, ils nous auraient fichu la paix. Mais en entendant dans *Broken English* des mots que les « dames dignes de ce nom » n'emploient pas, ils se sont dit : « La voilà qui remet ça. Il vaut mieux qu'on aille voir, les gars. Quand une femme parle mal, croyez-moi, ça cache souvent quelque chose. »

À Denver Street, nous avions constamment droit à des descentes de police, au moins une fois par mois. C'est beaucoup, surtout quand on n'est pas dealer. On filmait juste un peu de hasch, et on sniffait un peu de temps en temps.

Ils étaient convaincus que Ben et moi étions à la tête d'un réseau de dealers de coke. Quand ils nous sont tombés dessus et qu'ils n'ont rien trouvé de compromettant dans l'appartement, ils se sont mis dans la tête que nous devions planquer notre came dans celui du dessus, qui appartenait à une chère vieille dame du nom de Missy.

Ils ont aussi mis sens dessus dessous l'appartement de Missy. Elle était de Knoxville, dans le Tennessee et n'avait jamais pris de drogue de sa vie. (Son poison à elle, c'était le bourbon à l'eau plate.)

L'expérience a été pénible, mais n'avait rien de dramatique. Une fois, ils ont trouvé du hasch, une autre fois, des traces d'héroïne et, à leur dernière visite, rien du tout. De la poussière, des traces microscopiques : 0,00014 milligramme d'héroïne. Après tout, j'étais une droguée. Quand j'avais de la came sous la main, je ne me privais pas ! Mais ce minuscule grain de poussière m'a causé des ennuis sans fin. Pendant des années, cela a fait tache sur mon passeport. Chaque fois que la police a dû faire au tribunal un compte rendu de sa descente chez nous, elle ne manquait jamais de souligner les horribles conditions dans lesquelles on vivait : « L'appartement de ces individus, Votre Honneur, était dans un état de crasse indescriptible. C'était dégoûtant : ils ne font rien d'autre que prendre de la drogue et vivre dans la crasse. Ils vivent comme des animaux. »

Ce harcèlement était la conséquence directe de l'étrange fantasme que la police a toujours nourri à mon égard. Ils pensaient que je devais être au centre d'un gros trafic de drogue et des infâmes projets de la pègre. Les policiers recherchaient un personnage de roman-feuilleton, une femme-araignée hippie, *le cerveau des drogués de Chelsea*. Qui était censé être moi !

À cette époque, je suis allée vivre au Pays de Galles, dans une maison appartenant à un grossiste en livres un peu dingue du nom de Richard Booth, à Haye-on-Wye, près de Cardiff. Des caisses de livres arrivaient et repartaient. Comme par hasard, peu après mon arrivée, la police a découvert qu'on fabriquait du LSD au Pays de Galles. Étonnant, non ! Ils ont fait le rapprochement entre ma

présence et un laboratoire de LSD – et ont décidé qu'on expédiait des tonnes d'acide. Je suis devenue la reine de l'acide du Pays de Galles ! Après avoir passé des semaines à déballer des ouvrages sur le plan astral, invoquant la déesse et le continent de Mu, ils ont renoncé. Mais cette idée était si profondément ancrée en eux, que la seule façon pour moi de les faire renoncer à leur obsession a été de quitter l'Angleterre.

Nous avons obtenu deux jours de repos. Je suis rentrée chez moi et j'ai allumé la télé. À l'époque, il n'y avait que deux chaînes. Sur l'une, on donnait la liste des victimes de la guerre des Malouines, sur l'autre le pape à Wembley. Je me suis dit : « Il faut que je foute le camp d'ici-avant qu'ils me mettent la main dessus. »

Pour la promotion de *Dangerous Acquaintances*, Alan Seiffert a organisé une tournée américaine qui, à ma stupéfaction, a très bien marché.

À New York, j'ai commencé à vivre avec Ben une vie étrange. Nous avons trouvé un appartement sur la 18^e Rue Est, entre la Deuxième et la Troisième Avenue. Au début, il y a eu un certain choc culturel mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'à New York les gens comprenaient ce que je faisais. Un sentiment que je n'avais jamais eu en Angleterre.

Notre couple avec Ben battait de l'aile. Ce n'était pas de l'amour que j'attendais de lui. Dans le monde des camés, l'amour ne compte pas beaucoup. Je rêvais de camaraderie. Je me suis mise à prendre davantage de coke, et Ben faisait, au fond, office d'ange gardien. Quand, dans un couple, les deux partenaires sont paumés, c'est souvent ce qui se passe. Les soins remplacent l'amour.

Nous étions à New York depuis quelques mois quand les procès faisant suite aux descentes de Denver Street sont arrivés devant le tribunal. J'ai dû retourner en Angleterre pour passer en justice. J'avais vraiment l'impression que tout recommençait Ben est revenu de New York pour m'accompagner tous les jours au palais de justice. Il était terrifié à l'idée qu'on me voie déclarer devant le juge que la drogue était à lui (ce que je n'aurais jamais fait). On m'a déclarée coupable de « détention de haschisch et de traces d'héroïne », et on m'a infligé le maximum : une amende de 100 livres. « Coupable. Faites un versement de 100 livres à tel bureau. Affaire suivante ! »

De retour à New York, nous nous sommes mis au régime coke et héro. Je me moquais de tout, j'étais tellement égoïste. Un jour, en rentrant à l'appartement de la 18^e Rue Est, j'ai trouvé Ben pelotonné sur le divan, le visage déformé par la douleur.

Nicholas, qui avait maintenant dix-sept ans, est venu pour l'été, pour passer de charmantes vacances à New York avec sa mère. Il a vécu un cauchemar. Je suis allée le chercher à l'aéroport en limousine et il était à peine installé sur la banquette arrière que je lui ai offert une ligne de coke. Il a haussé les sourcils, s'est pincé les narines et a dit : « Marianne, à quoi tu penses ? Je n'en veux pas ! » Pendant tout le temps où il a été là, j'ai été complètement hors du coup. Je passais la journée assise devant la télé à regarder CBS. Le soir, je parvenais à préparer le dîner, mais seulement parce que Nicholas était là.

Les choses allaient de mal en pis. Tout cela a mis un long moment à s'arrêter. Une période douloureuse, mortifiante, épouvantable. À New York, les drogues étaient très fortes. J'ai connu une période où j'étais quasiment paralysée. J'avais fait la tournée, un album et je commençais à travailler sur un nouveau disque, *A Child's Adventure*. C'est à ce moment-là que Ben s'est mis à travailler avec Christina Monet. La femme de Michael Zilkha, le propriétaire des disques Z, dont le grand titre de gloire était d'avoir découvert Madonna. Ben sautait Christina, ce qui m'a brisé le cœur. C'était horrible, très humiliant. Leur liaison durait depuis un an et demi quand je m'en suis aperçue. New York est un petit village. Tout le monde était au courant, sauf moi. Il a fallu qu'un jour, je tombe sur eux.

Christina était chanteuse et s'imaginait, sans doute à cause de ce que lui racontait Ben, qu'il était mon Pygmalion et qu'il pourrait faire pour elle ce qu'il avait fait pour moi. Elle a été jusqu'à donner sa propre interprétation de *Why D'Ya Do It ?*

Je savais que c'était fini avec Ben, mais j'ai toujours eu un problème pour mettre un terme à mes aventures. Je ne sais jamais comment rompre dans des conditions plus ou moins normales. Je me contente de me défoncer en permanence.

Nous étions incapables de vivre ensemble et incapables de nous séparer : c'était horrible. Il m'a confié plus tard qu'il avait souhaité ma mort, car elle aurait simplifié les choses. On éprouve souvent ce désir dans ce genre de situation, parce que c'est facile de pleurer la mort de la personne qu'on a autrefois aimée.

Je me suis mise très sérieusement avec Chris Blackwell sur *A Child's Adventure*, que produisaient Barry et Wally Baderou. Je me suis dit que travailler en plus étroite collaboration avec Chris serait peut-être un moyen de me dégager de mon contrat avec Mark Miller Mundy. Blackwell, de son côté, commençait à me trouver intéressante. Il pouvait être très gentil. Il adorait *Broken English*, même si je ne suis pas tout à fait sûre qu'il ait vraiment compris l'album. Je me

disais que la seule façon de m'en tirer c'était de vendre des disques. On tolérait des Stones un tas de choses tout simplement parce qu'ils avaient vendu des montagnes de disques dans les années 60. Ça, on comprenait.

J'ai fini par recevoir un gros chèque d'Island : quatre-vingt-dix mille livres. Mes droits sur *Broken English*. Croyez-moi, la nouvelle a arraché des hurlements de joie à quelques dealers de New York. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'ai claqué des sommes astronomiques. Une fois de plus, j'ai tout dépensé en vêtements et en drogue.

Les démons n'ont pas tardé à se manifester. Je me détestais à un point qui devenait maladif. J'imaginai être infestée par des choses. C'est la psychose de cocaïne. Un après-midi, je suis allée dans la salle de bains pour me regarder dans la glace. À cette époque, je passais la moitié de ma vie dans la salle de bains. Si les gens voulaient me parler, ils avaient intérêt à m'y suivre : c'est là que je vivais. L'épisode schizophrénique avec Brian dans le miroir n'était pas sorti de nulle part !

À cette époque, j'étais donc en proie à l'obsession périodique que des choses poussaient en moi. Dans la glace, je voyais des milliers d'insectes qui grouillaient sous ma peau, prêts à en sortir. J'ai fait une crise de phobie dont j'ai voulu me débarrasser à tout prix. J'ai pris un rasoir pour m'entailler le visage et me soulever la peau. Je me suis fait une minuscule incision. Du sang a coulé sur ma joue et je me suis mise à hurler. Jack, un de mes copains homos, est entré, il a vu ce que je faisais et m'a arrêtée.

« Mon Dieu, Marianne, qu'est-ce qu'il te prend ? »

Il m'a jeté une bassine d'eau froide à la figure, ce qui m'a secouée. Je me suis rendu compte que j'étais folle. Le lendemain, je suis partie pour la Jamaïque. Comme toujours, quand je commence à sentir que je déraille complètement, je me mets au vert. J'avais aussi le pressentiment qu'il allait arriver quelque chose d'épouvantable et je n'avais pas l'intention de rester pour savoir quoi. Je suis allée trouver Blackwell et je lui ai dit : « Il faut que je quitte New York immédiatement », il m'a répondu : « Parfait. Un billet t'attendra à l'aéroport » J'ai pris l'avion avec mon ami Dickey pour la Jamaïque où, au bout du compte, je suis restée six mois. Je me suis désintoxiquée, vidé l'esprit et j'ai retrouvé Sally O., ma chère amie. Pendant que j'étais là-bas, il y a eu la grande rafle parmi les camés de la jet-set

Étaient impliqués Lord Jermyn, le marquis de Bristol et quelques autres membres de la haute société. Ainsi que Ben. Frin, qui était au centre de toute l'affaire, était mon dealer. Dieu merci, je n'étais pas dans le coup, mais cela aurait très bien pu me tomber dessus car à chaque fois qu'on parlait de Ben dans

les journaux, c'était toujours par mon intermédiaire : « LE MARI DE MARIANNE FAITHFULL APPARTENAIT À UN RÉSEAU DE DROGUÉS DE LA JET SET. » Un reporter s'était procuré les bandes des écoutes téléphoniques et chaque jour il y avait des transcriptions dans le *New York Post*. Avec d'interminables citations de Ben qui téléphonait en disant : « Salut, Frin. Tu as quelque chose ? Il ne te reste plus de brune chinoise, mon ange ? »

À mon retour de la Jamaïque, j'ai été convoquée par le FBI pour être interrogée par le procureur fédéral. J'ignorais tout des histoires de Frin, je n'avais donc rien à cacher. Je savais seulement qu'il y avait des gens qui faisaient la navette avec l'Inde pour ramener de l'héroïne à Frin, mais c'était tout. Par chance, à cette époque, je ne faisais qu'écrire des chansons et prendre un peu de came. Je ne pensais à rien d'autre.

Ben a été expulsé. Moi je suis restée, mais cela a été une sale période. Encore un amour brisé. Mon perpétuel besoin de me détruire ressurgissait. Seule à New York, c'était dur.

Je suis allée m'installer chez mon amie Cynthia. Pour écarter les esprits qui m'entouraient, j'ai pratiqué une petite cérémonie, en posant une plume d'aigle sur la porte. Malgré l'atmosphère de plus en plus sombre et la folie ambiante, il ne nous est jamais rien arrivé. Sauf un petit incident. Un Mexicain fou a démoli la porte de ma chambre à coups de hache. Je m'ennuyais, je lui avais fait prendre de la came, il voulait absolument me violer et je résistais. Quand la police est arrivée, j'ai distribué des autographes en me disant que tous les gars présents étaient très jeunes.

Plongée dans une vie de débauche et de drogue, je trouvais quand même le temps de jouer les marieuses. Ellen Smith, mon attachée de presse, est un jour passée chez Cynthia pour m'apporter un billet d'avion. Frank Lauria, l'auteur des livres du D^r Orient, se trouvait là. Il avait connu Cynthia à Tanger. Ellen et Frank feraient un couple charmant, ai-je pensé.

Pour ces choses-là, je suis plutôt directe. Un peu comme une mère s'adresse à ses enfants.

« N'est-ce pas que Frank est intelligent, ne cessai-je de répéter pendant le dîner. N'est-ce pas qu'il est intéressant ? » Et, en montant dans un taxi, j'ai dit à Frank : « Parle italien à Ellen ! » Je les ai vus traverser la Deuxième Avenue, Frank discourant en italien sans savoir pourquoi. Cela fait maintenant dix ans qu'ils sont ensemble.

Je voyais souvent « Baby Mink » de Ville et John Bryan (qui restera à jamais « l'homme qui a sucé les doigts de pieds de Fergie »). Un soir, Mick a débarqué à une soirée de Cynthia avec son amie Whitney Tower. Il était drôle et

charmant et c'était presque comme si le temps n'avait pas passé. Mais je n'avais plus dix-huit ans, il était devenu une canaille extrêmement compliquée. Il m'a dévisagée pendant un moment, puis il est parti à une autre soirée.

A Child's Adventure était symptomatique d'un profond malaise physique et spirituel. C'est mon disque le plus désespéré. Tout l'album est imprégné d'un sentiment sous-jacent de désespoir, seulement un peu masqué par le style insouciant. Une de mes chansons préférées dans cet album, écrite alors que j'étais complètement défoncée, c'est *Ashes In My Hand*. J'étais si désespérée que j'avais atteint un niveau zen, une totale neutralité. Toutes mes inhibitions, toutes mes hontes avaient disparu. C'est le moment où tout vous arrive : vos rêves se réalisent et se transforment en cendres dans votre main.

J'ai écrit les paroles de toutes les chansons de *A Child's Adventure*, à l'exception d'une. *Falling From Grace* m'a été inspirée par les procès consécutifs à la descente de police en Angleterre. Je suis rentrée aux États-Unis, j'ai commencé à écrire et la chanson est venue toute seule. J'avais l'air dans ma tête. C'était un drôle de rythme, un 6/4, et j'ai eu du mal à persuader Barry de le composer tel quel. *Morning Comes* était une parodie d'un poème d'Emily Dickinson, écrite à la Jamaïque avec Wally Baderou. Ben est arrivé, a composé quelques mesures de guitare puis est reparti. À ce moment-là, je voulais qu'il participe le moins possible à ma vie créatrice. *Running For Our Lives* était caractéristique de mon état d'esprit du moment, comme si la vie était une évasion sans fin. À ce moment-là, je fuyais tout. Ben, le succès, moi-même. *Ireland* m'est venue au studio. On devait trouver une chanson de plus et Barry a commencé à jouer un petit air.

Je m'efforçais d'enregistrer ma vie de l'époque, ma vie à New York. *Times Square* est une chanson de Barry, dont j'adore la mélancolie brumeuse. Il y a aussi *She's Got A Problem*, que Ben a écrite avec Caroline Blackwood. « In the end will it matter if you're gone ? Would I see whisky as a mother ? » (« Au bout du compte, quelle importance si tu es parti ? Est-ce que le whisky me servirait de mère ? »). C'est un de ses poèmes, qu'elle a transformé en chanson pour moi. J'adorais ce texte. Ben l'a mis en musique. C'est la dernière chose que j'ai faite avec lui. Après, nous nous sommes séparés. Heureusement, car nous aurions fini par nous entre-tuer.

Ensuite, tout va très vite. Pendant cinq ans, j'ai vécu à New York et ma haine de moi-même est parvenue à un paroxysme. J'étais une épave qui cherchait ses mots mais moi, j'avais l'impression d'être une brillante camée ! Je ne comprends pas comment j'ai réussi à marcher si longtemps sur une corde

raide en restant aussi productive. Le vrai déclin a commencé quand je suis rentrée à New York pour terminer *A Child's Adventure*. Malgré tout ce que les gens peuvent dire, jusqu'à cette époque, cela allait. Après, c'est vrai, mon château de cartes a commencé à s'écrouler.

Je me camais depuis longtemps, mais il a fallu que je vive à New York pour avoir accès à autant de drogues. Et des drogues que j'aimais particulièrement ! Mais même alors, et jusqu'à la fin, j'ai refusé de me shooter. Parce que ça, je savais que ce serait trop pour moi. Je n'ai jamais rencontré personne capable de maîtriser cela : ou bien on arrête, ou bien on meurt.

À la sortie de l'album, j'ai enregistré un clip pour *Running For Our Lives*. J'avais déniché à Paris un beau garçon français du nom de Jean-Pierre, qui est venu me voir à New York. Je prenais pas mal de coke. Un soir, nous sommes allés danser à Danceteria. À cette époque, je vivais seule et je me suis comportée comme s'il n'était pas là : je dansais avec les gens, je riais, je flirtais. Jean-Pierre est devenu follement jaloux et quand nous sommes rentrés chez moi il a piqué une crise. Il était très jeune, corse, et il croyait en toutes ces notions paysannes sur l'honneur et sur « la femme ». Puis il a retourné sa colère contre lui. Il a attrapé une lame de rasoir et s'est ouvert le poignet. Il y avait du sang partout. Je ne me suis pas montrée très compatissante. J'en avais ras le bol. Je lui ai dit de mon ton le plus glacial : « Ça, il n'en est pas question ! » J'ai alors eu un geste dont je suis encore honteuse : j'ai pris dix dollars dans mon sac, que je lui ai tendus, et puis j'ai écrit sur un bout de papier (il ne parlait pas anglais) : CONDUISEZ-MOI AU BELLEVUE. Je lui ai remis le papier en disant : « Donne ça au chauffeur de taxi. »

Je prenais de la coke, j'écrivais des chansons et, quand je ne savais plus quoi faire d'autre, je passais dans la salle de bains et je m'inspectais le visage. Je faisais les magasins aussi. Je ne me rappelle pas grand-chose de cette période, mais on m'a raconté un tas d'histoires sur mon comportement bizarre, qu'il m'est difficile de nier. On dit, par exemple, que je suis allée dans la maison de Claus von Bülow avec Desmond et Penny Guinness. Là, je me suis pintée, alors que je l'étais déjà, je suis allée dans la chambre où j'ai découvert l'ahurissante collection de chaussures de Sonny von Bülow. J'ai entrepris de les essayer l'une après l'autre. Je suis tombée dans les pommes et on m'a retrouvée affalée sur le lit avec aux pieds la paire numéro 57.

Un soir, j'ai pris une loge au Met et j'ai emmené des amis, complètement défoncés à la cocaïne, voir *Le Chevalier à la rose*. Je croyais avoir eu une bonne idée, mais je m'étais trompée : personne ne tenait en place. Quand on est camé à ce point, même aller au cinéma est un cauchemar.

En ce temps-là, j'offrais le spectacle assommant d'une Marianne complètement défoncée, se traînant d'un endroit à un autre, avec des gens qui finissaient par me mettre dans un taxi. Bien sûr, j'étais persuadée que je m'en tirais très bien sans l'aide de personne. La plupart du temps j'étais seule, complètement défoncée. Je payais les taxis avec des billets de cent dollars que je prenais pour des billets de dix, je perdais connaissance et je me demandais comment j'allais rentrer.

Pour freiner ma consommation de drogue, j'allais très souvent à la Jamaïque et à la Martinique. C'était ma façon de me désintoxiquer.

Je commençais à manquer terriblement d'argent. Il fallait prendre des mesures et, en 1983, j'ai fait une longue tournée, en car, à travers le Canada et les États-Unis. Sans argent pour m'acheter des tenues de scène. Je me suis débrouillée en trouvant chez un fripier un smoking d'occasion, et je me suis fait passer pour la Marlene Dietrich du pop. Je ne voyageais pas dans des conditions luxueuses. C'était un car minuscule et, entre les batteries, les amplis, les guitares et les pieds de micro, il ne restait pas beaucoup de place : c'était un peu comme la vie à bord d'un sous-marin. Au Texas, Cynthia s'est jointe à la tournée. Et, putain, elle est arrivée avec dix valises (c'était déjà quelqu'un de très encombrant). Elle n'a absolument pas voulu dormir dans une couchette et elle a eu tôt fait de réquisitionner ma chambre. J'avais eu du mal, mais j'avais fini par trouver une amie plus égocentrique que moi.

La tournée se terminait à San Francisco. Le jour de mon arrivée, Yoko Ono est descendue au même hôtel que moi. Quand je suis rentrée du concert, j'ai trouvé une boîte de chocolats et un mot de Yoko disant : « Marianne, bienvenue à San Francisco ! J'adorerais te rencontrer. Peut-être qu'on pourrait prendre le thé ensemble. Appelle-moi. Je suis chambre numéro tant. Je t'embrasse, Yoko. » Un mot plutôt gentil. Trop gentil, me suis-je dit. Cynthia, elle, sautait de joie :

« Yoko Ono ! Oh, mon Dieu, Marianne, Yoko veut nous voir ! Mais c'est formidable ! »

Il y avait quelque chose dans ce billet qui m'a fait penser à Hansel et Gretel. Nous essayions de nous refaire une santé, un peu comme si nous allions faire une cure. Si elle avait dit : « Rendez-vous au bar » – il y avait à l'hôtel un extraordinaire bar Art Déco en séquoia – cela n'aurait pas été pareil. Depuis, elle est venue me voir quand je chantais au Bottom Line, et je dois dire que j'ai senti mon cœur fondre quand, après le concert, elle est arrivée en coulisses pour me dire que John Lennon adorait mon interprétation de *Working Class Hero*.

Après cela, je suis devenue une vraie fan de Yoko.

Nous avons loué une voiture et avons roulé à fond la caisse. Pas question de

se retourner. On allait vers la Mission Inn à Sonoma, on a traversé un bout de terrain sinistre et broussailleux.

« Mon Dieu, Cynthia, qu'est-ce qui se passe ? C'est tout d'un coup très sombre ici, ai-je dit. Où sommes-nous donc ?

— Comment, tu ne connais pas ? Mon chou, c'est Altamont. »

Howard

Je me suis réveillée à Leroy Street, affamée. Je me sentais vidée, épuisée, il n'y avait rien à la maison, à part une poignée de dollars et un peu de came.

Je vivais à New York avec un musicien du nom de Hilly Michaels. Une époque horrible. Depuis plus d'un an je prenais trop de tout : cocaïne, héroïne, n'importe quoi. Je devais avoir l'organisme complètement empoisonné. En général, je réussissais à partir pour me désintoxiquer, mais j'avais de sérieux problèmes avec les services de l'immigration. Si je quittais le pays, je n'y remettrais plus jamais les pieds.

En revenant à New York à l'automne 1985, je savais pertinemment que dans certains milieux, mon nom pouvait être utile. Je pouvais l'utiliser pour obtenir de la drogue (et de la bonne). Et je ne m'en privais pas. J'avais pas mal de dettes chez un tas de gens. Je dois encore dans les vingt briques à plusieurs dealers – vingt briques à chacun. Mais c'est la vie.

Je voyais beaucoup Anita, qui était à peu près dans le même pétrin que moi, complètement camée. Elle habitait à Long Island une grande maison qui avait appartenu à Bing Crosby, elle passait son temps devant la télé « comme un parasite, chérie ». Tous les deux ou trois jours, elle se secouait, trouvait un chauffeur et allait en ville se procurer sa dose.

En apparence, je n'avais pas l'air d'aller si mal (surtout comparé à l'époque où je vivais sur mon mur). J'avais des vêtements convenables, un compagnon, je vivais dans un endroit agréable. Mais tout me semblait si... décalé. J'étais débranchée. Quand je suis avec des types à qui je n'ai rien à dire (et il y en a eu quelques-uns) je passe mon temps à lire. Je me réfugie dans ma bulle favorite.

Je lisais justement *Seth Speaks*. C'était mon premier livre en rapport avec l'occultisme depuis les années 60. Depuis l'épisode de Brian et du I Ching, j'étais terrifiée par tout ce qui touchait au surnaturel. Les livres de *Seth Speaks* exprimaient l'idée que l'on écrit son propre destin. Cela a été pour moi une révélation. C'était une notion absolument nouvelle. J'avais toujours vécu avec la vieille conception européenne de la destinée irrévocable.

Ce que dit aussi la créature dans *Seth*, c'est que nous menons toujours des

existences parallèles. Simultanément. Si on se réveille complètement épuisé, cela signifie qu'on s'est occupé ailleurs. Or, à Leroy Street, je me réveillais chaque matin vannée, l'oreiller trempé, la sueur ruisselant sur mon visage. Cela s'expliquait plus par les énormes quantités de coke que j'absorbais que par mon travail nocturne, mais ça m'a paru être un signe !

Je ne me doutais pas que j'allais plonger dans un gouffre et ressortir de l'autre côté. On tombe dans un trou sans fin. Cela va de mal en pis jusqu'au moment où l'on atteint le dernier cercle de l'enfer. Mais on sait qu'on va continuer à descendre et qu'il y a encore d'autres cercles plus lointains. Pourtant, on finit par arriver au tout dernier et là on retrouve la lumière. Je tombais depuis une éternité. Chaque jour je m'éveillais avec un profond dégoût de moi-même. Je détestais la situation dans laquelle je me trouvais. Je ne pouvais pas supporter l'homme auprès de qui je vivais. J'avais horreur de tout mais surtout de moi-même. Je me disais : « Cette fois-ci, ça y est. Je vais y mettre fin. Il n'y a pas d'autre solution. C'est absolument désespéré et j'en ai assez. Il faut que ça cesse. »

Ce qu'il y a de drôle, c'est que pas une fois l'idée ne m'est venue d'arrêter la drogue. C'est l'angoisse classique des intoxiqués. On ne peut pas s'arrêter et on ne peut pas continuer. J'en étais exactement là. La souffrance de vivre sans la drogue était aussi pénible que celle de vivre avec. Quand on se came avec un tel acharnement, on transgresse un code élémentaire. On se détruit soi-même, et le corps et l'âme se révoltent. C'est sans doute ce qui est si attrayant dans la drogue. C'est si assommant de s'occuper de soi tout le temps, de faire tout bien. Malheureusement, sur l'autre route, il n'y a qu'une seule issue, c'est la mort (accidentelle).

Mon petit ami dormait. Je ne l'aimais pas. À vrai dire, je ne le connaissais pas. Je n'arrive pas à me souvenir d'une chose qui me plaisait vraiment chez lui. J'en étais arrivée au point où je ne pouvais faire l'amour qu'après avoir pris une poignée de somnifères. J'étais au bout du rouleau. Une camée désespérée et lui un autre Ben, au fond, un camarade de beuverie. Je finissais toujours par être obligée de m'occuper de ce genre de type. Ils ne connaissaient rien à rien. Ils ne gagnaient pas d'argent. Ils ne travaillaient pas. Ils ne fichaient rien. Mais de tous les connards que j'ai rencontrés c'était lui le pire. La situation était extrêmement perverse.

Elle reposait sur la drogue et la dépendance sexuelle. Et, par-dessus le marché, il ressemblait à Dracula.

Comme Ben, Hilly pensait que je pourrais lui être utile pour sa carrière.

Dans la vie, il faut toujours se débrouiller tout seul. Environ deux ans avant que je le rencontre, il avait fait un gros coup : il avait signé un contrat en or avec une grande maison de disques. Il avait touché une énorme avance qu'il avait dépensée. Comme il n'avait rien produit, il était dans la merde.

Mais comment je pouvais l'aider, moi ? Je n'arrivais même pas à composer un album pour moi ! La situation était très pénible mais j'avais l'esprit bien trop embrouillé pour trouver le moyen de me tirer de là. Je n'avais jamais été dans la position où il me suffisait de dire qu'un album ne me plaisait pas, que je n'allais pas le faire, tout simplement. Quelque chose n'allait pas du tout, mais je ne savais pas quoi. Je me rendais simplement compte qu'il fallait que cela cesse. Aujourd'hui, je n'arrive pas à y croire (il ne s'agissait que d'un disque), mais la seule solution que j'étais capable d'envisager alors, c'était de me suicider. À chaque disque, je passe par cette phase. Cette fois-là, c'était pire que d'habitude. Je prenais des speedballs (mélanges d'excitants et de tranquillisants) et je sniffais de la cocaïne. Comme d'habitude, je mettais tout ça sur le dos de mon producteur, Mike Thorne.

Depuis ma toute première expérience avec Andrew, j'ai toujours eu une mauvaise opinion des producteurs. Andrew m'avait tellement manipulée ! Je m'étais mis dans le crâne qu'un producteur ne pouvait être qu'une créature redoutable. Quelqu'un qui s'empare de votre talent et qui l'exploite ou le déforme. Est-ce que ce n'est pas toujours le cas ? Pas avec Mike Thorne. Il était très réglo, un peu comme une machine, pour tout dire. Je sentais monter ma crise inhérente à chaque nouveau disque, mais d'autant plus accentuée par la drogue. Alors j'ai abouti à ma conclusion habituelle : « Si je ne le supporte pas, il me reste toujours la possibilité de me supprimer. »

Une fois la décision prise, j'ai sauté de mon lit et j'ai ramassé dans la maison toute la came que j'ai pu trouver. C'était de l'héroïne chinoise incroyablement concentrée. J'ai mis tout cela dans une cuillère, je l'ai fait fondre, et je me suis fait ma piqûre. J'ai tout de suite compris que j'étais dans le pétrin. La dope m'est allée droit au cœur. Quand je me suis rendu compte que j'étais en train de mourir, je n'en avais plus du tout envie. Ce doit être l'instinct de conservation. Comme solution, je n'ai trouvé que la stupide réponse du drogué : « Oh, merde, j'ai été trop loin. Je ferais mieux de prendre un peu de coke ! »

Je n'ai pas osé. J'ai essayé de traverser la pièce. Je trébuchais, je vacillais. Je suis tombée et je me suis foulé la mâchoire. Je sentais les battements de mon cœur qui diminuaient. C'était le Grand Moment. Rien à voir avec les comprimés pris en Australie. Là-bas, même si j'étais dans le coma, je gardais un contact

avec moi-même. Cette fois, je n'étais plus du tout là.

Je n'étais pas seulement sortie de mon corps, j'étais dans un espace qui n'avait rien à voir avec le corps. Un endroit très bizarre, absolument impersonnel et en même temps très intense. Un espace émotionnel, mais sans émotion. Une étincelle de vie, peut-être. (En tout cas, pas du tout mon état habituel.)

Mon état « normal » à l'époque, c'était d'être névrosée, malheureuse et désespérée. Là, tout était d'une incroyable clarté, à l'abri de la came et du désarroi. À cet instant, je me suis posé une question d'une lucidité stupéfiante, étant donné l'obscurité où j'évoluais : as-tu vraiment envie de mourir dans cet endroit bizarre, si loin des gens qui te connaissent, qui t'aiment et que tu aimes ? C'est vraiment comme ça que tu veux finir tes jours ?

Ma réponse a été catégorique : non, absolument pas. Une décision nette, que seulement quelques instants plus tôt j'aurais été bien incapable de prendre. Maintenant que j'avais répondu, je savais que je devais ajouter quelque chose. J'ai senti les mots « Au secours ! » se former dans mon esprit et je suis revenue à moi. Mon cœur s'est tout d'un coup remis à battre et j'ai senti une douleur lancinante à la mâchoire. J'entendais maintenant les mots « Au secours » qui sortaient de ma tête. Je savais qu'il fallait que je trouve quelqu'un. Je me suis traînée jusqu'à mon petit ami complètement défoncé et plongé dans ce que les journaux qualifient généralement d'« état de stupeur provoqué par l'héroïne ». Je l'ai secoué pour le réveiller en lui disant : « Aide-moi. » Je connaissais bien cet état. Sauf que cela n'avait jamais été aussi sérieux. J'ai dit : « Emmène-moi dehors. Fais-moi marcher jusqu'à ce que je retrouve mes esprits. » C'est ce qu'il a fait ; ensuite nous sommes allés chez un médecin qui m'a remis la mâchoire en place et auscultée. Et c'était reparti pour un tour !

On pourrait croire que cette aventure m'avait donné un choc suffisant pour me faire retrouver la raison, mais pas du tout. Elle m'avait un peu secouée, mais je n'ai pas arrêté. J'ai continué comme si de rien n'était. Dès que j'ai pu recommencer à marcher, je suis retournée à la 58^e Rue Ouest pour voir mon dealer. La psychologie du drogué se résume à une crêpe. D'un côté, on se sent mieux que tout le monde parce qu'on plane. De l'autre, on n'est rien du tout.

La seule nouveauté, c'est que je devais quitter Hilly. Je suis arrivée à cette conclusion grâce à mes déductions comme toujours. Quelque chose n'allait pas dans ma vie, cela devait être lui. J'ai appelé Mike Thorne et je lui ai dit : « Il faut me sortir de cet endroit. » Je me suis enfuie, mais je me suis contentée de m'installer avec ma drogue au Gramercy Park Hotel, en laissant Hilly à Leroy Street, très désappointé, évidemment.

Mon pauvre producteur ! Il essayait de sortir un album que je détestais à tel

point que je voulais me suicider. Cela m'a ramenée à l'ambiguïté qui gouverne ma vie. Je sais que je ne peux faire que cela ; que c'est ce que je dois faire, mais en ai-je vraiment envie ? C'est la même chose à chaque fois que je commence un nouveau disque. Je doute et, pour tout arranger, je suis terrifiée à l'idée d'en parler aux gens avec qui je travaille, qui viennent de me verser une avance ! La maison de disques, l'album, le producteur – tous se fondent sur mon envie de faire le disque, sur le fait que j'y crois. C'est comme si le pilote d'un 747 déclarait en plein vol : « Je ne suis pas sûr d'avoir envie de voler aujourd'hui. » Horrible.

Mais, manifestement, mon problème, ce n'était pas le disque. Quelque chose en moi était en train de se briser.

L'album n'est jamais sorti. Il comportait pourtant une chanson formidable que j'avais écrite avec Hilly et qui s'appelait *Park Avenue*. Hilly était un bon parolier, il faut lui laisser ça. Il avait fait une chanson très professionnelle, du travail de bon artisan. Elle donne une image très précise de l'état où je me trouvais. Les paroles disaient :

*We were young, so in love
Dreams of future, dreams of fame
I just thought it was a game
Didn't even notice that you'd changed
Park Avenue, I'm missing you
It's where I want to be.*

(Nous étions si jeunes, si amoureux
Rêves d'avenir, rêves de gloire
Je croyais que ce n'était qu'un jeu
Je n'avais même pas remarqué que tu avais changé
Park Avenue, tu me manques
C'est là que je veux être.)

C'était une chanson à propos de Mick. La fille qui parle était l'amour de jeunesse d'un type qui devient le plus grand publicitaire de la planète : Mick. Il l'a abandonnée et elle pense à lui sur *Park Avenue*.

Peu après mon installation au Gramercy Park, Holly, de chez Island, est passée me voir. Ma maison de disques ignorait tout de mon état. J'avais assez bien réussi à le cacher. Ils savaient seulement que je m'étais démis la mâchoire. Holly (une très gentille fille, saine et autoritaire) et moi discussions de l'album en

préparation, qui me faisait si peur. Pour dresser une liste, elle a cherché un stylo, dans les tiroirs. Tous bourrés de drogue. Il y avait des seringues dans un tiroir, un garrot dans un autre, ici de la coke, là de l'héroïne. J'aurais aussi bien pu écrire *au secours* avec du rouge à lèvres sur le miroir.

Holly n'a pas pipé. Elle s'est contentée de dire : « Il faut que je retourne au bureau. » Je savais que c'était fini. Je suis devenue très calme. Je suis restée assise dans ma chambre, sachant qu'ils allaient s'occuper de tout. Je savais que Holly allait appeler Chris Blackwell pour lui raconter ce qu'elle avait vu et qu'ils allaient agir. Ce qui a été le cas.

J'ai souvent revu Andrew Oldham pendant que j'étais au Gramercy. J'ai passé mes derniers jours d'enfer à discuter.

J'ai été admise à la clinique Hazelden, à Minneapolis, le 18 novembre 1985. C'était une bouffée de réel dont j'avais désespérément besoin. En arrivant à Hazelden, je savais qu'enfin je venais d'atterrir. Comme si je revenais de l'espace.

C'était une clinique de désintoxication très stricte. J'étais extrêmement droguée et affaiblie quand je suis arrivée là-bas et la cure a failli me tuer. Ils ont cru que j'allais mourir. Mais je savais exactement comment m'y prendre. Je l'avais déjà fait des douzaines de fois. J'ai demandé dix couvertures, je me suis glissée dessous et je suis restée blottie là une semaine à trembler et à transpirer jusqu'à ce que ce soit passé. Je savais que c'était ma dernière chance. J'ai lu toutes les brochures qu'ils m'avaient laissées et j'ai décidé : « Bon, je vais faire tout ça et aller mieux. »

J'ai suivi le traitement avec zèle, enthousiasme même. Comme pour ma conversion au catholicisme, il s'agissait d'une décision purement mondaine. J'ai passé là six mois. Je me suis sentie bien dès l'instant où j'y ai mis les pieds. C'était exactement ce qu'il me fallait, une vraie recharge spirituelle. Évidemment, il y a quand même eu une nécessité d'adaptation de part et d'autre. Quand on m'a demandé si je croyais en une puissance supérieure, j'ai répondu : « Dans le Grand Dieu Pan. » Le programme m'a aussi appris que, même s'il faut s'aider soi-même, cela ne suffit pas. Si on fait tout cela, c'est pour être capable d'aider les autres aussi. Et c'est ce qui finit par vous sauver. Aujourd'hui, je le comprends. J'ai compris pourquoi j'aurais dû tenir la main de ce garçon mourant au Bexley Hospital. Pour vraiment aider un autre camé, il faut en être un soi-même. On ne peut pas se jucher sur un piédestal et tendre la main vers le bas pour aider un intoxiqué qui vous dégoûte. On ne peut venir en aide à quelqu'un qu'en lui disant : « Je sais ce que tu veux dire, parce que je suis passée par là moi

aussi. »

C'est seulement à Hazelden, une quinzaine d'années plus tard, que pour la première fois j'ai compris que, de l'époque où j'étais avec Mick, je ne possédais rien à moi. Dans le cadre du programme, chacun doit raconter l'histoire de sa vie. Comme je ne savais pas quoi dire, j'ai appelé mon attachée de presse, Ellen Smith, et je lui ai demandé de me poster un exemplaire du livre de Tony l'Espagnol, *Up and Down With the Rolling Stones*. Je leur ai dit : « Vous voulez connaître mon histoire ? Lisez ça. » Parce qu'à cette époque, j'ignorais encore que j'avais un passé qui m'appartenait. Je faisais partie du *leur*. Le mien, je ne le voyais qu'à travers les livres. Comme si tout cela était arrivé à quelqu'un d'autre.

C'est à Hazelden que j'ai vu Howard Tose pour la première fois. Un des types les plus abîmés que j'aie jamais rencontrés. Il m'a tout de suite plu à cause de cela. Il était dans un état terrible, secoué de tics. Il bégayait, tremblait, il n'arrivait plus à accommoder. Tout cela à cause d'une psychose provoquée par la cocaïne. Il était incroyablement amoché et c'était lui que je préférais ! J'ai toujours tendance à m'identifier avec les plus délabrés. Howard était très gentil, et très malade. Outre ses intoxications multiples, il était maniaco-dépressif et schizophrène. Je ne comprenais rien du tout : pour moi, c'était de l'hébreu. Mais je savais qu'il avait consommé des tas de drogues. Ça, je comprenais ! Il était complètement fou, ce qui me plaisait aussi. Un cas assez désespéré mais qu'importe. Il était délicieux et je suis tombée amoureuse de lui.

Je crois que c'est une situation classique : prenez quelqu'un comme moi, qui s'adonne à tout ce qui peut rendre névrosé – héroïne, coke, excitants, alcool, sexe et fric – puis à qui on retire tout. On se cramponne à la première présence familière rencontrée. J'ai fait une fixation sur quelqu'un qui me ressemblait. De toute évidence, il était mentalement très malade. Je croyais l'être aussi. Il s'est avéré que non. Je n'étais qu'une petite idiote désemparée en pleine crise d'autodestruction. Ce n'est pas pareil. Notre seul point commun, c'était d'être intoxiqués. Mais, à part ça, on ne se ressemblait pas du tout. Auprès de ceux de Howie, mes problèmes étaient d'une grande simplicité. Son intoxication, c'était le moindre de ses soucis.

En réalité, je suis une intoxiquée de salon. La première année où j'ai été en traitement, je mourais d'envie de me découvrir une psychose sérieuse sur laquelle je pourrais tout épingle. Mais il ne s'est jamais rien manifesté de tel. Ma dégringolade se rapprochait beaucoup plus d'un hédonisme volontaire et insouciant. C'est peut-être prétentieux, mais je suis persuadée d'être passionnément attachée à un mode de vie dionysiaque. Avant que cette grande

expérience ne tourne au vinaigre, c'était tout à fait grisant ! Au moment où on se transforme en quelqu'un d'autre, c'est déjà trop tard. Avec moi, cela s'est passé assez lentement. La première fois où j'ai essayé l'héroïne, j'ai su que j'avais envie d'éprouver ces sensations tout le temps : plus de douleur.

Howie me rappelait John. Il lui ressemblait même un peu. Il avait prématurément eu les cheveux gris et il était squelettique. Il avait cette qualité étrangement séduisante de paraître à la fois très jeune et très vieux. Un visage jeune avec des cheveux longs très gris. Et il était formidablement cool. Il avait été disc-jockey et il me confectionnait des cassettes merveilleuses, des compilations de chansons qui étaient comme s'il me tenait des petites conversations musicales. Car, là-bas, j'étais seule, mais entourée de gens (on vivait en dortoir). C'était insupportable, je mourais d'envie d'avoir un peu d'intimité. La seule chose qui me permettait de tenir le coup, c'était la musique.

Finalement, j'ai commencé à aller beaucoup mieux alors que Howard était de plus en plus malheureux. Au bout de six semaines, quand il n'a plus été capable de le supporter, il est parti contre l'avis de tous les médecins. Je suis restée et suis devenue un vrai petit rayon de soleil. J'étais de nouveau le soleil de ma chère mère.

Howard s'est d'abord installé dans une auberge du Minnesota, puis il est parti pour Boston. Il me téléphonait sans cesse, ce qui était strictement interdit. Il n'y avait aucun contact physique entre nous, mais cela n'avait pas d'importance. Il s'agissait d'une obsession. Je croyais être amoureuse de lui (évidemment, le fait de ne rien savoir de lui, cela aidait). Il avait l'air d'un homme que j'aurais pu aimer si j'avais été capable d'aimer quelqu'un.

Après environ deux mois et demi, le traitement a commencé à devenir très dur. Ils démontaient mon corps. C'était comme une opération à cœur ouvert, ils écartaient les chairs. Ils commençaient à sonder pour voir où cela fait vraiment mal. Et à faire remonter à la surface des choses dont je ne tenais pas à me souvenir.

Il fallait rendre des devoirs qui s'appelaient des sections. J'adorais « Préoccupation » où on vous demandait de décrire ce qui vous obsédait : quand aurai-je mon prochain verre, ma prochaine dose ? Dans un autre, il fallait décrire un « Jour dans la Vie ». Votre journée typique de droguée, vos habitudes.

Puis, on m'a proposé une nouvelle section, encore jamais essayée sur personne. Elle s'appelait « Comportement Destructeur ». C'était absolument ce qu'il me fallait, à tel point que j'avais l'impression qu'ils l'avaient inventée exprès pour me tourmenter. Cela aurait sans doute été bon pour moi, mais j'ai refusé. J'en avais marre.

J'ai pris un avion pour Boston. Pendant le vol, j'ai avalé cinq cognac. J'avais l'idée absurde qu'en envoyant balader ma sobriété, Howie et moi, on démarrerait tous les deux sur le même pied. Il était allé à New York, avait fait une rechute, et, de retour à Boston, s'était fait désintoxiquer de nouveau. C'est la tortueuse logique de la drogue. Quand j'ai débarqué de l'avion, j'étais ivre. Howard était dans un état épouvantable, mais je ne pouvais m'en apercevoir. Il avait un peu la tremblote, mais je me suis dit qu'il était tout simplement en manque. J'ai pensé : « Le pauvre chou, il est un peu vacillant, mais maintenant qu'on est ensemble, il va se remettre en un rien de temps. » Je croyais qu'il était comme moi. Je suis quelqu'un de très costaud, mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Je ne me rendais absolument pas compte à quel point son état était désespéré. Je pensais qu'il n'avait qu'à se reprendre, trouver un travail et que tout irait bien. Mais c'était une idée ridicule.

Pendant six semaines, nous avons vécu ensemble dans un magnifique appartement au trente-sixième étage, qui donnait sur le port de Boston. Howie passait presque tout son temps au lit en position fœtale, à trembler. À quoi pensais-je ? Si je n'avais pas été aussi égoïste et nombriliste, j'aurais compris qu'il avait besoin de sérieux soins médicaux. Sa place était dans un hôpital. Il en était à un stade critique, il lui fallait des soins. C'était une situation terriblement dangereuse, mais je ne le voyais pas.

Je poursuivais mon bonhomme de chemin comme je pouvais. Le lendemain de mon arrivée, j'ai recommencé à aller à des réunions. Je ne prenais plus rien et je suivais des conférences antialcooliques. J'avais trouvé une merveilleuse marraine en la personne de ma nouvelle amie Deb. Elle était forte et belle. Je savais que rien ne la démonterait, même pas moi. C'était quelqu'un qui ne se laissait pas faire. Deb était mon premier contact avec le monde extérieur et j'ai compris que, d'une certaine manière, quand je lui ai demandé d'être ma marraine, cela a rendu Howie jaloux.

Après la réunion, tout le monde restait là à discuter. Howie s'est approché de Debbie et, d'un ton un peu sournois, lui a murmuré : « Vous croyez que vous pourrez vous en tirer ? » Il voulait dire : Vous croyez que vous êtes capable de vous occuper d'une vraie droguée ?

« Oui, je le crois, fit Debbie. Et vous, vous pouvez vous en tirer ? » Elle voulait dire : Pouvez-vous affronter une vraie guérison ?

Pendant que je vivais avec Howie, ma mâchoire s'est mise à enfler. La douleur était horrible. Ma bouche s'infectait lentement à la suite de la fracture, d'un choc sur une dent de sagesse et de divers autres problèmes. Mais j'étais convaincue que c'était à cause du manque de drogue. Je me disais : « Oh, ce doit

être ce que les gens normaux éprouvent tout le temps. » Cela faisait près d'un mois que je vivais à Boston sans toucher à la drogue ni à l'alcool quand l'idée m'est venue peu à peu que ma douleur à la mâchoire n'était peut-être pas due au manque. Deb n'avait pas l'air de souffrir tellement, et elle vivait sans se droguer. Tous les autres gens que je rencontrais aux réunions n'avaient pas l'air non plus d'être en proie à d'horribles douleurs.

C'est devenu si pénible que je suis allée consulter un dentiste. Il s'est avéré que, quand on m'avait extrait une dent de sagesse à Hazelden, on avait enlevé un bout d'os et que deux fragments frottaient l'un contre l'autre. En raison de mes antécédents, ils n'ont pas voulu opérer, et m'ont attaché la mâchoire avec des fils : on m'a enfoncé des broches dans le maxillaire, et on a fixé dessus une poignée, si bien que j'avais l'air d'une guitare. Je pouvais à peine parler. Génial, les conséquences de la drogue.

J'étais très ferme avec Howard. Comme j'étais en voie de guérison et que je n'avais pas envie de prendre de drogue, je supposais que son état était dû à une rechute. Je trouvais qu'il était vraiment nul de rester allongé sur son lit jour après jour parce qu'il mourait d'envie de prendre de l'héroïne. Je rêvais que nous allions être tous les deux désintoxiqués et que tout irait bien.

J'appliquais à notre existence ma vision romantique des choses. Howard était un type charmant, mais il était très malade. L'incident des tulipes le montre bien. C'était le printemps, et un jour je suis allée acheter des tulipes que j'ai mises dans un vase. Les fleurs n'étaient pas encore ouvertes, les pétales encore serrés. Ce soir-là, nous étions assis sur le divan quand tout d'un coup il s'est figé et son visage a pris une expression horrifiée.

J'ai dit : « Qu'est-ce qui se passe ? »

— Les fleurs... elles vont me faire mal, je le sais. »

Je comprenais ce qu'il voulait dire. Elles étaient un peu pointues. Je l'ai traité comme un petit garçon. « Ne sois pas bête, chéri, tu ne risques absolument rien, ce ne sont que des tulipes. Elles vont s'ouvrir, ça va être ravissant, tu verras. »

Quand elles se sont épanouies je lui ai montré le vase comme à un enfant : « Tu vois, gros bêta ! Elles sont magnifiques. » Il n'avait pas l'air convaincu.

Howie a quand même fini par sortir de l'appartement et par trouver du travail dans un laboratoire de photos. Il m'obéissait au doigt et à l'œil. Pauvre Howie. Il n'avait envie que d'une chose : se saouler et se droguer. Il avait séjourné dans six ou sept cliniques hors de prix. Il avait suivi d'innombrables cures de désintoxication, mais finissait toujours par replonger. Il faut reconnaître qu'après la première demi-douzaine de tentatives, le traitement perd un peu de

son aura. Mais c'était tout nouveau pour moi. J'en étais encore au point où des formules comme « À chaque jour suffit sa peine », « Vivre et laisser vivre », et « Les choses vont de mieux en mieux » paraissent empreintes d'une insondable sagesse. Tout cela paraît très banal, mais quand on a vécu comme je l'avais fait depuis l'âge de dix-neuf ans, quelle révélation ! Pour Howie, elles n'avaient pas un tel effet de bombe. Pour lui, c'étaient des slogans simplistes plutôt que de simples mantras. Des phrases vides de sens qu'il avait déjà entendues mille fois.

À ce moment-là, cela faisait un mois et demi que je ne touchais plus à la came ni à l'alcool. J'avais vraiment envie d'aller mieux, je voyais maintenant que c'était possible mais je savais que je n'y arriverais pas avec Howard. Je me disais : « Ça va aller. Mais pas avec lui. Ça ne marchera pas. Il faut que je le lui dise. »

Le soir précédent, on avait fait un charmant dîner avec sa sœur Fran et on avait passé une nuit de rêve tous les deux. Sur le plan sexuel, ma relation avec Howie était incroyable. C'est le dernier coup formidable que j'aie connu. Ce qui me bouleverse tant, c'est que cette dernière nuit que nous avons passée ensemble a été une des expériences les plus stupéfiantes de ma vie sexuelle. Il a déversé tout son être dans cette nuit-là. Je n'avais jamais connu cela avant, je ne l'ai jamais connu depuis.

Le lendemain matin, quand il s'est levé, je lui ai dit : « Howard, mon chéri, il faut que je te parle. » Nous nous sommes installés dans le salon. Je lui ai fait un de mes grands discours vertueux. Je ne sais pas ce qui me prenait de parler comme ça à quelqu'un qui était dans un tel état.

Il était assis tout nu sur le canapé et moi, en peignoir, j'étais plantée sur le pas de la porte. J'ai allumé une cigarette, je suis allée m'asseoir en face de lui et j'ai commencé à lui expliquer, avec toute la gentillesse et le calme dont j'étais capable, ce que je comptais faire. Tout cela entre mes dents serrées. J'avais des fils dans la mâchoire depuis environ une semaine.

« J'ai beaucoup réfléchi à nous deux et, même si je t'aime tendrement, ça ne marche pas du tout. Nous le savons tous les deux, chéri. Ça ne nous réussit ni à l'un ni à l'autre. Je pense que nous devrions essayer quelque temps de vivre chacun de notre côté, et alors peut-être... »

Il m'arrêta. « Mais qu'est-ce que tu vas faire ? »

— Eh bien, chéri, voilà ce que j'ai décidé. Je vais prendre une petite maison à Cambridge. Je vais te laisser, et toi, tu comprends, mon chéri, il va falloir que tu ailles à l'hôpital, il le faut vraiment. Tu restes allongé dans ton lit à gémir pendant des journées entières. Tu es dans un état grave et je ne peux pas t'aider. Tu ne comprends donc pas que tu ne vas pas bien ? Tu ne termines rien, tu es

incapable de fonctionner normalement, tu n'es pas heureux. Tu as besoin de soins appropriés, besoin de retourner à l'hôpital. Ta mère arrive demain, et nous allons mettre ça au point avec elle. »

Il ne bougeait pas. Il était très beau. Il écoutait sans dire un mot. J'ai terminé mon discours. Il s'est levé et une chose incroyable est arrivée. Son cœur a bondi hors de son corps. Je n'en croyais pas mes yeux. Le muscle poussait vers l'extérieur et formait une énorme grosseur sur sa poitrine. C'était extraordinaire. Lui aussi l'a vu et il a eu très peur. On aurait dit que ses craintes s'étaient matérialisées et figées physiquement.

Il est resté parfaitement immobile, et puis il a dit : « Alors, la lune de miel est finie ? »

Je me suis mise à rire en disant : « Oui, je suppose. » Puis j'ai regardé ma montre et j'ai dit : « Oh, Howard, il est huit heures, il faudrait se préparer. » Il n'a rien dit. Il s'est levé et il est passé dans la salle de bains. Je suis allée dans la cuisine préparer du thé. J'ai allumé la radio et j'ai attendu que l'eau bouille. J'ai fait le thé et je suis restée dans la cuisine à fumer une cigarette en attendant le départ de Howie. Mais, après un long moment, comme je ne l'avais toujours pas entendu claquer la porte du palier, je me suis levée et j'ai fait le tour de l'appartement. Je pensais qu'il devait être allongé quelque part. Mais je ne l'ai pas trouvé. J'ai commencé à avoir peur et mon cœur s'est mis à battre très fort. Je passais d'une pièce à l'autre en l'appelant et en l'appelant encore : « Howard, où es-tu ? Howard ! » en regardant partout. J'ai fini par retourner dans la chambre et j'ai vu la fenêtre ouverte. Je me suis approchée, je me suis penchée par le rebord et j'ai regardé en bas. On était au trente-sixième étage. Et en bas, j'ai aperçu ce qui ressemblait à un bouquet de fleurs, comme ces massifs d'hibiscus à l'entrée de l'immeuble. De magnifiques fleurs rouges. Peu à peu j'ai compris ce que c'était : Howard. Je suis restée là un long moment, puis je me suis arrachée de la fenêtre, j'ai appelé la police, j'ai appelé sa sœur et j'ai appelé Deb, ma marraine.

La première réaction de Deb a été très hostile. Elle s'imaginait, je crois, que Howie et moi utilisions le sexe comme substitut de la drogue et que c'était grâce à cela qu'on tenait. Quand je l'ai appelée ce jour-là, elle a cru que Howie et moi jouions à un puéril jeu amoureux. Qu'il se cachait dans la penderie et qu'on finirait par éclater de rire et par s'écrouler sur le lit pour baiser. J'ai fini par la convaincre qu'il ne s'agissait pas d'un jeu. Et puis je l'ai attendue.

Deb est venue me chercher. J'ai empaqueté mes affaires et je me suis installée chez elle. Je suis allée à l'enterrement de Howard. J'ai rendu visite à sa mère. Après cela, je suis restée un an à Boston.

Je savais que j'avais une responsabilité envers sa famille. Il fallait que je les aide autant que j'en étais capable. Et, pendant un an, c'est ce que j'ai fait. Nous faisons tous comme si tout allait bien. Mais cela n'allait pas du tout.

Je faisais des rêves horribles. Ils tournaient tous autour de la perte d'un être cher, qui n'était ni mon mari ni mon enfant ni ma mère ni mon père ni mon frère. Je ne sais pas qui il était. Pour la première fois de ma vie, je me donnais l'occasion de prendre le deuil, et j'ai pris le deuil pour tout le monde. Je me suis jetée sur mes peurs et mes terreurs au lieu de les fuir.

La mort de Brian avait été un coup très dur, mais je ne m'en étais pas sentie directement responsable. Je n'étais pas impliquée à ce point. Et puis, à l'époque, je me droguais encore. Avec Howard, c'était très différent. En attendant l'arrivée des flics à Harbor Towers, j'ai pensé : « Ils vont croire que c'est moi qui l'ai poussé. » J'avais beau savoir que non, je n'avais pas une idée très précise du rôle que j'avais joué. Howard devait être dans le même état que Brian à la fin mais, avec Howard, j'étais présente, je regardais cela arriver jour après jour, sans comprendre du tout ce qui se passait.

Comment pouvions-nous habiter au trente-sixième étage ? Cela paraît incroyable. Mais en fait, les gens continuent à croire que tout va bien, même face à une situation désespérée. Ce devait être mon cas. Je refusais totalement la réalité. Après que Deb fut venue me chercher, je ne suis jamais retournée à Harbor Towers. Je n'en avais pas le courage. C'est elle qui est allée vider le frigo plein de bons petits plats que j'avais préparés, du poulet rôti et du potage. Howie souffrait d'une psychose provoquée par la cocaïne et d'autres choses encore plus horribles, et moi je préparais de la soupe aux pois et je dressais la table. En me disant que l'on vivait normalement. Avoir des plats cuisinés au réfrigérateur. Faire des repas réguliers. C'est ce qu'on apprend en cure de désintoxication. On se lève le matin, on se brosse les dents et on fait son lit. Et je continue à le faire. Je dis aussi mes prières quand je le peux.

On croit toujours que l'amour panse toutes les plaies, mais c'est faux. L'amour est transcendant, mais il ne guérit pas tout. J'avais l'impression d'avoir perdu mon enfant, le sentiment qu'on m'avait donné quelque chose de précieux et que je l'avais perdu.

Pendant ce qui m'a paru une éternité, j'ai eu le sentiment que c'était fini pour moi. Je me disais que j'avais dû le pousser. J'avais des hallucinations. Je voyais des vagues de sang partout.

J'ai demandé au Dr Bergman, mon psychiatre au MacLean Hospital : « Qu'est-ce qui se passe ? Est-ce que je deviens folle ? » Il m'a expliqué que j'éprouvais des réactions à retardement. Que je ressentais toutes ces choses-là

pour la première fois. Dans le passé, quand il m'arrivait quelque chose de perturbant, je planais encore plus haut.

Le D^r Bergman m'a conseillé de lire le livre de Freud *Deuil et mélancolie*. J'y ai reconnu Howie et je me suis reconnue moi-même : « Nous n'avons jamais su expliquer quelle interaction de forces peut amener à exécuter un geste pareil (le suicide)... »

Freud répond ainsi à la question sans réponse : comment le moi peut-il accepter sa propre destruction ? « Le moi ne peut se tuer que s'il se traite lui-même en tant qu'objet – s'il parvient à diriger contre lui-même l'hostilité qu'il éprouve envers les autres. »

Dans les cas aigus de mélancolie, la souffrance et la colère deviennent si intenses qu'on finit par se scinder en deux entités. On coupe les liens avec la part de soi-même haïe et humiliée. On lui dit : « Tu es manifestement malade et tu vas faire quelque chose d'épouvantable, alors je vais me séparer de toi et devenir autonome. » On décide de s'en débarrasser, de la tuer. On imagine qu'on la regardera sauter par la fenêtre et qu'on en sera à jamais débarrassé. On est dans un tel état de démente, on atteint un point de folie tel qu'on est persuadé qu'il y aura une partie physique de soi-même qui ne mourra pas. On se dit qu'il restera une part de soi pour regarder le Mauvais Moi sombrer dans l'anéantissement, pour observer sa propre mort, s'en réjouir et dire : « Ah ! ah ! ah ! je t'ai bien eu ! Idiot ! » Mais à mi-chemin, on se rend compte qu'on a commis une terrible erreur. Il n'y a pas d'autre moitié. Il ne reste personne pour se réjouir. La plaisanterie s'est faite à vos dépens, mais vous ne riez plus.

Dans la fraction de seconde qui s'écroule entre votre acte vengeur et l'anéantissement, on regrette toujours. Je le sais, parce que cela m'est arrivé quand j'ai avalé les somnifères en Australie. On connaît un moment de vérité où l'on perçoit la vraie nature de son geste : quelque chose de très mesquin. Un acte d'hostilité. L'insensé, c'est qu'on veut se venger grâce à un acte vindicatif, qui implique votre propre annihilation. Puis vous heurtez le sol, et c'est fini.

À l'enterrement de Howie, je me suis rendu compte que je n'avais jamais pensé aux dégâts que provoque un suicide pour l'entourage. Je n'avais aucune idée de la souffrance que connaissent les gens quand quelqu'un se suicide. Je n'y avais même jamais pensé. J'avais pourtant essayé moi-même. À deux reprises.

La mort de Howie m'a fait voir la vie d'un autre œil. Jusqu'alors, elle m'avait toujours paru être un jeu. Il suffisait de jouer les bons coups et de poser les pièces à la bonne place. Avec la mort de Howie, j'ai brusquement compris que la vie n'était pas un jeu. Il n'y a pas de répétition. C'est du direct.

Après je me suis demandé s'il y avait eu des signes annonciateurs.

Évidemment qu'il y en avait eu. Une des choses les plus étranges qu'il ait faites a été de m'énumérer tout ce qu'il regrettait d'avoir fait à sa famille. Toutes les petites méchancetés, surtout envers sa mère. Après sa mort, j'ai essayé de répéter à sa mère ce qu'il avait dit.

Il a bien fallu que j'oublie mes obsessions, que j'arrête de me faire des reproches. Quand j'y suis arrivée, c'était comme si je revenais de l'enfer. J'étais une amnésique qui avait oublié comment accomplir les gestes les plus élémentaires. Un tas de choses m'étaient devenues complètement étrangères. Je ne savais pas faire marcher la machine à laver. Je ne savais pas comment tenir mes comptes de banque. (Je ne sais toujours pas.)

Après la mort de Howie, j'ai emménagé dans une petite maison de Boston (au rez-de-chaussée cette fois) et Eva est venue s'installer avec moi. Nous avons sans doute vécu là nos meilleurs moments ensemble. Deb était toujours présente, bien sûr, tout comme Howard. Un autre Howard. Howard Tose était mort et je cherchais un nouvel Howard. Celui que j'avais trouvé était un brillant adorateur de William Burroughs. Un malheureux camé qui suivait une cure de désintoxication.

J'en étais à la période qu'on appelle gentiment le début de la convalescence : Deb et Howard estimaient quand même que je ne devais pas aller acheter la bouteille de maman. Elle buvait une demi-bouteille par jour et, tous les deux jours, il fallait aller lui en acheter une nouvelle. On désigna donc ce cher vieil Howard pour cette tâche. Il était de ces alcooliques parfaitement capables de vivre près d'un bar rempli sans boire une goutte. Tous les deux jours, il s'en allait donc chercher la bouteille d'Eva. Il avait décidé, puisque Eva habitait maintenant l'Amérique, qu'elle devait se mettre au bourbon. *Le vin du pays*. Aux Alcooliques Anonymes, les gens sont obsédés par ces problèmes. Est-ce qu'il faut du whisky écossais ou irlandais, du blended ou du pur malt ? Ils se lançaient dans des discussions interminables à ce sujet. De temps en temps Eva intervenait pour lancer : « Che grois que fous devriez me laisser téciter ce que ch'aime. »

Et ils répondaient : « Oh, non, non, Eva, vous ne connaissez pas le genre de whisky qu'on peut trouver ici. On va vous dénicher quelque chose de très spécial, ne vous inquiétez pas, on est des connaisseurs.

— Mais comment pouvez-vous le savoir, si vous n'en buvez même pas. »

On ne peut pas dire qu'Eva était ravie de ma guérison. Elle était contente que j'aie passé les épreuves les plus difficiles de la désintoxication, mais elle ne pouvait s'empêcher de dire : « Marianne, tu es vraiment trop sobre. » Eva estimait que j'étais trop vertueuse : elle me trouvait assommante. C'est drôle

comme j'avais toujours aspiré à une vie sans histoires, sans jamais croire que j'y arriverais. Quoi qu'il en soit, j'étais devenue très sérieuse et austère, un peu comme mon père. Ce n'est pas exactement la compagnie que recherchait Eva ! Heureusement pour elle, je ne pouvais pas du jour au lendemain devenir un professeur d'histoire médiévale (encore que... qui sait ?).

J'avais le zèle des nouveaux convertis et je me penchais sur *Le Grand Livre des Alcooliques Anonymes* avec la passion d'un moine. Un de mes passages favoris, c'est la « Deuxième Étape », qui parle des sauvages. Être un drogué ou un alcoolique, cela revient à peu près à replonger dans l'état sauvage.

Une fois sorti de cette condition barbare, on ne se retrouve pas automatiquement en état de grâce. Le simple fait de ne plus toucher à l'alcool ou à la drogue ne transforme pas tout. À vrai dire ce « tout » est à peu près le même pour tous. Sans drogue ni alcool, on a toujours les mêmes ennuis d'argent, les mêmes peurs (à vrai dire, davantage de peurs).

Suite à mon comportement volontaire, à l'époque où j'étais avec Howie, je ne pouvais plus parler que les dents serrées. J'avais une poignée glissée dans le maxillaire. Je suis allée voir Bob Dylan qui se produisait à Boston avec Tom Petty et les Heartbreakers avec ma poignée plantée dans la mâchoire. C'est seulement quand j'ai vu comment il me dévisageait que je me suis rendu compte de l'air ridicule que je devais avoir. J'étais trop grisée par ma guérison (de le voir, aussi) pour me laisser arrêter par une petite prothèse.

« Eh bien, m'a-t-il dit. Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

— Oh, Bob, une chose incroyable !

— Je vois cela.

— Je suis désintoxiquée, ai-je dit, en me lançant dans l'histoire de ma guérison. Je prenais pas mal d'héroïne, comme tu t'en souviens peut-être et bla bla bla. Alors je suis entrée à Hazelden pour suivre un traitement. Et puis je suis allée à Boston. Et puis... et puis je suis tombée amoureuse de ce type. Et puis il a sauté par une fenêtre du trente-sixième étage. Et maintenant je vais bien. Je vais chaque jour à des réunions. Et je commence un nouvel album. Tu trouves pas ça merveilleux ? »

On aurait dit que je mentais. Tout ce que j'ai obtenu comme réaction a été : « Quoi ? Toi ? Allons donc ! »

Tous, dans le milieu du rock, réagissent à peu près de la même façon. On m'aimait mieux sous héroïne. J'étais plus calme et plus facile à gérer. C'est souvent le cas avec les rock stars. Ils s'entourent de belles femmes, souvent brillantes, qu'ils trouvent menaçantes aussi. La solution, c'est qu'elles se mettent

à la drogue. Cela les rend plus accommodantes et plus faciles à vivre.

En fait, je ne crois pas que Bob était ravi d'entendre les bonnes nouvelles que je lui donnais. J'étais trop sûre de moi pour jouer la victime volontaire. Je ne manifestais aucune contrition. Je crois qu'on attend toujours du repentir de notre part. Mais je n'ai pas l'impression d'avoir mal agi. Je ne me sens coupable de rien. Les gens pensent que je dois éprouver des regrets éternels. Où sont-ils allés chercher ça ? (Dans mes chansons, sans doute.) Tu dois te sentir honteuse, me disent-ils. Non, pas du tout. Je me sens coupable de ne pas m'être occupée de Nicholas, mais sinon, je n'ai pas honte de grand-chose.

Quand j'ai appelé Keith pour lui annoncer la bonne nouvelle : que j'avais cessé de boire et de me droguer – il a été très gentil mais aussi un peu soucieux. Il est resté silencieux, puis il a dit : « Ah, Marianne ? Mais le Saint Graal alors ? »

Il faut bien s'arrêter

Et tout deviendra bien et toutes sortes de choses deviendront bien.

JULIAN OF NORWICH

Pendant ma première année de convalescence, j'avais de merveilleux rêves allégoriques. Pendant cette période, j'étais pleine d'entrain, j'avais l'impression qu'il se passait des choses, que des occasions se présenteraient. Les rêves, bien sûr, n'étaient pas tous positifs, loin de là.

Un jour j'ai rêvé que je traversais de vastes salles baroques dans un palais, avec des escaliers sans fin et des longues colonnades de piliers en spirale. Il y avait des sculptures très chargées, des lieux pleins de souvenirs, comme ces endroits aux proportions monumentales et menaçantes, dans les gravures de Piranèse. En les traversant, je comprenais que je remontais le cours de ma vie : les balcons et les loggias étaient envahis de gens et de scènes de mon passé.

C'était le palais de la mémoire dont j'avais entendu parler dans les livres de Frances Yates. Ces salles cavernueuses évoquaient toutes le désespoir et le Paradis perdu. Des gens qui autrefois étaient mes amis se détournaient de moi. Autant de scènes pénibles de mon propre enfer. À la fin du rêve, le palais s'ouvrait sur un amphithéâtre romain où j'étais attachée à huit chevaux blancs et tramée dans l'arène comme une suppliciée. Mais la mort dans les rêves, on le sait, n'apporte pas la paix.

Peu après, j'ai fait un rêve troublant à propos de Mick, une vision stupéfiante, au beau milieu d'un jour d'été étouffant. J'étais à la campagne, allongée sur l'herbe à sommeiller – une vraie scène de Pique-nique à Hanging Rock –, quand j'ai fait ce rêve extraordinaire.

J'étais une superbe vieille dame... aimée, respectée, vénérée. Je lisais tranquillement dans mon magnifique lit à colonnes, entourée de mes dalmatiens, quand soudain un messager à cagoule a fait irruption dans ma chambre pour m'annoncer que Mick Jagger était mort. Pendant qu'il parlait, les murs de la maison se sont mis à se craqueler et à s'écrouler. Ils se sont abattus, mais d'autres choses apparaissaient à leur place. Là où il y avait eu un mur, un grand

escalier apparaissait. À la place d'une porte surgissait l'arche d'un grand dolmen. Le plafond s'était transformé en ciel, les parois en arbres, le sol en herbe, et tout était transparent. On aurait dit que la maison, comme un décor, s'était entièrement retournée.

En m'éveillant, j'ai entendu les mouches bourdonner autour de ma tête. Je ne savais absolument pas où j'étais ni même qui j'étais. Pourtant je n'avais sans doute dormi qu'une dizaine de minutes. En me protégeant les yeux du soleil, j'ai réfléchi à la nouvelle que m'avait apportée le messager. J'ai commencé à m'énerver. Le lendemain, je me suis traînée jusqu'à Boston pour aller voir le D^r Bergman, toujours ravi quand j'arrivais avec un nouveau rêve.

« Est-ce que ça veut dire que je souhaite la mort de Mick Jagger ? » lui ai-je demandé, uniquement pour l'entendre me répondre non. Et il m'a dit, à quatre reprises au moins, ce que j'avais envie d'entendre.

« Oh, non, non, non, non, Marianne. » Quel réconfort ! « Ce rêve veut dire que vous arrivez vraiment à quelque chose, que les fondations sur lesquelles étaient bâties votre maison n'étaient pas bonnes. Le terrain s'est déplacé maintenant et vous découvrez de nouvelles perspectives. » Formidable, me suis-je dit. C'est le moment de faire un disque.

J'avais écrit la plupart des chansons de mes trois albums précédents, mais je savais que là, je souffrais trop pour écrire. Cet été-là reste une période d'intense souffrance. Je voyais du sang partout. À l'automne, j'ai commencé à m'en remettre, comme toujours. C'est en rapport avec la rentrée des classes. Septembre arrive et je me dis : « Bon ! On rentre à l'école, on retourne à une vie normale (si possible). »

J'avais envie de reprendre des chansons d'amour, de blues et de jazz classique qui parlaient de disparition et de désir, et de les remodeler en fonction de l'accablement que m'inspirait la mort de Howie. Une sorte d'exorcisme. J'en parlais à qui voulait bien m'écouter, à Hal Willner et à Tom Waits. J'avais noué une amitié téléphonique avec Tom qui, lui aussi, travaillait chez Island.

Tom avait une idée très différente de la mienne. Il voulait faire un album autour du thème « la vengeance de la putain », et enregistrer à La Nouvelle-Orléans. L'album devait s'appeler *Storyville*, le nom du vieux quartier chaud de La Nouvelle-Orléans. Tom me voyait beuglant des chansons obscènes en bas résille et porte-jarretelles. Les gens me voient toujours sous un éclairage beaucoup plus sexuel que je ne me vois moi-même. Je serais ravie de croire à cette image de bombe sexuelle, mais je ne me voyais vraiment pas en prostituée impénitente chantant des blues dans un bordel.

Ce genre de projet exige qu'on passe des semaines à écouter de vieux enregistrements. On finit généralement par travailler avec la seule personne qui a le temps. Tom voulait le faire, mais il avait trop de projets : se marier, avoir des enfants, produire des disques. De notre conversation a résulté l'album intitulé *Strange Weather*, écrit par Tom avec sa femme Kathleen.

Hal Willner a eu le temps et la patience de venir à Boston et d'écouter avec moi des piles de disques. C'est comme ça que j'en suis arrivée à faire *Strange Weather* avec lui. Il a une collection époustouflante de vieux disques. Hal était la première personne qui se disait : « Et si on tâchait de savoir ce que Marianne et elle seule veut faire ? »

Avant ma désintoxication, j'avais enregistré pour *Lost in the Stars*, l'album de Hal consacré à Kurt Weill : dès l'instant où je l'ai rencontré, j'ai su qu'il allait devenir un de mes plus grands amis. Une de ces amitiés sans limites.

Pendant ce temps, Mike Thorne – le malheureux producteur avec qui j'avais commencé un album avant mon overdose – voulait absolument terminer ce disque. Mais j'avais depuis longtemps dépassé cette forme de sensibilité. Je me demandais que faire quand j'ai reçu un coup de fil de Chris Blackwell. Il était très inquiet parce qu'il croyait que, moi aussi, je voulais terminer cet album. Il s'attendait à rencontrer une certaine résistance de ma part.

Il a commencé sur un ton très hésitant : « Écoute, Marianne, en ce qui concerne l'album sur lequel tu travaillais avec Mike Thorne avant d'entrer à Hazelden...

— Ouiii ?

— Eh bien, ma chérie, je ne crois pas que ce soit une si bonne idée.

— Tu ne crois pas ?

— Non. À mon avis, ce que tu devrais faire, c'est travailler sur l'album avec Hal Willner. »

Après avoir repris mes esprits, j'ai dit : « Oui, peut-être. Est-ce qu'on peut faire *tout ce qu'on veut* ? »

Et Chris, très soulagé, a répondu : « Bien sûr, vas-y, tu as ma bénédiction. »

Tout s'est passé très vite. Howie avait sauté par la fenêtre en avril. En septembre, Hal et moi commençons à mettre sur pied *Strange Weather*, en octobre, on l'enregistre.

Strange Weather est dédié à Howie. C'est un cycle de chansons comparable aux messages que m'envoyait Howie à Hazelden. La chanson *Strange Weather* que Tom a écrite pour l'album est pleine d'allusions à Howie. « I believe that brandy's mine », c'est le Cognac que je buvais dans l'avion qui m'emmenait de

Hazelden à Boston pour retrouver Howie. Ce vers-là est sorti de mes marathons téléphoniques avec Tom, durant la période où je lui racontais la triste histoire de Howie et de moi sans lui épargner un seul détail.

Hal ne demandait pas mieux que de faire un album de reprises.

D'ailleurs, il n'a jamais vraiment aimé les chansons que j'écrivais. Et, en chantant les textes écrits par d'autres, je me suis aperçue que je n'étais pas une mauvaise interprète : je ne l'aurais jamais su si je n'avais pas fait *Strange Weather* :

L'idée était de trouver des chansons que j'aurais écrites, si j'avais pu. J'avais envie de reprendre *Fil Keep It With Mine* et *Penthouse Serenade* de Dylan. Hal voulait que j'enregistre des chansons de Billie Holiday et de Dinah Washington. On a aussi repris une chanson de Doc Pomus/Mac Rebennack. Et on a fini par se retrouver avec beaucoup plus de chansons que nécessaire. On était déchaînés. On a essayé des tas de choses qui ne marchaient absolument pas. On a pris un Robert Johnson et un Bessie Smith. Tout ce qu'on a toujours rêvé de faire quand on est chanteuse. Dans les coffres d'Island, il y a de quoi faire un second *Strange Weather*. Chris voulait un magnifique album tragique de ballades mélancoliques, et c'est ce qu'il a eu.

Chaque fois que je parle à quelqu'un qui a le cœur brisé et qui est désespéré, je lui dis : « Si tu t'imagines que *pour toi* ça ne va pas, écoute donc *Strange Weather*. »

Quand le disque est sorti, un des critiques a dit : « Du Marianne Faithfull, de la musique à s'ouvrir les veines. » J'ai pris cela pour un compliment !

J'évoque toujours les scènes de ma vie dans mon travail. Toutes les chansons de *Strange Weather* sont à propos de gens et d'endroits que j'ai connus. Par exemple, j'ai entendu *Penthouse Serenade* pour la première fois dans une petite cabane de l'Himalaya où nous prenions le thé. Oliver écoutait ce morceau quand je suis arrivée. J'ai eu l'idée un peu folle qu'en introduisant cette chanson dans mon album, j'allais peut-être me retrouver dans un penthouse avec un homme adorable. Bah, on peut rêver, tout de même.

Eva est morte en mai 1990, à quatre-vingts ans. Dans les cinq dernières années de sa vie, ma mère avait été adorable et radieuse (ce qu'elle avait peu été auparavant). J'étais en tournée en Australie quand John m'a téléphoné pour m'annoncer la nouvelle. Le vol du retour a été long, et dans l'avion qui me ramenait en Angleterre, j'ai relu *La Déesse blanche* en hommage à ma mère, qui était morte.

I have been in many shapes

*Before I attained my harmonic form
I have been a drop in the air
I have been a shining star*

*I was in the Ark
With Noah and Alpha*

*I am a wave of the sea
I am a tear of the sun
I am fair among flowers
I am a salmon in the pool
I am a hill of poetry
I am a god who forms fire for a head.*

(J'ai passé par bien des formes
Avant de prendre une incarnation harmonieuse
J'ai été une goutte dans l'air
Une étoile scintillante

J'étais dans l'Arche
Avec Noé et Alpha

Je suis une vague de la mer
Je suis une larme du soleil
Je suis belle parmi les fleurs
Je suis un saumon dans un étang
Je suis une colline de poésie
Je suis un dieu qui forge une tête dans le feu.)

Sitôt rentrée en Angleterre, je suis allée voir le corps de ma mère – elle était très belle dans son cercueil. Ce n'était plus un être humain, mais une créature des marais, une femme repêchée dans les marais. Son visage semblait presque sculpté dans la pierre.

Je suis rentrée chez moi et j'ai dit à ma belle-sœur, Jane : « Nous allons l'habiller. » Le lendemain, nous sommes descendues dans le jardin cueillir du romarin, et de l'aubépine à pleines brassées. Nous sommes allées aux pompes funèbres et avons recouvert son corps de fleurs. Nous lui avons posé une

couronne de romarin et d'aubépine autour du visage, des anémones entremêlées de romarin sur la poitrine et mis un bouquet de fleurs dans les mains. Une vraie cérémonie païenne pour célébrer son départ.

La vraie religion de ma mère, c'était l'Art. Les gens me demandaient toujours : « Qu'est-ce que votre mère a pensé de *Why D'Ya Do It ?* » Ma mère, naturellement, l'a trouvée formidable : « Ma chérie, *enfin* quelque chose qui exprime un peu de la vérité qu'il y a en toi ! » me disait-elle. Elle savait ce qu'était l'art, et qu'il possédait ses propres critères. C'était une Européenne, une aristocrate qui ignorait tout de la pruderie britannique. Elle savait que l'authentique aristocratie est celle de l'art. Tout art est un hommage à la Déesse.

Quand je suis retournée voir mon père après la mort d'Eva, en traversant un bosquet d'ifs à Brazier's Park, tout me rappelait ma mère. La lune, le murmure du vent, les feuilles de l'if, l'arbre lui-même, un des cinq arbres magiques d'Irlande. Mais surtout la lune, le miroir de la déesse. Ma mère était manifestement pour moi un personnage divin. « Dieu le Père » ne m'a jamais fait aucun effet. Pas plus que la Vierge Marie. Les religions patriarcales, ce n'est pas mon truc. Je commence toujours mes prières par « Notre Mère... ». Il a fallu que je me trouve un vrai dieu ou une vraie déesse, une dignité à laquelle je puisse croire. Mon propre panthéon. La Grande Déesse et le Grand Dieu Pan. Je dédie chaque verre que je bois au Grand Dieu Pan. J'implore sa protection. Et pour moi, ma mère a été la première apparition de la Grande Déesse.

Peu après la mort d'Eva, on m'a proposé le rôle de Jenny la Pirate dans *L'Opéra de quat' sous*. C'est là que j'ai rencontré Frank McGuinness. Frank venait de terminer une nouvelle traduction de la pièce de Brecht Mise en scène de Patrick Mason, aujourd'hui directeur artistique de l'Abbaye, production de Michael Colgin, du Gate Theatre.

Je n'ai pas arrêté de pleurer pendant les répétitions. Je rentrais à la maison et je voyais partout le visage de ma mère. Dans les étoiles, dans l'eau, dans les arbres et dans la lune.

Le soir de la première, Jerry Hall et Mick m'ont envoyé un magnifique bouquet de fleurs, une superbe gerbe de lis blancs, des fleurs que j'ai toujours adorées, avec un billet comportant un seul mot : « Merde ! »

Les critiques ont été formidables. Du jour au lendemain, je suis devenue quelqu'un de respectable. Les journalistes pour qui, depuis des années, je n'étais qu'une succession de caricatures en sont brusquement arrivés à la conclusion qu'il y avait quelque chose en moi. Je dois avouer que je trouvais cela drôle.

Malgré tout... on peut s'accommoder de son passé, mais on ne peut jamais

lui dire adieu. De temps en temps, un passé comme le mien redresse forcément sa vilaine tête !

Avant d'entrer en clinique, j'avais stupidement collaboré à un horrible livre de fouille-merde sur les Stones. L'auteur, A.E. Hotchner, avait écrit un ouvrage sur Hemingway que la critique avait bien accueilli et j'imaginai qu'il réserverait le même traitement aux Stones. (Quelle erreur !) Il nous a attirés, Anita et moi, dans une sordide aventure en invoquant ses précédents littéraires, mais Hotchner ne s'intéressait absolument pas à cette période (ni à ses acteurs). Son livre, *Blown Away*, s'est révélé être une vraie saloperie que tous les gros titres des magazines féminins et de la presse à sensation ont prise comme parole d'évangile.

Il a interviewé Anita et moi à un moment où on était très vulnérables, on se droguait encore, on n'avait pas les idées très nettes et on n'aimait guère notre passé. En outre (est-ce que j'ose le dire ?) il m'a soûlée ! Désolée, mais c'est vrai. J'étais ivre et je disais n'importe quoi. C'est comme ça qu'est sortie l'histoire de Mick me donnant une raclée à Gênes. Mick était furieux.

Hotchner a raconté l'histoire de manière à laisser entendre que Mick avait l'habitude de battre sa femme, ce qui n'est absolument pas le cas. J'ai connu des types violents, mais Mick n'en fait pas partie.

J'ai appris la colère de Mick alors que j'étais en tournée. Je lui ai envoyé un fax très bref disant : « Cher Mick, j'ai fait cette interview il y a une éternité, pour cent dollars. Je n'avais pas tous mes esprits. Cette ordure de journaliste m'a fait boire. Pardonne-moi je t'en prie. Tendresses, Marianne. »

Il était furieux, parce que cette histoire avait été reprise par le *Daily Mail*, et que ses parents l'avaient lue. Après la sortie du livre, je devais assister à un concert des Stones avec Chris Blackwell à Wembley. Chris, toujours soucieux des questions de protocole, a appelé Mick pour s'assurer que cela ne posait pas de problème d'amener l'indigne Marianne.

« Ouais, bon, d'accord, mais c'est vraiment moche pour mes parents », c'est ainsi que Chris m'a rapporté la réponse de Mick. Quand je suis arrivée au cocktail en coulisses (Chris faisait semblant de ne pas me connaître), Mick s'est montré glacial tout en réussissant à garder une attitude très mondaine. Seul Mick en est capable. Mais, comme d'habitude, il a réussi à me mettre en colère. J'étais bien décidée à ne manifester aucun repentir.

Eva et Joe Jagger, les parents de Mick, étaient là. Sa mère est adorable, mais pour Mick, c'est un cauchemar vivant. Elle se plaignait des façons autoritaires de son fils :

« C'est insupportable, cette habitude qu'il a de me donner tout le temps des

ordres, vraiment. Il me dit quand je dois boire un verre d'eau, aller faire pipi... C'est terrible. »

Joe essayait de la faire taire, mais rien ne peut arrêter Eva. J'écoutais, ravie et charmée.

Je disais à Eva : « Oh, vous savez, il est comme ça, c'est vrai. Mais regardons les choses en face : on ne va pas le changer maintenant. Il a toujours voulu tout contrôler. »

Là-dessus Mick est intervenu : « Oh, voyons, maman ! Ça suffit. » En essayant de lui imposer le silence, il n'a fait que confirmer ce que nous étions en train de dire.

« Vous voyez, Marianne ? »

Mick est venu chercher quelque soutien auprès de moi. « Mais je suis sûr que Nicholas te mène par le bout du nez, n'est-ce pas, Marianne ? » Mick me tendait une frêle perche et j'aurais dû faire preuve d'un peu plus de bonté en la saisissant. Je regrette de ne pas avoir eu un geste de compassion, mais je n'ai pas pu m'empêcher de dire :

« Nicholas ? Me mener par le bout du nez ? Certainement pas ! » D'ailleurs, c'était vrai. « L'idée ne lui viendrait même pas de me donner des ordres. Pas plus que moi. Nous n'avons pas ce genre de relations. »

Là-dessus, Jerry Hall est arrivée avec une histoire à propos de sa copine de la jet-set, Tina Chow. Jerry, c'est moi en Texane. Tout est naturellement disproportionné chez elle. Elle a plus de cheveux, une plus grande taille, des bijoux plus gros, une personnalité plus affirmée. Et elle est *reconnaissante*. Moi, je suis tout sauf ça !

Mais Mick ne se conduisait pas toujours très glamment. Dans le courant de la même année, il est survenu une pénible histoire au sujet de la maison de Yew Tree. Yew Tree était la maisonnette à toit de chaume du XVI^e siècle que Mick avait achetée pour ma mère en 1967. Eva avait vécu là une vingtaine d'années. Je finissais toujours par revenir à cette maison et, pour Nicholas, c'était un lieu magique. À la mort de ma mère, la question s'est posée de savoir ce que Yew Tree allait devenir. Il fallait en discuter. Mick a téléphoné. La rencontre a été incroyablement compliquée à arranger. C'est Anita qui s'en est chargée. Je suis allée chez elle, mais son téléphone était en dérangement. J'ai dû attendre le fameux coup de fil dans l'appartement vide de l'étage en dessous.

Quant à la maison, j'ai dit : « Reprends-la, je n'en veux pas. Je ne l'ai jamais aimée. Fais-en ce que tu veux. »

Il était charmant et j'étais orgueilleuse. L'orgueil est une chose que Keith comprenait, mais pas Mick. Pour Mick, l'expression « femme fière » est

contradictoire. C'est inconcevable. Pour Mick, les femmes sont des créatures serviles qui veulent lui prendre tout l'argent qu'elles peuvent.

Contrairement à ce qui s'est presque toujours passé avec les autres femmes, entre nous il n'a jamais été question d'argent. J'estimais donc m'être honorablement tirée de l'affaire de Yew Tree et qu'on n'en parlerait plus. Mais voilà qu'après avoir si fièrement et si gracieusement refusé la maison, j'ai découvert que mon fils unique, Nicholas, en avait envie. Très envie. Il était terriblement attaché à Yew Tree et il croyait naïvement que Mick allait tout simplement la lui offrir !

J'ai donc décidé de faire machine arrière et de ravalier mon orgueil. Te suis allée voir Jerry Hall pour la supplier. Aucune réaction de la part de Mick. C'était affreux, surtout pour Nicholas, qui n'arrivait pas à comprendre pourquoi on ne nous rappelait pas. Comme si nous ne comptions pas. Ce qui était le cas.

Le triste résultat de ma machine arrière a été que Mick m'a finalement placée dans ce méprisable royaume rassemblant les Autres Femmes (qui n'en veulent qu'à son argent). Et nous n'avons même pas eu la maison !

J'ai écrit une chanson là-dessus intitulée *Flaming September*, avec des vers comme « Don't bother to call me. Don't bother to call me. » Dans mes fantasmes les plus fous, je dis à Mick de ne pas m'appeler – alors qu'il n'en a jamais eu l'intention. J'essaie de faire un deal avec un dealer. J'ai renoncé à tout pour cette chose-là. C'est bien de moi, de toujours essayer de finir en beauté.

J'ai bêtement cru que ce serait un cadeau pour Mick de régler cette affaire avec dignité. Comme Keith aurait pu le faire.

L'avantage d'avoir eu un passé décadent, c'est qu'on rencontre d'autres Célèbres Blasés. Mes deux monstres décadents préférés de la dernière décennie sont Madonna et Robert Mitchum.

Je me trouvais à Los Angeles et un ami, le photographe Stephen Meisel, m'a appelée pour qu'on se voie. Il m'a dit : « Retrouve-moi au Four Seasons à sept heures. » Il était six heures et demie. Je me suis faite aussi belle que j'ai pu et je suis allée le retrouver. Il était avec un garçon superbe. Il m'a dévisagée et puis a dit : « Eh bien, on va aller voir Madonna. » J'étais absolument abasourdie. Terrifiée. Mais il m'a rassurée : « Allons, allons, Marianne, ça se passera très bien. Elle va t'adorer. »

Nous voilà donc partis pour la maison de Madonna qui, bien entendu, était absolument magnifique. Il y avait une immense salle de gym dans sa salle de bains. Et une très impressionnante collection de tableaux. Tout ce qu'elle faisait était étrange. Elle était en sous-vêtements. J'ai juste pensé : « Bonté divine ! »

Mais le plus drôle, c'était sa cuisine. Il y avait un porte-journaux comme on en voit dans une salle d'attente de dentiste. Seulement, tous les magazines qui se trouvaient là affichaient sa photo en couverture ! C'est ça, le show-biz.

Nous sommes tous allés au théâtre voir Rupert Everett dans une pièce vraiment assommante de Noel Coward, *Vortex*. Puis nous sommes allés dans une boîte pour que Madonna puisse danser. C'était une boîte gay où tout le monde la connaissait et où son arrivée ne ferait pas sensation. Tout serait très cool, m'avait-on assuré. C'était vrai. Personne n'a haussé un sourcil.

J'avais un peu l'impression d'être une doyenne. Je sentais qu'elle me considérait avec un certain respect. À un moment, elle m'a invitée à danser. J'ai cru mourir. Elle danse de façon incroyable, avec des pas parfaits, comme si elle était en scène. Cela me paraissait très bizarre. On aurait dit une scène de Molière. Mais, évidemment, Stephen Meisel adorait cela. Alors je me suis dit : « Oh, si ça lui plaît, je vais le faire moi aussi. »

Malheureusement, je mourais de faim. J'avais pensé que nous irions dîner à un moment ou à un autre. Je me suis retrouvée affamée et de très mauvaise humeur. Toute cette histoire commençait à me taper sur les nerfs. D'abord, je n'avais plus l'habitude de me coucher aussi tard ! Mais je ne pouvais absolument rien faire. Tant qu'elle ne partait pas, on n'osait pas bouger. Tenir compagnie à Madonna, c'est un peu comme être avec un membre de la famille royale, vous savez. En fait, quand j'avais pris un verre avec la princesse Margaret, c'était plus détendu. C'était même drôle, surtout avec le recul. Et les gosses de tous mes amis ont été terriblement impressionnés quand je leur ai raconté cela.

En 1993, Bruce Webber m'a demandé de participer à son documentaire sur Robert Mitchum. Il avait réalisé un merveilleux film sur Chet Baker intitulé *Let's Get Lost*, et il voulait faire quelque chose du même genre avec Mitchum. Il y a un monde entre ces deux types. Chet Baker était quelqu'un d'émotionnel avec des tendances à l'introspection : un musicien classique de jazz be-bop. Mitchum, lui, n'était pas très communicatif.

J'ignorais totalement ce que je devais faire dans ce film. Bruce m'a expliqué pourquoi dans ce jargon sec que Bob avait emprunté aux films noirs, dont il était la vedette dans les années 40 et 50.

« Il n'y a plus que trois choses qui excitent encore Bob : une Vodka-Martini, une Lucky Strike et une jolie femme. »

Mais, à mon avis, la raison de ma présence, c'était d'aider Bruce à tirer des confidences personnelles de Mitchum. Or, même si je l'avais voulu, j'en aurais été incapable. Les poules auront des dents avant que Bob Mitchum dévoile son

âme. Il est de la vieille école. Et à l'époque de Hollywood, les hommes ne racontaient pas leur vie aux magazines, ni même à personne. C'est très visible au moment où Bruce demande à Mitchum quelle impression il a ressentie en étant arrêté pour avoir fumé du hasch. Bob a écarté la question d'un geste.

« Qu'est-ce que ça peut foutre, ce que j'ai senti ? »

J'avais fait un effort pour ce dîner, qui se passait au Château Marmont. En me regardant dans la glace, je me suis dit : « Eh bien, on dirait un chauffeur de limousine habillé en putain. Ce doit être la tenue qui convient ! » Minijupe noire, talons aiguilles, chemisier décolleté.

Mitchum a pris quelques Vodkas-Martinis. Il était charmant. Très grand, mince et élégant. Il racontait des histoires formidables sur le Hollywood d'autrefois. Plus tard, Bruce m'a dit une chose extrêmement bizarre à propos de Mitchum. Il m'a demandé : « Tu n'as pas trouvé que c'était un peu comme avec Marilyn Monroe ?

— Comment ça ?

— Tout de même, c'est l'un des derniers grands symboles sexuels. »

C'est vrai qu'il était sexy – mais cool. Pourtant, quand nous sommes sortis du restaurant, il a eu un accès de folie. Au beau milieu de Hollywood Boulevard, Mitchum m'a prise dans ses bras, m'a renversée en arrière dans une véritable étreinte 1940 et m'a donné un baiser, comme on en voit au cinéma. J'étais si abasourdie que j'ai failli oublier de le lui rendre. Chaque fois que je me trouve dans des situations qui peuvent devenir romantiques, je ne sais jamais quoi faire. Si j'avais vu la scène à la télé j'aurais adoré. D'ailleurs, ça m'a beaucoup plu, d'autant que je ne me serais pas gênée pour refuser, si je n'en avais pas eu envie.

C'est peut-être pour cette raison que sur mes vieux jours, je suis devenue si cool et réservée. Je ne sais pas ce qu'il faudrait faire aujourd'hui pour m'entraîner au lit. Ce n'est pas à cause du catholicisme. C'est simplement trop compliqué. Les risques sont trop grands, les pièges trop nombreux. Je ne suis pas non plus pour l'attitude de Mick et Jerry : trouver un compagnon, se ranger, avoir des gosses, devenir respectable, mener une vie normale. C'est beaucoup plus dur pour les femmes que pour les hommes. Si j'étais un homme, j'arriverais sans doute à trouver une femme qui me supporterait ! Bien sûr, si j'étais homo...

Au cours de la dernière décennie, j'ai eu l'étrange honneur d'être officiellement dénoncée comme sorcière par la presse du Vatican. L'article mentionnait Mick Jagger, Anita Pallenberg et moi-même. Mick comme grand sorcier, Anita et moi comme ses assistantes. Quand j'ai montré l'article à Anita, elle a haussé les épaules et a trouvé cela ridicule. Il est vrai qu'Anita s'est

toujours beaucoup moins soucieuse de l'opinion d'autrui que moi. On se demande quand même pourquoi cela arrivait après toutes ces années. Les femmes difficiles ont toujours été considérées comme des créatures extrêmement dangereuses, depuis l'aube des temps, ou du moins depuis qu'une religion patriarcale nous a mis le grappin dessus.

J'ai connu aussi l'expérience déconcertante de lire l'histoire de ma vie sans me reconnaître un seul instant. Je suis certaine que, quand Mark Hodkinson a commencé à écrire ma biographie, il était persuadé que j'allais passer l'arme à gauche. Il a révélé à la presse anglaise qu'il s'attendait à tout instant à apprendre que j'avais fait une overdose dans des toilettes publiques. Eh bien rêve toujours, mon vieux !

Les éditeurs de cette minable biographie ont longtemps attendu avant de la publier. Ils pensaient sans doute que j'allais sûrement mourir. Cela aurait été un joli coup d'édition ! Une belle petite issue pour leur livre. À le lire, je vois leur désappointement. Ce livre est vide.

Je m'étais déjà mariée deux fois et j'aurais dû réfléchir, plutôt que de me lancer dans une nouvelle aventure conjugale, mais comme je l'ai déjà dit, je ne retiens jamais les leçons du passé.

J'ai rencontré Giorgio della Terza à une réunion des Drogues Anonymes. Il était beau, intelligent, courtois et il me faisait rire. Il était écrivain, il me citait Dante, ce que j'ai toujours trouvé irrésistible. Et puis il avait des parents merveilleux, et cela m'a toujours attirée. Son père, professeur à Harvard, est le plus grand spécialiste mondial de Dante. Cela en mettait plein la vue à mon propre père.

Au fond, j'ai épousé quelqu'un dont j'étais folle. J'étais sans doute dans une crise d'idéalisme forcené. Jamais je ne me serais fourrée dans un pareil pétrin si j'avais eu ce qu'on appelle tout simplement un peu de bon sens. Je devrais toujours me souvenir de ce qui est écrit dans le Grand livre : on a toujours les yeux plus gros que le ventre.

Giorgio avait de moi une image très caricaturale. Jusqu'au moment où il a failli me perdre, je n'étais pour lui que des cheveux blonds et une paire de gros nichons. Pendant toute l'époque où j'ai été avec Giorgio, j'étais en tournée, et il avait horreur de cela. Mais il avait transformé Shell Cottage en résidence surveillée. C'était un amateur de McDo's et d'autres cochonneries, il adorait les lumières de la ville et voilà qu'il se retrouvait coincé au milieu de nulle part, loin de tout ce qu'il aimait ! Au bout d'un moment, il s'est mis à courir les filles. Un jour, je suis tombée sur la lettre qu'une de ses petites amies lui avait écrite.

Presque une illettrée. Cela a été le coup de grâce ! Nous avons eu une ultime scène de vaudeville à propos de cette fille. Sans savoir qu'elle était la petite amie de Giorgio, je lui avais bêtement demandé de m'aider à modifier mon apparence. Elle m'avait emmenée chez un coiffeur qui s'était empressé de me couper les cheveux et de les teindre en gris !

J'ai recommencé à faire du cinéma depuis deux ans. J'aime bien tourner parce que, quand on travaille sur un film, on a cette réconfortante illusion d'appartenir à une famille. Et il n'y a rien de tel que de s'abandonner à un rôle.

J'ai joué un fantôme dans *When Pigs Fly* de Sara Driver, et une mère dans *Moondance* : une anthropologue qui abandonne ses enfants pour vivre sa vie, puis revient juste à temps pour se transformer en voyante, une personne sage qui connaît toutes les réponses. Un cran au-dessus du rôle de fantôme.

Moondance a été tourné à Luggala, la propriété de Garech Browne, un des plus beaux endroits au monde. La maison est un château en toc du XVIII^e siècle, rebâti dans les années 30 et entouré de collines brumeuses. Des rochers moussus et de grands arbres vénérables se succèdent en un paysage antédiluvien jusqu'à un superbe lac.

C'est Van Morrison qui a été ingénieur du son sur *Moondance*, où je chante *Madame George*. Tout s'est fait en un clin d'œil. J'ai pris l'avion pour Dublin, fait une sieste de deux heures, puis je suis allée enregistrer à Ring's End. Van et Phil Coulter, avec son bandeau noir sur un œil, m'attendaient. C'est Phil qui a découvert les Bay City Rollers, et qui a écrit *Puppet on A String*. Il était au piano. On a juste fait deux prises pour la voix. Avec Van, on ne perd pas son temps.

Van est vraiment mon mentor. Je lui parle de mes problèmes personnels et il me donne des conseils. C'est comme si j'avais un téléphone rouge avec Dieu. Mieux que Dieu parce que lui, il est sur terre.

Chaque fois que je serre une personne dans mes bras, mes nichons s'interposent. Van ne peut pas résister. Il me chuchote à l'oreille, avec son accent de Belfast : « Est-ce qu'on ne pourrait pas faire un peu mieux connaissance ? » et je le foudroie du regard.

Mais Van est un de mes amis les plus chers et quelqu'un de très drôle.

« Tu sais, Van, lui ai-je dit, en rentrant la dernière fois, je trouve que la Jamaïque, au fond, ça ressemble vraiment à l'Irlande.

— Avec une grande différence.

— Quoi donc ?

— Ici, on ne baise pas. »

L'alcool, la religion, la musique, la folie : on y trouve tout ce qu'on veut, sauf le sexe. Je ne suis pas la seule à penser qu'il faut rentrer à la maison pour s'amuser un peu.

Mais j'adore l'Irlande. Voilà cinq ans que je me suis installée là-bas. À l'époque, ma mère était malade et elle voulait m'avoir près d'elle. Je ne tenais pas à retourner en Angleterre. J'avais le choix entre Paris et l'Irlande. Or, dans ce pays, j'ai des amis qui m'ont soutenue durant une période très difficile de ma vie. L'Irlande est pour moi un sanctuaire. Je n'ai pas l'impression d'être constamment obligée de me surveiller, là-bas. Il m'arrive de faire des gaffes et de dire des choses stupides, mais je me moque d'être moi-même. Mes amis sont très indulgents.

Depuis des années, je rêvais d'architecture. Souvent, je me voyais dans des pièces de formes bizarres, octogonales, hexagonales. La première fois que j'ai mis les pieds à Shell Cottage – où j'habite aujourd'hui – a été une révélation. J'ai vu un salon à cinq murs uniquement construit pour que la reine Victoria puisse s'arrêter prendre une tasse de thé sur la route de l'Irlande. Il y a une plaque commémorative dehors. Elle est venue en Irlande pour une journée, au moment de la grande famine, à cause de la maladie des pommes de terre. Autour de Carton Demesne, il y a un énorme mur pour arrêter les affamés, la propriété sur laquelle se trouve Shell Cottage.

Le reste de Shell Cottage est une petite folie XVIII^e avec une pièce magnifique entièrement décorée de coquillages et de mousse, et une pagode miniature ainsi qu'un village chinois tout au fond. Il y a deux autres folies fantastiques sur le domaine, une tour en ruine et un obélisque égyptien. Par la fenêtre de mon salon pentagonal, j'aperçois un barrage et un lac artificiel dessinés par l'architecte paysagiste du XVIII^e siècle, Capability Brown. Le Paradis.

J'ai toujours eu envie de faire un album sur le film qui n'arrête pas de se dérouler dans ma tête. Les scènes de ma vie en séquences cinématographiques, la bande-son déferlant sur l'auditeur et le plongeant dans un état de rêve. Des dialogues intérieurs créant une infinité hallucinatoire !

Une succession de monologues intérieurs. Même une chanson aussi ouvertement politique que *Broken English* – à propos de la bande Baader-Meinhof – est en fait une chanson que je m'adresse à moi-même. L'autre partie de moi s'adresse à mon avocat du diable. (Dans *Why D'Ya Do It ?* aussi, ces deux personnages dialoguent. La plupart des gens ne s'en sont pas rendu compte.)

Cela faisait des années que j'essayais de trouver la bande-son pour ce qui se jouait dans ma tête quand mon ami Kevin Patrick m'a suggéré Angelo Badalamenti. Il avait travaillé avec David Lynch sur *Blue Velvet* et *Twin Peaks*. J'ai décidé que c'était lui qu'il me fallait et je l'ai poursuivi inlassablement comme si je traquais un gibier dans les plaines du New Jersey.

J'avais à peine commencé à me mettre au travail avec Angelo que je me suis heurtée à une grave difficulté. À force de collaborer avec David Lynch, il travaillait comme David Lynch, par fragments. Angelo disait tout le temps : « Des fragments, des fragments, des fragments ! Il nous faut davantage de fragments ! » Pour qui se prenait-il, pour Héraclite ?

Une des joies que je trouve dans l'écriture, c'est de façonner de la matière brute, de l'affiner. On écrit au brouillon puis on prend un mot par-ci, on en ajoute un par-là, on pousse et on tire jusqu'à ce que ça commence à prendre forme.

Après des semaines passées à polir et tripoter mes griffonnages, j'ai envoyé à Angelo ce qui me semblait être des paroles parfaitement au point. Il m'est revenu des messages énigmatiques gribouillés au verso de la page : « Non, non ! Pas assez *fragmenté*. » Qu'est-ce que cela voulait dire ? Consolider ma ruine avec des fragments ? Quelle idée ! *C'est la vie* qui est fragmentée, pas l'art.

L'année dernière, je suis devenue grand-mère Faithfull. Nicholas est tombé amoureux de Carole Jahme, une comédienne et ils ont eu un superbe petit garçon, Oscar (en souvenir de notre écrivain préféré, Oscar Wilde). Oscar est mon portrait tout craché, on n'a donc jamais rien vu de plus beau. Après avoir étudié la cosmologie à Harvard, Nicholas s'est maintenant mis au cinéma ! La fête continue.

Ces temps-ci, je tombe souvent sur Keith dans les aéroports. Il n'a plus cet air byronien que je lui connaissais autrefois. C'est plutôt un personnage shakespearien, une combinaison du Prince Hal et de Falstaff. C'est toujours très rassurant de le voir. J'ai le sentiment, quand je suis avec lui, que nous sommes les derniers compatriotes survivants d'un royaume disparu depuis longtemps. Les seuls qui n'ont pas totalement renoncé à leur ancien mode de vie (même si nous différons quelque peu sur l'interprétation de notre credo alchimique). Je suis peut-être la Marianne rénovée, rétablie, réhabilitée, mais je suis toujours aussi désarmée devant la vie et Keith est toujours prêt à me donner un cours accéléré sur la façon de me débrouiller. Il est très fort pour cela.

D'une nouvelle victime dans nos rangs, Keith déclare : « C'est toujours déconcertant quand quelqu'un se suicide. Bien entendu, je ne parle pas de toi, en Australie : là, tu avais une raison parfaitement valable. » Merci, mon vieux.

Il arrive toujours un moment où on se met à parler drogue.

« Ce qu'il nous faut, c'est la prochaine grande révélation chimique, s'exclame Keith avec enthousiasme. J'attends encore que les labos pharmaceutiques découvrent une putain de molécule *révolutionnaire*. La plupart de ce que ces boîtes-là concoctent, ça vous fout la tête en compote, c'est tout ! »

La quête du breuvage ultime est bien dans la grande tradition alchimiste, mais j'ai passé le stade où je croyais que les drogues sont le Saint Graal.

La drogue, c'est comme un masque. Quand on m'a finalement désintoxiquée, j'ai été horrifiée de constater que j'avais édifié une façade convaincante dont je n'arrivais pas à me débarrasser. On aurait dit qu'un masque était collé sur mon visage et ne voulait pas se détacher. Il a fallu le gratter couche après couche. J'avais peur d'en être prisonnière à vie.

Pendant que les Stones préparaient leur nouvel album, l'été dernier en Irlande, j'ai obligé Keith à produire le morceau que j'ai enregistré sur le CD au bénéfice de l'association AIDS en Irlande. C'est une version de *Ghost Dance* de Patti Smith et Lenny Kaye. Je vais aussi faire deux autres chansons avec Sinéad O'Connor et Bjork, une ancienne des Sugar Cubes. Keith est un grand producteur. Tout lui réussit.

On ne devrait jamais perdre une occasion de mentionner les sept péchés capitaux. J'en ai fait une seconde carrière. Ces dernières années, j'ai interprété *Les Sept Péchés capitaux* de Kurt Weill. C'est parfait pour moi, pas simplement parce que je les ai tous connus, mais parce que la musique correspond exactement à mon humeur changeante. Elle évoque ma mère et le monde auquel elle appartenait.

Il y a trois ans, j'ai été nommée professeur par Allen Ginsberg. Le diplôme dit : MARIANNE FAITHFULL, PROFESSEUR DE POÉSIE, ÉCOLE JACK KEROUAC DES POÈTES DÉSINCARNÉS. Au cours d'une vraie cérémonie, il m'a adoubee en disant : « Lève-toi. Tu es maintenant digne d'enseigner. Car tel est notre bon plaisir. »

Le mois prochain, je vais chanter *Ruby Tuesday* pour un album en hommage à Chris Kimsey. Un album du genre *Des gens intéressants chantent les Rolling Stones*, probablement. La roue continue de tourner... Quelque part derrière nous, il y a la main du grand maître en personne, M^r Richards, qui jongle avec tout cela comme il l'a toujours fait avec tout.

Ai-je oublié quelque chose ? J'ai toujours estimé que la bonne façon de terminer une autobiographie, c'est de donner quelques conseils pratiques. Quelque chose qui résume une longue expérience durement acquise. Comment faire une valise, ou beurrer une biscotte sans la briser. J'ai adoré l'autobiographie

de Marlene Dietrich dans laquelle il n'y a rien d'autre que la façon de coudre les sachets de lavande, de ranger un tiroir et de brosser un chien.

Alors, que diriez-vous de ma recette du poulet au citron et à l'ail ?

Bon, voilà. Vous prenez un poulet, du beurre, de l'ail, de l'estragon frais – il faut qu'il soit frais –, vous le découpez au ciseau. Salez et poivrez abondamment l'intérieur et l'extérieur du poulet. Farcissez le poulet avec la moitié d'un citron, une noix de beurre et de l'estragon frais. À l'extérieur, mettez de l'ail, du jus de citron et du beurre. Arrosez constamment. Et, pour la purée de pommes de terre, n'oubliez surtout pas la pincée de muscade.

REMERCIEMENTS

Chacun de vous aurait-il l'obligeance de faire apparaître une auréole autour de son nom ? C'est comme ça que je vous vois, mes chéris. Sans vous, je n'y serais jamais arrivée.

Demelza Val Baker, John Bauldie, John et Isabella Boorman, Delia Boyle, Ben Brierly, Garech Browne, Tony Calder, Art Collins, Denny Cordell, Coco Dalton, Susan Dewsnap, John Dunbar, Glynn Faithfull, Cynthia Fitzgerald, Lynn Francek Urian, Christopher Gibbs, Allen Ginsberg, Desmond et Penny Guinness, Kate Hyman, Iris Keitel, Allen Klein, Steve Mass, Mike Mattil, Pamela May all, Frank McGuinness, Miles, Andee Nathanson, Roderick O'Connor, Chris O'Dell, Andrew Oldham, Anita Pallenberg, D.A. Pennebaker, Michael Pietsch, François Ravard, Barry Reynolds, Étienne Roda-Gil, Richard Sassin, Tony Secunda, Ellen Smith, Antonia Stampfel, Deborah Theodore, Wendy Truscott et Hal Willner.

*Achevé d'imprimer en août 1995
sur presse CAMERON,
dans les ateliers de B.C.I.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des éditions Belfond*

N° d'Édition : 3288.

N° d'impression : 4/700.

Dépôt légal : septembre 1995.

Imprimé en France

1 Appareil mis au point par des disciples de Wilhelm Reich en Californie.

2 Célèbre émission de variétés de la BBC dans les années 60.

3 *Wild Horses Wouldn't Drag Me Away* est le titre d'un morceau des Stones.

4 Monsieur la Tremblote.

5 « Marianne n'était pas fidèle », jeu de mots sur son nom qui est orthographié avec deux L.